Digitized by the Internet Archive
in 2020 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/s3id13654710

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. A. ROUX, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Membre de l'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux, & de la Société Royale d'Agriculture de la Généralité de Paris.

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis filia. *Bagl.*

JUILLET 1764.

TOME XXI.

A PARIS,

Chez DIDOT le jeune, Imprimeur-Libraire, Quai des Augustins.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

JUILLET 1764.

EXTRAIT.

Réflexions sur les préjugés qui s'opposent aux progrès & à la perfection de l'Inoculation ; par M. GATTI, Médecin-Consultant du Roi, & Professeur en Médecine en l'Université de Pise. A Bruxelles ; & se trouve à Paris, chez Musier *fils*, 1764, in-12 *de* 239 *pages.*

CONVAINCU que les plus grands obstacles que l'inoculation trouve à s'établir en France, avoient leur source dans des préjugés adoptés & répandus par des gens de l'art, par des personnes instruites, & favorables d'ailleurs à l'inoculation, & par des

Inoculateurs même, M. Gatti a cru que rien ne s'oppoſeroit plus à ſon établiſſement, ſi l'on parvenoit à détruire ces préjugés. C'eſt ce qu'il entreprend dans l'ouvrage que nous annonçons, & dont nous donnerons d'autant plus volontiers une idée un peu étendue à nos lecteurs, qu'il nous a paru qu'on pouvoit appliquer aux obſtacles qui arrêtent les progrès de la médecine, en général, ce qu'il dit de ceux qui ont retardé l'établiſſement de l'inoculation dans la plupart des pays occidentaux de l'Europe.

Il réduit à quatre chefs les préjugés qu'il entreprend de combattre; 1° ceux qui regardent la nature de la petite-vérole; 2° les préjugés relatifs à la méthode d'inoculer; 3° les préjugés contre l'inoculation, fondés ſur la crainte de la contagion qu'elle peut répandre; 4° les préjugés ſur la crainte du retour de la petite-vérole après l'inoculation. Entrons en matiere.

Comme il n'y a aucune maladie, dit M. Gatti, auſſi univerſelle & auſſi funeſte que la petite-vérole, il n'y en a aucune ſur laquelle l'eſprit des hommes ſe ſoit autant exercé pour en découvrir la nature, & pour en expliquer les effets. On ne trouve, à la vérité, dans les ouvrages de Sydenham, l'oracle de tous les bons Médecins, ſpécialement dans la petite-vérole, que des faits & des obſervations, & l'aveu de ſon igno-

rance, tant sur la nature de la maladie, que sur les causes de la plupart de ses symptômes. Boerhaave, qui a poussé l'étude des causes dans la médecine plus loin qu'aucun autre, déclare qu'il n'a rien à ajouter à ce que Sydenham en a dit, & se renferme, comme lui, dans la description des faits & dans l'observation; mais le commun des Médecins n'ignore rien: c'est d'après la connoissance des causes qu'ils raisonnent de la petite-vérole; &, ce qui est encore pis, c'est d'après cette connoissance qu'ils parlent de l'inoculation, qu'ils la condamnent ou qu'ils l'approuvent. Cet abus, ajoute notre Médecin philosophe, prend sa source dans l'estime trop grande que les hommes font de leur raison, & dans la fausse opinion où nous sommes presque tous, que nous pouvons trouver dans nos pensées seulement les forces que la nature emploie, & les moyens avec lesquels elle agit. Incapables le plus souvent de la patience qu'il faut avoir, & de la lenteur qu'il faut mettre dans la recherche & dans l'observation des effets, pour parvenir de leur connoissance à celle des causes, nous nous hâtons de rapprocher les faits nouveaux des faits déjà connus; la plus foible analogie nous détermine à faire des rapprochemens, & nous élevons avec précipitation un système qui n'est pas celui de la nature, & qu'une seule obser-

vation détruit. Mais s'il y a une ſcience dans laquelle ces erreurs ſoient funeſtes, c'eſt ſur-tout la médecine, art admirable, dont l'action s'exerce ſur la vie & la ſanté des hommes, c'eſt-à-dire ſur ce qu'il y a de plus eſſentiel pour eux, & ſur les phénomenes les plus compliqués & les plus fugitifs de ceux que la nature nous préſente. En médecine, la croyance d'une ſeule erreur, la ſuppoſition fauſſe d'une ſeule cauſe peuvent faire plus de mal que l'ignorance de cent cauſes & de cent vérités, parce que la ſuppoſition d'une cauſe détourne de la connoiſſance des faits, & que, d'un autre côté, la connoiſſance des faits multipliés peut nous diſpenſer de celle des cauſes.

Les fauſſes idées qu'on s'eſt faites ſur la nature de la petite-vérole, ont leur ſource dans l'opinion que la petite-vérole eſt une maladie ſpontanée. C'eſt d'après cette idée, qu'on a penſé qu'il y avoit un *germe à developper*, une *humeur à purger*, une fermentation à exciter. C'eſt d'après cette idée qu'on a donné preſque toutes les regles du traitement de la petite-vérole en général, de la préparation à l'inoculation, & de la méthode d'inoculer. C'eſt d'après cette idée, qu'on a prétendu que l'inoculation ne garantiſſoit pas du retour de la petite-vérole, que la meilleure inoculation étoit celle qui don-

noit une petite-vérole plus abondante, &c. préjugés qui s'oppoſent fortement à l'établiſſement de cette pratique : or cette opinion, que la petite-vérole eſt une maladie ſpontanée, eſt abſolument incertaine ; & toutes les obſervations, toutes les analogies, tous les faits ſemblent concourir à nous faire penſer qu'elle n'exiſte jamais que par la voie de la contagion & de la communication. Suivons M. Gatti dans le développement de cette vérité.

Telle eſt la nature du corps humain, que dans l'état même de la plus parfaite ſanté, certaines matieres appliquées dans la plus petite quantité à quelqu'une de ſes parties, changent merveilleuſement ſon état, dérangent toutes ſes fonctions, & cauſent ſouvent ſa deſtruction. Ces matieres qu'on nomme *poiſons*, produiſent des maladies qui ne ſont point ſemblables entr'elles, mais qui ſont toujours l'effet conſtant & déterminé de l'eſpece de poiſon qu'on a employé. Parmi ces poiſons, il y en a qui tirent leur origine du corps humain lui-même, & qui, appliqués, & pour ainſi dire ſemés dans un autre corps, ſe reproduiſent & ſe multiplient ; mais leur reproduction ne ſe fait que par un dérangement dans la machine, qui eſt plus ou moins grand, & qui eſt différent, ſelon la différente nature du poiſon. Qu'on prenne du pus d'un bubon

d'un peſtiféré, de la ſalive d'un enragé, du virus d'un vérolé ; qu'on applique la plus petite quantité de ces matieres à une légere inciſion faite dans quelque partie du corps d'autant d'hommes robuſtes & ſains, chacun de ces hommes aura une maladie différente, mais toujours correſpondante à la matiere appliquée. Dans tous, le poiſon appliqué ſe trouvera reproduit & multiplié ; l'un aura la peſte, l'autre la rage, &c. & le pus du peſtiféré, & la ſalive de l'enragé, ſeront de même nature que la ſalive & le pus appliqués, & ſe reproduiront & ſe multiplieront de la même maniere, s'ils ſont à leur tour ſemés dans un autre corps. Il y a autant d'eſpeces de ces derniers poiſons, qu'il y a de maladies contagieuſes ; & leur nature eſt auſſi différente que la nature des maladies qu'elles produiſent. Mais nous ne connoiſſons pas mieux la nature de ces poiſons contagieux, que celles des poiſons que nous fourniſſent les animaux venimeux, & les autres regnes de la nature.

Maintenant qu'on recueille tous les phénomenes que préſentent les poiſons agiſſans ſur le corps humain, & tous les caracteres des maladies contagieuſes, & qui exiſtent dans l'homme par la voie de la communication ; qu'on raſſemble, d'un autre côté, tous ceux qui accompagnent la petite-vérole, on ſe convaincra que cette maladie

eſt auſſi l'effet d'un poiſon appliqué à quelque partie de notre corps ; que ce poiſon eſt dans la matiere qui forme les boutons de la petite-vérole, & que ſa formation eſt, dans l'économie animale, l'effet d'une matiere étrangere ; comme la ſortie du ſang par l'extrêmité des arteres, après la morſure de l'hæmorrhoüs, eſt l'effet d'une matiere qui eſt paſſée des gencives de ce ſerpent dans le corps de l'homme mordu. Semblable aux poiſons & aux matieres qui portent les maladies contagieuſes, & plus active encore à certains égards, la matiere de la petite-vérole produit la petite-vérole dans l'homme, ſi elle eſt introduite dans le corps par une légere inciſion, ſi elle eſt frotée ſur la peau, ſi elle eſt reſpirée par le nez, ou avalée avec la ſalive, & ſi le ſujet en eſt ſuſceptible : donc la petite-vérole que l'on a par contagion, eſt l'effet de l'application de la matiere variolique à quelque partie du corps, auſſi-bien que celle que l'on a par l'inoculation ; avec cette ſeule différence, que, dans l'inoculation, c'eſt l'intelligence qui applique le poiſon ; dans la contagion, c'eſt le haſard.

Après avoir ainſi démontré que la petite-vérole, priſe par contagion, eſt l'effet de l'application de la matiere variolique, auſſi-bien que celle qu'on a par inoculation, M. Gatti s'attache à combattre l'opinion de

ceux qui prétendent que la petite-vérole a lieu, indépendamment de toute contagion, & qu'elle eſt quelquefois ſpontanée. Il ſe fonde, 1° ſur l'analogie qu'il a fait remarquer entre la petite-vérole, d'un côté, & les maladies contagieuſes & les poiſons; 2° ſur l'hiſtoire de cette maladie, qui, en effet, confirme fortement ſa conjecture; car on ne trouve aucun veſtige de ſon exiſtence avant le ſixieme ſiecle de l'ére chrétienne; elle a été inconnue en Europe juſqu'au douzieme ſiecle; en Amérique, juſqu'à ce que les Européens l'y euſſent portée, il y a environ 200 ans; elle n'eſt connue dans le Groenland que depuis 30 ou 40 ans; elle regne preſque continuellement dans les grandes ſociétés où les cauſes de la contagion ſont toujours ſubſiſtantes & voiſines, & paſſagérement dans les petites. Il y a des ſociétés iſolées, & qui ont peu de commerce avec les autres, où des générations entieres ſe ſuccedent ſans la connoître. Mais, dira-t-on, ſi la petite-vérole n'eſt jamais ſpontanée, d'où eſt venue la premiere petite-vérole dans l'eſpece humaine? M. Gatti convient qu'il n'eſt pas poſſible de répondre à cette queſtion; & il en propoſe une foule d'autres, relatives à la même maladie, qui ſont tout auſſi inſolubles, de l'aveu même de ſes adverſaires; ce qui lui fait tirer cette con-

cluſion : Si nos connoiſſances ſur cette matiere ſont ſi bornées ; & ſi les jugemens formés ſur les cauſes ſont ſi trompeurs, qu'a-t-on autre choſe à faire que de s'en tenir uniquement à l'obſervation ? Il n'y a rien à craindre avec un tel guide ; s'il ne nous mene pas bien loin, du moins nos pas ſeront aſſurés.

Les préjugés relatifs à la méthode d'inoculer, en nuiſant à la perfection de la pratique, ont contribué beaucoup, & contribuent encore à entretenir l'éloignement que l'ignorance & la timidité inſpirent pour l'inoculation. Les regles que l'on a données ſur cette matiere regardent la préparation des ſujets, le choix de la matiere variolique, & le traitement de la maladie.

Préparer un ſujet à l'inoculation, c'eſt travailler à lui donner les diſpoſitions néceſſaires pour avoir la petite-vérole, avec le moindre détriment poſſible de ſa ſanté. D'où il ſuit, qu'avant de donner des regles pour la préparation, il eſt néceſſaire de déterminer quelles ſont ces diſpoſitions : or il ne paroît pas qu'on ait mis à cette recherche le ſoin qu'elle demandoit, ni qu'on ait pris les meilleurs moyens pour y réuſſir. On a négligé les obſervations, & on a cherché les moyens de les déterminer, moins d'après les faits & l'expérience, que d'après des raiſonnemens incertains

ſur la nature de la maladie. Selon l'opinion commune, on a regardé la moindre diſpoſition dans le ſang à l'inflammation, comme la condition la plus importante pour le ſuccès de l'inoculation, celle qu'on devoit avoir principalement en vue dans la préparation. Cependant on voit aſſez ſouvent un jeune homme ſain, robuſte & ſanguin, dont le ſang a, par conſéquent, la plus grande diſpoſition à l'inflammation, avoir une petite-vérole, ſoit naturelle, ſoit inoculée, très-légere & très-bénigne, tandis qu'une fille qui eſt foible & délicate, & qui a le moins de cette diſpoſition inflammatoire, l'a confluente & mortelle. M. Gatti en conclut qu'il y a bien de la précipitation à donner, comme on l'a fait, des regles poſitives & générales, dans une matiere où le doute eſt ſi raiſonnable, où les exceptions ſont ſi fréquentes; que ces regles ſont inſuffiſantes, ſouvent nuiſibles; qu'on les a plutôt ſuppoſées que prouvées; qu'on les a déterminées plutôt d'après des idées incertaines ſur la nature de la petite-vérole, que d'après l'expérience: en un mot, qu'on s'eſt occupé beaucoup trop de procurer les diſpoſitions qu'on croyoit devoir amener une petite-vérole bénigne, & qu'on n'a pas aſſez obſervé celles dans leſquelles ſe trouvent communément les ſujets qui ont une petite-vérole peu abon-

dante. Les moyens de procurer ces dispositions ne peuvent pas être absolument certains ; & après tout, on peut se dispenser d'inoculer ceux à qui elles manquent ; au lieu que lorsque la nature a préparé les voies à la petite-vérole, préparation qu'elle fait bien plus sûrement que l'art, & qu'il est bien plus aisé de reconnoître que de procurer ; alors il ne reste plus au Médecin que de ne pas la troubler dans son action, parce que l'effet du poison variolique, c'est-à-dire la qualité de la maladie, est une suite infaillible des dispositions du sujet, à moins que des causes extérieures ne dérangent la marche de la nature.

Dans tout le Levant, où la petite-vérole naturelle est aussi meurtriere qu'ailleurs, l'inoculation est toujours sans danger, parce que la seule préparation qu'on y met en usage, est de reconnoître si le sujet est préparé par la nature ; parce qu'ayant observé que les sujets sains, qui ont une haleine douce, une peau souple, & dans laquelle une petite blessure se cicatrise promptement, ont une maladie légere ; & s'étant assuré que la qualité de la maladie est en raison composée de ces trois conditions, on commence par examiner si elles se trouvent dans le sujet qu'on veut inoculer ; &, ces dispositions une fois reconnues ou procurées par une préparation bien différente

de celle qui eſt reçue parmi nous, on inocule ſans crainte & ſans danger. Nous ne ſuivrons point M. Gatti dans les conjectures qu'il haſarde ſur la liaiſon de ces ſignes avec les diſpoſitions qu'ils indiquent ; nous conclurons cependant avec lui, qu'ils peuvent guider sûrement le Médecin & l'Inoculateur.

L'âge & la ſaiſon convenables à l'inoculation ont été auſſi mal déterminés que les autres conditions. L'âge & la ſaiſon dans lequel on a les diſpoſitions néceſſaires ſont l'âge & la ſaiſon qui conviennent ; ces circonſtances ſont peu importantes ; la ſeule qui le ſoit véritablement, eſt l'état actuel du ſujet.

On a preſcrit, 1° de prendre, pour inoculer, la matiere des boutons d'une petite-vérole, la plus bénigne & la plus diſcrete ; 2° de la prendre dans un ſujet ſain ; 3° de ne point employer une matiere variolique affoiblie. M. Gatti eſt bien éloigné de croire les deux premieres de ces regles auſſi importantes qu'on l'a imaginé juſqu'ici. Il ſeroit abſurde ſans doute, dit-il, de choiſir, pour inoculer, la matiere d'une petite-vérole confluente, de préférence à celle d'une petite-vérole bénigne, quoiqu'il ſoit démontré par l'expérience que la matiere d'une petite-vérole très-confluente donne une petite-vérole de la meilleure

eſpece, ſi le ſujet eſt bien diſpoſé, & que la matiere d'une petite-vérole très-bénigne donne à un ſujet mal diſpoſé une petite-vérole très-mauvaiſe ; enfin, que la qualité de la petite-vérole dépend uniquement de la diſpoſition du ſujet auquel on la donne, & point du tout de la qualité de la petite-vérole dont on a emprunté la matiere. De même, on doit prendre la matiere dans un ſujet ſain, plutôt que dans un ſujet mal ſain ; mais on doit entendre ici, par un ſujet ſain, celui dont la petite-vérole n'eſt accompagnée d'aucune maladie contagieuſe, quel que ſoit d'ailleurs l'état de ſa ſanté, que ſa petite-vérole ſoit abondante ou légere, qu'il ait quelqu'autre maladie non contagieuſe, unie à la petite-vérole, ou qu'il n'en ait point. Il eſt certain qu'on peut communiquer, avec la petite-vérole, les maladies qui ſont contagieuſes, la rougeole, par exemple, la fievre ſcarlatine ; mais on ne communiquera pas la pulmonie, la paralyſie, la goutte, en inoculant la petite-vérole d'un pulmonique, d'un paralytique, d'un goutteux, comme on ne communiqueroit pas ces maladies, en introduiſant un goutte du ſang de celui qui en eſt attaqué, dans une inciſion faite à un homme ſain, & comme elles ne ſe communiquent pas par le contact, par la reſpiration ; en un mot, la matiere variolique ne commu-

nique point les maladies du ſujet dans lequel on la prend, à moins que ces maladies ne ſoient contagieuſes, & que leur poiſon ne ſoit contenu dans la matiere du bouton.

Quant à la troiſieme regle de ne point employer une matiere variolique affoiblie, il ne croit pas que ce préjugé mérite d'être combattu ſérieuſement. Il eſt perſuadé qu'il ſeroit utile de pouvoir affoiblir la matiere variolique, mais il ne connoît aucun moyen d'obtenir cet affoibliſſement; cependant il penche à croire qu'une matiere variolique qui a paſſé par pluſieurs corps, en ſervant ſucceſſivement à pluſieurs inoculations, a moins de malignité que la matiere d'une petite-vérole naturelle, & que peut-être on devra un jour à l'inoculation l'affoibliſſement de ce poiſon parmi les hommes.

Rien ne prouve mieux l'incertitude des méthodes qu'on ſuit dans le traitement de la petite-vérole, que les variations perpétuelles qu'elles éprouvent, & le grand nombre de victimes que cette cruelle maladie s'immole, ſur-tout dans les grandes villes, où l'on eſt plus à portée des ſecours de l'art; de ſorte que ce n'eſt pas ſans raiſon que Baglivi a dit que, *dans cette maladie, les enfans des riches périſſent plus ſouvent par les remedes, que par la force du mal.* On comprend que ces erreurs & ces

incertitudes sur le traitement de la petite-vérole naturelle, doivent s'être répandues aussi sur les méthodes de traiter la petite-vérole inoculée; mais ici elles ne produisent pas des effets aussi dangereux, parce que la petite-vérole inoculée est toujours plus légere, & moins abondante que la naturelle. On ne peut nier cependant que la pratique de l'inoculation ne se soit perfectionnée. Nous voyons qu'en Angleterre, dans les premiers tems, il mouroit deux ou trois inoculés sur cent, tandis qu'à peine en meurt-il aujourd'hui un sur quatre cens, encore peut-on douter que cette victime unique soit immolée par l'inoculation. Nous devons désirer, ajoute M. Gatti, pour le progrès de l'inoculation, & le bien de l'humanité, qu'un grand nombre de Médecins éclairés se livrent à cette pratique, comme plusieurs l'ont déjà fait en Europe. Ces hommes instruits, qui ont appris, dans l'étude de la nature, à ignorer une science frivole & dangereuse, supprimeront la plupart des maximes qu'on a données jusqu'à présent, & réduiront l'art d'inoculer à des regles simples, faciles & sûres, dérivées uniquement de l'observation. Quand le Code de ces loix sera formé, quand le nombre des succès aura affermi dans l'opinion du public l'utilité & la sûreté de l'inoculation, que ses regles seront simplifiées

& débarraſſées de cette foule immenſe de préjugés qui les obſcurciſſent, la pratique pourra paſſer immédiatement des mains des bons Médecins entre les mains des femmes, ſans être exercée par cette multitude d'Artiſtes ignorans, que les demi connoiſſances & les prétentions rendent ſi dangereux.

Nous avons eu ſi ſouvent occaſion de traiter la queſtion de la contagion de la petite-vérole artificielle, que nous ne croyons pas devoir nous arrêter beaucoup à cette partie de l'ouvrage de M. Gatti, quoiqu'il ait traité cette matiere d'une façon entiérement neuve. Nous nous contenterons de rapporter, en peu de mots, les principaux argumens dont il ſe ſert pour détruire les objections que la crainte de cette contagion a fait faire. En convenant que la petite-vérole inoculée eſt contagieuſe comme la petite-vérole naturelle, il fait obſerver que, pour accuſer avec juſtice cette premiere d'avoir répandu la contagion dans la capitale, il auroit fallu conſtater, 1° qu'il exiſtoit, depuis que l'inoculation étoit établie, une épidémie plus conſidérable que celle qui regne continuellement dans cette grande ville; ce qu'on n'a pas fait. 2° Quand l'augmentation de l'épidémie ſeroit auſſi réelle qu'on le prétend, il faudroit encore prouver que cette augmentation a

été l'effet de l'inoculation ; car avant qu'on inoculât, il y avoit auſſi, de tems en tems, des épidémies. Mais comment prouver que l'inoculation a produit une épidémie à Paris, lorſqu'il eſt de notoriété publique qu'il n'y a jamais eu ſix perſonnes inoculées à la fois dans cette ville, où il y a, année commune, au moins dix mille perſonnes attaquées de la petite-vérole naturelle, contre leſquelles on ne prend nulle précaution ? Malgré cela, M. Gatti, de peur qu'on ne l'accuſe d'éluder l'objection, convient que l'inoculation de pluſieurs perſonnes donnant l'exiſtence à pluſieurs petites-véroles, & ces petites-véroles étant des cauſes de contagion, s'il y a beaucoup d'inoculations, les cauſes de contagion ſeront multipliées. Mais il fait obſerver, 1° qu'il y a une grande différence entre ces deux choſes ; introduire dans la ſociété une cauſe de contagion qui ne devoit jamais y exiſter, & hâter l'exiſtence d'une cauſe de contagion qui devoit y exiſter un peu plus tard. L'inoculation ne fait que hâter l'exiſtence de la petite-vérole ; elle n'introduit d'autre cauſe de contagion que celles qui auroient exiſté ſans elle un peu plus tard. On oppoſe contre l'inoculation les craintes de ceux qui n'ont pas eu la petite-vérole, & qui ne veulent pas recourir à l'inoculation. Mais ne ſommes-nous pas en

droit de faire valoir, en faveur de cette pratique, les craintes de ceux qui, redoutant la petite-vérole autant que les premiers, cherchent à se délivrer de leurs inquiétudes en se faisant inoculer ? 2° Il y a une très-grande différence entre ces deux choses : augmenter le nombre des causes de contagion, & augmenter la contagion. On augmente, à la vérité, le nombre des petites-véroles actuelles par l'inoculation ; mais ces petites-véroles étant beaucoup plus bénignes & plus légeres que les petites-véroles naturelles de la meilleure espece, chacune de ces causes de contagion est moins agissante. D'ailleurs il est plus aisé de se garantir de la contagion de la petite-vérole inoculée, dont le danger est prévu avant qu'il arrive, que de celle de la petite-vérole naturelle, qui attaque, lorsqu'on s'y attend le moins.

Nous ne croyons pas devoir passer sous silence une observation qu'on a communiquée à M. Gatti, & qu'il recommande à l'examen de ses Lecteurs. » On ne se récrie, » lui a-t-on dit, contre la contagion que » peut répandre l'inoculation, que d'après » la persuasion que plus la contagion se » répand & plus il meurt de personnes de » la petite-vérole, toutes choses égales » d'ailleurs ; car si la petite-vérole étoit » d'autant moins meurtriere que la conta-

» gion se répand plus librement, on voit » bien que ce seroit rendre un mauvais ser- » vice au genre humain que de prendre » tant de précautions pour l'empêcher de se » répandre..... Tous ou presque tous les » hommes ont la petite-vérole une fois en » leur vie. Delà il suit qu'en travaillant à » empêcher la contagion, on ne fait que » retarder, pour chaque individu, le mo- » ment auquel il en sera attaqué. Or, » comme il est certain que le danger de mou- » rir de la petite-vérole augmente avec l'âge, » dans une progression très-marquée, retar- » der ainsi l'arrivée de la petite-vérole, » c'est peut-être la rendre beaucoup plus » meurtriere; & empêcher la contagion de » se répandre, c'est travailler peut-être à » faire périr un plus grand nombre d'hom- » mes. «

Dans l'examen que M. Gatti fait ensuite des moyens qu'on a proposés pour empêcher que l'inoculation ne répande la contagion, il fait observer, 1° qu'une loi qui défendroit d'inoculer dans la Capitale seroit défectueuse, puisqu'on pourroit la violer impunément, ou qu'on ne pourroit en constater la violation que par des moyens qui tendent à rompre tous les liens de la société; 2° que cette loi priveroit la plus grande partie des habitans des grandes villes des avantages de cette pratique, pour la réserver

aux riches, qui ſeroient ſeuls en état d'aller ſe faire inoculer à la campagne. L'établiſſement d'un hôpital d'inoculation, ſans parler des autres inconvéniens qu'il entraîneroit après lui, ſeroit un moyen inſuffiſant pour ſuppléer à ce défaut de la loi, parce que les citoyens de l'ordre moyen, qui ſont les plus nombreux, ne voudroient pas en profiter.

Les bornes que nous ſommes obligés de nous preſcrire, ne nous permettent pas de ſuivre M. Gatti dans l'examen qu'il fait des préjugés qu'on a ſur le retour de la petite-vérole. Nous nous contenterons de remarquer qu'il établit, 1° que s'il y a des exemples d'une ſeconde petite-vérole, ils ſont ſi rares, qu'ils doivent être regardés comme non-avenus; 2° que la petite-vérole ne revient pas après l'inoculation, du moins qu'il n'y a aucun fait bien avéré qui le conſtate; 3° que la petite-vérole ne revient pas davantage après une inoculation qui n'a donné qu'une petite quantité de boutons, & un écoulement peu abondant par les inciſions.

Terminons notre Extrait par un morceau de la concluſion du livre de M. Gatti. » L'hiſtoire de l'inoculation chez les diffé-» rentes nations, dit-il, nous apprend qu'elle » a d'ordinaire trouvé plus d'oppoſition dans » chaque pays, à meſure que les peuples

» ont été plus policés, plus éclairés, plus
» instruits, & qu'elle s'est établie avec d'au-
» tant plus de facilité dans les pays où elle
» a été une fois connue, qu'elle y a trouvé
» plus d'ignorance, de grossiéreté & de
» barbarie. Ce phénomene, ajoute-t-il, qui
» peut paroître étrange au premier coup
» d'œil, n'est pas difficile à expliquer.
» L'homme inculte & ignorant, qui a peu
» d'idées, qui raisonne peu, voit que tous
» ou presque tous les hommes ont la petite-
» vérole; que tous ou presque tous ne l'ont
» qu'une fois; que quand ils l'ont naturelle-
» ment, souvent ils en meurent ou en sont
» dangereusement malades, que lorsqu'ils
» l'ont par la voie de l'inoculation, ils ne
» sont que très-légérement indisposés, &
» n'en meurent presque jamais : delà il
» passe à une connoissance pratique, & se
» fait inoculer. L'homme instruit, au con-
» traire, l'homme policé, le peuple raison-
» neur, accoutumé à réfléchir davantage,
» à combiner des rapports, à s'entretenir
» d'économie animale, de médecine, &c.
» raisonne beaucoup sur les faits; & ses
» raisonnemens subtils, fondés sur des demi-
» connoissances, s'écartent souvent de la
» vérité pratique, à laquelle les simples &
» les ignorans sont conduits plus directe-
» ment que lui. «

OBSERVATION

Sur la Colique des Peintres, & Réflexions relatives aux différens traitemens usités jusqu'ici ; par M. LE NICOLAIS DU SAULSAY, Docteur en médecine à Fougeres.

Après avoir lu les écrits d'un grand nombre de célebres Médecins (*a*) sur la colique minérale, peut-on, sans prévention, porter un jugement solide & sur le siege de cette maladie & sur l'espece de traitement qui lui convient? C'est un problême, en médecine, dont la solution ne paroît par avoir été donnée ; on peut l'espérer sur-tout de deux grands Praticiens (*b*) à qui l'on a confié successivement le soin des malades d'un hôpital, où, depuis sa fondation, les hommes attaqués de la colique minérale se rendent par préférence, dans l'espoir d'y trouver une guérison plus assurée que par-tout ailleurs. Jusqu'à présent l'Histoire des varia-

[*a*] Citois, Sennert, Riviere, Junken, Baglivi, Boerhaave, Dubois, Combalusier, Dorzan, le Poix, Willis, Hoffman, Henckel, Astruc, Tronchin, Haen.

[*b*] MM. le Hoc, & Verdelhan, Med. de la Charité de Paris.

tions

tions de la méthode curative que l'on y a pratiquée; le détail (*a*) & la nature des dérangemens trouvés dans plusieurs corps morts de cette maladie, après avoir subi le traitement usité; la contrariété de sentimens de plusieurs Auteurs aussi distingués par leurs ouvrages que par la réputation la mieux méritée; la disposition où se trouve la plupart des Médecins de soumettre la colique minérale aux principes de la théorie la plus universellement reçue, & conséquemment aux loix de la pratique qui en dérive, doivent jetter nécessairement dans une cruelle perplexité. En attendant les connoissances désirées sur un objet aussi important, l'occasion de traiter cette maladie se présente; les accidens en sont urgens : il faut agir & prendre un parti; c'est le cas où je me suis trouvé : j'ai cru que la relation fidelle des accidens que j'ai observés, & de la méthode que j'ai suivie, pourroit servir à jetter quelque jour sur cette matiere; la voici.

Le nommé Cousin, natif de Paris, âgé de trente ans, d'un tempérament bilieux, d'un caractere vif, se livrant aux plaisirs, & sur-tout au vin, Peintre & Doreur depuis douze ans, éprouve pendant quinze jours, des douleurs passageres dans les extrêmités

[*a*] M. Bordeu, Recherches sur la Rachialgie, Journal de Méd. Mars 1762.

ſupérieures & inférieures, un ſentiment de peſanteur dans l'eſtomac, un embarras dans le bas-ventre, une conſtipation conſtante, des exploſions de flatuoſités par la bouche, des rapports de mauvaiſe odeur, un dégoût pour toutes nourritures, un ſommeil interrompu & agité : cependant il continue l'ouvrage où il étoit occupé, depuis deux mois, chez M. des Alleux, & qui conſiſtoit à peindre deux appartemens, l'un en jaune & l'autre en vert. Pour le premier, il ſe ſervoit de ſtil de grain & de céruſe unie avec de l'huile de noix ; pour le ſecond, de colophone, de céruſe & de vert-de-gris unis avec la térébenthine.

Le premier jour du traitement, ſeptieme Août dernier, le malade reſſentoit des douleurs violentes & preſque continuelles dans les régions épigaſtrique & ombilicale : ces douleurs augmentoient un peu par la preſſion ; le ventre étoit applati & fort reſſerré ; les urines paſſoient difficilement & en petite quantité ; tout ce que le malade avaloit étoit rejetté auſſi-tôt par le vomiſſement : il s'y mêloit quelques matieres glaireuſes & bilieuſes ; la bouche reſtoit amere, la langue pâteuſe, le viſage pâle & retiré, le pouls petit, ſerré & plus lent que dans l'état de ſanté, l'ame conſternée, toutes les parties du corps ſucceſſivement douloureuſes.

Dans cet état, mon avis fut de faire ſai-

gner le malade au bras, de lui faire recevoir, trois heures après, un lavement fait d'une décoction de camomille, de mélilot, de mollaine & de pariétaire, deux onces de miel mercurial & autant d'huile de lys; de lui faire boire de l'eau de veau où l'on avoit fait cuire une once des quatre semences froides majeures, deux gros de semences de pavot blanc, & fait fondre un scrupule de nitre sur deux pintes. Dans les heures intermédiaires on lui donnoit une cuillerée de potion composée avec quatre onces de chacune des eaux de fleurs de tilleul & de caille-lait, quatre grains de camphre, douze gouttes de *laudanum* liquide & deux onces d'huile d'amandes douces.

Le second jour, les accidens continuoient au moins au même degré; on pratiqua, le matin, une seconde saignée du bras; on répéta toutes les trois heures, le lavement qui évacua un peu de matieres fécales, dures & desséchées; le soir on fit une troisieme saignée au bras: au reste on continua l'usage de l'eau de veau émulsionnée & celui de la potion. La nuit fut des plus orageuses.

Le troisieme jour au matin il étoit survenu un nouvel accident; le cours des urines avoit été entiérement intercepté pendant la nuit: on pratiqua une quatrieme saignée au bras; le sang ne présenta d'autre vice, si ce n'est que la sérosité en étoit

très-bilieuſe. Trois heures après cette ſaignée, le malade fut mis dans un bain d'eau tiede, & il y reſta une heure; le reſte du jour fut employé à répéter le bain, les lavemens & les autres remedes. Le malade rendit des urines en grande quantité dans le premier bain; leur cours s'entretint enſuite aſſez libre : les lavemens évacuerent des matieres en partie deſſéchées, en partie liquides, bilieuſes porracées. La nuit fut moins orageuſe, mais ſans repos.

Le quatrieme jour, la ſituation du malade n'étoit pas différente du jour précédent, ſi ce n'eſt que le ventre n'étoit plus douloureux au toucher : cependant le malade fut mis trois fois dans le bain, & y reſta près d'une heure à chaque fois. Dans les heures intermédiaires on répéta les lavemens, qui évacuerent quelques matieres liquides bilieuſes; au reſte on ſe borna à l'eau de veau pour boiſſon. Le ſoir les douleurs de l'abdomen ceſſerent; on pouvoit comprimer en tout ſens, & aſſez rudement, tout le ventre, ſans les renouveller : le pouls étoit un peu plus développé, mais ſans fievre : le vomiſſement continuoit; on donna au malade quatre cuillerées de la potion ſur les neuf heures; on répéta la même doſe à une heure après minuit, obſervant de faire prendre un petit bouillon un inſtant auparavant. La nuit fut aſſez tranquille; le

malade dormit trois à quatre heures, à différentes repriſes; la peau fut preſque toujours moite.

Le cinquieme, l'accident qui fixa particuliérement mon attention, fut la continuation du vomiſſement. Je preſcrivis un purgatif compoſé avec une once & demie de caſſe mondée, demi-once de ſel de la Rochelle & deux grains de tartre ſtibié; le tout fondu en trois verres d'eau, & à prendre, en trois fois, à demi-heure d'intervalle de l'une à l'autre. Ce remede procura, par le vomiſſement, des évacuations abondantes de matieres glaireuſes, jaunes & vertes: il ne ſe fit, par les ſelles, qu'une évacuation de matieres pareilles à celles du vomiſſement. L'après-midi le malade reçut un lavement ordinaire, qui procura quatre ſelles; le ſoir il prit la moitié de la potion calmante: il repoſa, pendant la nuit, environ cinq heures: ſon ſommeil fut accompagné d'une ſueur médiocre, mais conſtamment entretenue.

Le ſixieme, le malade étoit tranquille à tous égards; il ne ſe plaignoit que de foibleſſe, & demandoit inſtamment à manger: le vomiſſement n'étoit pas revenu depuis qu'il avoit été occaſionné par le purgatif. Crainte de plus grande erreur dans le régime, je lui permis de prendre un coulis léger ou un peu de pain trempé dans un

bouillon ; je lui conſeillai de faire ſa boiſſon d'une tiſane de racine de guimauve, de feuilles de bourache & de cerfeuil, &, ſur deux pintes de liqueur, de faire fondre demi-gros de nitre, de ſe faire donner chaque après-dîné un lavement, ſi le ventre ne s'entretenoit pas libre, & de continuer à prendre le ſoir trois ou quatre cuillerées de potion, eſpérant le purger inceſſamment, pour confirmer ſa convaleſcence.

Le malade jugea que ces précautions ne lui étoient pas néceſſaires ; & croyant recouvrer ſes forces, en proportion des alimens qu'il prendroit, il ſe mit à faire quatre ou cinq repas par jour ; il ſe nourrit ſurtout d'œufs à la coque avec du pain, de potages, de rôties au vin, de ſoupes de lait, de biſcuits, d'écreviſſes ; il but du cidre & du vin ; il continua cette façon de vivre les ſeptieme, huitieme & neuvieme jours juſqu'à midi, ayant pendant ce tems le ventre reſſerré, ſans prendre de lavemens ; auſſi les accidens des premiers jours de la maladie reparurent-ils avec la même violence.

Le neuvieme, à midi, je commençai de viſiter le malade ; ſon état n'étoit différent de celui des deux premiers jours, qu'en ce que le pouls étoit dur & un peu fréquent, l'abdomen plein, tendu & également douloureux au toucher. On en revint de nouveau à la diete, aux boiſſons adouciſſantes, aux

lavemens, qui évacuerent beaucoup de matieres deſſéchées & de lait caillé; les douleurs du ventre étoient bien diminuées, à ma viſite du ſoir. On fit prendre, ſur les neuf heures, quatre cuillerées de la potion ordinaire; cependant le malade fut, pendant la nuit, dans une agitation conſtante & ne prit aucun repos.

Le dixieme, l'état du malade ne différoit en rien de celui où il avoit été le jour précédent; on continua auſſi les mêmes ſecours, qui furent ſuivis des mêmes effets. Vers le ſoir la dureté du pouls & ſa fréquence ceſſerent; il revint petit & lent: le malade ne ſe plaignoit alors que d'un ſentiment de peſanteur & de plénitude dans l'eſtomac, qui l'entretenoit dans une diſpoſition prochaine au vomiſſement. La nuit fut inquiete agitée & preſque ſans repos.

Le onzieme, au matin, l'état du malade étoit le même que la veille; on répéta l'eau de caſſe, avec un grain de tartre ſtibié ſeulement. Ce remede procura cinq fois le vomiſſement de matieres bilieuſes, & relâcha le ventre une fois. L'après-midi le malade reçut un lavement qui évacua beaucoup de matieres dures & des matieres bilieuſes liquides; le ſoir, ſur les neuf heures, les douleurs d'eſtomac & d'entrailles augmenterent beaucoup; le pouls étoit lent & plus concentré qu'il n'avoit été juſqu'alors; la

peau étoit preſque froide ; les extrêmités ſupérieures & inférieures étoient attaquées de crampes ; le malade ſe rouloit en tous ſens dans ſon lit & ne ſavoit quelle ſituation garder. J'avoue que, dans cette circonſtance, j'étois bien fâché de n'avoir pas fait précéder ce dernier purgatif d'une ou deux ſaignées & de quelques bains qui m'avoient paru diſpoſer le malade ſi avantageuſement au premier, & qui ne fut ſuivi d'aucun trouble. Je me bornai à faire prendre au malade le tiers de la potion, augmentée d'une once de ſyrop de diacode ; une heure après, on lui donna un lavement, qui fut auſſi-tôt rejetté, ſans avoir attiré de matieres. Pendant la nuit, on donna le reſte de la potion en deux fois, à deux heures de diſtance. Le calme ſuccéda à la tempête ; le malade dormit par intervalle ; à cinq heures, il fit une ſelle de matieres jaunes & vertes très-fluides.

Le douzieme, le malade reſſentoit, de tems en tems, de vives douleurs dans les entrailles ; les crampes revenoient, par intervalle, aux extrêmités : cependant la chaleur de la peau paroiſſoit naturelle ; le pouls étoit plus lent que dans l'état de ſanté. Je lui fis faire uſage, pour boiſſon ordinaire, d'une infuſion de fleurs de tilleul & de caille-lait, ſur deux pintes de laquelle on mêloit une once de miel de Narbonne, demi-gros de

liqueur minérale d'Hoffmann & deux onces de syrop de pivoine mâle : on lui donna un lavement composé avec une décoction de mauve & de pariétaire, cinq onces d'huile de noix, & demi-once de baume tranquille : ce lavement fut retenu peu de tems, & n'évacua aucunes matieres. Le soir le malade étoit tranquille & ressentoit seulement, par intervalle, des douleurs à l'estomac : il prit, sur les neuf heures, quatre cuillerées de la potion où l'on avoit mis quinze gouttes de laudanum liquide avec une once de syrop diacode ; il dormit presque toute la nuit.

Le treizieme je trouvai le malade levé, ne ressentant aucunes douleurs ; il avoit le pouls naturel, le ventre plat & resserré, la tête étonnée : je le déterminai à ne prendre cependant que du bouillon pour toute nourriture, à continuer sa derniere tisane, à entrer dans le bain depuis trois heures après midi jusqu'à quatre, & avaler le soir, sur les neuf heures, deux cuillerées de la potion. La nuit se passa en souffrant de tems en tems des douleurs d'estomac & d'entrailles, & en prenant du repos dans les tems de tranquillité ; le ventre se relâcha deux fois ; les matieres étoient abondantes, fluides & noires.

Le quatorzieme je trouvai encore le malade levé ; il ne se plaignoit que d'une grande foiblesse, pour laquelle il demandoit

abſolument de la nourriture autre que du bouillon : je lui permis de prendre, le matin, une ſoupe légere ; à une heures après midi, deux œufs frais à la coque, avec un peu de pain ; depuis quatre heures juſqu'à cinq il reſta dans le bain : au reſte il continua la tiſane anti-ſpaſmodique ; & le ſoir, ſur les neuf heures, il prit deux cuillerées de la potion. Les douleurs d'eſtomac & d'entrailles ſe renouvellerent pendant la nuit : le malade fut cependant quatre fois à la ſelle, rendit des matieres bilieuſes liquides ; la peau s'entretint toujours moite ; le repos fut d'environ quatre heures.

Le quinzieme, toutes les douleurs étoient diſſipées ; le pouls étoit petit & fréquent : on ſe borna au régime du jour précédent, à la même tiſane, & le ſoir à deux cuillerées de la potion : la liberté du ventre augmenta ; il eut ſix évacuations de matieres fluides, vertes & noirâtres : le malade eut un repos aſſez conſtant pendant la nuit.

Le ſeizieme tout alloit au mieux : le malade fut purgé avec trois gros de ſéné, demi-gros de ſel d'abſynthe, deux onces de manne, une once de ſyrop de roſes ſolutif & un grain de tartre ſtibié ; le tout infuſé, fondu & mêlé dans deux verres d'eau de chicorée ſauvage, à prendre en deux doſes, à une heure de diſtance l'une de l'autre. Ce remede procura plus de trente

évacuations par les ſelles ; bien loin que le malade en fût affoibli, il avouoit ſe trouver plus fort qu'il n'avoit été ci-devant : effectivement le viſage étoit moins pâle, l'œil plus vif, la peau moite, le pouls développé & un peu fréquent. Le ſoir il prit quatre cuillerées de la potion : le repos de la nuit ne fut interrompu que pour aller trois fois à la ſelle.

Le dix-ſeptieme, il ne paroiſſoit reſter aucun veſtige de la maladie : le ventre continuoit d'être libre ; on permit au malade les alimens des convaleſcens, ſans cependant abandonner la tiſane anti-ſpaſmodique. Je lui conſeillai en outre de prendre l'air extérieur, de faire de l'exercice & de s'éloigner pour quelque-tems de ſon attelier. La convaleſence ſe confirma ; les forces revinrent promptement, & quatre à cinq jours après le dernier purgatif, le malade recommença ſes travaux ordinaires, ſans avoir éprouvé, depuis ce tems, le moindre accident.

Dans les maladies où ſe trouve une grande obſcurité ſur leur cauſe, leur ſiege & l'eſpece de traitement qui leur convient, chaque Médecin agit ordinairement en conſéquence de ce qui lui paroît le plus probable. Dans la colique des Peintres, tous les Auteurs ſont d'un ſentiment aſſez unanime ſur la préſence des particules métalliques diffé-

remment alliées & introduites dans le corps humain.

De toutes les parties du corps je ne crois pas qu'il s'en trouve qui ne puiſſe devenir le ſiege de la maladie des Peintres en général. Aux uns le poiſon affectera primitivement le cerveau & l'origine des nerfs ; aux autres, il n'agira que ſur une paire ou même quelques branches particulieres de nerfs : ici, il entretiendra tout le genre nerveux en érethiſme ; là, il occaſionnera une eſpece de relâchement & de ſtupeur : tantôt il ſe portera ſur le poumon, le foie, la matrice, la veſſie ; tantôt il ſe dépoſera ſur les aponévroſes, ſur les ligamens des articulations, & ſe mêlera avec la ſynovie ; chez quelques-uns, il ſe trouvera compliqué avec un *virus* ſcorbutique, ſcrophuleux, véroli-que ; chez quelques autres, il ſera affoibli ou fortifié par un tempérament décidé, par la qualité de l'air, par les exercices, par la façon de vivre : le plus ſouvent il ſe fixe dans une ou pluſieurs parties du canal alimentaire & du tiſſu glanduleux des parties contenues dans l'abdomen : ce n'eſt même que dans cette circonſtance qu'on doit donner le nom de *colique des Peintres.*

Le traitement de la maladie des Peintres, en général, doit donc recevoir des variations, à raiſon de la variété du poiſon qui en eſt le principe, & des différentes

parties qui en deviennent le siege : celui de la colique minérale n'est pas encore si décidé, que les sentimens ne soient partagés : les uns pensent qu'il faut relever le ressort des fibres nerveuses & musculeuses, évacuer brusquement, & sans préparation, par des émétiques & autres purgatifs irritans ; les autres se bornent à relâcher le genre fibreux, à émousser le foyer d'irritation, à calmer les douleurs & disposer la nature à des évacuations lentes. Il paroît, par le journal que je viens de donner, que j'ai tenu un milieu entre ces deux méthodes, & qu'ainsi la premiere m'a paru dangereuse, & la derniere insuffisante.

La nature paroît être, au premier coup d'œil, en contrariété avec elle-même dans les symptômes de la colique des Peintres. Pour la dévoiler, il est nécessaire de recourir à l'analogie de quelques autres faits de pratique bien connus. Le pouls, loin d'être fiévreux, y est ordinairement aussi lent & quelquefois plus que dans l'état de santé ; le visage est pâle, la langue est humide ou couverte d'un mucilage blanc. Est-on, pour cela, assuré qu'une partie du genre nerveux, sur-tout celle qui avoisine les foyers d'irritation, ne soit pas dans un éréthisme constant ? Le même état se rencontre quelquefois dans des affections vaporeuses, dans des coliques venteuses, spasmodi-

ques, bilieuſes ; alors on ne doute point de la néceſſité d'aſſouplir les nerfs, de prévenir des étranglemens, de parer des engorgemens, de tempérer l'âcreté de la bile, de relâcher ſes ſécrétoires, de ramener ſa fluidité, & enfin de l'évacuer.

Dans la colique des Peintres le ventre eſt applati; on peut, le plus ſouvent, comprimer les parties contenues, ſans occaſionner de douleurs ; conſéquemment n'aura-t-on plus lieu de craindre que la circulation du ſang y ſoit ralentie, que les vaiſſeaux éprouvent une eſpece de pléthore, d'engouement & d'étranglement, & qu'ainſi elles ceſſent d'être ſuſceptibles d'inflammations, de gangrene ou de ſphacele ? Jettant les yeux ſur le détail de neuf ouvertures de cadavres, rapporté par M. Bordeu, on n'y découvre qu'étranglemens, engorgemens, inflammations, meurtriſſures, gangrene, déchirures, épanchemens, polypes. C'eſt donc avec raiſon qu'on peut préſumer & qu'on doit craindre ces délabremens, par les autres ſymptômes de la colique minérale ; telles ſont les douleurs lancinantes que les malades reſſentent dans l'une ou l'autre des régions de l'abdomen, la dyſurie ou quelquefois même la ſtrangurie, la conſtipation accompagnée de tenſions flatueuſes, le vomiſſement d'une petite quantité de matieres glaireuſes, jaunes ou vertes, l'inſomnie

conſtante, ou qui ne cede qu'aux narcotiques, les crampes ou mouvemens convulſifs qui parcourent toutes les parties du corps, la conſternation de l'ame.

Des parties métalliques introduites dans le corps humain en quantité ſuffiſante pour produire les effets de la colique minérale, les plus groſſieres ſe dépoſent, ſe cantonnent le plus ſouvent entre différens replis de la membrane veloutée du canal alimentaire; de plus atténuées pénetrent, par la route commune de la circulation, dans le tiſſu glanduleux des parties contenues dans l'abdomen; par-tout elles portent leur action & ſur les ſolides & ſur les fluides; dans les premiers, elles cauſent un reſſerrement, une criſpation, un froncement proportionné au dégré d'irritation qu'elles y font naître; elles rapprochent les parties intégrantes des autres, & leur font acquérir un épaiſſiſſement & un volume diſproportionné à la force ſyſtaltique & au calibre des vaiſſeaux ſécrétoires. Delà ſuit néceſſairement un trouble général dans les ſécrétions, un engouement dans le tiſſu glanduleux, un ralentiſſement & une irrégularité dans la circulation du ſang, qui, venant alors à croupir en différentes parties, ou ſe porter en plus grande quantité où il trouve moins de réſiſtance, occaſionne une pléthore locale: ſeule, elle peut conduire à tous les dérangemens con-

nus par les ouvertures des cadavres : on les fera naître bien plus sûrement, si l'on a la témérité de donner alors au malade un vomitif, ou tout autre purgatif irritant.

Les effets de l'irritation causée & entretenue par les différens foyers de particules minérales, sont donc d'une telle conséquence, qu'on ne peut s'empêcher d'y remédier, avant que d'en enlever la cause. Cette espece de poison paroît, à la vérité, recevoir peu d'altération des adouciſſans, huileux, relâchans, pris par la bouche. D'un côté, l'estomac est entretenu dans un spasme si constant, que la plus grande partie de ces remedes avalés, est aussi-tôt rejettée par le vomissement ; conséquemment ils ne séjournent pas assez de tems dans l'estomac, ne parviennent point du tout ou en trop petite quantité dans les intestins grêles, pour agir sur le premier foyer des particules minérales ; de l'autre côté, les nerfs voisins du point d'irritation, & ceux avec lesquels ils sympathisent, sont entretenus dans un si grand froncement ; les vaisseaux de tout genre sont tellement rétrécis, qu'il ne leur est pas possible de se distribuer dans le tissu glanduleux ou second foyer des parties métalliques.

Aussi ne doit-on pas espérer de pouvoir remplir les vues curatives par ces seuls secours : leur insuffisance conduit même natu-

rellement à la néceſſité des ſaignées proportionnées à l'âge, aux forces, au tempérament du malade & à la grandeur des engorgemens, à l'uſage des anti-ſpaſmodiques mariés avec les narcotiques, ſelon la violence des accidens, aux bains d'eau tiede, pour introduire dans la maſſe du ſang, par la voie des pores abſorbans, des parties aqueuſes les plus ſubtiliſées, aux fréquens lavemens émolliens, qui ſerviront d'un ſecond bain, ou de fomentation, pour la plupart des parties contenues dans l'abdomen.

L'expérience prouve que, par ces remedes, on rend la circulation du ſang moins gênée & moins irréguliere, on diſſipe la plénitude des vaiſſeaux, on prévient leur rupture & les épanchemens, on détend le genre nerveux, on le rend moins ſuſceptible de l'impreſſion des foyers d'irritation, on dégorge le tiſſu glanduleux, on détrempe & on laiſſe les parties minérales moins enveloppées de matieres ténaces qui les retiennent. Le premier objet rempli, on s'apperçoit bientôt, que les matieres fécales, au lieu d'être globuleuſes, deſſéchées & endurcies, deviennent fluides, jaunes, vertes ou noirâtres. C'eſt auſſi de ce premier tems de relâchement dont il faut profiter pour ébranler, détacher & évacuer avec sûreté les foyers de particules minérales : on ſatisfait à cette ſeconde indication

par des émétiques gradués, ſi l'appareil du poiſon réſide dans l'eſtomac ; par des cathartiques, s'il ſéjourne dans le canal inteſtinal ; par l'un & l'autre de ces remedes mariés enſemble, ſi le foyer d'irritation ſe trouve & dans l'eſtomac & dans les inteſtins. Il eſt même néceſſaire de répéter ces remedes, pendant le cours de la maladie, plus ou moins ſouvent, ſuivant que les accidens indiquent qu'il reſte une plus ou moins grande quantité de parties minérales à détruire & à évacuer.

Suivant ces principes, qui répondent à la plus ſaine théorie & que la pratique confirme, la néceſſité des purgatifs ne paroît pas douteuſe ; il s'agit ſeulement de faire naître & de ſaiſir la circonſtance où il faut les placer ſans danger ; leur grand avantage eſt d'ailleurs fondé ſur la méthode uſitée à la Charité de Paris, par laquelle le plus grand nombre de malades attaqués de la colique minérale eſt guéri. Ce fait d'obſervation doit bannir toute timidité à les employer avec les précautions que nous venons d'indiquer. En effet, il eſt rare qu'ils ſoient ſuivis de mauvais effets, lorſqu'ils ne ſont ni trop forts ni trop foibles : les purgatifs trop forts, en augmentant tout-à-coup le degré d'irritation ſur le tiſſu membraneux & nerveux du canal alimentaire, peuvent y faire naître la gangrene ; en produiſant de

vives ſecouſſes, de fortes impreſſions ſur les glandes de l'eſtomac, des inteſtins, du pancréas, du méſentere, du foie, ils peuvent y occaſionner des étranglemens ſuivis de rupture & d'épanchemens.

Les purgatifs trop foibles, en ébranlant ſimplement le foyer des particules métalliques, ſans l'évacuer, peuvent le rendre mobile dans le canal alimentaire & le faire pénétrer, avec les boiſſons, dans le torrent de la circulatoin. Qu'une certaine quantité de ce poiſon ſe cantonne dans le poumon, il en naîtra une maladie rebelle aux remedes les plus appropriés, ſouvent ſuivie de ſuppuration ou d'épanchement, & preſque toujours mortelle; que ce même poiſon affecte le cerveau, juſqu'à y ralentir la circulation du ſang, &, en conſéquence, occaſionner une compreſſion à l'origine des nerfs ou leur obſtruction, il y ſuccédera une paralyſie en différentes parties du corps, ſuivant que telle paire de nerfs, qui y porte le mouvement & le ſentiment, ſera obſtruée ou comprimée. Ces ſuites funeſtes ſe préviennent en pratiquant des ſaignées révulſives, en précipitant l'ordre des remedes ci-deſſus marqués, & en rappellant, par les purgatifs, les parties minérales aux égouts du canal alimentaire.

DESCRIPTION

D'un Enfant monſtrueux; par M. LAUNAY HANET, Maître Chirurgien à Piré, près Rennes.

Le 20 Mai 1763, une femme, du bourg de Moulins, près Rennes, enceinte d'environ ſept mois, accoucha aſſez heureuſement de deux enfans jumeaux, unis antérieurement par les trois ventres, ſavoir, la tête, la poitrine & l'abdomen, juſqu'à l'ombilic. Ces enfans étoient venus au monde par les pieds; ils étoient morts, & leur mort avoit été occaſionnée, ſans doute, par quelque choc violent, peu de tems avant l'accouchement; car je trouvai le cuir chévelu diviſé par une plaie longue de trois travers de doigt, ſituée ſur la fontanelle, dont les angles répondoient aux futures ſagitales de chaque ſujet; cette plaie étoit remplie d'un ſang coagulé.

A l'extérieur, les deux troncs paroiſſoient unis par leur partie antérieure, depuis le haut de la tête juſqu'à la région ombilicale; tout le reſte étoit bien ſéparé, ayant quatre extrêmités ſupérieures, & autant d'inférieures, naturellement conformées. Leur ſexe étoit bien marqué (c'é-

toit deux garçons.) Les deux têtes n'en paroiſſoient faire qu'une de figure oblongue, dont les viſages bien conformés ſe trouvoient ſur les parties latérales : leurs parties poſtérieures étoient dans l'état naturel, & répondoient à un double col fort court, qui étoit enveloppé dans les mêmes tégumens ; ce qui le faiſoit paroître ſimple.

Mon premier deſſein étoit de conſerver ce ſujet dans l'eſprit-de-vin ; mais craignant la putréfaction, je pris le parti d'en faire un ſquélette.

Pour mieux développer la ſtructure d'un monſtre auſſi rare, je commençai par ſuivre le cordon ombilical : il partoit d'un double placenta, dont les deux portions étoient fortement adhérentes, & alloit aboutir à un anneau commun aux deux ſujets, premier point de leur réunion, en les conſidérant de bas en haut. Ayant ouvert l'abdomen, je trouvai deux veines ombilicales qui s'écartoient pour aller gagner le foie de chaque ſujet, ſitué dans leur hypocondre droit, comme dans leur état naturel.

Ils avoient chacun une bouche, une langue, un pharynx, un œſophage, un ventricule ou eſtomac, leurs inteſtins grêles & les gros, une rate, un pancréas, un méſentere, deux reins, une veſſie, un épiploon bien conformés : le péritoine étoit commun

aux deux ſujets, & ne formoient qu'un ſeul ſac membraneux ; la plevre, au contraire, formoit un ſac pour chaque ſujet : de leur adoſſement il réſultoit une forte cloiſon ou un médiaſtin qui ſéparoit les viſceres de chaque poitrine, dans laquelle on ne remarquoit point de médiaſtin particulier, de ſorte qu'elles ne formoient qu'une cavité ; mais il y avoit dans chacune un larynx, une trachée-artere, deux poumons, un thymus, un cœur, avec ſon péricarde ; un grand diaphragme terminoit inférieurement cette double poitrine, & la ſéparoit à l'ordinaire du ventre inférieur. J'obſervai que les viſceres qui appartenoient à chaque ſujet dépendoient de la portion de face qui étoit à la droite de chacun.

Quant à le charpente oſſeuſe, les faces & les poitrines étoient formées par égale portion, par chaque ſujet. Leur crâne, compoſé de ſeize os, ne formoit qu'une boëte oſſeuſe, dont les pariétaux, les temporaux & les occipitaux gardoient leur ſituation & leur forme naturelle ; mais le coronal, l'ethmoïde, le ſphénoïde de chaque ſujet étoient diviſés en deux parties égales, & ſéparés de haut en bas, ainſi que tous les os de la face & des mâchoires, ſavoir les os propres du nez, les os *unguis*, ceux de la pommette, les cornets inférieurs du nez, les os du palais & la mâchoire inférieure,

depuis la future ſagitale juſqu'à la ſymphyſe du menton. Leurs poitrines de même étoient diviſées juſqu'à la partie ſupérieure du ſternum, juſqu'à la partie inférieure du cartilage xiphoïde.

Pour ſe former une idée de la réunion de tous ces os, il faut ſuppoſer la tête & la poitrine de ces deux ſujets ouvertes comme deux livres, & que s'étant approchées, elles ſe ſoient unies pour former de concert deux faces qui ſe trouvent ſur les parties latérales des deux ſujets, qui ont concouru par égale portion à les former, de façon que chacun a dû fournir un œil, une joue, &c. Il en eſt de même des poitrines; les côtes ou leurs cartilages s'uniſſent non antérieurement, comme dans l'état naturel; mais ſur les parties latérales; les clavicules ſont attachées de chaque côté à la partie ſupérieure de cette union; de ſorte qu'il n'en réſulte pour les deux poitrines qu'une ſeule caiſſe, qu'on peut diviſer en quatre faces, deux poſtérieures, formées par l'épine de chaque ſujet à l'ordinaire, & deux latérales, formées par vingt-quatre côtes de chaque côté, chaque ſujet en fourniſſant douze à chaque face pour ſa portion, comme dans l'état naturel.

Des viſceres contenus dans le grand crâne que nous avons décrit, le cerveau proprement dit étoit diviſé en quatre parties,

repréſentant chacune un quart de ſphere, ſéparé & ſoutenu par un double repli de la dure-mere qui formoit une double faulx ; ce cerveau répondoit aux deux faces. Chaque ſujet avoit un cervelet ſéparé du cerveau par la tente du cervelet, comme dans l'état naturel ; il avoit auſſi une moëlle allongée particuliere, qui alloit ſortir par le trou ovalaire de l'occipital correſpondant. Les corps des deux os ſphénoïdes étoient ſéparés entre les apophyſes clinoïdes, à l'endroit de la ſelle turcique, & laiſſoient un trou ovale, à pouvoir paſſer le doigt, qui perçoit le crâne : ce trou étoit bouché par la dure-mere.

Nota. *Nous avons vu ce ſquélette ſingulier entre les mains de M. de Buffon, Docteur-Régent de la Faculté de médecine, à qui l'Auteur du Mémoire l'avoit confié.*

OBSERVATION

Sur une Hernie inguinale complete, guérie par la gangrene ; par M. DAUNOU, Maître en chirurgie à Boulogne-ſur-mer.

L'homme qui fait le ſujet de cette obſervation, nommé Jean-Pierre Pelletier, Tonnelier, âgé de quarante-neuf ans, d'un tempérament

pérament bilieux & robuſte, fortifié par le travail, accoutumé à une vie laborieuſe, portoit, depuis pluſieurs années, une hernie inguinale, du côté gauche, qu'il avoit retenue, à l'aide d'un bandange herniaire; cependant, malgré tous ſes ſoins, les efforts pénibles obligeoient la hernie à tomber dans les bourſes; auſſi-tôt il ſe mettoit dans une poſition convenable, pour en faire lui-même la réduction, & il réuſſiſſoit ordinairement; mais enfin il arriva, qu'étant retombée, après quelques efforts un peu conſidérables, il ne lui fut plus poſſible de la faire rentrer.

Le malade, pauvre & chargé de famille, occupé de la réduction de ſa hernie, s'abandonna entiérement aux ſoins de la nature. Au bout de quatre jours, ſon état miſérable, & ſollicité par des perſonnes charitables, l'obligea enfin à implorer le ſecours de la chirurgie. Je fus appellé le 6 de Fevrier de l'année 1762 : je trouvai le malade dans le danger le plus imminent, avec fievre, rapport nidoreux, hoquet & vomiſſement de matiere fécales; la langue ſeche, couverte d'une ſaburre blanchâtre. Le malade, qui avoit une ſoif immodérée, ne ceſſoit de demander à boire : après tout ce détail, & l'examen que j'en fis, je reconnus véritablement une hernie inguinale, & je jugeai qu'il y avoit déjà quelques jours que l'étranglement s'étoit fait : il s'étoit en effet

manifesté par des accidens qui depuis avoient toujours augmenté, tels que les nausées & le vomissement bilieux.

Le bas-ventre étoit fort tendu & douloureux le scrotum étoit de la grosseur de la tête d'un enfant de deux ans; de sorte que la verge se trouvoit comme ensevelie dans la tumeur; le scrotum étoit rempli de contusions produites par les différentes compressions réitérées par le malade, qui pensoit toujours parvenir à la réduction de sa hernie.

Après avoir bien examiné ce que je viens de rapporter, je formai en conséquence le plan de la curation. On conçoit que, dans une maladie dont le progrès avoit été si rapide, il n'y avoit pas un moment à perdre. Je débutai par les saignées du bras, ensuite je mis en œuvre les topiques, tels que les fomentations avec les spiritueux, sur les parties contuses du scrotum, afin de ranimer & d'y rappeller la chaleur naturelle, laquelle étoit entiérement éteinte: j'appliquai ensuite les cataplasmes anodins & émolliens sur les parties non contuses du scrotum, ainsi que sur toute la tumeur herniere, & sur le bas-ventre & ses régions, pour les relâcher & ramollir.

Le malade fit usage des lavemens de même nature; je ne négligeois point, selon les indications, les potions huileuses, en faisant

tenir le malade dans une ſituation convenable à ſon état, c'eſt-à-dire, couché ſur le dos, la tête baſſe, les genoux élevés & médiocrement écartés.

Les minoratifs doux furent auſſi employés ſuivant les beſoins : je lui fis prendre, pour ſa boiſſon ordinaire, une tiſane faite avec le tamarin, les feuilles de citronelle, auxquelles j'ajoutai deux pincées de graines de lin, enveloppées dans un nouet. Le malade prit, pour toute nourriture, un bouillon, de quatre heures en quatre heures. Du ſix au neuf ſon état ne fut point amélioré; les nauſées, le hoquet & le vomiſſement des matieres inteſtinales, d'une odeur inſupportable & très-fétide, perſiſtoient, ainſi que la groſſeur du ſcrotum; le bas-ventre étoit toujours météoriſé : cependant cela ne m'empêcha pas de continuer les mêmes remedes, perſuadé, comme je l'étois, de leur efficacité. Le dix, à la viſite du matin, je reconnus que la région hypogaſtrique étoit moins tendue, & le ſcrotum plus ſouple & relâché; ſes rides commençoient à reparoître : ce changement favorable me fit eſpérer, & pour ne pas reſter ſpectateur oiſif, je m'aviſai d'abord de profiter de ce moment pour tenter la réduction de la hernie : elle fut faite avec ſuccès; auſſi tous les accidens ceſſerent, & le malade continua d'être bien pendant deux jours; ce chan-

gement en mieux pouvoit être regardé comme un acheminement à sa guérison, mais sa durée fut courte. Le treize ses forces diminuerent, son pouls, de dur qu'il étoit, s'affoiblit, & devint très-petit & déprimé; le visage plombé, les extrêmités froides, le scrotum œdémateux & insensible, ce qui sembloit mettre le comble à cet état misérable: il tomba enfin dans un affaissement total; ce qui fut suivi d'une perte de connoissance momentanée. Ce changement d'état si soudain & si inespéré, éloigna toutes mes espérances, & me faisoit craindre à tout moment pour ses jours. Quels remedes proposer dans une si triste conjoncture? Ceux qui, dans le premier tems de cette maladie, auroient pu faciliter la réduction de l'intestin, ou du moins retarder & même empêcher la mortification, & qu'on avoit négligés, par la faute du malade, ne convenoient plus. C'étoit ici le cas de relever le pouls, & de rappeller les forces de la nature presqu'opprimée: je continuai à lui donner tous mes soins; je me tournai du côté des cordiaux: je lui fis donner, quoique sans espoir, de demi-heure en demi-heure, une cuillerée d'une potion cordiale; & par l'usage de cette potion le malade sortit peu-à-peu de son affaissement, ses forces parurent se réveiller; le pouls se releva, la connoissance

lui revint, les extrêmités reprirent leur chaleur naturelle ; mais la couleur du visage resta toujours plombée ; il se forma, sur le scrotum des taches livides, & quelques phlictènes bleuâtres, remplies d'un ichor rousâtre : je fus très-surpris d'un pareil désordre. Je fus obligé de faire des mouchetures avec la lancette sur les parties, & particuliérement sur les phlictènes : j'y fis aussi des fomentations avec une forte décoction de quinquina & d'aristoloche ronde dans le vin, animé avec la dissolution du camphre dans l'esprit-de vin, comme étant un grand anti-septique : le malade fut mis à l'usage du quinquina ; la dose étoit de deux gros dans une infusion de camomille : cela fut réitéré de trois heures en trois heures. J'eus soin de faire avaler un petit verre de la décoction des feuilles de persicaire, à chaque pansement. Le quinze, le scrotum étoit déjà tout sphacélé : je fis des scarifications assez profondes, sans que le malade en ressentît la moindre impression de douleur. Le seize, au matin, je fus très-vivement frappé, en entrant dans sa chambre, de l'odeur cadavéreuse qui y étoit répandue. Examen fait des parties, je les trouvai dans l'état le plus affreux de gangrene & de pourriture ; l'odeur qui en exhaloit en étoit insupportable ; les scarifications furent mul-

tipliées pour empêcher le progrès de la gangrene, & ſéparer le mort du vif ; mais tout cela fut inutile : il ſe forma pluſieurs eſcarres très-conſidérables & profondes ; cet état d'épuiſement & de pourriture m'annonçoient preſque certainement la mort prochaine du malade. J'eus recours à l'onguent de ſtyrax, pour faciliter la chute des eſcarres, en continuant toujours à fomenter les parties gangrénées avec la même décoction de quinquina. La gangrene augmenta toujours, malgré cela, & gagna juſqu'au-deſſous de l'anneau ; la branche de l'os pubis, du côté de la hernie, fut miſe à découvert, après la chute des eſcarres, qui tomberent par lambeaux pourris. Le ſcrotum ſe détacha dans tout ſon entier, & même juſqu'à la tunique albuginée du teſticule, ainſi que le périnée, juſqu'à la marge de l'anus ; l'uretre en fut percée : à chaque fois que le malade urinoit, il paſſoit quelque peu d'urine par la plaie de l'uretre. Les mêmes panſemens furent continués juſqu'au vingt-ſix, que les plaies commencerent à ſe vivifier, & devinrent d'une ſenſibilité ſi grande, que le malade eut peine à ſupporter ces lotions, & que je fus obligé de tempérer la vivacité des fomentations. L'odeur cadavéreuſe commençoit à ſe diſſiper ; les plaies furent panſées avec des bourdonnets & des

plumaſſeaux chargés d'un digeſtif animé : je ſubſtituai à la place de la décoction de quinquina une décoction déterſive, faite avec la mille-feuille, l'aigremoine, le mille-pertuis, la petite ſerpentaire, l'orge & le miel. L'art aidoit chaque jour la nature dans ces pénibles travaux, & le ſuccès en fut heureux : la ſuppuration s'y établit ; les reſtans des chairs ſpacélées & gangrénées ſe détacherent peu-à-peu des ſaines, par la ſuppuration qui fut très-abondante ; la régénération des chairs fut fort bonne, & prompte ; ce qui me raſſuroit du côté de la vie du malade. Quand les chairs furent venues preſqu'au niveau de la ſuperficie de la peau, je changeai entiérement de panſemens, pour faire des lotions avec l'eau de chaux, les plaies furent cicatriſées avec la charpie ſeche, mais principalement avec celle qui eſt rapée, & le plomb brûlé, le baume de Saturne, & l'onguent blanc de Rhaſis ; les cicatrices ſe formerent peu-à-peu, l'appareil fut ſoutenu par le bandage ordinaire. Le malade recouvra l'appétit & la ſanté la plus parfaite, dans l'eſpace de deux mois & demi ; il y a plus : il fut guéri radicalement de ſa hernie ; il quitta ſon bandage. J'ai eu la ſatisfaction de voir cet homme entreprendre & ſoutenir les travaux les plus pénibles ; parfaitement guéri, il travaille à ſon

ordinaire ; tous les efforts que ſon état l'oblige de faire ne lui procurent aucun dérangement ; enfin il jouit d'une ſanté parfaite, comme s'il n'avoit jamais eu de hernie.

Cette obſervation donne lieu à pluſieurs réflexions qui peuvent être de quelque conſidération. L'inteſtin étoit-il gangréné, ou ne l'étoit-il pas lors de la réduction de la hernie ? S'il l'étoit, qu'eſt devenue la partie gangrénée de l'inteſtin ? Cela mérite l'attention des Savans. On me reprochera peut-être, lorſque je vis les ſignes réunis qui caractériſent la mortification des parties deſcendues dans le ſcrotum, de n'avoir pas propoſé l'opération qu'on regarde comme le ſeul & unique remede capable d'opérer la guériſon. Mais combien de ſujets n'ont-ils pas péri par l'opération, qu'on auroit peut-être guéris ſi on l'eût différée ? Je ſais cependant que l'opération a ſes avantages ; mais la nature ménage quelquefois aux maladies extraordinaires des reſſources ſurprenantes, inconnues à l'art. Je crois que nous avons l'obligation de cette guériſon à la vertu admirable du quinquina contre la gangrene, tant pris intérieurement, qu'en fomentation.

RÉFLEXIONS

Sur les Dépôts du Sinus maxillaire ; par M. JOURDAIN, Dentiſte reçu à Paris.

Les dents cariées ou gâtées ne ſont pas toujours la cauſe des dépôts du ſinus maxillaire. Ces maladies tirent quelquefois leur origine d'une cauſe plus éloignée. Un vice du ſang & de la lymphe peut faire une métaſtaſe, &, d'une partie qu'il affectoit, ſe jetter ſur une autre, & la léſer plus particuliérement. La différence des cauſes doit donc en faire une auſſi pour l'eſpece de la maladie ; ce qui oblige de conſacrer à chacune le nom qui lui convient le mieux, eu égard aux circonſtances, aux cauſes, aux accidens & aux traitemens.

A partir de ce principe, on doit donc examiner à fond ce que l'on doit entendre par le terme de rétention, que M. Bourdet, dans ſa *Diſſertation ſur les dépôts du ſinus maxillaire*, emploie indiſtinctement pour les maladies du ſinus, & par celui de dépôt, qu'il ne croit pas propre à déſigner ces maladies. Quoique tout cela ne ſoit, dans le fond, qu'une queſtion de mots, l'explication en eſt cependant eſſentielle pour la pratique.

Le terme de *rétention* ne devroit être employé que dans le cas où une humeur quelconque, qui avoit coutume de se filtrer dans une cavité destinée à la recevoir, s'y trouve retenue, soit par son propre vice ou par celui de la partie même.

Mais s'il arrive qu'une personne n'ait point de dents cariées ou gâtées, & qu'elle ait toujours bien mouché, mais que depuis quelque-tems elle ait été attaquée d'un vice dartreux, cancéreux, scrophuleux, scorbutique ou vénérien, qui, par de mauvaises manœuvres, aura été répercuté vers cette partie, alors ce ne sera plus une rétention, parce que la membrane pituitaire ne sera pas le principe de la maladie; mais la collection, le dépôt de l'une de ces humeurs produira la maladie, en imbibant la membrane pituitaire; alors cette espece de maladie doit conserver le nom de *dépôt par métastase*, parce que dans ces cas, la maladie n'est pas produite par l'humeur même de la partie, mais par une humeur étrangere, amenée par les voies de la circulation. Dans mon Traité des Dépôts du sinus, je ne me suis point arrêté à toutes ces dénominations, pour ne point embrouiller l'Artiste; j'ai seulement averti que le sinus étoit sujet à l'engorgement, & j'ai eu soin d'indiquer les signes qui caractérisent ces différens cas. Quant aux signes

que M. Bourdet indique dans ſa Diſſertation, pour caractériſer la maladie de laquelle il s'agit aujourd'hui, j'oſe l'aſſurer qu'il y a des cas où ils ſont équivoques. Le ſinus, comme les autres parties, eſt ſujet à des dépôts indolens, c'eſt-à-dire qu'il n'y a point de douleur ni rougeur à la joue, que le malade n'a pas même le moindre accès de fievre; que la membrane pituitaire n'eſt que fongueuſe; que le périoſte n'eſt point détaché, ni l'os maxillaire ramolli. M. Runge, dans la *Collection des Theſes chirurgicales* de M. le Baron de Haller, cite un fait très-grave, *page* 136 *du tome I de l'édit. de Paris*, dans lequel la malade ne ſouffroit point, & chez laquelle toute la partie oſſeuſe & interne du ſinus n'étoit nullement découverte. M. Runge dit encore que la fievre ne ſurvint que le troiſieme jour de l'opération: or doit-on l'attribuer à la maladie ou à l'opération?

Il ne s'agit donc pas d'établir ſa pratique ſur quelques exemples qui ſéduiſent d'abord, mais que les réflexions & une pratique plus conſommée forcent d'abandonner. On ne peut point douter que, ſi dans tous ces cas indiſtinctement, on employoit le bouton de feu, & à pluſieurs repriſes, quoiqu'à quelques jours d'intervalle, comme M. Bourdet le dit dans ſa Diſſertaion, on ne s'exposât à des accidens très-graves.

Une pareille conduite dans le cas où la membrane pituitaire ne ſeroit que fongueuſe, ſeroit auſſi dangereuſe qu'elle ſeroit utile, s'il y avoit carie. Voilà, je crois, des circonſtances que M. Bourdet ne devoit point perdre de vue; & quand il ſe rappellera la ſtructure de la membrane pituitaire, & des parties qui l'avoiſinent, je le crois trop inſtruit pour ne point abandonner une méthode que l'on ne peut regarder comme générale, dès qu'elle n'eſt pas appropriée à tous les cas.

M. Bourdet n'a-t-il pas trop avancé, en diſant » que le périoſte ſe ſépare du » ſinus, dans plus ou moins d'étendue, où » l'os alors ſe trouve à nud. « A tel point que le périoſte ſe diſtende, il reſtera toujours adhérent à l'os, à moins qu'il n'y ait deſtruction de cette membrane ou de ſes attaches; ſans cela l'os ne peut être à découvert : d'ailleurs, que l'on faſſe attention qu'il faut auſſi pour cela que la membrane pituitaire ſoit elle-même détruite avant que le périoſte le ſoit, parce que l'une eſt poſée & attachée à l'autre, & que le périoſte eſt adhérent à l'os par une multitude innombrable d'attaches de cette membrane, qui percent la propre ſubſtance de l'os. Quant à l'inſuffiſance que M. Bourdet attribue à l'uſage de certains remedes reconnus, uſités & approuvés dans la pratique,

je ne dirai rien ſur ce ſujet, parce que l'expérience vaut mieux qu'un ſyſtême imaginaire ; mais je ne puis m'empêcher de blâmer cet Auteur de rejetter les panſemens réitérés. Qu'il réfléchiſſe ſur la nature & la qualité que doit acquérir la ſuppuration pour conſtater la guériſon, alors il conviendra que des panſemens réitérés, faits par une main adroite & un homme intelligent, ne ſont nullement douloureux, ni incommodes. Je vais citer une obſervation ſur un vrai dépôt du ſinus, pour lequel le malade a été panſé près de ſept mois conſécutifs, ſans ſe plaindre ni avoir été obligé d'interrompre ſes occupations ordinaires, ſinon les jours d'opérations. On verra de plus dans cette obſervation, que l'os maxillaire n'étoit point ramolli, la joue nullement enflammée, le ſinus point douloureux, & la membrane pituitaire ſubſiſtante en ſon entier.

OBSERV. *ſur un dépôt du ſinus maxillaire.*

Il y a quelques années que M. de V. S. beau-frere de M. de Montarant, Intendant du commerce, étant à Strasbourg, ſouffrit beaucoup d'une groſſe molaire ſupérieure droite ; les douleurs l'obligerent à faire ôter cette dent, qui n'étoit nullement gâtée, mais prolongée & chancelante, comme il arrive aſſez ſouvent aux gens âgés.

L'opération, qui calma les douleurs, fut suivie d'un gonflement assez considérable de la gencive, que l'on regarda comme l'effet de l'extraction. Deux années se passerent ainsi, sans que le malade fît beaucoup d'attention à sa situation ; mais le gonflement augmentant de plus en plus, sans que le malade souffrît, les petites molaires, la canine & les incisives de ce côté s'ébranlerent ; ce fut alors que je fus appellé : le gonflement s'étendoit depuis la dent ôtée, jusqu'à la grande dent incisive de l'autre côté ; & la partie la plus forte de la tumeur occupoit intérieurement la voûte du palais. La place de la dent ôtée à Strasbourg étoit désignée par une petite tache bleuâtre ; en appuyant sur cette petite tache, on sentoit le vuide alvéolaire aussi dilaté qu'il l'avoit pu l'être au moment de l'extraction : si l'on portoit le doigt sur la tumeur du palais, que l'on en portât un autre sur la tache bleue, & que l'on balançât la tumeur, on sentoit une espece de fluctuation : tout sembloit donc annoncer le séjour d'une humeur quelconque dans cette partie ; cependant, comme le malade ne souffroit en aucune façon, on lui conseilla des gargarismes, mais qui, comme je l'annonçai, ne produisirent ni bons ni mauvais effets.

En 1763, la tumeur étant plus considérable, je revis le malade, & j'annonçai,

comme je l'avois fait la premiere fois, que cette tumeur ne tiroit point ſon principe directement des gencives, mais que certainement il y avoit un dépôt dans le ſinus; que quand bien même j'ouvrirois la tumeur, je n'aurois que du ſang, mais noir & fétide; que l'ouverture du ſinus ne ſeroit pas ſuivie tout de ſuite d'une évacuation bien purulente, parce que l'humeur de laquelle la membrane pituitaire étoit imbibée, étant trop épaiſſe, elle ne pouvoit s'évacuer librement dans l'inſtant par l'ouverture que je comptois faire à l'endroit où la dent avoit été ôtée; que la membrane du palais & celle des gencives ne s'étoient ainſi gonflées, que par la tranſudation de la partie la plus ſubtile de l'humeur du ſinus à travers les pores oſſeux; qu'enfin, au moyen des injections que je comptois faire le même jour de l'opération pour détremper cette humeur, la ſuppuration ſeroit très-ſenſible le lendemain. On ſe rendit à mes raiſons, & je fis l'ouverture du ſinus le 12 Novenbre ſuivant, que les accidens étoient à leur plus haut degré. La voûte du palais étoit alors groſſe comme un bon œuf de pigeon, ſans chaleur ni douleur; le bord alvéolaire étoit large d'un bon pouce au moins; le mucus qui ſortoit par la narine de ce côté étoit un peu puru-

lent ; l'œil légérement tiraillé, avec de très-légers picotemens de tems à autre ; enfin la joue étoit dans son état naturel : il y avoit de plus, entre la canine & la petite molaire, une excroissance fongueuse d'un très-mauvais caractere & de la grosseur d'un bon pois. Je fis observer toutes ces circonstances à M. Renard, Médecin de la Faculté, qui assista à l'opération. L'ouverture ne produisit qu'une évacuation sanguine, fétide, & de très-mauvaise odeur : je portai ensuite mon stylet dans le sinus ; je l'en retirai tout couvert d'une matiere purulente de très-mauvaise odeur, mais qui, par son trop d'épaisseur, ne pouvoit s'évacuer par l'ouverture que j'avois faite. Je m'assurai de l'état du sinus, & je reconnus la membrane pituitaire, dans toute son étendue, extrêmement fongueuse & insensible au stylet, que je portai jusqu'à la voûte orbitaire : en retirant mon stylet, je sentis un corps étranger ; je m'en assurai, le saisis avec des pinces bien déliées, & le tirai à moi : c'étoit une esquille osseuse, altérée dans quelques-unes de ses parties. Je crus ne me point tromper en la regardant comme la portion osseuse qui sépare le sinus d'avec les alvéoles : je fis enfin, le même jour, quelques injections d'eau d'orge, qui toutes sortirent, tant par le nez que par les

narines postérieures, & je mis un morceau d'éponge préparée, que je portai au degré du plancher alvéolaire.

Au bout de vingt-quatre heures je pansai mon malade; j'ôtai l'éponge qui étoit toute imbibée d'une matiere purulente très-fétide : dès que l'éponge fut ôtée, il s'évacua, par l'ouverture que j'avois faite, une assez grande quantité de matiere semblable à celle de l'éponge : je fis les mêmes injections que la veille; elles ressortirent très-chargées : je fis moucher le malade, & le *mucus* étoit très-purulent; ce que je fis observer à MM. Renard & Beaucher, le premier, Médecin, & le second, Chirurgien du malade.

Le 26 Novembre la petite molaire & la canine étant extrêmement chancelantes & douloureuses, lorsque le malade mangeoit, je les ôtai, quoiqu'elles ne fussent pas cariées : la petite molaire avoit toute sa racine; aussi la cicatrice de cette partie fut-elle bientôt faite; mais la racine de la canine étoit presque totalement détruite; ce qui produisit, le lendemain de cette opération, un ulcere fongueux, de la largeur d'une piece de vingt-quatre sols. Cherchant à éviter les opérations sur un homme de 78 ans passés, j'eus recours aux différens cauteres potentiels que la pratique indique; mais ces moyens furent insuffisans : j'en vins

donc à l'opération ; j'emportai toutes les fongosités : je mis le bord alvéolaire à découvert, & le trouvai carié : je le touchai avec l'eau mercurielle, & l'exfoliation s'en fit promptement. Dans le tems que j'espérois une bonne cicatrice de cette partie, mon ulcere fongueux se régénéra, se porta davantage du côté du palais, & il avoit dans son centre une petite appendice de très-mauvaise nature. Incertain de ce qu'étoit cette appendice, je la saisis & la tirai à moi avec des pinces ; cette manœuvre excita des douleurs & des picotemens assez violens dans le sinus ; l'œil fut même larmoyant dans cet instant : je crus devoir regarder cette appendice comme un prolongement de la membrane pituitaire ; en effet, la sonde que je portai, en suivant la direction de cette appendice, pénétra dans le sinus. Assuré de tout ce que je désirois, j'emportai avec des ciseaux, dont les lames étoient très-déliées, le plus haut qu'il me fut possible, cette appendice ; puis garnissant d'un peu de coton le bout d'un stylet, je l'imbibai de beurre d'antimoine : je le portai dans le sinus sur les bords membraneux que j'avois coupés, & sur les bords externes de l'ulcere que j'avois eu soin d'emporter aussi. Toutes ces opérations répondirent à mes vues, & la cicatrice devint bonne & parfaite en peu de tems.

Je n'eus donc plus à m'occuper que de l'intérieur du ſinus. Je continuai à le panſer, comme je l'avois toujours fait, avec les teintures de myrrhe & d'aloës, le baume du Commandeur, le miel roſat, & ſuffiſante quantité d'eau d'orge : je trempois un ſéton effilé dans ce mêlange, & je l'introduiſois dans le ſinus, ayant l'attention de garantir une des extrêmités du ſéton d'un morceau d'éponge préparée.

Tout alloit parfaitement bien, c'eſt-à-dire que le pus étoit très-louable, la membrane moins fongueuſe, ſuivant ce que m'indiquoit le ſtylet, le bord alvéolaire dans ſon état naturel, lorſque la voûte du palais, qui ne s'étoit point encore dégonflée, devint livide, flaſque, ſillonnée de différentes taches marbrées, & un peu ſenſible. Dans cette circonſtance, & dans la crainte d'un cancer, j'emportai, le 20 Février 1764, toute la tumeur raſe la voûte du palais, & le bord maxillaire interne. Pour m'aſſurer de n'avoir plus d'obſtacles à combattre, je paſſai le beurre d'antimoine, avec les précautions néceſſaires, ſur toutes les parties que je venois de couper ; cette opération eut tout le ſuccès que j'en eſpérois. Le 30 du même mois la plaie prit une très-belle couleur, & la ſuppuration devint très-louable ; ce fut alors que j'ajoutai aux injections, comme conſolidant, l'eau vulnéraire

& l'eau d'arquebuſade, en doſe proportionnée. Vers le 15 Mars j'ajoutai encore l'eſprit-de-vin camphré, le ſel ammoniac, les feuilles d'aigremoine & de noyer. J'ordonnai auſſi un gargariſme compoſé d'eau-de-vie de gayac, d'eau d'orge, & d'une très-légere partie de collyre de Lanfranc.

Enfin, dans le tems que je croyois n'être plus dans le cas de donner aucuns ſoins au malade, qui devoit partir aux fêtes de Pâques pour la campagne, il lui ſurvint un rhume & un étouffement violent, leſquels, par ſon grand âge ou ſon peu d'attention, formerent un dépôt dans ſa poitrine, qui l'emporta le 4 Avril dernier.

OBSERVATIONS

Sur les Maladies épidémiques qui ont régné à Paris, depuis 1707 *juſqu'en* 1747 ; *par un ancien Médecin de la Faculté de Paris.*

ANNÉE 1731.

HIVER. Cette année commença comme la précédente, & il y eut beaucoup de maladies qui affectoient toutes la poitrine, & ſe terminoient ſouvent, en très-peu de jours, d'une façon funeſte aux malades.

On devoit regarder toutes ces maladies comme des affections éryſipélateuſes, qui,

à raiſon de la partie ſur laquelle elle ſe portoit, devenoit plus ou moins dangereuſe. Lorſqu'elle occupoit l'intérieur de la poitrine, le malade commençoit par cracher le ſang le premier & le ſecond jour : dès le trois, il crachoit du pus, ſouvent la tête ſe prenoit, il ſurvenoit du délire, & le malade périſſoit ſur la fin du trois ; quelquefois cependant il alloit juſqu'au ſix. Par l'ouverture du cadavre on trouvoit le poumon gangréné. Lorſque le mal ſe portoit au dehors, il avoit des ſuites moins funeſtes, quoique cependant il y eût toujours beaucoup à craindre.

Cette maladie fit périr, en très-peu de tems, pluſieurs Religieuſes de l'Abbaye de *Montmartre*, & du Couvent de *Sainte-Marie*.

Le ſang que l'on tiroit aux malades étoit tantôt extrêmement coëneux, tantôt ſemblable à de la lie de vin.

Quoiqu'il n'y eût preſque point de ſérosités, & que la coëne du ſang fût fort épaiſſe & très-dure, cependant ceux auxquels on tiroit du ſang de cette nature mouroient moins promptement, & guériſſoient plus ſouvent que ceux dont le ſang reſſembloit à de la lie de vin fort brune, qui, pour la plus grande partie, périſſoient

Le ſeul traitement, ſuivi quelquefois de ſuccès, conſiſtoit en ſaignées abondantes, faites en très-peu de tems, & ſouvent répé-

tées, en une boiſſon très-abondante légérement inciſive, en potions acidules, cordiales, aiguiſées de quelque grains de tartre ſtibié; & lorſque les accidens diminuoient un peu, pour lors la caſſe, la manne, en deux verres, avec le tartre ſtibié, faiſoient merveille.

Par ce moyen, un nommé *Deſplanches*, âgé de 23 ans, quoique pris très-vivement au mois de Février, guérit. Le ſang que je lui fis tirer étoit d'abord très-coëneux; il devint, à la quatrieme ſaignée, ſemblable à de la lie de vin noire; il avoit un point de côté très-violent, il crachoit du ſang, ſa tête étoit priſe; & pour peu qu'on l'abandonnât à lui-même, il avoit du délire, qui cependant ſe diſſipoit lorſqu'on lui faiſoit faire attention, & il repondoit juſte aux queſtions qu'on lui faiſoit. Le point de côté, & tous les accidens perſévérerent avec la même violence pendant ſix jours, malgré tous les remedes; enfin, le ſeptieme jour, les accidens commencerent à diminuer de violence, & en ſoutenant les évacuations par des purgatifs appropriés, &, dans l'intervalle, des inciſifs & des diaphorétiques, le malade guérit enfin; mais il fut obligé, dans ſa convaleſcence, de faire uſage du lait.

On doit vraiſemblablement attribuer ces maladies aux changemens bruſques du froid

au chaud, qui ſe ſuccéderent rapidement, depuis la ſaiſon précédente, & qui avoient duré pendant cet hiver.

PRINTEMS. On vit régner, dans cette ſaiſon, les mêmes maladies; mais elle faiſoient moins de ravages qu'en hiver. Le froid continuoit & la ſéchereſſe, ce qui détermina de faire des prieres publiques. Cette conſtitution de l'air rendoit très-fréquentes les toux; elles ne cédoient à aucun remede, & tourmentoient avec opiniâtreté.

Malgré le froid & la ſéchereſſe on vit commencer les petites-véroles; à la vérité, il n'y en eut pas un grand nombre, & en général, elles furent peu fâcheuſes: il y eut auſſi, mais en très-petit nombre, des fievres malignes. Dans le même-tems on obſerva beaucoup de dévoiemens, principalement chez les pauvres; mais ils ne furent accompagnés d'aucun accident, & céderent promptement à quelques purgations, & à des toniques employés à petite doſe.

ETÉ. La ſéchereſſe continua. Il ſurvint, à la fin de Mai & dans le mois de Juin, une chaleur ſubite, qui fut interrompue par quelques jours très-froids, & qui reprit enſuite avec la même force: ces paſſages bruſques du chaud au froid, rendirent très-fâcheuſes les maladies de poitrine; elles étoient moins fréquenttes que l'hiver & le

printems précédens, mais elles étoient bien plus funeſtes.

Un homme âgé de 40 ans, d'un tempérament très-fort & très-robuſte, fut pris tout-à-coup d'un point de côté, d'une fievre violente, de difficulté de reſpirer : on le ſaigna quatre fois dans les deux premiers jours : je ſuis mandé, je fais réitérer encore trois fois la ſaignée ; je fais boire au malade des tiſanes & potions béchiques, légérement inciſives : on donne tous les jours trois lavemens au malade ; par ce moyen les accidens diminuent. Cet état ſubſiſte le quatre & le cinq, malgré les évacuations d'une bonne condition, que rendoit le malade ; le ſix la tête ſe prend, le ventre devient tendu ; cela me détermine à lui faire une huitieme ſaignée du bras : le ſang que l'on tire eſt encore plus coëneux qu'il ne l'avoit été. Les mêmes accidens perſévérent, quoique les évacuations continuent ; cela m'engage à preſcrire, le ſept au matin, une ſaignée du pied ; le ſang eſt de la même nature ; les évacuations ſubſiſtant toujours, je crois devoir faire prendre, le huit au matin, un doux purgatif, en deux verres ; malgré l'effet qu'il procure, les accidens augmentent, & le malade périt le ſoir.

J'en vis pluſieurs mourir le trois & le cinq de leur maladie, malgré les ſecours

le

le plus ſagement & le plus promptement adminiſtrés, quoique, dans les premiers jours de la maladie, ils paruſſent ſoulagés par les remedes, & que leur état fît concevoir la plus grande eſpérance.

Une inflammation des vaiſſeaux de la poitrine, du bas-ventre ou de la tête, produite par un ſang viſqueux, étoit démontrée par l'ouverture des cadavres; la ſéchereſſe extrême en étoit vraiſemblablement la cauſe. Dans le même tems on vit régner, ſur-tout parmi les enfans, des éryſipeles, des fievres ſcarlatines, ſuivies ſouvent de rougeoles & de petites-véroles.

Un enfant, âgé de 7 ans, d'un tempérament aſſez délicat, fut pris tout-à-coup d'une fievre violente; ſon corps fut couvert, à l'inſtant, d'une rougeur univerſelle: on voyoit même paroître de petits boutons ſemblables à ceux qu'on obſerve dans la fievre miliaire; la tête étoit priſe, & on ſentoit, en le touchant, une chaleur brûlante. Je le fis ſaigner trois fois, en moins de vingt-quatre heures: je lui fis prendre abondamment une boiſſon diaphorétique, aiguiſée d'un grain de tartre ſtibié ſur pinte; ces remedes calmerent en peu de tems les accidens; la bile coula, & en peu de jours il fut mis hors de tout danger, quoique la maladie ſe fût préſentée avec les accidens les plus effrayans.

Dans le même tems, c'eſt-à-dire le 9 Juin, un enfant âgé de 5 ans & 4 mois, fut pris, mais moins vivement, de fievre & d'éryſipele, avec des boutons ſemblables à ceux de la petite-vérole. Je ne fus point obligé de le faire ſaigner; quelques potions légerement cordiales, une boiſſon abondante de tiſane de ſcorſonere, quelques potions huileuſes, mirent promptement cet enfant hors de tout danger. Il fut purgé quatre fois: deux jours après la derniere purgation, il fut pris de la petite-vérole, que le traitement précédent rendit beaucoup moins dangereuſe; la fievre cependant dura plus qu'elle n'a coutume, & il y eut, juſqu'au huit ou au neuf, un éternuement importun, & un flux de ventre, mais bilieux. La durée de la fievre fit qu'il ne fut purgé, pour la premiere fois, que le 15e de l'éruption; je fis répéter cinq fois la purgation.

Il y eut, dans cette maiſon, quinze enfans attaqués de la petite-vérole, dont aucun ne périt; mais il y en eut quatre chez leſquels elle fut précédée de l'éryſipele & de l'éruption (*a*), dont j'ai fait

(*a*) C'eſt à des éruptions de cette nature qu'eſt due l'obſervation de tant de gens qui prétendent avoir eu pluſieurs fois la petite-vérole. Car, ſans vouloir citer, à ceux qui penſent ainſi, des autorités & des obſervations de médecine, qu'ils révoqueroient en doute, pourquoi, peut-on leur de-

mention dans la précédente observation.

La sécheresse subsistoit toujours avec chaleur & froid, qui se succédoient avec promptitude ; ces variations promptes produisirent des pleurésies fâcheuses, & augmenterent, sur-tout chez les gens riches, le danger de la petite-vérole.

On vit aussi, vers la fin de l'été, quelques fievres accompagnées de symptômes de malignité.

AUTOMNE. La sécheresse subsistoit toujours ; aussi vit-on continuer les petites-véroles, plus ou moins fâcheuses, mais constamment dangereuses.

Le seul moyen d'en diminuer le péril, étoit d'évacuer par la saignée & un purgatif avant l'éruption ; car, sans cela, vers le huit, le neuf ou le dix, lorsque la suppuration étoit dans toute sa force, les malades périssoient tout-à-coup, dans l'espace d'une heure, par un catarre suffocant. Quelquefois même on étoit obligé de faire resai-

mander, la petite-vérole inoculée met-elle plus à l'abri de la récidive, que la petite-vérole naturelle ? Cependant il est constant que, depuis qu'on inocule, on cite peu d'exemples de personnes reprises de la petite-vérole, après l'avoir eu par insertion (en supposant même vrais les exemples cités) tandis qu'on ne peut faire un pas sans trouver quelqu'un qui soutienne avoir eu plusieurs fois naturellement la petite-vérole.

gner les malades, ou de les évacuer à ce période de la maladie. On en vit même périr pluſieurs, quoiqu'ils euſſent été ſaignés, & évacués avant l'éruption.

Ce qu'il y eut de plus ſingulier, c'eſt que preſque tous les vieillards, hommes & femmes, attaqués de la petite-vérole, en rechapperent. Je vis, entr'autres, deux Religieuſes guérir de cette maladie; l'une âgée de 80 ans, l'autre de 84, tandis que les jeunes gens, & ceux qui étoient dans la force de l'âge, périſſoient, ou étoient dans le plus grand danger. Seroit-ce la même raiſon qui fit réſiſter à la gelée les vieux arbres, tandis que les jeunes périſſoient?

Vers la fin de l'automne on vit commencer des dévoiemens, plus ou moins opiniâtres & fâcheux; il y eut auſſi quelques fievres malignes. La ſaiſon continuoit d'être inconſtante, ſans froid marqué, comme on l'obſerve ordinairement à la fin de l'automne.

ANNÉE 1732.

HIVER. Il y eut des dyſſenteries, particuliérement parmi les pauvres, qui avoient négligé de ſe faire traiter des dévoiemens, dont il a été fait mention à la fin de la ſaiſon précédente; quelques-uns même en périrent, mais en petit nombre.

Les fievres malignes furent les maladies

les plus fréquentes : beaucoup furent très-mal, & guérirent ; quelques-uns en moururent. Tantôt les malades paroiſſoient abſorbés, & ſans force, tantôt ils étoient dans une agitation extrême ; leur pouls étoit dur & fort ; les uns avoient du délire, d'autres des mouvemens convulſifs. Les ſaignées, tant du bras que du pied & de la gorge, le tartre ſtibié, à petite doſe, & continué, une tiſane amere, quelques cordiaux entre-mêlés, le tout en raiſon des forces & des ſymptômes de la maladie, tirerent pluſieurs malades des portes de la mort qui paroiſſoit d'autant plus prochaine, que les accidens varioient bruſquement & obligeoient ſouvent le Médecin d'abandonner l'indication principale & premiere, pour ne s'occuper que du ſymptôme.

Printems. Les mêmes fievres malignes continuerent ; mais elles étoient accompagnées de mouvemens convulſifs plus forts, & l'inflammation étoit plus grande : dans preſque toutes la poitrine fut affectée ; les malades avoient des accidens entiérement ſemblables à ceux de la pleuréſie ; auſſi fut-on obligé de multiplier beaucoup les ſaignées, & d'inſiſter principalement ſur les délayans. Par cette méthode, la plupart des malades guérirent, quoiqu'ils euſſent été dans le plus grand danger.

Dans ce même tems, à Meaux & aux environs, il y eut une fievre inflammatoire maligne, qui faiſoit périr les malades en peu de jours; ils étoient couverts de boutons, & leur corps étoit rouge univerſellement: cette maladie étoit accompagnée de ſueurs abondantes, ce qui la fit appeller *ſuette*. Cette maladie fit du ravage pendant le mois de Mars, & une partie d'Avril. A la vérité, le traitement des gens de la campagne, & des Chirurgiens, la plupart auſſi ignorans que les payſans eux-mêmes, augmentoit encore le péril d'une maladie dangereuſe par elle-même. Ils regardoient comme critique l'éruption, la rougeur & la ſueur; &, d'après ce principe, ils couvroient les malades, leur donnoient du vin, & des cordiaux plus ou moins forts. La fievre augmentoit encore plus par ces remedes; la tête ſe prenoit, & les malades périſſoient preſque tous. Mais lorſque, par ordre du Gouvernement, M. *Bailly*, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, y eût été envoyé, il prit une route différente, & guérit preſque tous les malades qui voulurent bien être dociles & ſoumis à ſes ſages conſeils. Il crut avec raiſon, que les ſueurs & les éruptions, loin d'être critiques, n'étoient que ſymptomatiques. Il empêcha qu'on ne couvrît trop les malades, fit répéter plus ou moins les ſaignées,

prescrivit des boissons acidules, ordonna le tartre stibié, tantôt comme vomitif, tantôt simplement comme altérant, &, par ce moyen, tranquillisa tous les esprits, & sauva la vie à tous ceux qu'un traitement contraire auroit fait certainement mourir, comme une funeste expérience ne l'avoit que trop démontré.

En Poitou, il y eut aussi une affection scorbutique, qui ne laissa pas que de faire du ravage, sur-tout dans les commencemens, où la maladie étoit moins connue, & abandonnée à l'ignorance de ceux qui, sur-tout dans la campagne, se mêlent de traiter toutes les maladies, par une routine aveugle, dénuée de tout principe. Lorsque la maladie eut fait assez de ravage pour fixer l'attention des Magistrats, on y envoya des Médecins du pays, qui, par des remedes appropriés, tirés de la classe des anti-scorbutiques, guérirent la plus grande partie des malades qui furent confiés à leur soin. Ils eurent même la prudence de ne pas vouloir s'en rapporter à leurs lumieres seules, & crurent sage de consulter les Médecins de Paris, qui, d'après le Mémoire qui leur fut communiqué, adopterent les vues proposées par les Médecins du pays.

Eté. Le commencement de l'été fut froid; la chaleur ne vint que vers la fin de Juillet. Il n'y eut rien d'épidémique à Paris,

dans les premiers tems de cette saison.

Mais, dans les mois de Juin & de Juillet, on vit régner, à *Bordeaux* & aux environs, une maladie semblable à celle qui, dans la saison précédente, avoit été observée à *Meaux*, avec cette différence cependant, que la fievre étoit beaucoup plus forte, & qu'aux sueurs s'étoient jointes des évacuations abondantes de matieres crues, par haut & par bas; en conséquence il falloit, dans le traitement de cette maladie, perdre encore moins de tems que dans celle de *Meaux*, car les indications étoient plus pressantes.

Vers la fin de l'été parurent les fievres malignes, accompagnées de délires, de mouvemens convulsifs, & d'une douleur de tête opiniâtre, lors même que le malade étoit dans son bon sens. On observa même constamment, chez ceux qui se tirerent d'affaire, car il y en eut beaucoup qui périrent, que la douleur de tête subsistoit, même long-tems après la cessation totale de la fievre. J'en puis parler d'après ma propre expérience, ayant été moi-même attaqué de cette maladie, saigné sept fois, tant du bras que du pied, & ayant pris, comme altérant, pendant tout le cours de la maladie, le tartre stibié, à la dose d'un grain sur chaque pinte, d'apozèmes incisifs, dont on me donnoit un verre toutes

les trois heures ; par ce traitement, je me tirai d'affaire ; mais ma convaleſcence fut très-longue, & preſque tous ceux qui guérirent, furent dans le même cas que moi.

AUTOMNE. Les fievres malignes, accompagnées de la douleur vive à la tête, continuerent dans cette ſaiſon ; le traitement fut le même, & preſque toujours ſuivi de ſuccès ; chez ceux qui furent traités méthodiquement, dès le commencement de leur maladie ; car, pour peu qu'on eût négligé les ſaignées, dans les premiers jours, il ſe faiſoit à la tête un dépôt preſque toujours ſuivi de la mort. La ſeule différence qu'il y eut dans les ſymptômes & le traitement, c'eſt que les redoublemens, chez la plus grande partie des malades, étoient précédés de friſſons ; auſſi employa-t-on utilement le quinquina purgatif en apozèmes.

Les apoplexies & les morts ſubites furent fort communes. On vit très-peu de petites-véroles.

Observations Météorologiques. Mai 1764.

Jours du mois.	*Thermometre.*			*Barometre.*		
	A 6 h. du matin.	*A 3 h. du soir.*	*A 11 h. du soir.*	*Le matin.* pouc. lig.	*A midi.* pouc. lig.	*Le soir.* pouc. lig.
1	7 1/2	14 1/2	8 1/4	27 11	27 11 1/2	27 11 3/4
2	7 1/4	15 1/2	9	28 2	28 3	28 4
3	7 1/2	16 1/2	10 1/2	28 4 1/4	28 3 3/4	28 3
4	9	19	13	28 2 1/4	28 1 1/3	28 1 1/4
5	10 1/2	20	12	28 2 1/2	28 3	28 3 1/4
6	10	21	15 1/2	28 3 1/2	28 4	28 4 1/4
7	13	23	15	28 3 3/4	28 3 1/4	28 2 1/2
8	12 1/2	23	13 2/3	28 2 1/2	28 2 1/2	28 2 3/4
9	11	19	13 3/4	28 3 1/4	28 3	28 1 1/2
10	11	21 1/2	11	27 11 3/4	27 9 3/4	27 10
11	9	15	11	27 10 1/2	27 11	27 11
12	9 1/4	12 1/2	7 1/2	27 10	27 9	27 10
13	5 1/2	15	10	27 10 1/2	27 11	27 11 3/4
14	8 1/2	15 1/2	9	27 10 3/4	27 10	27 10 1/3
15	8 3/4	15 1/2	9	27 11	27 11	27 11
16	8 3/4	15 1/2	9	28	28	28
17	8 1/4	14 1/2	8	28 1/2	28 2/3	28 1
18	7 1/2	15	7 1/2	28 1	28 1	28 1
19	7	15 1/2	9	28 1 1/2	28 1 1/2	28 1 2/3
20	7	17	11	28 1 3/4	28 2	28 2
21	9	19	12	28 2 2/3	28 3	28 3 1/4
22	10	20	15 1/2	28 3 1/4	28 3 2/3	28 3 3/4
23	13 1/4	23	15 3/4	28 4 1/4	28 4 1/2	28 4 3/4
24	13 3/4	22	14 3/4	28 5	28 4 1/2	28 4 3/4
25	13	23	15 3/4	28 4 3/4	28 4 1/2	28 4 1/3
26	14	23	14 1/4	28 4 1/3	28 4 1/3	28 4
27	12 1/2	20	10 1/2	28 3 1/2	28 3 1/4	28 3 1/2
28	8 3/4	15	10	28 3 2/3	28 3 1/2	28 3 1/4
29	8 1/2	15	9	28 3	28 3	28 3 1/2
30	7	15	7 3/4	28 4 1/4	28 4	28 4 1/4
31	6 1/4	14	8 1/2	28 4 2/5	28 4 2/3	28 4 1/3

ETAT DU CIEL.

Jours du m.	La Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
1	O-S-O. nuag.	O-S-O. n. pl.	Couvert.
2	O. beau.	O. beau, ſer.	Serein.
3	S. beau.	S. beau.	Serein.
4	S. beau.	S. b. nuag.	Beau.
5	S. couv. b.	N. beau.	Serein.
6	N-E. beau.	S-S-O. beau.	Serein.
7	S. beau, ſer.	S. ſerein.	Serein.
8	S. ſer. beau.	S. beau.	Beau.
9	N-O. n. beau.	N-O. beau.	Beau.
10	S. couv. b.	S-S-O. vent, f. ond. nuag. pl.	Nuages, la nuit pluie.
11	S-O. v. cou. n.	S. nua. pet. pl.	Couvert.
12	O. couv. v. pl.	O. v. f. ond. n.	Serein.
13	O-S-O. v. f. b.	O-S-O. v. b.	Beau, couv.
14	S-S-O. gr. v. couv.	S-S-O. cou. gr. v. pet. pl.	Beau.
15	S-S-O. beau, nuag. couv.	S-S-O. couv. pet. pluie.	Couvert.
16	S-O. cou. nua.	O. couv. pl.	Couvert.
17	N-O. cou. nua.	N-N-O. n. c.	Couvert.
18	N. couv. nuag.	N. nuag. ſer.	Serein.
19	N-N-E. beau.	N-N-E. b. ſer.	Serein.
20	E-N-E. ſer. b.	E-N-E. b. ſer.	Serein.
21	N-O. beau.	N-O. beau.	Beau.
22	N. ſer. b. couv.	N. couv. b. ſer.	Serein.
23	O. beau.	O. beau, ſer.	Serein.
24	N. ſerein.	N. ſerein.	Serein.
25	N-N-E. ſer.	N-N-E. ſerein.	Serein.
26	N. ſerein.	N. ſerein.	Serein.
27	N. c. v. nua.	N. v. nuag.	Beau.
28	N. couv. nuag.	O-N-O. n. b.	Beau.
29	O. beau.	N. beau.	Serein.
30	N-E. beau.	N-E. b. ſer.	Serein.
31	N-E. nuag.	N. nuag. b.	Serein.

La plus grande chaleur marquée par le thermometre pendant ce mois a été de 23 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau, & la moindre chaleur a été de 5 $\frac{1}{2}$ degrés au-dessus de ce même terme : la différence entre ces deux points est de 17 $\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 5 lignes, & son plus grand abaissement de 27 pouces 9 lignes : la différence entre ces deux termes est de 8 lignes.

Le vent a soufflé 8 fois du N.
2 fois du N-N-E.
3 fois du N-E.
1 fois de l'E-N-E.
6 fois du S.
4 fois du S-S-O.
2 fois du S-O.
2 fois de l'O-S-O.
5 fois de l'O.
1 fois de l'O-N-O.
3 fois du N-O.
1 fois du N-N-O.

Il a fait 22 jours beaux.
19 jours sereins.
13 jours des nuages.
14 jours couverts.
7 jours de la pluie.
6 jours du vent.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Mai 1764.

Les viciſſitudes de chaud & de froid qu'on a éprouvées pendant tout ce mois ont occaſionné un très-grand nombre de rhumes & de maladies catarrales, qui ont principalement attaqué la gorge & la poitrine, & qui ont été extrêmement rebelles, & ſujetes à récidive. Dans beaucoup de perſonnes même elles ont dégénéré en véritables fluxions de poitrine, accompagnées de fievre, d'oppreſſion, de difficulté de reſpirer, de toux violente, & quelquefois de point de côté aſſez vif. La plupart de ces maladies, lorſqu'on les a traitées méthodiquement, ont cédé, à la fin, aux remedes, & ont fait périr très-peu de monde. Les remedes qu'on a employés avec le plus de ſuccès, ont été les délayans & les béchiques légérement inciſifs; on n'a dû avoir recours aux évacuans que lorſque l'on a eu des ſignes bien marqués de coction.

Observations Météorologiques faites à Lille dans le mois de Mars 1764; par M. BOUCHER, Médecin.

La gelée, qui avoit commencé à la fin de Février, a continué, ce mois, sans être considérable, le thermometre n'ayant pas descendu plus bas qu'au terme de 3 degrés sous celui de la glace; & ce n'est que le 4 qu'il a été observé à ce terme. Au reste, il s'est passé peu de jours où il n'ait été observé près du terme de la congélation, si l'on excepte les trois jours derniers du mois.

L'état du ciel, à la gelée près, a rempli les désirs du Laboureur : il y a eu très-peu de pluie pendant tout le cours du mois; aussi le mercure, dans le barometre, a-t-il été observé, presque tous les jours, au-dessus du terme de 28 pouces.

Les vents ont été *Nord*, la plus grande partie du mois, & sur-tout dans la premiere moitié.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 11 degrés au-dessus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de 3 degrés au-dessous de ce terme : la différence entre ces deux termes est de 14 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans

la barometre, a été de 28 pouces 5 ½ lignes; & ſon plus grand abaiſſement a été de 27 pouces 9 ½ lignes la différence entre ces deux termes eſt de 8 lignes.

Le vent a ſoufflé 4 fois du Nord.
15 fois du Sud vers l'Eſt.
4 fois du Sud-Eſt.
7 fois du Sud.
7 fois du Sud vers l'Ou.
6 fois du N. vers l'Ou.

Il y a eu 20 jours de tems couvert ou nuageux.

7 jours de pluie.
2 jours de neige.
1 jour de grêle.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de Mars 1764; *par M.* BOUCHER.

La continuation des vents du Nord a entretenu les rhumes, les fluxions de poitrine & les fievres catarrales. Ces fievres portoient à la tête & à la poitrine; elles étoient accompagnées de crachemens de ſang, de ſaignemens du nez, d'affection comateuſe, &c. On ſe trouvoit bien des ſaignées promptes & copieuſes, qui, faites dans le principe de la maladie, obvioient sûrement aux ſuites fâcheuſes, & ſouvent en arrêtoient d'abord les progrès. J'ai obſervé, dans pluſieurs malades, des douleurs rhu-

matiſmales dans les parties muſculaires de la tête, du col & des extrêmités; aux uns, avec gonflement ſenſible des parties intéreſſées, & ſans gonflement dans d'autres. Tous les malades, ou preſque tous, étoient conſtipés, & le ventre leur devenoit ſenſible, ou douloureux, à l'extérieur, dans l'état de la maladie, lorſqu'on n'étoit pas parvenu à le lâcher par des fomentations réitérées, & par des lavemens émolliens.

Nombre de perſonnes ont été dans le cas de conſtipation opiniâtre, ſans fievre; & il y a eu beaucoup de fluxions rhumatiſmales en diverſes parties du corps.

On a vu auſſi, pendant tout le mois, des ophthalmies & des ſquinancies: cette derniere maladie n'a pas été rebelle ni dangereuſe.

Il y a eu encore, dans le petit peuple, des fievres malignes dangereuſes, & très-rebelles; elles ne ſe terminoient que par une diarrhée bilieuſe, ſoutenue quelque tems

Observations météorologiques pour le mois d'Avril.

Tout ce mois a été pluvieux & assez froid. Le thermometre, au milieu du mois, a été observé, quelques matins, près du terme de la congélation, & cependant il a plu ces jours-là même. La pluie a été assez suivie, depuis le commencement du mois jusqu'au 15, & les derniers jours du mois.

Le thermometre, du premier au 14, a toujours été observé, les matins, dans les environs du terme de 6 degrés, au-dessus de celui de la congélation; mais, delà au 28 du mois, il s'est toujours trouvé au-dessus de ce terme.

La hauteur du barometre a varié tout le mois. Le 9 & le 10, le mercure a descendu presqu'au terme de 27 pouces 1 ligne: le 2, le 3, le 4, le 18, le 21 & le 22, il s'est élevé à celui de 28 pouces 3 lignes; & il s'est porté au-dessus de ce terme le 19.

Le vent a été plus souvent Nord que Sud.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 13 degrés au-dessus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de 1 degré au-

dessus de ce terme : la différence entre ces deux termes est de 12 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 3 $\frac{1}{2}$ lignes, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 1 $\frac{1}{2}$ ligne : la différence entre ces deux termes est de 14 lignes.

Le vent a soufflé 4 fois du Nord-Est.
6 fois du N. vers l'Est.
3 fois de l'Est.
3 fois du Sud-Est.
10 fois du Sud.
5 fois du Sud vers l'Ou.
3 fois de l'Ouest.
9 fois du N. vers l'Ou.

Il y a eu 27 jours de tems couvert ou nuageux.

21 jours de pluie.
4 jours de grêle.

Maladies qui ont régné pendant ce mois.

Nous n'avons pas eu, ce mois, de maladies aiguës bien graves, si l'on excepte quelques fievres continues dans le peuple, qui portoient à la tête, & qui, quoique paroissant de nature inflammatoire, exigeoient néanmoins souvent, à la suite des saignées requises, quelque émético-cathartique.

Les fievres tierces & doubles-tierces ont été plus répandues que ci-devant. Il étoit

plus sûr de les matter par l'usage continué des remedes altérans, entre-mêlés d'apozèmes laxatifs, que de les subjuguer par le quinquina.

La petite-vérole, qui s'étoit considérablement relâchée dans les mois précédens, a repris, ce mois, dans plusieurs quartiers de la ville; mais elle n'a pas été fâcheuse. J'ai vu succéder la rougeole à cette maladie, dans un enfant de cinq ans. Quelques autres enfans ont encore été attaqués de rougeole ou de fievre rouge.

La constipation opiniâtre avoit été le symptôme assez ordinaire des maladies aiguës, qui avoient régné pendant l'hiver: elle avoit même eu lieu, avec la colique, dans nombre de personnes, indépendamment de la fievre continue. A ces constipations ont succédé, vers la fin de ce mois, des diarrhées & des lienteries, avec des douleurs de colique, ou des tranchées plus ou moins vives, tant à l'estomac que dans les intestins. Les calmans & les boissons anodines ont dû faire le principal de la cure; mais souvent ces secours ont dû être précédés d'une ou deux saignées.

LIVRES NOUVEAUX.

Gerardi L. B. Van Swieten *Auguſtiſſ. imperator & imperatricis à conſiliis, archiatr. comes. &c. Commentaria in* Hermanni Boerhaave *Aphoriſmos de cognoſcendis & curandis morbis, tomus quartus :* C'eſt-à-dire : Commentaire ſur les Aphoriſmes de *Boerhaave*, de la connoiſſance & de la cure des maladies ; par M. le Baron *Van Swieten*, Conſeiller & premier Médecin de leurs Majeſtés impériales, &c. tome IV. A Leyde, chez *Jean & Hermann Verbeeck ;* & ſe vend à Paris, chez *Cavelier*, 1764, *in*-4°. Ce quatrieme volume des Commentaires de M. le Baron *Van Swieten*, que le public attendoit avec tant d'impatience, ſe réimprime actuellement, à Paris, aux dépens du ſieur *Cavelier*, dont l'édition ne le cede point à celle de Hollande.

De la Santé, ouvrage utile à tout le monde, par M. l'Abbé *Jacquin*, des Académies royales de Rouen & de Metz, & honoraire de la Société littéraire d'Arras :

Si tibi deficiant medici, medici tibi fiant
Hæc tria, mens hilaris, requies moderata, diæta. Schol. Salernit.

nouvelle édition. A Paris, chez *Ducheſne*,

1764, *in*-12. Prix 2 livres 10 sols relié.

Lettre sur le meilleur moyen d'assurer le succès de l'Éducation. A Paris, chez *Guerin & Delatour*, 1764, *in*-12, brochure de 88 pages.

AVIS

Sur la Jurisprudence de la Médecine en France.

Le public est surpris sans doute de n'avoir pas vu paroître les différentes parties de cet ouvrage, aux termes annoncés dans le *Prospectus*. Les motifs de ce retardement sont trop légitimes pour ne pas en disculper l'Auteur. Son Traité ne devant son existence qu'à la recherche d'un nombre infini de pieces fugitives & cachées, il a dû se prêter aux vues de plusieurs personnes zélées pour les avantages de la Médecine, qui, désirant enrichir son ouvrage de pieces intéressantes, lui ont demandé du tems pour dresser leurs Mémoires.

Ces retardemens, & beaucoup d'autres difficultés que l'Auteur a éprouvées, ont empêché le public de profiter de la Souscription que l'Auteur avoit proposée : pour y suppléer, il offre à ceux qui désireront les

quatre parties & le Code, les avantages promis aux Souſcripteurs dans le *Proſpectus*, pourvu qu'ils donnent leur nom avant la publication d'une nouvelle partie. Il prendra avec ſes Libraires les arrangemens convenables pour qu'ils leur délivrent tout ce qui paroîtra dans la ſuite, avec une remiſe de dix ſols par volume.

L'Auteur a fait un léger changement dans le titre de ſon ouvrage, en faveur de ceux qui ne veulent que les parties qui les concernent. Il a intitulé la premiere partie : *Juriſprudence générale de la Médecine ;* la 2e, *Juriſprudence particuliere de la Médecine ;* la 3e, *Juriſprudence particuliere de la Chirurgie* ; & la 4e, *Juriſprudence particuliere de la Pharmacie & Epicerie* ; mais cette différence dans les titres ne change rien dans ſon plan. Après l'abrégé de tout l'ouvrage, & la premiere partie dont nous avons rendu compte, nous attendions la Juriſprudence particuliere de la Médecine ; mais comme cette partie n'eſt fondée, pour ainſi dire, que ſur des loix particulieres à chaque Société de Médecins, & qu'au contraire la Juriſprudence particuliere de la Chirurgie eſt principalement fondée ſur des loix générales, celle-ci a été plutôt en état de paroître ; & l'Auteur a cru devoir la faire précéder les deux autres, qu'on mettra ſous preſſe auſſi-tôt

qu'il aura pu recueillir les Mémoires qu'on travaille actuellement en plusieurs endroits. Il promet d'annoncer dorénavant ce qu'il donnera sur cette matiere, deux mois avant de le faire paroître.

L'Auteur avertit enfin qu'il continuera de répondre à tous ceux qui auront besoin de ses avis ; mais il les prie d'avoir le soin d'affranchir leurs lettres.

TABLE.

EXTRAIT des Réflexions sur les préjugés qui s'oppoſent aux progrès & à la perfection de l'Inoculation. Par M. Gatti, *Médecin*, page 3
Obſerv. ſur la Colique des Peintres, & réflexions ſur les traitemens uſités juſqu'ici. Par M. Nicolais du Saulſai, *Médecin*, 24
Deſcription d'un Enfant monſtrueux. Par M. Launay-Hanet, *Chirurgien*, 44
Obſervation ſur une Hernie inguinale complete, guérie par la gangrene. Par M. Daunou, *Chir.* 48
Réflexions ſur les Dépôts du ſinus maxillaire. Par M. Jourdain, *Dentiſte*, 57
Obſervations ſur les Maladies épidémiques qui ont régné à Paris, depuis 1707 *juſqu'en* 1747.
Année 1731, 68
Année 1732, 76
Obſervations météorologiques faites à Paris pendant le mois de Mai 1764, 82
Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de Mai 1764, 85
Obſervations météorologiques faites à Lille pour le mois de Mars 1764. Par M. Boucher, *Méd.* 86
Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois de Mars. Par le même, 87
Obſervations météorologiques pour le mois d'Avril. Par le même, 89
Maladies qui ont régné pendant le mois d'Avril. Par le même, 90
Livres nouveaux, 92
Avis ſur la Juriſprudence de la Médecine en France, 93

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. A. ROUX, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Membre de l'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux, & de la Société Royale d'Agriculture de la Généralité de Paris.

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis filia. *Bagl.*

AOUST 1764.

TOME XXI.

A PARIS,

Chez DIDOT le jeune, Imprimeur-Libraire, Quai des Augustins.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

AOUST 1764.

EXTRAIT.

Recueil des Mémoires les plus intéreſſans de Chymie & d'Hiſtoire Naturelle, contenus dans les Actes de l'Académie d'Upſal, & dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de Stockholm, publiés depuis 1720 *juſqu'en* 1760 *; traduits du Latin & de l'Allemand. A Paris, chez* Didot *le jeune*, 1764, *in-*12, 2 *vol. Prix relié* 4 *livres* 10 *ſols.*

L'OUVRAGE que nous annonçons, eſt une de ces Collections précieuſes, deſtinées à étendre la ſcience des faits ; la ſeule, en phyſique, qui ait quelque réalité & quelque certitude. La plupart des mor-

ceaux qui la compoſent, contiennent des expériences entiérement neuves, ou de nouvelles applications des expériences déjà connues à des vues utiles pour le progrès des arts de premiere néceſſité. Nous aurions déſiré pouvoir donner à nos lecteurs une idée de ces différens morceaux ; mais forcés de nous renfermer dans des bornes aſſez étroites, nous nous contenterons de faire connoître les plus eſſentiels. Nous commencerons par une expérience faite dans le laboratoire de Stockholm, par M. George Brandt, Docteur en médecine, Cenſeur de la Métallurgie, & Directeur de ce laboratoire ; expérience par laquelle ce célebre Chymiſte entreprend de démontrer qu'il y a une attraction très-puiſſante entre l'or & le mercure, & qu'il eſt très-difficile de ſéparer ces deux ſubſtances, lorſqu'elles ont été réunies par certains procédés : elle paroît auſſi préſenter un moyen de ſéparer la partie teignante de l'or ; moyen que les Chymiſtes paroiſſoient avoir cherché juſqu'ici, avec peu de ſuccès.

Il prit une demi-once 52 grains d'or purifié à l'antimoine : il l'amalgama avec quatre onces de mercure. Après avoir lavé cet amalgame avec de l'eau de pluie diſtillée, il le mit dans un matras, dont le col étoit fort étroit, & y ajouta 8 $\frac{1}{2}$ onces de mercure : il expoſa le tout à une lente digeſtion,

Au bout de dix-huit jours, ayant agité la masse qui avoit été jusques-là d'une couleur d'or uniforme, cette couleur vint se fixer à la superficie, où elle forma une pellicule très-mince, & couvrit le mercure, qui conserva sa couleur blanche ; cette pellicule prit peu-à-peu une couleur brune, qui se fonça de jour en jour, & refusa constamment de s'unir au mercure, qui resta toujours blanc. Au bout de deux mois de digestion, M. Brandt passa son amalgame au chamois, pour en retirer l'excédent de mercure, & l'exposa en cet état, à une seconde digestion, qu'il soutint pendant trois autres mois. Au bout de ce tems il ajouta à cette masse le double de son poids de fleurs de soufre, & exposa le tout dans un creuset fermé, à un feu gradué, pour faire dissiper le mercure : il fit fondre la chaux d'or, qu'il obtint par ce moyen, avec du borax ; le régule qu'elle lui donna se fendoit sous le marteau, & paroissoit plombé dans la fracture ; preuve qu'il retenoit une portion du mercure qui avoit résisté à l'action du soufre & du feu le plus violent.

M. Brandt amalgama avec de nouveau mercure ce régule d'or, & le traita une seconde fois avec le soufre, pour tâcher de l'avoir pur. Cela fait, il le dissolvit dans l'eau régale ; il décanta cette premiere dissolution, & versa de nouvelle eau régale sur ce qui

n'avoit pu être dissous ; il lui resta encore quelque chose de bleu qui ne s'étoit pas dissous ; ayant remis, pour la troisieme fois, de l'eau régale, il trouva, lorsque la dissolution fut faite, une petite quantité d'une matiere blanche, qui n'avoit pu se dissoudre. Il seroit à souhaiter qu'il eût eu assez de cette matiere pour pouvoir l'examiner ; c'est une expérience qui manque à son travail.

M. Brandt ayant recouvert le bocal de verre dans lequel se faisoient ces dissolutions, avec un papier blanc, il se fit sur le papier qui recouvroit la premiere, & qui recevoit les vapeurs qui s'en élevoient durant la digestion ; il se fit, dis-je, une tache d'un vert foncé, parfaitement ronde, & à côté de cette premiere, une autre d'un rouge tres-foncé, mais très-petite. Le papier qui couvroit la seconde dissolution étoit taché de la même maniere, à cela près que les couleurs étoient moins foncées. Celle qui recouvroit la troisieme ne prit aucune couleur. De l'eau régale pure, une dissolution d'or & une dissolution de mercure, faites séparément, tenues en digestion, & recouvertes d'un papier, comme les précédentes, ne lui présenterent pas le même phénomene, d'où il conclut qu'il n'y a que l'or amalgamé avec le mercure dissous & digéré de la maniere décrite, qui

puiſſe produire ces couleurs ; elles lui ont paru déſigner les principes de l'or, qui, ſelon de très-grands Chymiſtes, eſt compoſé de deux parties, l'une blanche & l'autre rouge : *La premiere*, dit M. Brandt, *conſtitue le corps de l'or, ſon centre ou ſa ſubſtance mercurielle ; c'eſt elle qui lui donne ſon poids ; cette partie devient, par la digeſtion ou putréfaction, avec un menſtrue convenable, ou verte ou noire, ou enfin d'une autre couleur ; l'autre partie, c'eſt-à-dire la rouge, eſt un ſoufre* (une matiere inflammable) *qui n'eſt uni à la premiere qu'accidentellement ; & on peut l'en ſéparer & l'en extraire, l'or reſtant blanc comme l'argent.*

Ce ne ſont pas les ſeuls phénomenes que ces diſſolutions préſenterent à M. Brandt ; elles lui en fournirent d'autres non moins ſurprenans. Ayant verſé dans la premiere de l'huile de tartre par défaillance, la liqueur commença par devenir rouge comme du ſang, ſans perdre ſa tranſparence ; rien ne ſe précipita d'abord, & ce ne fut qu'au bout de deux heures qu'il commença à tomber une petite quantité d'un précipité jaune, ſemblable à l'or fulminant : malgré cela, la diſſolution garda toujours ſa couleur. Ayant décanté cette diſſolution de deſſus le précipité, il s'en fit un ſecond, reſplendiſſant comme de l'or, ſans que la diſſolution perdît

encore sa couleur, ni sa transparence; cette dissolution décantée de dessus ce précipité, en fournit un troisieme bien moins considérable, & dont la couleur s'affoiblissoit toujours de plus en plus; elle tiroit un peu sur le vert: quant à la dissolution, elle étoit toujours rouge & transparente. M. Brandt distilla dans une cornue de verre cette dissolution: il passa dans le récipient une liqueur claire comme de l'eau: il resta dans la cornue un résidu d'un rouge brun, lequel ayant été bien séché & édulcoré, donna une chaux d'or. La seconde dissolution, dans laquelle il versa de l'huile de tartre par défaillance, lui fournit un précipité blanc, qui devint d'un brun noir, en l'édulcorant. Cette dissolution ne prit point de couleur rouge, comme la premiere; elle prit au contraire une couleur verte. Les différens précipités obtenus de ces dissolutions, traités avec des fondans convenables, donnerent un régule qui cassa sous le marteau, & dont le centre étoit blanc; outre ce régule, il y en avoit un autre dans les scories, mais plus petit; il avoit la blancheur de l'argent, & la molleſſe du plomb.

M. Jean Gottschalk Wallerius, connu avantageusement par son excellente Minéralogie, ayant dégagé, par le moyen de l'æther, de l'or dissous dans l'eau régale, décanta cet æther & le garda dans une

bouteille assez exactement fermée avec un bouchon de liege. Au bout de six mois il ne restoit plus dans cette bouteille que des crystaux oblongs, semblables à ceux du nitre: ils étoient parfaitement transparens, & d'un beau jaune, comme des topazes. Cette expérience fit penser à ce savant Chymiste, qu'il seroit peut-être possible de faire un nitre artificiel avec cette liqueur; pour cet effet il distilla de l'æther: il sépara la liqueur pénétrante qui s'éleve de celle qui vient ensuite, & qui y est plus foible: il en mit une certaime quantité dans une bouteille oblongue: il y ajouta du sel de tartte, qui y excita un mouvement d'effervescence. Ayant bouché la bouteille avec soin, il la laissa dans un coin de son cabinet: au bout de quatre mois il s'y étoit formé de véritables crystaux de nitre, qui détonnoient & s'enflammoient sur le champ, lorsqu'on les touchoit avec un charbon allumé.

M. Axel-François Cronsted décrit dans deux Mémoires les expériences qu'il a faites sur un nouveau demi-métal inconnu jusqu'à lui, qu'il appelle *Nickel*, parce que le *Kupfernickel* est la substance qui le lui a fourni en plus grande quantité. La mine de ce nouveau demi-métal effleurit & donne par la lessive un sel crystallisé, qui étant calciné, fournit un colcothar dont on tire, par la fonte, un régule jaunâtre au-dehors, blanc

& changeant dans la fracture comme le bismuth Ce régule se dissout dans l'eau-forte, dans l'eau régale, & dans l'esprit-de-sel. La terre métallique du sel cryſtallisé, fondue avec le borax, donne un verre d'un brun clair & opaque. La mine, lorsqu'on la calcine, repand d'abord une fumée sulfureuse, & ensuite blanche, d'une odeur désagréable; en continuant le feu, la matiere métallique sort en rameaux, qui, lorsqu'on pousse la calcination, deviennent d'un vert clair, se lient ensemble, & deviennent sonans: ces rameaux fondus avec une matiere inflammable, donnent un régule semblable à celui dont nous avons déjà fait mention. Ce régule contient du fer, qui s'en sépare par la calcination & la fusion avec le borax: il contient aussi du cobalt, puisque, lorsqu'on en a séparé le fer, il donne, avec le borax, un verre bleu: on peut en séparer ce cobalt, de la même maniere que le fer. Lorsque le cobalt & le fer en sont séparés, on a un régule plus blanc que le premier, qui verdit par la calcination, & qui, en augmentant le feu, se met en rameaux comme la mine: ce régule ne soutient point la coupelle: le borax ne le scorifie point aisément; à la fin cependant il le convertit en un verre hyacinthe. Ce régule, qui est un peu volatil dans le feu, ne se dissout point dans l'huile de vitriol; lorsqu'il a été dissous dans l'eau-

forte, il en eſt précipité par l'alkali fixe ; l'alkali volatil le précipite & le rediſſout : il eſt un moyen d'union entre le cobalt & le biſmuth ; il s'unit par la fuſion, avec parties égales ou le double de ſon poids de régule de cobalt ; & cet alliage, diſſous dans l'eau-forte, lui donne une couleur rouge comme le régule de cobalt. Il s'unit auſſi à l'or, à l'étain, au cuivre, au fer, à l'arſenic, à l'antimoine crud, & au régule d'antimoine, au biſmuth & à la mine de plomb ; mais il ne s'unit ni à l'argent, ni au mercure, ni au zinc. Il a beaucoup de diſpoſition à s'unir avec le ſoufre, même lorſqu'il eſt en état de chaux ; il forme avec lui un véritable matte : fondu avec le foie de ſoufre, ils forment enſemble une maſſe métallique, d'un jaune verdâtre, qui reſſemble à la mine de cuivre ordinaire. Cette grande affinité qu'il a avec le ſoufre, fait qu'il peut ſervir à précipiter l'argent chargé de ſoufre ; il le précipite auſſi lorſqu'il eſt combiné avec l'acide du ſel marin. Enfin ce régule n'entre en fuſion, qu'après avoir parfaitement rougi ; il ne détonne point avec le nitre, & la chaux ne ſe vitrifie point ſans addition ; ſa peſanteur ſpécifique eſt à celle de l'eau, comme 8500 à 1000. Ses cryſtaux donnent, avec l'huile, une couleur verte, peu agréable ; mais on peut la rendre plus vive en y joignant du bleu.

Nous n'entrerons point dans le détail des choſes curieuſes & intéreſſantes qu'on trouve, ſur le ſel ammonial, dans trois Mémoires fournis par Meſſieurs Leyel, Haſſelquiſt & Scheffer. Nous nous contenterons d'apprendre à nos lecteurs que M. Haſſelquiſt aſſure qu'aux environs du Caire on fait le ſel ammoniac en ſublimant la ſuie provenue des fientes des animaux, qu'on brûle en Egypte faute de bois; qu'on ne donne point la préférence à celle des chameaux, & qu'on n'y ajoute point l'urine de ces animaux, comme quelques Auteurs ont voulu le perſuader. Nous nous contenterons également d'indiquer que M. Brandt, en faiſant le départ de l'argent & de l'or, par le moyen de l'eau-forte, eſt le premier qui ſe ſoit apperçu qu'il ſe diſſolvoit une certaine quantité d'or, qui reſtoit confondue avec l'argent, à moins qu'on ne ſaturât parfaitement l'eau-forte d'argent, ou qu'on ne la laiſsât quelque-tems, pour que l'or qui, à la vérité, y tient peu, puiſſe ſe précipiter.

Il y a long-tems que les Chymiſtes ſe ſont apperçus qu'en diſtillant, triturant ou laiſſant putréfier l'eau qui leur paroiſſoit la plus pure, ils en retiroient toujours une certaine quantité de terre. Les ſentimens ont été partagés ſur l'origine de cette terre; les uns prétendant qu'elle étoit contenue dans

l'eau ; d'autres, que c'eſt l'eau elle-même qui ſe convertit en terre. M. Wallerius adopte cette derniere opinion, dans un Mémoire qu'il a donné ſous le titre de *Recherches ſur la nature de la terre qui ſe tire de l'eau, des plantes & des animaux.* Il prétend que cette terre, ſoit qu'on l'obtienne par la diſtillation, ou par la trituration, eſt de la même nature, lorſqu'elle eſt pure ; c'eſt-à-dire que c'eſt une terre fuſible & vitreſcible, qui eſt ſoluble dans les acides, à l'aide de la chaleur ; ce qui ne paroît guere s'accorder avec l'opinion la plus généralement reçue parmi les Chymiſtes, qui la regardoient comme une terre calcaire. Il prétend auſſi que les terres qu'on tire des végétaux ſont très-différentes, & qu'on peut les réduire à trois eſpeces. 1° Une terre plus ou moins fuſible, que l'on obtient des plantes farineuſes, nourriſſantes & ſpongieuſes : cette terre eſt ſoluble, en partie, par l'acide vitriolique ; mais les deux autres acides n'agiſſent que très-peu ſur elle : elle n'eſt précipitée que par l'alkali fixe, & elle eſt d'autant plus fuſible, qu'elle vient des végétaux plus nourriſſans. 2° Une terre abſorbante que l'on obtient des autres plantes, après la calcination & la lixiviation, elle abſorbe l'eau qu'on y verſe, & même l'humidité de l'air. D'ailleurs elle ſe diſſout plus aiſément que les terres précédentes,

dans les acides du nitre & du sel marin. L'alkali fixe & l'alkali volatil la précipitent; l'acide vitriolique la dissout en moindre quantité, & elle n'en peut être précipitée que par l'alkali fixe. Elle est aussi d'autant plus difficile à fondre, que les végétaux dont elle se tire sont plus grands. 3° Une terre calcaire, qui ne se tire que des végétaux les plus durs, tels que les bois; elle a les propriétés des autres terres calcaires, dont elle se distingue cependant par des nuances particulieres. Elle est d'autant plus difficile à fondre, que le bois qui la produit est plus dur. Ce qu'il y a de plus remarquable dans les expériences de M. Wallerius, dont nous ne faisons qu'indiquer les résultats les plus généraux, c'est que les plantes de la même espece donnent deux terres très-diverses, ce qui renverse l'opinion des Chymistes, qui ont cru qu'il n'y avoit dans les végétaux, qu'une terre calcaire qui servoit à leur accroissement, & que cette terre étoit la seule terre minérale soluble, qui entroit dans leur composition.

Ses expériences sur la terre qui vient du regne animal, font voir que l'on en peut obtenir de quatre especes, & peut-être plus. 1° Une terre très-fusible, que l'on obtient des parties fluides; 2° une terre qui fond au feu, & qui attire l'eau qui vient des parties

molles les plus compactes ; 3° une terre presqu'infusible, qui attire l'eau, tirée des parties solides ; 5° une véritable terre calcaire ; ainsi les terres animales sont d'un plus grand nombre d'especes que les terres tirées des végétaux ; & , d'après les expériences de M. Wallerius, celle qui se tire des parties les plus solides des animaux est réfractaire au feu ; & celle qui se tire des parties fluides est plus fusible. Ce savant Chymiste a cru pouvoir conjecturer, d'après ces différences, que, de même que l'eau est composée de parties invisibles, solides & indestructibles, il pourroit se faire que ces particules, étant dans une certaine combinaison entr'elles, constituassent une terre, tantôt plus, tantôt moins fusible, suivant que ces particules ont formé une combinaison plus ou moins forte, à l'aide d'un mouvement plus rapide ou plus lent.

En voilà assez sans doute, pour donner à nos Lecteurs une idée de l'ouvrage que nous annonçons : nous osons assurer qu'il en est peu qui contienne autant d'expériences neuves & de faits intéressans ; & on ne peut que savoir gré au généreux citoyen qui nous enrichit, depuis si long-tems, des richesses dont son ancienne patrie auroit joui seule, si son amour éclairé pour les sciences utiles ne nous eût mis à portée de partager avec elles des connoissan-

ces qui ne peuvent que fructifier dans un tems où tous les esprits semblent se tourner vers l'étude solide des faits.

OBSERVATION

Sur une fievre de lait, survenue à la suite d'un dépôt laiteux sur le bas-ventre, six semaines après la couche; par M. PLANCHON, Médecin à Peruwel en Hainault.

On voit naître fréquemment différens désordres d'un lait dérouté chez les femmes en couche, & chez les nourrices. MM. Puzos & Levret ont donné un détail très-ample sur les accidens qui en peuvent résulter, s'il arrive qu'au lieu de se porter vers les organes que la nature lui a destinés, il enfile des vaisseaux qui lui sont étrangers. Une source de maux, que l'art souvent peut à peine éloigner, accable alors la nouvelle accouchée; c'est ce que l'expérience journaliere nous apprend. Elle nous met sous les yeux ces maladies que ces célebres Ecrivains ont vues & traitées avec méthode, opposant, à une cause anciennement inconnue, des moyens curatifs, qui arrachent à la mort des femmes qui, jadis devenoient souvent la victime des ravages qu'un lait épanché produisoit.

Parmi les obſervations que j'ai faites ſur cette maladie, il en eſt une aſſez rare, dont je n'ai rien lu de ſemblable dans aucun Auteur. Je vais en donner le détail: on y verra qu'il n'y a point à douter de l'exiſtence de la cauſe que j'accuſe, & que la perſonne qui fait le ſujet de cette obſervation, n'entra en convaleſcence qu'après que la nature eut reproduit, dans les organes deſtinés à la ſécrétion du lait, ce même lait qui s'étoit dévoyé, ſix ſemaines avant, comme on verra par la ſuite.

Une femme aſſez robuſte, accoucha heureuſement dans le printems de 1760. Les premiers jours s'écoulerent, ſans aucun accident; mais le tems de la fievre de lait étant paſſé, elle n'apperçut point cette liqueur néceſſaire à ſon enfant & au rétabliſſement de ſa ſanté; les lochies ne couloient qu'à peine: cependant elle ne ſe rétabliſſoit pas; au contraire, une langueur ſucceda à ſon accouchement, & bientôt le bas-ventre devint le théâtre de ſes maux. Une fievre lente la tint au lit; elle reſſentit des douleurs très-vives dans tout le bas-ventre, ſpécialement vers la région hypogaſtrique: le ventre étoit conſtipé, tendu & météoriſé; une ſoif extrême la fatiguoit; elle étoit ſans appétit; enfin, ces ſymptômes, qui ruinoient ſourdement les forces

de la malade, augmentoient tous les jours vers les deux heures après-midi.

Cette femme réduite à un état auſſi fâcheux, qui exigeoit les avis d'un vrai Médecin, fut bien éloignée d'y recourir. Elle fut conſulter un oracle aux urines, réſidant à *Fraſnes-lez-Buiſenal*, village ſitué entre *Ath* & *Tournai*. Cette eſpece de Charlatan, indigne du nom de Médecin, qu'il a obtenu à Louvain, donne tellement dans l'uroſcopie, qu'il ſurprend le public par cette fauſſe ſcience, & il a l'imprudence (partage des ignorans) de fronder & de mépriſer des Médecins habiles qui rougiſſent d'être ſes confreres. Cet oracle prétendu eſt connu dans toute la province. Des gens ſenſés ſont même aſſez foux pour le conſulter, & aſſez dupes pour prendre ſes remedes. Au ſeul aſpect des urines il diſtribue des remedes bannaux, dont il fait un myſtere. Il refuſe même ſouvent de ſe rendre chez les malades; l'urine lui ſert de miſcroſcope pour pénétrer dans l'intérieur du corps humain, & il prétend y découvrir les cauſes des maladies les plus invétérées: c'eſt ainſi qu'il trompe les payſans, & traite leurs maladies en aveugle. Cette malade eut le même ſort: il lui envoya des remedes tels quels, qui n'empêcherent point que le mal ne fît des pro-

grès, & ne la mit dans le plus grand danger. Je fus donc appellé après cinq ſemaines de maladie : tout ce qui s'étoit paſſé l'avoit réduite à une ſituation très-fâcheuſe. La fievre étoit beaucoup plus ſenſible, les douleurs du bas-ventre beaucoup plus vives, & devenoient encore plus cruelles vers les deux heures après-midi ; les voies urinaires étoient ſenſiblement affectées, le bas-ventre plus tendu & plus gonflé ; les nuits étoient très-accablantes ; l'inſomnie & les agitations de la fievre la fatiguoient ſans relâche ; enfin tous les ſymptômes mentionnés plus haut étoient plus violens ; & elle étoit réduite à ne pouvoir ſe donner aucun mouvement, tant les douleurs étoient vives ; même la rémiſſion des ſymptômes n'étoit jamais aſſez forte pour lui permettre de ſe mouvoir ; en un mot, tout dénotoit un état inflammatoire du bas-ventre.

Après tout ce qui avoit précédé & accompagné cette maladie, pouvoit-on ici reconnoître d'autre cauſe qu'un lait dérouté & fixé ſur les parties affligées ? Tout prouvoit qu'il n'y avoit pas à en douter ; mais que n'y avoit-il pas à craindre, après un ſi long tems que ce lait faiſoit des ravages ? Malgré tout, je n'eus d'autres vues que de tenter la réſolution de cet état inflammatoire, en diminuant cette *pléthore lactée*,

d'où provenoit l'embarras des vaiſſeaux du bas-ventre en donnant un libre cours aux humeurs interceptées, tant en relâchant les ſolides, qu'en atténuant les fluides épaiſſis par leur ſéjour dans des vaiſſeaux qui leur ſont étrangers. C'étoient-là les premieres indications que j'avois à remplir. Je mis donc en uſage les ſaignées, les lavemens, & les fomentations émollientes & réſolutives, les boiſſons délayantes, nitreuſes & légérement diurétiques; le lendemain, après avoir procuré une détente ſuffiſante, j'en vins aux doux purgatifs, qui procurerent des évacuations qui ont ſoulagé la malade. Cette méthode curative diminua donc la violence des ſymptômes: le ventre ſe détendit, & fut moins douloureux; cependant tous les jours, à la même heure, les douleurs du bas-ventre devenoient plus vives, & duroient ainſi toute l'après-dînée, & même pendant la nuit: tous les jours la même ſcene reparoiſſoit. Ce retour périodique m'engagea à lui preſcrire le quinquina avec la rhubarbe, malgré les conteſtations de certaines perſonnes qui ſont encore pêtries des anciens préjugés contre ce remede divin, & le regardent follement comme le deſtructeur de l'eſtomac. Sans connoître ſes vertus, elles ſe croient en droit de le condamner, & font un crime à

un Médecin qui ſait s'en ſervir à propos. D'abord le retour des douleurs fut moins ſenſible, & bientôt il n'y eut plus de différence du matin à l'après-dînée ; elles ſe diſſiperent ; enfin le ventre fut plus libre, & la malade fut mieux ; mais ſa convaleſcence ne paroiſſoit point encore ; le cours des urines n'étoit pas libre ; il y avoit toujours un peu de gêne & du mal-aiſe dans la région hypogaſtrique. Bref, l'ennemi n'étoit pas encore dompté, & il falloit perſiſter dans l'uſage des moyens indiqués plus haut, pour l'éloigner tout-à-fait ; mais la nature fut plus active que je ne l'aurois cru ; car relevée, par mes ſoins, de l'état fâcheux qui l'opprimoit, elle fit un effort & donna bientôt des marques inconteſtables d'une réſolution de la matiere morbifique. Dix jours après que je fus appellé, la malade n'avoit preſque plus de fievre, quand, tout-à-coup, il lui en prit un accès très-violent, avec froid, qui dura vingt-quatre heures, & ſe termina par une ſueur. Pendant ce paroxyſme elle ſentit des douleurs très-vives dans les ſeins ; ils ſe gonflerent ; & bientôt les canaux mammaires s'ouvrirent, & le lait coula : il en vint en abondance, & elle put nourrir ſon enfant : ce fut-là l'époque de ſa convaleſcence ; le ventre devint libre, l'appétit reparut ; elle

reprit des forces ; toutes les fonctions naturelles se firent sans peine, & elle se porta bien depuis.

Ne peut-on pas conclure de cette observation, que le lait dérouté, & fixé sur le bas-ventre, avoit produit une véritable fievre intermittente ? Le retour des douleurs vives & lancinantes, vers les deux heures de l'après-dîner, & l'effet que le quinquina produisit, nous laissent-ils lieu d'en douter? *Quelquefois*, dit M. Puzos, *le lait répandu prend le caractere d'une fievre intermittente.* Quoi qu'il en soit, il est toujours vrai que le quinquina conserva l'efficacité qu'il a contre la plupart des maux périodiques.

La résolution inconteſtable de cet état inflammatoire du bas-ventre nous prouve qu'on ne doit jamais désespérer d'obtenir la résolution des dépôts laiteux, malgré qu'il y ait long-tems qu'ils aient pris naissance. M. Puzos, dans son premier Mémoire sur les dépôts laiteux, en cite quelques exemples. Voici comme il s'explique à ce sujet : *Quoiqu'il y ait eu du tems perdu, en traitant ces sortes de dépôts, & qu'on les ait laissé dégénérer en tumeur douloureuse, dure & circonscrite dans l'un des côtés de l'hypogastre, il ne faut pas désespérer de les résoudre. J'en ai vu un plus grand nombre prendre cette tournure, que je n'en ai vu*

abſcéder, toutes les fois qu'on y a employé les remedes qui convenoient; ainſi il faut bien ſe garder de tourner ſes vues vers la ſuppuration. PUZOS, TRAITE' DES ACCOUCHEMENS, pag. 358.

La fievre de lait, après quarante jours de couche, comme on a vu, vint donner des marques que la nature a fait ici, comme dans bien d'autres maladies inflammatoires, les plus généreux efforts pour ſe débarraſſer de ce qui dérangeoit l'économie animale, & rétablir l'équilibre entre les fluides & les ſolides. On voit combien elle a droit de revendiquer ſouvent la plus grande partie de l'honneur que nous nous approprions dans la guériſon des maladies, & dans l'obſervation dont je viens de donner un détail. L'art ne ſeroit jamais parvenu à rétablir cette femme auſſi promptement.

OBSERVATION

Sur un Cholera-morbus, *appellé vulgairement Trouſſe-Galant; par M. RENARD, Médecin à la Fere en Picardie.*

Si non proſit, ſaltem noceat.

Tout eſt grave dans le *cholera-morbus: Omnium id (vitium) penè atrociſſimum eſt*, dit Lommius, *in Med. Obſerv.* p. 150. Son invaſion eſt terrible, ſes progrès rapides,

ſon état douteux, & ſouvent ſa fin funeſte (*a*). Cependant les obſervations théoriques & pratiques ſemblent ne plus rien laiſſer ignorer ſur le ſiege, les cauſes & le traitement de cette formidable maladie ; mais tout a ſes variétés & ſes exceptions dans la nature. Si le *Cholera* de la nommée Anne Devienne, âgée d'environ 40 ans, n'avoit été produit que par une ſaburre viſqueuſe & âcre, nichée dans le velouté de l'eſtomac, ou par une bile abondante & dépravée ; les délayans, en boiſſon & en lavement, pris à grande doſe, les calmans & les narcotiques (*b*), unis aux cordiaux,

(a) *Adſunt enim vomitus enormes, ac pravorum humorum cum maximâ difficultate & anguſtiâ per alvum dejectio, ventris ac inteſtinorum dolor vehemens, inflatio & diſtenſio ; cardialgia, ſitis, pulſus celer ac frequens cum æſtu & anxietate, non rarò etiam parvus & inæqualis ; inſuper & nauſea moleſtiſſima, ſudor interdum diaphoreticus, crurum & brachiorum contractura, animi deliquium, partium extremarum frigiditas ; cum aliis conſimilis notæ ſymptomatis, quæ aſtantes magnoperè perterrefaciant, atque etiam anguſto viginti quatuor horarum ſpatio ægrum interimant.* Sydenh. ſect. 4, cap. 2, pag. 106.

(b) *In quibus affectibus ex opio parata indicantur (ſunt autem tres, vehemens dolor, vomitus vel dejectio enormior & inſigniores ſpirituum animalium ἀ'ζαξίαι) in iis & remedii doſis, & repetendi vices cum ſymptomatis magnitudine omninò ſunt conferendæ.* Sydenh. pag. 185.

auroient

auroient ſans doute bientôt ſauvé la malade ; tandis, au contraire, qu'un uſage fréquent & continué, pendant ſix jours, de tous ces remedes, ne fit, pour ainſi dire, qu'aggraver ſon déplorable état : déjà ſon viſage étoit pâle & cadavéreux ; ſes extrêmités froides, ſon pouls petit, fréquent & inégal ; les douleurs très-vives à la partie épigaſtrique ; les foibleſſes alarmantes, les nauſées preſque continues & la voix éteinte : *In colicâ biliosâ*, dit Baglivi, *ſuccedit frequenter aphonia & vox rauca, & per totum ferè morbi decurſum durat.* Ennuyé du peu d'efficacité des remedes, & craignant, à chaque inſtant, de voir périr la malade, je conſeillai le parégorique de Sydenham. Que pouvois-je faire de mieux ? La malade ſe trouvoit dans les mêmes circonſtances où l'Hippocrate Anglois en conſeille l'uſage : *Si æger*, dit-il page 511, *vomitu & dejectionibus fuerit exhauſtus, & jam frigeſcant membrorum extrema, tum ad laudanum liquidum confugiendum eſt in paulo majori doſi* (*v. g.* ℞. Laud. liquid. gutt. xxv, in aq. cinnam. Fort. ℥j.)

A peine notre mourante eut-elle avalé une cuillerée de cette potion, qu'elle vomit, avec des efforts ſurprenans, des matieres vertes, glutineuſes & porracées. Mais quel fut mon étonnement, lorſque j'y découvris environ plein une cuiller à bouche,

de petits corps blancs ! J'en saisis un entre mes doigts, que j'écrasai presque sans résistance. Je reconnus, au tact, une matiere grasse, onctueuse : je l'exposai à la lumiere d'une chandelle, & elle s'y fondit comme le suif même : son odeur étoit un peu rance & fétide, sa couleur altérée & citrine. J'étois sûr que la malade n'avoit rien pris de solide, ni de gras, depuis le 23 Décembre dernier, qu'elle tomba malade, jusqu'au 28 du même mois inclusivement. Sa boisson consistoit en eau de poulet dégraissée, en petit-lait & en eau panée. Il fallut donc faire des recherches antérieures à la maladie ; & j'appris que notre malade avoit mangé, trois ou quatre jours avant de s'aliter, du petit-salé grillé, & à demi-cuit : son estomac déjà délabré, depuis plusieurs années, par un mauvais régime, & de fréquentes indigestions, fut donc surchargé, pendant neuf jours, de cette substance grasse & indigeste. Ce phénomene est, sans doute, extraordinaire ; mais ce qui doit le rendre sur-tout intéressant, c'est qu'il semble présenter de nouvelles vues de pratique dans le traitement de cette cruelle maladie. Quelques grains de tartre stibié, donnés en lavage, dans le premier jour, auroient sûrement expulsé cette graisse, (*Vomitus vomitu curatur*) qui, comme immiscible à l'eau, déroboit à l'action des

remedes les glaires acrimonieuſes & adhérentes aux parois de l'eſtomac ; & la maladie eût été terminée en deux ou trois jours, comme cela eſt ordinaire.

Cette obſervation doit faire rejetter la pratique de ceux qui conſeillent l'huile, à grande doſe, dans le *cholera-morbus*. Il eſt évident qu'une telle conduite ne peut être que meurtriere. C'eſt mettre, entre ſoi & l'ennemi qu'on veut attaquer, un mur impénétrable. La matiere délétere, enduite par-là d'une couche huileuſe, ne pourra plus recevoir l'impreſſion des remedes, & par conſéquent tous ſeront ſans effet. Pluſieurs perſonnes cependant en conſeilloient hardiment l'uſage à ma malade. Heureuſement pour elle que je logeois dans la même maiſon ; ſans cela peut-être ne l'aurois-je pas vue du tout, ou trop tard ; & alors elle ſeroit devenue la proie, & peut-être la victime de quelque empyrique favorable à l'huile. Cette prédilection pour l'huile ne doit pas étonner dans une ville où elle étoit, il y a peu, la médecine à la mode. Aujourd'hui on n'y connoît preſque plus d'autre purgatif que les poudres d'Ailhaud ; cependant le Journal de Médecine du mois de Décembre dernier devroit bien effrayer ſes partiſans : *Sed vereor ne ſurdis canam.* Ma malade a été purgée le deuxieme

Janvier, & s'eſt toujours bien portée depuis (*a*).

OBSERVATION

Sur différens accidens ſurvenus à la ſuite d'une Hernie complete, avec étranglement de l'inteſtin iléon ; par M. BONNARD, Maître en chirurgie des ville & Bailliage de Heſdin.

Joſeph Carlet, jeune homme âgé d'environ 28 ans, du village du Parc, à une lieue de Heſdin, occupé le 6 Juillet 1763, avec quelques autres perſonnes, à faucher un pré, oublia apparemment que, depuis 12 à 15 ans, il avoit une hernie pour laquelle il ne portoit aucun bandage. S'il eût connu les riſques où l'expoſoit ſon ardeur au travail, ſa prudence eût ſans doute évité des accidens terribles, qui le mirent pendant 6 ou 7 jours à deux doigts de la mort. En effet, le retour de ſa deſcente lui faiſant reſſentir de vives douleurs, il fut contraint de regagner ſa maiſon. Dès qu'il fut arrivé,

(a) *Purgantia quandoque bene cedunt in colicâ biliosâ, præſertim ſi nulli adſint vomitus & febris, denturque in formâ liquidâ.* Bagl.

il ſe mit au lit, & demanda du ſecours. On fit venir un Chirurgien, mais les tentatives qu'il fit pour réduire la hernie furent vaines pendant quelques jours, malgré les ſaignées, lavemens & cataplaſmes; au contraire, elle augmenta de plus en plus; le hoquet & les vomiſſemens de matieres ſtercorales ſe mirent de la partie; l'inflammation même fit des progrès rapides, & dégénéra en gangrene, depuis l'aîne droite juſqu'au ſcrotum, qui ſe tuméfia extrêmement. Dans cet état, on conſulta d'autres perſonnes, qui ordonnerent des topiques inutiles, & le malade, ſouffrant depuis ſix jours, n'en pouvoit plus. On conſeilla aux parens de me faire appeller: c'étoit le 13 Juillet que le frere vint à Heſdin me chercher. Je trouvai, à cinq heures du matin, le malade preſque ſans pouls, dans un état de commiſération, & tel que je viens de le dépeindre. Voyant qu'il n'étoit point queſtion de temporiſer, & qu'il n'y avoit pas un moment à perdre, je me déterminai à faire ſur le champ l'opération en préſence de pluſieurs perſonnes. La deſcription du manuel de cette opération ſeroit ici inutile. Je dirai ſeulement que les adhérences qui ſe rencontrerent dans celle-ci, la rendirent longue & laborieuſe, & qu'il me fallut prendre beaucoup de précaution, à l'ouverture du ſac herniaire, pour

ne point intéreſſer l'inteſtin, qui s'y trouve toujours renfermé : cette inciſion achevée, l'inteſtin iléon ſe préſenta à la vue, en forme d'anſe ; ſa couleur preſque livide (*a*), à cauſe de ſon étranglement, me jetta dans une terrible indéciſion ſur le parti que j'avois à prendre : je pris néanmoins celui de le réduire, dans l'eſpérance qu'il ſe revivifieroit, comme je l'avois vu arriver ailleurs. Pour procéder à ſa réduction, je fus contraint de donner, à la faveur d'une ſonde cannelée, pluſieurs autres coups de biſtouri au cercle de l'anneau ; ce que je ne fis qu'avec beaucoup de précaution ; après quoi, le paſſage étant libre, je remis l'inteſtin dans le ventre, & j'appliquai mon appareil. Un quart-d'heure après le malade fut ſaigné : je lui donnai un lavement, & je lui mis ſur le ventre de très-grands morceaux de linge en pluſieurs doubles, trempés dans une décoction aſſez chaude de plantes émollientes.

Dans l'après-midi l'appareil fut arroſé d'une liqueur anti-putride, & un lavement fut donné, dans l'intention de rappeller les ſelles ſupprimées depuis pluſieurs jours, & d'appaiſer ſon hoquet, qui continuoit contre l'ordinaire ; car il arrive preſque toujours qu'il ceſſe peu de tems après l'opération.

(*a*) Cette couleur s'étendoit un peu plus de deux pouces.

Le lendemain matin, 14 Juillet, je fis lever l'appareil, & panſer le malade : ne m'attendant point à le retrouver avec ſon hoquet, je fus très-ſurpris de ce qu'il continuoit encore, au point qu'il s'en trouvoi très-fatigué & très-incommodé : ce ſymptôme eſt ſouvent de mauvais augûre dans bien des maladies. Je fus preſque tenté de le regarder comme tel dans celle-ci ; mais avant que de m'arrêter abſolument à ce pronoſtic, je formai le deſſein de le faire ceſſer par tous les moyens poſſibles ; ma bonne volonté ne put être exécutée, comme j'aurois ſouhaité : le remede que je crus le plus sûr pour mieux remplir mes intentions me manquoit : il fallut retourner à Heſdin pour m'en munir ; & je ne pus le lui adminiſtrer que l'après-dînée, environ une heure après un lavement émollient : ce remede, qui n'étoit purement & ſimplement que huit grains de pilules de cynogloſſe, fit diſparoître, comme par enchantement, ce hoquet, qui n'avoit pas diſcontinué d'un moment depuis ſept ou huit jours ; ce qui donna au malade une nuit tranquille. Les jours ſuivans, qui furent le 15 & le 16, ſe paſſerent dans le même calme. Le 17 la plaie, quoique d'ailleurs conſidérable par ſa grande étendue, donnoit beaucoup d'eſpoir d'une ſuppuration louable ; la gangrene même, auſſi étendue que la plaie, obéiſſoit aux anti-

putrides (*a*), & avoit de la disposition à se détacher : j'en coupois moi-même, à chaque pansement, pour abréger la cure. Je vis, avec plaisir, que le malade étoit dans le cas de guérir en peu de tems, s'il ne survenoit aucun événement ; je n'étois pas cependant sans inquiétude du côté de l'intestin ; en conséquence je prescrivis une grande diete, avec beaucoup de repos & de tranquillité. Toutes mes attentions n'éviterent point un autre accident, qui se manifesta le lendemain 18, sixieme jour de l'opération ; à la levée de l'appareil, tout le lit étoit inondé du mêlange, tant fluide que solide, de matieres stercorales : cela me décela ce qui s'étoit passé intérieurement ; en effet, je fus confirmé dans mes soupçons, lorsque la plaie fut à découvert ; l'intestin n'avoit pu se revivifier : il creva, la nuit du 17 au 18, & donna issue aux matieres fécales. Ce nouvel accident déconcerta les parens, & encore plus le patient, qui, craignant pour ses jours, me pria de ne le point abandonner : aussi n'ai-je pas manqué d'aller, deux fois le jour, le panser ; les lavemens émolliens & térébenthinés furent mis en usage, soir & matin, avant chaque pansement, dans l'in-

(*a*) L'esprit de térébenthine est le plus puissant anti-putride qu'on puisse employer dans ce cas.

tention de mondifier la plaie de l'inteſtin, & d'attirer les ſelles par le rectum : malgré ce ſecours & celui de quelques minoratifs, les matieres fécales, au lieu de ſortir par les voies naturelles, avoient, ainſi que les évacuations cauſées par les minoratifs, leur iſſue par la plaie, au-deſſus de l'aîne, de façon qu'à chaque panſement tout l'appareil & le lit en étoient remplis. Le malade, à compter du moment que l'inteſtin ſe creva, fut vingt jours ſans aller à la ſelle par les voies ordinaires ; cependant la plaie panſée deux & quelquefois trois fois le jour, pour raiſon de propreté, devint dans un bon état, & tout ce qui avoit été gangréné fut détaché douze jours après l'opération. On s'apperçut enſuite, c'eſt-à-dire environ le dix-huitieme de l'ouverture de l'inteſtin, que les matieres fécales y paſſoient en moindre quantité ; inſenſiblement les lavemens émolliens & térébenthinés (*a*) ſouderent le boyau, ſi j'oſe me ſervir de cette expreſſion, & attirerent quelque peu d'excrément par l'anus ; de façon que le 12 Août il ne paſſa plus rien par la plaie, & le malade alla naturellement à la ſelle.

(*a*) Pour diſſoudre la térébenthine il faut, au préalable, qu'elle ſoit très-exactement mêlée avec un ou deux jaunes d'œufs, à proportion de la quantité ; on peut la donner en lavement depuis demi-once juſqu'à une once.

Deux jours après, c'eſt-à-dire le 14 Août, il s'aviſa de manger quelques ceriſes, quelques prunes, & de fumer par-deſſus quelques pipes de tabac; cette imprudence, ainſi qu'une autre commiſe un mois après, par des alimens indigeſtes, tels que tarte, pâté, jambon (*a*), &c. penſerent lui coûter la vie. Il eut, à chaque fois, une colique avec des tranchées ſi terribles, que le ventre, dont on entendoit les borborygmes, ſe tendit conſidérablement, & chaque fois l'inteſtin ſe rouvrit au point de donner iſſue aux matieres ſtercorales. Dans ces deux autres accidens, quelques potions huileuſes données à grandes doſes, avec quelques gouttes de teinture anodine de Sydenham, & quelques lavemens émolliens, évacuerent copieuſement le malade, calmerent ſes coliques, & l'inteſtin ſe referma, au bout de cinq ou ſix jours de chaque accident; de ſorte que, depuis ce tems-là, il jouit d'une parfaite ſanté.

Cette cure, quoique des plus graves par ſes circonſtances, n'a duré, en exceptant le dernier accident, que quarante-cinq jours, c'eſt-à dire, qu'au bout de ce tems la plaie a été parfaitemenr cicatriſée.

REMARQUE.

De toutes les opérations de chirurgie, il n'y en a point, ſans contredit, de plus

(*a*) C'étoit alors la fête du village

difficile, de plus épineuſe, & dont les ſuites ſoient plus douteuſes, que celle de la hernie complete, avec adhérence & étranglement de l'inteſtin. Ce n'eſt encore rien que la difficulté de l'opération : un Chirurgien entendu, & qui ne ſe préoccupe pas, la ſurmonte avec un peu de patience. Mais quel parti doit-il prendre, lorſque l'inteſtin ſe préſente gangréné, ou diſpoſé à le devenir par ſa couleur ? Dans le premier cas, le replacera-t-il dans le ventre ? S'il le fait, le malade périra immanquablement, puiſque la ſéparation qui ſe fera de la partie gangrénée produira un épanchement des matieres fécales dans la cavité de l'abdomen. Pour le ſecond cas, on a des exemples de la reviviſication de l'inteſtin, opérée par la chaleur naturelle, après ſa réduction. On peut en voir un, entr'autres, dans les Feuilles hebdomadaires des Pays-Bas François, en Mars 1761, pag. 119 & ſuiv. Cependant la chaleur naturelle n'a point opéré cet avantage en la perſonne de Joſeph Carlet ; le boyau s'eſt ouvert, & heureuſement que cette ouverture s'eſt faite antérieurement & parallelement à l'anneau. Cet événement démontre qu'il ſeroit mieux de retenir, pendant quelque tems, l'inteſtin dans la plaie, après l'avoir débridé de l'anneau.

Mais pour revenir à celui qui eſt gangréné, le Chirurgien le coupera-t-il tranſ-

verſalement haut & bas, c'eſt-à-dire, au-deſſus & au-deſſous, pour en ôter la gangrene ? Il ne peut y avoir, à la vérité, de reſſource que dans ce parti ; mais après l'amputation, il s'agit de procurer la réunion des deux bouts diviſés : pour cela il eſt eſſentiel de reconnoître lequel des deux bouts répond à l'eſtomac, afin de l'introduire dans l'autre, pour qu'il s'en faſſe adhérence. Nous devons cette découverte au génie de M. Ramdhor, Chirurgien du Duc de Brunſwick, lequel, dit le célebre M. Louis, après avoir amputé environ la longueur de deux pieds d'inteſtin, avec une portion du méſentere gangrené, dans une hernie, engagea la portion ſupérieure de l'inteſtin dans l'inférieure, & il les maintint ainſi par un point d'aiguille auprès de l'anneau ; les excrémens ceſſant dès-lors de paſſer par la plaie, reprirent leur cours ordinaire par l'anus. La perſonne a été guérie en peu de tems.

Il eſt important, & l'on ne ſauroit aſſez le répéter, que la portion ſupérieure de l'inteſtin ſoit inſinuée dans l'inférieure ; cette attention doit décider de la réuſſite de l'opération. Comme il n'eſt pas facile de diſtinguer quelle eſt préciſément la portion qui répond à l'eſtomac, & celle qui conduit à l'anus, il faut, pour s'en aſſurer, retenir les deux bouts de l'inteſtin dans la plaie,

les y fomenter avec un peu de vin chaud, enſuite bien examiner par lequel des deux bouts ſe fait le dégorgement des matieres ſtercorales.

On voit que cette manœuvre exige beaucoup d'attention pour en aſſurer le ſuccès. Mœbius, le premier panégyriſte de la méthode de Ramdhor, aſſure qu'il n'a pu réuſſir dans les expériences qu'il a voulu en faire ſur les chiens, & que l'animal eſt mort de l'épanchement des matieres dans la cavité du ventre, occaſionné par la déſunion des deux bouts du canal inteſtinal (*a*). On peut remarquer delà, que le procédé ingénieux de M. Ramdhor, quoique d'ailleurs très-recommandable par les avantages qu'il nous promet, ne peut abſolument paſſer pour infaillible. A quoi ſe réſoudre donc? Prendra-t-on le parti, pour mettre plus en ſûreté la vie du malade, de retenir dans la plaie le bout de l'inteſtin qui répond à l'eſtomac, afin de procurer dans cet endroit un anus artificiel, c'eſt-à-dire une iſſue permanente pour la décharge continuelle des excrémens? Il ſeroit bien triſte pour les malades, s'ils ne pouvoient guérir ſans être aſſujettis pour toujours à une incommodité auſſi rebutante que

(*a*) On croit cependant qu'il ne fit qu'aſſujettir les deux extrêmités de l'inteſtin par quelques points d'aiguille, ſans les inſinuer l'un dans l'autre.

déſagréable. On ſent donc par tout ce que nous venons de dire, que ces circonſtances exigent toujours, de la part de celui qui opere, les attentions les plus réfléchies, & forment en même-tems le point le plus intéreſſant de l'art de guérir ; en effet, la gangrene de l'inteſtin eſt un accident des plus fâcheux, & qui demande par conſéquent les procédés les plus délicats. La vie du malade, dit, avec raiſon, le même M. Louis, peut dépendre du diſcernement du Chirurgien dans le choix des différens moyens qu'il convient d'employer, & dont l'application, pour être fructueuſe, doit être faite avec autant d'intelligence que d'habileté.

LETTRE

De M. ROZE, Chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, Lieutenant de M. le premier Chirurgien du Roi, à Nemours, & Correſpondant de l'Académie royale de Chirurgie, contenant deux Obſervations ; l'une ſur une fille de quatre ans, réglée depuis trente mois ; l'autre ſur une Religieuſe, à laquelle ſes regles ont reparu à l'âge de ſoixante-douze ans.

MONSIEUR,

La Lettre de M. le Cat, inſérée dans

votre Journal du mois d'Avril dernier, pag. 309, me fournit l'occasion d'effectuer un projet qu'il y a long-tems que j'ai formé, c'est de vous adresser deux cas diamétralement opposés, & sur lesquels je donnerois les témoignages les plus authentiques, si quelqu'un en doutoit. Je me suis, tant dans votre Journal, que dans tous les autres ouvrages périodiques, fait une loi de ne m'annoncer que du côté de l'observation, laissant aux Physiciens l'explication des différens phénomenes qui se présentent dans la nature ; & je souhaite bien sincérement que M. le Cat trouve dans mes deux observations des ressources pour appuyer son système sur *la phlogose utérine*, tant pour l'éruption que pour la cessation du flux menstruel.

Ier Cas. Une jeune enfant, âgée de quatre ans & demi aujourd'hui, est réglée depuis trente mois, & se soutient dans cette évacuation depuis ce tems ; cependant il est arrivé quelques petits dérangemens dans les périodes, comme de trois & quatre mois, pendant lesquels il est survenu à cet enfant des dartres humides au visage, & des fluxions catarreuses sur les yeux, qui n'ont pu être détruites que par le moyen des doux évacuans, & les véscatoires long-tems entretenus, & sur-tout par le retour du flux menstruel. Cette petite-fille, dont

le tempérament n'eſt ni foible ni robuſte, eſt cependant par fois rêveuſe & un peu mélancolique, ſujete à des maux de tête très-fréquens, & à des coliques dans le bas-ventre ; ſon teint eſt aſſez vif, blanc & coloré ; ſes cheveux ſont blondins & abondans ; ſa taille eſt celle des enfans de ſon âge ; enfin elle n'a ni plus d'appétit, ni plus d'embonpoint que ſi elle n'étoit point réglée. Frappé de la premiere apparition, je demandai aux parens qu'ils m'informaſſent des ſuites, ne prévoyant pas que cette opération ſe ſoutiendroit auſſi conſtamment. Les accidens auxquels cette enfant s'eſt trouvée ſouvent expoſée, m'ont mis à portée de m'en inſtruire par moi-même, & j'ai eu occaſion de remarquer que le ſang, qui paroît depuis trente mois, devient toujours de plus rouge en plus rouge, & plus abondant ; de façon qu'aujourd'hui il eſt ſemblable à celui d'une perſonne de vingt-cinq ans, bien robuſte & bien ſaine ; ſa quantité ne peut être évaluée, attendu que, lorſqu'il y a ſix ſemaines de retard, l'évacuation ſuivante eſt du moins d'un quart au-deſſus de celle qui arrive au bout d'un mois préciſément. L'évacuation eſt toujours précédée d'un léger aſſoupiſſement, d'un peu de mauſſaderie, & d'une envie de pleurer, qui, ſi elle n'étoit combattue, dureroit autant que l'évacuation ; le linge eſt d'abord taché en rouge

pâle ; la nuit ſuivante, d'un rouge-roſe, & le troiſieme jour, plus foncé ; cinq jours terminent tout, & quelques taches un peu laiteuſes ſuivent encore pendant trois ou quatre jours, après leſquels la petite-fille rentre dans ſon air de gaieté : ces taches ſont, pendant les quatre premiers jours, de la largeur d'un écu de trois livres, au nombre de cinq, ſix, & quelquefois huit.

On a grandement ſoin, ſur mes repréſentations, ſoit à l'approche, ſoit dans le tems des regles, de ne point chagriner cette petite enfant, ni de lui rien faire faire qui puiſſe la trop fixer ; au contraire, j'ai fort recommandé la diſſipation & la promenade, lorſque la ſaiſon le permet.

La lecture de beaucoup d'ouvrages ſur cette matiere m'a fait connoître pluſieurs exemples prématurés ; mais il ne m'en eſt point encore parvenu d'auſſi précoces ; car vous voyez, Monſieur, que cette petite-fille, qui a aujourd'hui quatre ans & demi, qui ſont cinquante-quatre mois, ayant été réglée, il y a trente mois complets, a commencé à avoir cette évacuation à deux ans préciſément ; & ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt la conſtance avec laquelle elle s'eſt ſoutenue. J'aurai le ſoin de ſuivre cet événement, à meſure que le ſujet avancera en âge : je ne me propoſois d'en rendre compte que lorſqu'elle auroit quatorze ans,

perſuadé qu'elle pourra être de quelque utilité à ces grands génies qui, dans l'hiſtoire naturelle, rendent la raiſon phyſique de tous les événemens qui s'y paſſent. Comme M. le Cat y tient un rang bien diſtingué, j'oſe me flatter qu'il ne me ſaura pas mauvais gré de mon obſervation. M. Aſtruc, dans ſon *Traité ſur les maladies des femmes*, paroiſſoit avoir approfondi la matiere au chapitre qui traite de cette évacuation; cependant les différens événemens qui s'annoncent tous les jours ſur cet objet, ſemblent contrarier les ſyſtêmes qu'on a pu avoir imaginé ſur les cauſes phyſiques de ce flux. Quant à moi, je le répete, je ne me charge point des frais de l'explication, elle ſurpaſſe mes foibles connoiſſances; mais toujours occupé de tout ce qui peut tendre à l'avancement, aux progrès de l'art & à l'avantage du public, je me ferai dans tous les tems un devoir de ne rien laiſſer échapper de tout ce qui me paroîtra mériter & fixer l'attention des Savans. Si le cas que j'ai l'honneur de vous adreſſer, Monſieur, n'eſt ni nouveau, ni eſſentiel, on ne pourra me blâmer d'avoir voulu devenir utile; au ſurplus, je déclare que dans tous les ouvrages que j'ai ſur cette matiere, ainſi que dans les ouvrages périodiques, que je vois depuis dix-huit ans, tels que le Journal de Verdun, le Mercure de

France, le Journal Économique, celui de Médecine & le Trévoux, je n'ai rien vu de ſemblable ; d'ailleurs le fait par lui-même étant rare, pourroit gagner quelque choſe, n'étant même que confirmatif : il n'en eſt pas de même de celui qui ſuit ; je l'ai trouvé dans pluſieurs Auteurs. Quoi qu'il en ſoit, comme le détail en ſera très-bref, je n'ai pas cru pouvoir me diſpenſer de l'inſérer à la ſuite du premier.

II. CAS. Une Religieuſe de la Congrégation de notre ville, morte l'année derniere, avoit eu ſes regles depuis l'âge ordinaire, juſqu'à quarante-cinq à cinquante ans. Depuis ce tems juſqu'à ſoixante-douze, elle n'avoit rien vu ; & depuis ſoixante-douze ans, juſqu'à celui de ſoixante-dix-neuf, qu'elle eſt morte, ſes regles ont reparu auſſi régulièrement & auſſi abondamment tous les mois, que dans l'âge le plus vigoureux.

Je ne puis diſſimuler toutes fois cependant que ce cas ne fortifie le jugement de Schenkius, au livre 4e de ſes Obſerv. en rapportant l'hiſtoire d'une femme qui, étant réglée à cent trois ans, ne pouvoit l'être ainſi ſans quelques vices de l'utérus ; car la Religieuſe dont je fais mention avoit rendu par le vagin des portions polypeuſes en différens tems, & ſur-tout depuis que ſes regles avoient reparu ; & elle ſouffroit même beaucoup dans la région de la ma-

trice, & dans tout le bas-ventre, lorſque l'évacuation devoit arriver; il n'y a de ſingulier que la régularité des périodes & la quantité du ſang, toujours également, ſans plus d'augmentation dans un tems que dans l'autre.

OBSERVATIONS

Sur un Cancer de l'œil, & ſur une maladie ſinguliere; par M. MARTIN, Chirurgien principal à l'Hôpital Saint André de Bordeaux.

Ce ne ſont pas toujours les cures heureuſes qui perfectionnent l'art. La gloire que les Auteurs en retirent fait que, dans les cas extraordinaires, ils négligent d'en rechercher les cauſes, & ſouvent ces recherches même ne leur ſont pas permiſes; de façon qu'on voit tous les jours, pour le malheur de notre art, qu'après des merveilles opérées, il ne reſte d'autre fruit que l'admiration. L'ouverture des cadavres qui nous découvre le ſiege d'une maladie qu'on ne ſauroit connoître ſans ce moyen, peut donc être d'une grande utilité, ſur-tout ſi cette connoiſſance nous empêche de confondre une maladie curable avec celle qui ne l'eſt point. J'ai l'honneur de préſenter au public deux maladies rares: l'ouver-

ture des cadavres m'a fait juger que l'une auroit pu guérir par l'opération, & que l'autre étoit sans ressource.

Ire OBSERV. Marie Decam, âgée de cinq ans, de Barsac, à six lieues de cette ville, entra dans notre Hôpital le 2 Avril, presque moribonde, avec une tumeur à l'œil gauche, qui sortoit hors de l'orbite, de la longueur de quatre pouces, & qui en avoit trois de circonférence, ressemblant, par ses inégalités & ses bourgeons, à un choufleur, étranglée comme par un anneau ovalaire, par les paupieres, de façon qu'on ne pouvoit rien introduire entre ces parties, sans qu'elles fussent pourtant adhérentes. L'odeur qui exhaloit de cette tumeur infectoit; & l'humeur qui en découloit étoit séreuse & sanguinolente. Sur le moment, l'extirpation en auroit été faite, si les forces de ce petit enfant l'avoient permis; mais malheureusement pour nous, le peuple de cette ville craint tellement notre maison, qu'il n'y vient qu'à la derniere extrêmité, quoiqu'il n'y ait point d'Hôpitaux dans le royaume où les malades soient mieux soignés que dans celui-ci. N'ayant pu recevoir aucun secours, la mort vint terminer ses douleurs. Après sa mort, je cherchai à reconnoître la nature de la maladie; pour cet effet, j'enlevai les tégumens communs du crâne & de la face; ils me parurent

dans le meilleur état, ainſi que les parties qu'ils recouvroient dans ces endroits. Je ſéparai enſuite la tumeur près des paupieres; elle peſoit vingt onces: en la coupant par tranches, il en ſortit un ſang noirâtre; & dans pluſieurs endroits de ſon intérieur il y avoit des foyers de ſuppuration. Le cerveau mis à découvert, il me parut avoir la même molleſſe qu'il a ordinairement chez les petits ſujets; les éminences & cavités étoient les mêmes, ſi ce n'eſt la couche optique du côté gauche, qui me parut un peu plus ſolide que la droite; & le nerf qui ſemble en ſortir n'avoit pas la moitié de la groſſeur du même nerf qui alloit à l'œil ſain. Le globe étoit tout changé de nature; il ne formoit, avec cette maſſe, qu'un ſeul & même corps; la graiſſe qui ſe trouve ordinairement dans cette cavité, étoit auſſi confondue, ainſi que les muſcles droits & grand oblique, juſqu'environ ſix lignes de leur attache poſtérieure; enfin toutes ces parties ne repréſentoient qu'un corps dur & inégal, blanc dans ſon centre, réſiſtant à un bon ſcalpel, lorſque je le coupois, & qui avoit diſtendu l'orbite, tant dans la circonférence de ſon fond, que dans celle de ſon rebord antérieur, d'un tiers plus que celle de l'autre côté. Le périoſte, ainſi que les os qui compoſent cette cavité, n'étoient point altérés, ni leur épaiſſeur diminuée

on ne remarquoit aucun écartement entre eux ; cependant la foſſe orbitaire avoit acquis la diſtenſion que j'ai dit, dans l'eſpace de ſix mois.

II. OBSERV. Jean Langereau, de Saint-Stephe en Médoc, âgé de trente ans, entra auſſi dans notre Hôpital le 2 Mars. La paupiere ſupérieure gauche étoit conſidérablement tendue & enflammée ; la tempe du même côté, élevée juſqu'au-deſſous du zygoma : l'œil, qu'on ne pouvoit découvrir qu'avec peine, avoit beaucoup augmenté de volume, la cornée tranſparente épaiſſie, paroiſſoit s'élever en écailles, dans différens endroits de ſa ſurface, & dans d'autres, elle étoit ulcérée : la ſclérotique étoit à-peu-près dans le même état, & la partie de la conjonctive, qui ſe réfléchit pour aller tapiſſer la paupiere inférieure, ſortoit hors de l'orbite. Ce dernier accident ne m'affligea guere ; maître Jean nous apprend qu'elle peut conſidérablement s'étendre, ſans perdre ſon reſſort. J'ai traité un enfant de ſix ans, d'un anthrax ſur la paupiere ſupérieure, qui avoit tellement diſtendu cette membrane, qu'elle deſcendoit juſques ſur la pomette. Suivant l'avis de l'Auteur, je n'y touchois point avec l'inſtrument ; elle ſuppura beaucoup, enſuite, peu-à-peu, elle reprit ſon état naturel ; de façon qu'elle ne paroît aujourd'hui affectée que par l'ectro-

pion, qui eſt une ſuite néceſſaire de l'anthrax, qui avoit ſon ſiege entre le releveur & l'orbiculaire. Je reviens à Jean Langereau : le volume du globe, l'état de la cornée, celui de la paupiere & des tempes me firent tout craindre pour la perte de l'œil ; & ſans les derniers accidens, que j'attribuois aſſez mal-à-propos, comme on le verra par la ſuite, à une maladie eſſentielle du globe, M. Dubruel, Chirurgien en chef, auroit été d'avis de l'extirpation. Les ſecours les mieux indiqués lui furent adminiſtrés, pendant le tems qu'il a reſté dans l'Hôpital ; nous avons toujours eu le déſagrément de les voir ſans ſuccès, & le mal augmenter juſqu'au 13 Avril, jour de ſon décès. Après ſa mort, voulant procéder à l'examen de cette maladie, je commençai par diſſéquer les tégumens du côté malade : ils me parurent dans un bon état. L'enveloppe du muſcle temporal étoit ſoulevée ; je la dégageai de la premiere portion de ce muſcle avec beaucoup de peine. Une ſubſtance filamenteuſe aſſez compacte, & comme gypſeuſe, en faiſoit l'adhérence : les humeurs & membranes de l'œil étoient un peu changées, cependant elles ſe diſtinguoient, & aucune partie n'étoit plus altérée que la cornée tranſparente. Entre le périoſte & l'orbite il y avoit un épanchement ſemblable à celui qui étoit ſous la tente du crotaphite. Les

os

os les plus minces de cette cavité étoient détruits, & les autres cariés ; l'apophyſe ptérygoïde, & une grande étendue de la baſe du crâne, étoient auſſi affectés. La nature particuliere de cette humeur, & les ravages qu'elle avoit produits particuliérement ſur les os, me parurent trop ſinguliers pour borner mes recherches à ce ſeul examen. J'ouvris le cerveau : les membranes étoient dans l'état ordinaire ; ce viſcere étoit beaucoup plus mou qu'il ne ſe trouve chez les adultes : les ventricules latéraux & inférieurs contenoient une grande quantité de ſérosité ; enfin il ne m'a paru pécher que par la molleſſe : les couches des nerfs optiques, que j'examinai avec beaucoup d'attention, n'étoient nullement affectés. Mais quelle fut ma ſurpriſe, après avoir mis le cerveau renverſé ſur un plat, de trouver entre la dure-mere, & la foſſe moyenne du crâne, du côté affecté, une ſubſtance ſemblable à celle que j'avois trouvée ſous l'aponévroſe du crotaphite, & dans l'orbite ! Cette eſpece de production étoit très-abondante, & tellement adhérente à la dure-mere, que la macération la plus longue n'a pu la détacher ; elle ſembloit entiérement lui appartenir.

Ce malade ne s'eſt jamais plaint de douleur de tête ; il n'y a eu aucun ſymptôme de compreſſion du cerveau : cependant la

quantité du fluide épanché étoit plus que ſuffiſant pour en produire les accidens. Il n'y avoit que deux mois que ſa maladie avoit commencé lorſqu'il vint à l'hôpital : il n'y a reſté que quarante-un jours ; dans moins de trois mois & demi le mal a donc fait aſſez de progrès pour détruire des os privés preſque de ſubſtance ſpongieuſe, ſans attaquer des parties molles, plus faciles, en apparence, à conſommer. Il m'a aſſuré n'avoir jamais vu d'autres femmes que la ſienne, dont la vertu ne pouvoit être ſoupçonnée, & qu'il ne pouvoit attribuer la cauſe de ce mal qu'à une chute faite, quinze jours auparavant, ſur la tête : je n'aſſure point que cet accident ait fait naître cette maladie ; cependant on pourroit peut-être le ſoupçonner, en admettant l'explication ingénieuſe que nous a donnée, dans un fait à-peu-près ſemblable, M. Vieillard, dans le Journal du mois de Juin 1763. Je laiſſe aux perſonnes plus heureuſes en conjectures que moi, à prononcer différemment. En attendant, comme je n'ai apperçu aucun vice chez ce malade, je me contente de celle que cet habile Médecin nous a donnée ; & , à ſon exemple, je vais propoſer ma façon de penſer ſur la propagation de cette maladie.

Le fluide épanché en grande quantité dans la foſſe moyenne du crâne, par le

décollement de la dure-mere, a passé dans l'orbite, par le moyen de la fente sphénoïdale; & la fente sphéno-maxillaire lui a permis de s'insinuer vers la base du crâne, & sous l'aponévrose du crotaphite. On peut encore présumer que les membranes où cette espece de production étoit adhérente, se sont détachées de l'os par la commotion, lors de la chute. L'anatomie confirme également l'une ou l'autre façon de penser, & explique pourquoi cette maladie s'est bornée aux arcades sourcilieres, & au *processus*, tandis qu'elle est parvenue jusqu'au dehors de la base du crâne.

En faisant le parallele des deux maladies qu'on vient de décrire, il est aisé de juger que celle de Marie Decam étoit curable, en extirpant l'œil, au lieu que Jean Langereau étoit sans ressource. En effet, dans la premiere, le mal avoit commencé par le globe, & s'y bornoit, quoiqu'il fût d'un volume extraordinaire. La diminution du nerf optique prouve seulement que la rétine ne faisoit plus ses fonctions; & la couche plus solide, confirme que ces nerfs ne se croisent point, comme quelques-uns l'ont cru. Au contraire, dans la seconde observation, l'affection du globe étoit symptomatique, & par conséquent l'extirpation inutile: la cause se trouvoit dans l'intérieur du crâne, ou dans la commotion des mem-

branes, comme je l'ai déjà dit ; (l'état de la couche & du nerf ſenſitif de l'œil prouve bien cette vérité.) Quel remede y avoit-il donc à faire ? Je n'en ſache aucun ; & je regarde une ſemblable maladie comme au-deſſus de la puiſſance de l'art ; tandis que la premiere, ſi on l'avoit priſe de bonne heure, avec les précautions qu'on doit prendre, avant d'opérer les maladies d'impureté, auroit certainement guéri.

LETTRE

Contenant une Obſervation ſur une Plaie de la gorge, par le même.

MONSIEUR,

Dans votre Journal du mois de Juin de l'année derniere, vous avez eu la bonté d'inſérer mon Obſervation ſur une Plaie de la gorge, qui préſentoit des circonſtances ſingulieres, par rapport à la léſion des parties. En voici une qui, par ſa nature, & le défaut de ſecours dont a été privé celui qui en fait le ſujet, mérite, je crois, d'être conſervée.

M..... âgé d'environ vingt-ſix ans, fut bleſſé, le 7 Janvier, dans un bois peu éloigné de cette ville, avec un couteau qui coupa en travers le cartilage thyroïde, &

le paquet des fibres charnues de l'œsophage, qui s'attachent aux parties latérales de ce cartilage; de façon que le muscle grand droit antérieur du côté gauche, paroissoit sensiblement, ainsi que le long fléchisseur du col. On sent parfaitement que les muscles de l'os hyoïde, & du larynx, qui s'attachent au sternum, devoient être coupés dans leur partie supérieure, de même que les extrémités des rameaux d'arteres & veines, qui vont & reviennent à ces parties. Ce blessé resta dans ce bois, sans avoir la moindre assistance de personne, pendant quatre jours, ses pieds dans l'eau, & la plaie exposée aux injures de l'air. La Justice fut informée, par un passant, de son état, le 11 du mois. Elle s'y transporta dans le moment, avec un Chirurgien qu'elle trouva sous sa main. Ce Chirurgien crut devoir faire à cette plaie cinq points de suture, affermis par deux rouleaux de linge, passés dans l'ance du fil & le nœud, qui rapprochoient très-bien les bords. Dans cet état, il fut porté à l'hôpital. Mon expérience m'a appris le danger qu'il y a de porter le moindre point d'aiguille sur ces parties; aussi ne manquai-je point de couper cette suture si artistement faite. La plaie exhaloit une odeur cadavéreuse: sa surface présentoit des chairs blafardes & mortifiées. Une boisson que je lui fis prendre passa toute au-dehors: je n'en

fus point ſurpris ; car il n'y avoit pas une ſixieme partie du diametre de l'œſophage conſervée : l'air ſortoit avec force, & agitoit la flamme d'une chandelle. Je lavai cette plaie avec du vin miellé tiede ; j'en imbibai un plumaſſeau que j'appliquai deſſus, ſoutenu par des compreſſes & un bandage qui inclinoit la tête ſur la poitrine. Deux heures après ce panſement, le pouls s'éleva. M. du Bruel, aujourd'hui Chirurgien en chef, jugea à propos de lui faire tirer ſix onces de ſang : cette premiere ſaignée eut du ſuccès ; & le lendemain, elle fut réitérée deux fois, avec le même fruit. Quand la plaie parut mondifiée, nous ceſſâmes l'uſage du vin miellé. Les panſemens furent moins fréquens, & ils ſe firent avec un plumaſſeau légérement chargé de baume d'Arcæus. Une conduite auſſi ſimple, dans une plaie ſi conſidérable, avec l'attention de tenir la tête penchée en devant, auroit cependant guéri notre malade, dans l'eſpace d'un mois, ſi ſon imprudence ne l'avoit point porté à manger, avec excès, des alimens ſolides, qui firent rouvrir la plaie par l'action des muſcles déglutifs ; néanmoins, trois ſemaines après cette inconſidération, en ſuivant le même traitement, il fut très-bien guéri. Cette obſervation, ainſi que d'autres, qu'on peut lire dans les Auteurs, prouvent les reſſources de la nature dans

ces ſortes de plaies. Ces plaies ne ſont mortelles que quand le tronc commun des arteres carotides & les veines jugulaires internes ſont intéreſſés. Ces vaiſſeaux ſont aſſez à l'abri de cet accident par le maſtoïdien antérieur, & l'éminence du larynx, lorſque l'inſtrument qui coupe en travers n'eſt pas bien affilé, & que le courage manque au ſuicide, ou à l'aſſaſſin.

OBSERVATION

Sur une Plaie ſinguliere à la face, compliquée de la préſence d'un corps étranger; par M. LE ROI, Chirurgien interne de l'hôpital de S. André de Bourdeaux.

Le 30 Novembre 1763, fut porté dans notre hôpital le nommé Jean Deſchamps, âgé de vingt-ſept ans, qui avoit reçu un violent coup d'épée ſur l'os de la pommette, très-près de ſon union avec l'apophyſe zygomatique. La plaie me parut d'abord de ſi peu de conſéquence que je n'y fis preſqu'aucune attention; je me contentai de la panſer très-ſimplement.

Trois jours ſe paſſerent ſans nul accident; ce ne fut que vers la fin du quatrieme que le malade ſe plaignit beaucoup de la gorge: je m'apperçus même qu'il crachoit une

matiere purulente & ſanguinolente; ſon pouls étoit fort tendu : il avoit le viſage rouge & enflammé. La multiplicité de tous ces accidens obligea le Chirurgien en chef (*a*), ſous la direction duquel je panſois ce malade, de faire quelques recherches pour en découvrir la cauſe ; elle fut bientôt connue : elle dépendoit de la préſence d'une portion de la lame d'épée qui avoit fait la plaie, & qui pénétroit très-près du voile du palais ; la pointe même qui excédoit de deux à trois lignes, irritoit & déchiroit la baſe de la langue, dans les divers mouvemens qu'elle étoit obligée de faire, ſur-tout dans le temps de la déglutition.

On ſe mit à même de faire l'extraction de ce corps étranger. La plaie fut dilatée, & le corps qui ne paroiſſoit point, mis à découvert. On fit tous ſes efforts pour l'extraire : on mit en uſage les différentes eſpeces de pincettes, & cela ſans ſuccès.

On imagina de former une eſpece de levier proportionné à la partie : on l'introduiſit dans la bouche. La pointe de l'épée fut engagée ſur l'extrêmité du levier qui lui correſpondoit : ce moyen, qui a eu lieu dans d'autres cas à-peu-près ſemblables, réuſſit très-bien dans celui-ci, & permit, après quelques légeres ſecouſſes, la ſortie

(*a*) M. Gouteyron.

du corps étranger, par le lieu de ſon entrée.

Quoique l'extraction du corps étranger fût faite, nous ne fûmes pas pour cela fort tranquilles ſur les ſuites de cette plaie. Nous avions tout à craindre de la fracture de l'os maxillaire, & de l'entrée du corps étranger dans ſon ſinus, ne pouvant guere nous imaginer qu'un corps de cette eſpece ſe frayât un paſſage dans cette partie, ſans y produire quelques-uns de ces accidens : les ſuites calmerent néanmoins notre crainte ; car depuis le moment de l'extraction du corps étranger, la plaie fut de mieux en mieux ; &, à l'aide d'un léger digeſtif, & du baume vert de Metz, qui fut employé dans les derniers panſemens, la plaie parvint à une cicatrice parfaite.

Le ſuccès heureux de cette cure nous donna lieu de penſer que l'épée, après avoir fracturé l'os de la pommette, s'étoit portée directement entre l'apophyſe ptérygoïde & le ſinus maxillaire ; que ce ſinus n'avoit reçu aucune atteinte de la part de cet inſtrument, & que la violence du coup, à l'aide d'une route preſque frayée, lui avoit permis de s'y engager, ſans fracturer aucune de ces parties.

LETTRE

De M. BEAUSSIER, Chirurgien-Major du Régiment Suisse de Castella, ancien Aide-Major des Hôpitaux ambulans en Allemagne, à M. ROUX, Auteur du Journal de Médecine, sur les inconvéniens qui résultent de l'usage des remedes spiritueux, dans les Plaies d'arme à feu.

Les fastes de la médecine s'ouvrent également aux bons & aux mauvais succès. Les cures malheureuses, rapportées sincérement, peuvent éclairer ces routes ténébreuses, où les meilleurs Praticiens s'éloignent quelquefois des vues de la nature. Les principes les plus inconteſtables sont susceptibles d'applications séduisantes. Votre attention à nous présenter les observations intéressantes, nous retrace les principes, les développe, & découvre scrupuleusement toutes les faces sous lesquelles nous devons les envisager. Je voudrois servir l'humanité, en publiant l'observation que j'ai l'honneur de vous envoyer, détruire d'anciens préjugés, & défendre les blessés de l'ignorance ou de l'inattention.

En l'accueillant, vous ferez parvenir

l'inſtruction à des Praticiens peu à portée de voir, peu accoumés à bien voir. Les conſeils qui leur viennent d'ailleurs ſont mal reçus.

Le nommé Pringar, Chaſſeur de M. de Cernay, Lieutenant de Roi, Commandant à Belfort, eut un fuſil crevé entre les mains, le 28 Mars 1764. Cet homme, âgé d'environ cinquante ans, étoit d'un tempérament ſain & vigoureux, d'une taille au-deſſus de la médiocre. Les éclats du canon emporterent la ſeconde & la troiſieme phalange du pouce de la main gauche, qui ne tenoit que par le tendon fléchiſſeur délabré. Le premier os du métacarpe étoit luxé avec le trapézoïde; les tégumens de l'index emportés à la baſe de la premiere phalange, & ſur la face interne du premier os du métacarpe; le thénar, l'anti-thénar & l'aponévroſe palmaire, emportés en partie, & contus. Je fus appellé le premier pour panſer le bleſſé: j'achevai de ſéparer le pouce: j'arrêtai l'hémorragie, qui recommença le troiſieme jour, en la panſant, & ſe renouvella deux ou trois fois le même jour, juſqu'à ce qu'ayant découvert l'arcade palmaire, nous y appliquâmes l'agaric, qui arrêta le ſang. Le malade paſſa entre les mains des Chirurgiens de la ville.

Le malade ne fut point ſaigné, parce

que, disoit-on, il avoit perdu beaucoup de sang. On ne lui donna point de lavement dans le commencement : le pouls devint fort & plein ; le bras devint, le quatrieme jour, très-gonflé & douloureux : la fievre augmentoit, le délire l'accompagnoit ; la suppuration étoit fort lente. Je proposai la saignée, & les cataphasmes de farines émollientes. On consentit, le cinquieme jour, à faire une saignée du bras à huit heures du soir, & à appliquer un cataplasme mal cuit, de fleurs de sureau & de camomille. Les escarres se gangrénerent : on les retrancha, & on eut recours au vin & à l'eau-de-vie. La fievre, que la saignée calma un peu, augmenta le sixieme, le septieme & le huitieme de la maladie : le ventre étoit resserré ; les douleurs, les inquiétudes redoublerent : on donna quelques lavemens sans succès, on les émétisa ensuite, avec aussi peu d'effet : la mâchoire inférieure entra en convulsion, & ne permit plus au malade que quelques cuillerées de liquides : le tétanos se joignit à cet accident : le pus fit une fusée sur le dos de sa main ; ce qui rendit les pansemens douloureux : le délire augmentoit la nuit ; les mouvemens convulsifs devenus plus considérables, la fievre, l'affoiblissement terminerent le sort de ce malheureux blessé le 3 Avril. L'eau-de-vie,

le vin en fomentation, la térébenthine dans les digeſtifs, étoient employés.

Cette plaie, quoique peu compliquée, eſt devenue mortelle. En la rangeant dans la claſſe des plaies d'armes à feu, il eſt aiſé d'en expliquer les accidens.

1° Les ſaignées fréquentes, les lavemens, les minoratifs, les délayans ſont de ces précautions qui ne ſuppoſent que les premiers élémens de la chirurgie, & qui étoient eſſentiellement néceſſaires.

2° Mais un ſymptôme dont les conſéquences ne ſe préſentent pas à tout le monde, & ſur lequel ſont fondés les moyens que les maîtres de l'art ont propoſé dans la cure des plaies d'arme à feu, c'eſt la commotion, l'ébranlement général du ſyſtême nerveux, qui dérange & pervertit toutes les fonctions animales. Cet accident a attiré l'attention des Praticiens, par la ſingularité des effets qu'il produit, & qui dépendent des mouvemens ſympathiques des nerfs. Le traitement de la plaie eſt devenu l'objet ſecondaire de la cure. L'éréthiſme, le ſpaſme a fixé les premiers ſoins: l'expérience a prouvé que les précautions qu'exige la derniere indication étoient favorables à l'autre.

Les ſuppuratifs, les émolliens, les relâchans rempliſſent cette double intention. En calmant l'irritabilité des nerfs, non par

des anti-ſpaſmodiques, des toniques & des ſpiritueux, mais par des humectans, on prévient la tenſion qui cauſe tant de déſordres, on relâche toute la machine; on diſpoſe les humeurs à prendre la route de la plaie, où il ſe trouve aſſez de force pour former de bon pus.

Les ſpiritueux, tels que l'eau-de-vie, l'eſprit-de-vin, le vin, les ſels, ſont donc oppoſés à la cure des plaies d'arme à feu. Ils portent trop d'action & augmentent le ſpaſme; ils deſſechent. En vain s'effraie-t-on du gonflement & de la gangrene. Ces accidens ne ſont à craindre que lorſque les fluides ſont épanchés, ou que les ſolides, en contraction, ſont hors d'état de céder à la réaction, & par leur roideur, jettent le déſordre dans la circulation; on ſuppoſe que les parties aponévrotiques ont été ſuffiſamment débridées.

Ces idées ne ſont pas nouvelles: on y applaudit; mais l'habitude, le torrent de l'exemple & du préjugé l'emportent en faveur des ſpiritueux. Si vos conſeils pouvoient ſauver quelque bleſſé, vous repentiriez-vous de les avoir répétés?

J'ai l'honneur d'être, &c.

OBSERVATION

Sur un Ulcere gangréneux à la veſſie ; par M. DESGENETS, Maître en Chirurgie à Senlis.

Le 30 Mars 1763 je fus appellé, au village de Courteuil, à une petite lieue de Senlis, pour voir le fils du ſieur Jolyge, Meûnier & Fermier de S. A. Mgr le Prince de Condé, âgé d'environ 10 ans. Cet enfant étoit tombé d'une voiture chargée de ſix quartauts de vin, qu'il conduiſoit. Comme il étoit ſeul, il reſta ſur la place pendant ſix ou ſept heures, au bout deſquelles on le retrouva, après beaucoup de perquiſitions. L'ayant examiné avec ſoin, je lui trouvai le tibia de la jambe gauche fracturé vers ſa partie moyenne, l'humerus, du même côté, avoit auſſi une fracture à ſa partie moyenne : il avoit, outre cela, une plaie de la longueur de trois travers de doigt, ſituée au-deſſus du petit angle de l'œil gauche, anticipant inférieurement juſques ſur le muſcle crotaphite, qui étoit à découvert, & pénétrant ſupérieurement juſqu'au péricrâne. Je réduiſis les fractures de l'une & de l'autre extrêmité : je panſai la plaie de la tête ; enſuite je ſaignai le

malade ; je le laiſſai ſans aucune ſouffrance, ayant toute la connoiſſance & le raiſonnement qu'un enfant de cet âge a coutume d'avoir. Je conſeillai qu'on lui donnât une infuſion de vulnéraires ; mais il ne voulut rien prendre. Je fus le voir le lendemain, à ſept heures du matin. Je lui trouvai le pouls un peu ému ; la mere, qui en prenoit ſoin elle-même, me dit qu'il ne ſe plaignoit ni de ſes fractures, ni de ſa plaie de tête, mais que, ſur les deux heures du matin, il avoit eu de grandes envies d'uriner, ſans l'avoir pu faire. J'examinai alors le bas-ventre, & les parties extérieures de la génération. Je n'y remarquai qu'une très-légere impreſſion ſur le ſcrotum, à côté du raphé, & une tenſion un peu douloureuſe au bas-ventre, occaſionnée par l'urine retenue dans la veſſie. Convaincu que l'impreſſion que je voyois ſur le ſcrotum, n'avoit pu être faite que par le pied d'un cheval, ou par la roue de la voiture, je crus devoir employer le cathéter dans cette circonſtance, pour tirer l'urine de la veſſie, plutôt que d'avoir recours aux remedes internes, qui auroient pu être préjudiciables, ou du moins ſans ſuccès ; n'ayant point cet inſtrument ſur moi, je me contentai de panſer la plaie de tête, & de lui faire une ſeconde ſaignée. Je revins, l'après-midi, ſur les trois heure : je le ſondai ſans aucune difficulté, &

l'urine ſortit aſſez aiſément ; je remarquai pour lors que le ſcrotum ſe gonfloit un peu : j'y appliquai un cataplaſme compoſé de farine de ſeigle, de celle de feve & d'oxycrat ; je ſaignai le malade pour la troiſieme fois.

Le lendemain, qui étoit le troiſieme jour de l'accident, j'appris de la mere, que ſon enfant avoit extrêmement ſouffert toute la nuit, qu'il n'avoit fait qu'un cri pour lâcher de l'eau, ſans avoir pu y parvenir. Je lui trouvai un peu de fievre, & j'obſervai un gonflement aſſez conſidérable au périnée, à la verge & aux bourſes, qui étoient tranſparentes ; le bas-ventre, dont le volume étoit conſidérablement augmenté, étoit œdémateux depuis l'ombilic ; l'enflure s'étendoit juſqu'aux tiers ſupérieur des deux cuiſſes. Je conjecturai que l'urine retenue dans la veſſie, ne pouvant avoir ſon cours, s'infiltroit dans le tiſſu cellulaire de toutes les parties voiſines, & cauſoit tout ce ravage. L'enflure de la verge ne me permettant pas d'introduire la ſonde, je crus qu'il étoit néceſſaire de faire une ponction au périnée ; mais les parens auxquels je le propoſai, ne voulurent pas y conſentir. Je leur pronoſtiquai que la gangrene ne tarderoit pas à ſe mettre à toutes ces parties ; c'eſt pour la prévenir, s'il étoit poſſible, que j'y

appliquai des compreſſes trempées dans de l'eau-de-vie camphrée, à laquelle j'avois ajouté du ſel ammoniac.

Le quatrieme jour je trouvai l'enfant qui ſouffroit des douleurs affreuſes ; l'inflammation du périnée & le gonflement du ſcrotum étoient portés au dernier degré ; il ne pouvoit y rien ſouffrir deſſus. Je dis à la mere de continuer le défenſif, & de lui donner un calmant ; ce qui fut fait. Je fus très-étonné, le cinquieme jour, du calme dans lequel je trouvai l'enfant ; il avoit très-peu de fievre : on me dit qu'il avoit dormi une bonne partie de la nuit. Après avoir levé l'appareil, j'apperçus toute la baſe du ſcrotum qui étoit tombée par la mortification, & qui avoit laiſſé les teſticules à découvert : ils étoient gonflés & enflammés, ſans cependant être attaqués de la gangrene. Je fis continuer le défenſif à l'ordinaire : j'aurois bien voulu faire prendre au malade quelques bols de quinquina, pour remédier à la pourriture ; mais il ne fut pas poſſible de l'y engager : je le laiſſai aſſez tranquille, l'urine s'écoulant abondamment par le tiſſu cellulaire du ſcrotum ; ce qui le ſoulageoit, & fit preſque ceſſer les douleurs qu'il avoit reſſenties juſqu'alors. Le ſixieme jour, l'enfant ne ſouffroit plus : à la levée de l'appareil, il ſe détacha un autre eſcarre gangréneux,

qui s'étendoit depuis l'anus jusqu'au scrotum, & avoit deux travers de doigt de large. L'urine sortoit avec abondance par l'ulcere; ce qui me fit conjecturer que la vessie avoit été endommagée par la gangrene : je voulus le sonder pour m'en assurer, mais il ne me fut pas possible de le déterminer à y consentir; l'examen de la plaie, & l'urine qui sortoit, à un travers de doigt de l'anus, me firent reconnoître que la lésion devoit être située principalement au col de ce viscere. Je crus devoir avertir les parens du peu d'espérance qu'il y avoit de parvenir à une cure radicale; & je les priai de faire venir un de mes confreres, qui jouit, dans ces cantons, d'une réputation bien méritée, afin de m'aider de ses conseils; ce qu'ils m'accorderent. Après avoir bien examiné l'état de la maladie, nous convînmes qu'il falloit employer un digestif bien animé; car, quoique la nature se fût délivrée de ces deux escarres, il restoit toujours quelques lambeaux gangrénés; tout l'ulcere avoit une mauvaise couleur, & l'écoulement qui se faisoit des urines par cette partie, faisoit craindre des accidens encore plus fâcheux.

Je pansai donc la plaie avec des bourdonets & des plumasseaux chargés de ce digestif; je mis par-dessus des compresses

trempées dans du vin chaud, & j'assujettis le tout par un bandage en double T, soutenu par un scapulaire. Je recommandai de faire observer au malade une diete exacte ; ce qui ne fut pas scrupuleusement observé. Le septieme jour je trouvai les levres de l'ulcere en meilleur état ; l'urine continuoit toujours d'y couler en abondance, & il n'en sortoit pas une goutte par la verge ; ce qui chagrinoit beaucoup le pere & la mere. Je continuai mes pansemens, comme je l'ai dit plus haut : je m'apperçus, quatre jours après, que l'urine commençoit à reprendre son cours par les voies naturelles ; car l'enfant en rendit, en ma présence, plein une cuiller à café par la verge ; ce qui ranima mes espérances. Quoique l'urine continuât à couler encore par l'ulcere, pendant quelques jours, je voyois, avec plaisir, que l'enfant en rendoit de plus en plus par les voies naturelles ; de sorte qu'au bout de huit jours elle reprit son premier cours. Depuis cette époque les chairs sont devenues belles, & l'ulcere a été de mieux en mieux. Pendant ce tems, la partie supérieure du scrotum qui restoit, s'est affaissée ; les testicules se sont presque rétablis, & la cicatrice des bourses & du périnée a été parfaite en trente-deux jours, à compter du moment où les escarres gangréneux sont tombés.

Il eſt à préſumer que ſi le malade eût été tranquille dans ſon lit il auroit fallu moins de tems; mais le pere & la mere contens de voir leur enfant hors de danger, lui laiſſoient faire bien des mouvemens qui ont retardé ſa guériſon. A l'égard de la plaie de tête, elle fut conſolidée en quatorze jours, & les fractures dans leur tems ordinaire. Il a mis pied à terre, le quarante-ſixieme jour, & a marché, ſans le ſecours des béquilles, douze jours après.

Mon deſſein, en publiant cette obſervation, n'a été que de raſſurer & d'enhardir ceux qui ſont prévenus de l'impoſſibilité de parvenir à guérir radicalement les ulceres de la veſſie, ſur l'autorité de quelques Auteurs très-reſpectables, tels qu'Ambroiſe Paré & M. Deveaux, qui ont regardé preſque toutes ces maladies comme mortelles, ou du moins incurables.

OBSERVATION

Sur une Plaie de tête, avec fracture & enfoncement de la ſeconde table de l'os pariétal; par M BAYLE, *Chirurgien-juré à Nonette, près d'iſſoire en Auvergne.*

Le 22 Avril 1762 je fus appellé pour

voir le nommé Verdrine, Métayer de M. ***, âgé d'environ cinquante ans, d'un tempérament robuſte & vigoureux, qui avoit reçu un coup de pierre à la partie ſupérieure & latérale du pariétal droit. La violence du coup fit perdre ſur le champ connoiſſance au bleſſé, ſans procurer de diviſion bien complete du cuir chevelu. Je panſai d'abord la plaie ſimplement, & je fis au malade une grande ſaignée du bras, qui le retira de l'état d'aſſoupiſſement où il étoit : il paſſa la nuit aſſez tranquillement. Le lendemain j'examinai la plaie avec plus de ſoin : je ne pus pas découvrir de fracture, par le moyen de ma ſonde, parce que le péricrâne n'avoit point été diviſé ; néanmoins, comme le bleſſé ſe plaignoit d'un tintement d'oreille, qu'il étoit aſſoupi par invalles, je me décidai à dilater la plaie, & je fis une inciſion cruciale : je découvris alors une fracture d'un pouce de long, à la premiere table, & une ſéparation bien marquée du diploë, qui me parut dénoter l'enfoncement de la ſeconde table.

Comme le malade étoit peu à l'aiſe du côté de la fortune, & qu'il ſervoit une perſonne conſidérable de la Province, je crus devoir avertir le maître du danger où il étoit, & de la néceſſité urgente de lui faire l'opération du trépan. Je le priai en même-tems de vouloir bien faire appeller quelque

Chirurgien éclairé, qui pût m'aider de ſes conſeils. En conſéquence, on fit venir, le troiſieme jour de la bleſſure, le Chirurgien du voiſinage qui avoit le plus de réputation. Il examina la plaie avec ſoin ; s'informa de tout ce qui avoit précédé ; le malade répondit à toutes ſes queſtions avec juſteſſe, deux amples ſaignées du pied que je lui avois faites, lui ayant redonné ſa premiere connoiſſance. Cette apparence trompeuſe fit décider au Chirurgien qu'on avoit appellé, que l'opération du trépan devenoit inutile, qu'il ſuffiſoit de panſer la plaie ſimplement & avec méthode, n'y ayant, ſelon lui, que la premiere table de fracturée ; &, pour le prouver, il fit tirer une ſerviette que le bleſſé tenoit entre ſes dents, ce qui ne lui occaſionna aucune douleur. J'eus beau repréſenter que les ſignes qui avoient précédé démontroient qu'il y avoit un épanchement, mes raiſons ne furent point écoutées : je continuai néanmoins mes ſoins à ce malheureux, en annonçant qu'il périroit de ſa bleſſure. Huit jours ſe paſſerent dans le calme le plus parfait. Le neuvieme, qui étoit le onzieme de l'accident, tous les ſignes qui annoncent un épanchement, reparurent. Il ſurvint des tintemens d'oreille, un ris ſardonique, & le malade tomba dans une véri-

table léthargie. Je propoſai, pour la ſeconde fois, d'avoir recours au trépan : on s'y refuſa. Dans une circonſtance auſſi fâcheuſe, je fis ce que je pus : je ſaignai deux fois mon malade du pied ; je lui ouvris la jugulaire ; j'eus même recours à la ſaignée de l'artere temporale : je dilatai une ſeconde fois la plaie qui commençoit à ſe cicatriſer. Tous ces ſecours firent diſparoître, pour la ſeconde fois, les accidens, & le malade parut aller aſſez bien juſqu'au cinquante-ſeptieme jour qu'ils reparurent de nouveau : il s'y joignit une hemiplégie, qui attaqua le côté oppoſé à la plaie ; le malade ſuccomba à la fin, & périt le lendemain.

Ayant ouvert le crâne, je trouvai la ſeconde table fracturée & enfoncée, comme je l'avois conjecturé. Il y avoit un épanchement ſéreux & purulent, qui faiſoit une fuſée entre la dure & la pie-mere, & s'étendoit juſqu'au nerf auditif.

OBSERVATIONS

Sur les maladies épidémiques qui ont régné à Paris, depuis 1707 juſqu'en 1747; par un ancien Médecin de la Faculté de Paris.

ANNÉE 1733.

HIVER. Les mêmes maladies continuerent, mais elles furent bien moins fréquentes; cela vint peut-être du froid qui ſe fit ſentir aſſez vivement dès le commencement de l'hiver, & dont la rigueur s'adoucit enſuite.

Ce froid produiſit beaucoup de douleurs de rhumatiſmes, & de pleuréſies très-graves, accompagnées de fievre violente, & d'une inflammation ſi vive, que la réſolution s'en faiſoit difficilement; ſi l'on négligeoit de bruſquer les ſaignées, elles tournoient promptement en ſuppuration.

Il y eut à Paris, dans toute la France, & même on vit s'étendre plus loin encore une toux épidémique. Chez quelques perſonnes même, il y eut des accès de toux ſi violens, qu'ils en furent ſuffoqués, & périrent tout-à-coup.

Le 6 & le 7 Février il y eut à Paris un brouillard ſi épais, qu'il faiſoit mal aux yeux & à la poitrine, par ſon épaiſſeur & ſa

mauvaiſe odeur. On a toujours obſervé que ces brouillards extraordinaires étoient ſuivis de maladies épidémiques graves.

Effectivement beaucoup de perſonnes périrent tout-à-coup d'apoplexie ; d'autres, & en aſſez grand nombre, eurent des fievres malignes, dans leſquelles la tête étoit entiérement priſe, & ils rendirent beaucoup de vers, ſur-tout par bas : quelques-uns furent pris de toux ſi violentes, avec point de côté, crachement de ſang & de pus, dès le troiſieme jour, qu'on les voyoit périr ſuffoqués ; dès les premiers jours ils avoient du délire. La plus grande partie de ces maladies n'étoit annoncée par aucun ſigne avant-coureur ; les perſonnes qui paroiſſoient jouir de la meilleure ſanté, ſe trouvoient priſes tout-à-coup, déliroient, & leur maladie étoit très-grave.

Dans les mois de Janvier & de Février, *Dijon* vit preſque tous ſes habitans pris d'une fievre catarrale, qui cédoit cependant aux ſaignées réitérées, aux béchiques inciſifs, & à une diete fort exacte : peu de malades en périrent, quoiqu'il y eût ſouvent cinq cens malades à la fois dans cette ville. La plus grande partie des malades avoient un peu de délire. Il eſt difficile d'aſſigner la véritable cauſe de cette épidémie, à moins qu'on ne l'attribue à la ſéchereſſe

des années précédentes, & à l'inégalité des saisons.

Vers la fin de l'hiver les toux diminuerent, aussi bien que le nombre des malades; mais les maladies, quoique moins fréquentes, étoient toujours de même nature.

Les apoplexies étoient toujours communes, & attaquoient des gens de tout âge; ce qui, depuis plusieurs années, devient de plus en plus fréquent, sans qu'il soit possible d'en donner de raison satisfaisante.

Il y avoit très-peu de petites-véroles.

PRINTEMS. Cette saison fut froide, & cependant la température en fut très-inégale. Les maladies furent les mêmes que dans l'hiver précédent, savoir, des toux, des catarres, &c. affections qui dépendoient d'une transpiration interrompue, & qui, à raison de la partie affectée, produisoient des douleurs aiguës à la tête, ou jettoient les malades dans la stupeur, ou occasionnoient des pleuréses, des péripneumonies, des fievres malignes; mais dans toutes ces maladies la tête étoit toujours plus ou moins prise. Chez quelques-uns la douleur de tête étoit si vive, que les malades étoient dans une sorte de phrénésie. J'en vis même une qui en devint aveugle quelques jours avant de mourir: par l'ouverture du cada-

vre, on trouva le cerveau tout infiltré de ſéroſités. Un homme (à la vérité il avoit été mal conduit) âgé de quarante ans, fort, vigoureux, périt dans un tranſport violent, rendit, en mourant, beaucoup de ſang par le nez; ſon cerveau, & ſur-tout les membranes, étoient enflammées.

Les ſaignées répétées beaucoup de fois en très-peu de tems, le tartre ſtibié donné à petite doſe, les purgatifs employés ſeulement lorſque la bile commençoit à couler, guérirent la plus grande partie des malades, dont le ſoin fut confié à des Médecins ſages.

A peine y avoit-il quelques petites-véroles & rougeoles.

Quelques perſonnes furent attaquées d'éryſipeles, tantôt ſur une partie du corps, tantôt ſur une autre, le plus ſouvent cependant à la tête. Ils n'exigerent rien de particulier pour le traitement.

Les douleurs de tête opiniâtres continuoient toujours, quelquefois ſeules, & elles accompagnoient toutes les autres maladies.

ÉTÉ. La ſaiſon fut fort chaude; c'eſt ſans doute à cette conſtitution de l'air que fut due l'exaltation & le bouillonnement de la bile, cauſe de toutes les maladies qu'on obſerva cet été, mais qui ne furent pas en grand nombre.

Les plus fréquentes étoient des vomiſſemens, & des évacuations par bas, très-abondantes, le tout accompagné de douleurs violentes de coliques; cette maladie attaquoit indiſtinctement les hommes & les femmes, & les conduiſoient aux portes de la mort; cependant il en périt peu ou même point de ceux que l'on ſaignoit plus ou moins, en proportion de leurs forces & de la violence des accidens, à qui on faiſoit obſerver une diete très-exacte, boire beaucoup de tiſane acidule, telle que la limonade, l'oſeille, ou le vinaigre mêlé avec beaucoup d'eau, & un peu de ſucre; les bains réuſſirent auſſi chez pluſieurs malades. On terminoit le traitement par des purgatifs, tels que la caſſe, la manne, & ſurtout les tamarins aiguiſés de quelques gros de ſel de Glauber, qu'il falloit répéter pluſieurs fois; mais il étoit néceſſaire de ne point ſe preſſer de purger, & d'attendre, pour le faire, que la bile coulât; car ſans cela, tous les accidens augmentoient.

On vit auſſi, dans le même tems, quelques fievres malignes, qui dépendoient de la même cauſe, & dont le traitement devoit conſéquemment remplir les mêmes indications, c'eſt-à-dire, diminuer la violence de la fievre par des ſaignées, employer en quantité des tiſanes acidules, ſoutenir quelquefois les forces par une décoction de

quinquina en tiſane, & prévenir par ce moyen la diſpoſition qu'avoient les humeurs à la putréfaction.

Dans le même tems, il y eut pluſieurs perſonnes attaquées d'apoplexies, la plupart mortelles, quelque prompts, & quelque appropriés que fuſſent les remedes qu'on employoit.

Les douleurs de tête, dont on a fait mention dans la ſaiſon précédente, continuoient, quoique moins violentes.

Il y avoit auſſi des éryſipeles, mais qui ne demandoient rien de particulier pour le traitement.

AUTOMNE. Quoique l'automne ait été doux & tempéré, il y a eu cependant beaucoup de fievres intermittentes, qui, quoiqu'accompagnées de ſymptômes aſſez graves, tels que mouvemens convulſifs, & un peu de délire, ont cédé cependant, avec aſſez de promptitude, à un traitement méthodique, c'eſt-à-dire, à des ſaignées & au quinquina purgatif.

Beaucoup de perſonnes périrent, les unes, en quelques heures, d'autres, en un ou deux jours, d'apoplexies; quelques-unes cependant en réchapperent, mais reſterent paralytiques.

On vit auſſi mourir pluſieurs perſonnes de catarres ſuffocans.

Il y eut beaucoup de perſonnes attaquées de toux violentes & opiniâtres, dans leſquelles les malades ne rendoient que des ſéroſités : quelques ſaignées, beaucoup de tiſane adouciſſante, étoient les ſeuls remedes qui réuſſiſſoient dans ces maladies, où l'on n'obſerva jamais cependant le degré de coction qu'on remarque ordinairement dans ces catarres.

Les éryſipeles continuoient ; cependant ils étoient moins fréquens, & moins conſidérables, & en général peu dangereux, pourvu qu'ils fuſſent traités par des Médecins (*a*).

On voyoit peu de petites-véroles & de rougeoles, excepté parmi les enfans, chez leſquels, en général, elles étoient peu fâcheuſes.

Les dévoiemens, maladie aſſez ordinaire dans cette ſaiſon, exiſtoient, ſur-tout parmi les pauvres, mais ſans aucun accident grave, & ſe diſſipoient promprement par une purgation, & l'uſage de quelques toniques.

ANNÉE 1734.

HIVER. Les toux opiniâtres, les catar-

(*a*) Je dis, *par des Médecins*, parce que l'expérience d'une aſſez longue pratique m'a appris que, ſur-tout dans les maladies épidémiques, le danger vient moins du mal, que du mauvais traitement.

res, quelques-uns même accompagnés de fievre & de friſſons, quelques pleuréſies ont été les ſeules maladies qui aient régné dans cette ſaiſon : elles cédérent aux remedes appropriés, tels que ſaignées, béchiques, doux inciſifs & diaphorétiques, le tout ſuivi de purgations pluſieurs fois répétées ; mais le froid ordinaire dans l'hiver, & les variations ſubites de l'air rendirent plus opiniâtres toutes ces maladies, qu'elles ne le ſont communément. Peu de malades périrent, mais quelques-uns furent tourmentés de douleurs vives à la tête.

PRINTEMS. Cette ſaiſon n'eut rien de remarquable, pour la température de l'air, qui fut, ſuivant l'uſage, ſur-tout dans ce pays-ci, mêlé de chaud & de froid, qui ſe ſuccédoient quelquefois aſſez promptement.

On ne vit d'autres maladies que des rhumes & des catarres plus ou moins longs & fâcheux, à raiſon de la délicateſſe plus ou moins grande des perſonnes qui en étoient attaquées.

ÉTÉ. Aux catarres & aux rhumes qu'on avoit obſervés au printems, & qui continuerent en été, ſe joignirent des coliques & des débordemens de bile : il y eut auſſi, mais en très-petit nombre, des fievres malignes. Les changemens du froid au chaud,

& du chaud au froid furent très-bruſques ; ce ſont vraiſemblablement ces variations ſubites qui furent la cauſe de ces coliques.

On vit peu de petites-véroles, & en général, accompagnées d'accidens peu fâcheux.

Au contraire, les rougeoles furent très-fréquentes ; la toux, ſymptôme ordinaire de cette maladie, étoit très-violente, très-longue & très-opiniâtre ; elle ne cédoit qu'au tems, quelques remedes qu'on employât : ceux qui réuſſirent le mieux furent le tartre ſtibié, & des purgatifs très-fréquemment répétés, un régime très-exact, & l'uſage du lait dans la convaleſcence.

On obſerva beaucoup d'éryſipeles, dont les progrès étoient très-rapides, & qui ſe terminoient par la ſuppuration ; quelquefois même on remarquoit quelques taches gangréneuſes, pour peu qu'on négligeât d'y apporter les ſecours convenables dans les commencemens. Ils conſiſtoient en ſaignées faites coup ſur coup, des lavemens, une boiſſon très-abondante, privation abſolue d'alimens ſolides, des bouillons très-légers, & ſi-tôt que l'on voyoit la maladie ceſſer de faire du progrès, les purgatifs, pris ſur-tout dans la claſſe des acidules, tels que les tamarins : ces remedes faits dès le commencement, éloignoient ordinairement toute eſpece de danger, & guériſſoient prompte-

ment. Mais lorſqu'on avoit affaire à des malades entêtés, qui s'oppoſoient à la précipitation ſalutaire des ſaignées, la maladie devenoit opiniâtre, & ſouvent dangereuſe, à raiſon principalement de la partie affectée.

J'ai eu fréquemment occaſion d'obſerver cette réſiſtance & ce peu de docilité, particuliérement chez les femmes, & ſur-tout chez celles du plus haut rang; auſſi pluſieurs en ont été les victimes, & toutes ont-elles été plus dangereuſement affectées.

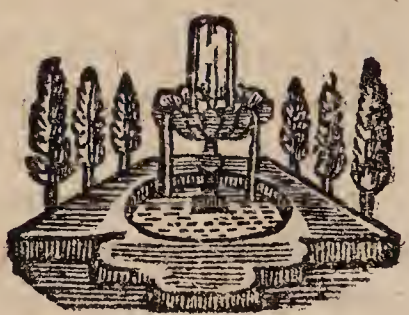
AUTOMNE. Toutes les ſaiſons de cette année ont été fort inégales, & celle-ci l'a été encore davantage; les vents, le froid, le chaud ſe ſuccédoient avec une rapidité ſi grande; & le changement étoit ſi prompt, que, dans la même journée, on éprouvoit ſouvent ces variétés; il y eut cependant rarement du tonnerre. Ces altérations bruſques & ſubites produiſirent beaucoup de douleurs de rhumatiſme, & de toux, chez les perſonnes dont la poitrine étoit délicate; ces maladies n'exigeoient rien de particulier dans le traitement; quelques ſaignées, & des purgatifs très-doux, ſouvent réitérés, étoient les ſeuls remedes qu'on devoit employer. Les éryſipeles continuoient; mais leur progrès étoit plus lent que dans la ſaiſon précédente; auſſi demandoient-ils

des ſecours moins prompts, quoique les mêmes.

Dans le même tems, à Verſailles, on obſerva des fievres continues, avec quelques ſymptômes de malignité; mais on devoit les attribuer plutôt à la mauvaiſe qualité des eaux, qu'à l'intempérie de l'air.

Vers la fin de cette ſaiſon, les ſoldats qui revenoient de l'*Allemagne*, & qui y avoient beaucoup ſouffert de toute maniere, furent preſque tous pris d'une fievre, qui ſe terminoit *heureuſement*, pour l'ordinaire, en 20 ou 21 jours. Les ſymptômes de cette fievre étoient une douleur de tête, ſouvent une ſtupeur, comme s'ils euſſent été ivres; leur pouls étoit inégal, leur reſpiration gênée, leurs forces abattues: ils étoient, pour la plus grande partie, ſourds; ils avoient des mouvemens convulſifs: quelquefois ils ſembloient cataleptiques, & ſouvent ces mouvemens duroient long-tems. Malgré leur épuiſement, il falloit les ſaigner du bras, du pied, de la gorge; mais les ſaignées ne devoient pas être ni trop amples, ni trop répétées: on leur faiſoit boire abondamment d'une tiſane acidule nitrée, &, toutes les trois heures, du tartre ſtibié, à petite doſe, mais mêlé avec des cordiaux, ſoit, en potion, ſoit en maniere d'apozèmes, où on ajoutoit de la thériaque. Vers la fin du traitement on leur

faiſoit prendre une tiſane fébrifuge purgative, dans laquelle on ajoutoit quelque cordial, ou quelque aromatique. Par ce traitement ils guérirent preſque tous, excepté ceux qui furent pris, en même tems, de dyſſenterie; car chez ceux-là, qui heureuſement furent en très-petit nombre, les ſaignées & les autres remedes ne firent rien; & ils périrent tous, au moins en très-grande partie; leurs inteſtins étoient tout gangrénés.



Observations Météorologiques. Juin 1764.

Jours du mois.	*Thermometre.*			*Barometre.*		
	A 6 h. du matin.	*A 3 h. du soir.*	*A 11 h. du soir.*	*Le matin. pouc. lig.*	*A midi. pouc. lig.*	*Le soir. pouc. lig.*
1	8	18	11	28 3 3/4	28 3 1/2	28 3/4
2	8	12 1/2	8	28 1	28 1 1/4	28 1 1/2
3	6 1/2	13 1/4	7 3/4	28 1 1/3	28 1 1/4	28 1
4	6 1/2	14	9	28 1 1/4	28 1 1/3	28 1 1/2
5	7 1/4	15	8	28 2	28 2 1/4	28 2 3/4
6	7	15 1/2	8 3/4	28 3	28 3	28 3 1/3
7	7 1/2	16	10 1/2	28 3 1/3	28 3	28 2 2/3
8	8	16	11 1/2	28 2	28 1/2	28
9	10 1/4	16	9 1/4	28 2 1/2	28 2 3/4	28 2 1/3
10	10 1/2	17	13	28 1 3/4	28 1 1/3	28 1 1/2
11	11 1/2	17 1/2	11	28 1 1/4	28 1	28 1 1/2
12	10	20	15 1/4	28 1 3/4	28 2 1/2	28 2 2/3
13	12	22	18	28 3	28 3 1/3	28 3 2/3
14	14	25	19	28 3 3/4	28 3 1/4	28 2 3/4
15	15 1/4	26	15 1/2	28 2 3/4	28 2 1/4	28 3
16	14	26 1/2	15 1/2	28 3	28 3	28 2 3/4
17	13	25 1/2	20	28 2 1/2	28 2	28 1 3/4
18	18	27 1/2	21	28 1 2/3	28 1 1/2	28 1 1/2
19	17	24 1/2	16	28 1 1/2	28 1 1/2	28 2 1/2
20	14	24 1/2	19	28 2 1/4	28 2 1/4	28 2
21	15 1/2	26	21	28 2	28 2	28 2
22	18	21	20	28 2	28 2 1/4	28 1 1/2
23	17	26	19	28 1 1/3	28 1 1/4	28 1
24	16	20	16 1/2	28 3/4	28 1/2	28
25	14	20 1/2	15 1/2	27 11 3/4	27 11 1/2	27 11
26	13 1/2	20	15	27 11 1/2	27 10 3/4	27 11 3/4
27	13	20	16	28 1/4	28	28 1/2
28	13 1/2	19 3/4	14	28 1	28 1 1/2	28 1 1/4
29	11 1/4	18 1/2	13 1/2	27 11	27 11 1/2	27 11 3/4
30	12 1/4	19	13	28	28 1 1/4	28 1 3/4

ETAT DU CIEL.

Jours du m.	La Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
1	N. ſerein, b.	O. beau, nuag.	Couvert.
2	N-N-O. cou. n.	N-O. nua. vent.	Nuag. vent.
3	N-O. n. vent.	N-O. vent, nua.	Nuages.
4	N. couvert.	N-O. cou. nua.	Nuages.
5	N. nuag.	O-N-O. nuag.	Nuages.
6	N-O. cou. nua.	N-N-O. nuag.	Nuages.
7	N. ſerein, b.	N-E. nuag.	Couvert.
8	S-E. b. nuag.	S. cou. pet. pl.	Vent, pluie.
9	O. couvert.	O. cou. pl. ven.	Vent, pluie.
10	O. v. nua. cou.	O. v. couv. pl.	Beau.
11	O-N-O. v. c. n.	O-N-O. v. b.	Beau.
12	N-O. beau.	N-O. beau.	Beau.
13	O. nuag. b.	O. beau.	Serein.
14	O-N-O. beau.	O. beau, ſer.	Serein.
15	O. ſer. beau.	O-N-O. ſer. b.	Serein.
16	N. ſerein.	N-E. ſerein.	Nuages.
17	E-N-E. ſer. b.	N-E. beau.	Serein.
18	S-S-E. ſerein.	S-E. ſerein.	Serein.
19	N. ſer. beau.	N. ſerein.	Beau.
20	N. ſer. beau.	N. beau.	Serein.
21	N-O. beau.	N-E. beau.	Nuages.
22	S-E. b. our. c. v. tonn. pluie.	S. gr. v. tonn. écl. for. ond.	Nuages.
23	S. nua. écl. ton. gr. pl. nuag.	O. pl. écl. tonn.	Nuages.
24	O. c. gr. pl. ton.	S-O. nua. p. pl.	Couvert.
25	S-O. cou. nua.	S-O. couv.	Beau.
26	S. c. f. ond n.	S-O. beau.	Beau.
27	S-O. beau.	S-E. b. nuag. écl. tonn. pl.	B. écl. tonn. pluie.
28	S-O. vent, nuag.	S-O. gr. v. nuag. ond.	Gr. v. nuag. ond.
29	S-O. gr. v. nua.	S-O. gr. v. n. on.	Nuages.
30	S-O. b. v. nua.	S-O. beau.	Beau.

La plus grande chaleur marquée par le thermometre pendant ce mois a été de 27 $\frac{1}{2}$ degrés au-deſſus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur a été de 6 $\frac{1}{2}$ degrés au-deſſus de ce même terme: la différence entre ces deux points eſt de 21 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 3 $\frac{3}{4}$ lignes, & ſon plus grand abaiſſement de 27 pouces 10 $\frac{1}{2}$ lignes: la différence entre ces deux termes eſt de 5 $\frac{1}{4}$ lignes.

Le vent a ſoufflé 7 fois du N.
4 fois du N-E.
1 fois de l'E-N-E.
4 fois du S-E.
1 fois du S-S-E.
3 fois du S.
7 fois du S-O.
8 fois de l'O.
4 fois de l'O-N-O.
6 fois du N-O.
2 fois du N-N-O.

Il a fait 18 jours beau.
10 jours ſerein.
19 jours des nuages.
12 jours couvert.
10 jours de pluie.
10 jours du vent.
4 jours des éclairs & du tonnerre.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Juin 1764.

Les affections catarrales qui avoient paru ſe calmer dans le commencement du mois, ſe ſont renouvellées vers la fin. On a vu un grand nombre de perſonnes attaquées de maux de gorge, & de rhumes plus ou moins rebelles, qui ont exigé le même traitement que dans le mois précédent.

On a obſervé auſſi des fievres intermittentes, ſur-tout des fievres tierces, pour leſquelles, après avoir fait précéder les remedes généraux, on a dû avoir recours aux délayans & aux doux laxatifs, tels que des apozèmes avec les plantes de la famille des chicoracées, aiguiſés avec quelque ſel neutre. Ces remedes ont ſuffi dans la plupart des malades; mais dans ceux où les accès ſe ſont prolongés au-delà du ſeptieme, on a dû avoir recours au quinquina.

Quelques perſonnes ont été priſes de dévoiemens, qui n'ont eu preſqu'aucune ſuite.

Observations Météorologiques faites à Lille au mois de Mai 1764 ; par M. BOUCHER, Médecin.

Nous avons eu, ce mois, ce qui eſt rare dans ce climat, des chaleurs aſſez vives. Dès le 4 le thermometre s'eſt porté au terme de 17 à 18 degrés au-deſſus de celui de la congélation ; & le 7 & le 8 il s'eſt élevé à 21 degrés. Le tems s'eſt refroidi, vers le milieu du mois, au point que, pendant deux ou trois jours, le thermometre n'a pas monté au-deſſus du terme de 8 degrés : mais le 23, le 24 & le 25 il s'eſt porté encore au terme de 21 degrés, & même au-deſſus.

Il y a eu peu de pluie ce mois : elle n'a été remarquable que le premier, & trois ou quatre jours, vers le milieu du mois ; auſſi le mercure, dans le barometre, a-t-il été obſervé plus ſouvent au-deſſus du terme de 28 pouces, qu'au-deſſous de ce terme.

Les vents ont été *Sud*, la premiere moitié du mois, & *Nord* l'autre moitié.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 21 $\frac{1}{2}$ degrés au-deſſus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de 7 degrés

au-dessus de ce terme : la différence entre ces deux termes est de 14 ½ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 2 ½ lignes ; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 6 lignes : la différence entre ces deux termes est de 8 ½ lignes.

Le vent a soufflé 7 fois du Nord.
7 fois du Nord vers l'E.
2 fois de l'Est.
3 fois du Sud vers l'Est.
5 fois du Sud.
8 fois du Sud vers l'Ou.
5 fois de l'Ouest.
3 fois du N. vers l'Ou.

Il y a eu 21 jours de tems couvert ou nuageux.

10 jours de pluie.
1 jour de grêle.
1 jour de tonnerre.
3 jours de brouillard.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de Mai 1764, *par M.* BOUCHER.

Les chaleurs prématurées ont causé nombre d'apoplexies, & des maladies aiguës de poitrine : les coliques, avec diarrhée, en ont été plus répandues, ainsi que les fievres accompagnées d'éruptions cutanées, suite naturelle du développement trop subit du sang.

Quant aux apoplexies, je ne me ſouviens point, depuis près de 30 ans que je pratique la médecine, les avoir vu auſſi communes, & ſur-tout dans le menu peuple; peu cependant en ſont morts, mais beaucoup ſont reſtés hémiplégiques. Les maladies de poitrine étoient des péripneumonies & des pleuréſies, vraies & fauſſes; les crachats ſanguinolens ont ſouvent accompagné la vraie pleuropneumonie; dans l'un & l'autre cas, le point de côté ne cédant point aux remedes ordinaires, j'ai très-ſouvent réuſſi à l'emporter avec un véſicatoire appliqué ſur la partie malade: dans la péripneumonie rebelle les véſicatoires appliqués aux jambes ont ſouvent auſſi paré le dépôt dont les malades ſe trouvoient menacés. Il y a eu auſſi des fievres péripneumoniques, portant l'empreinte de la fievre double-tierce continue, & dans quelques-uns avec un caractere de malignité: celles-ci ſe terminoient d'une maniere funeſte en peu de tems, lorſque le Médecin n'étoit pas bien ſur ſes gardes.

Quant aux fievres, avec éruption, c'étoit, dans la plupart, une eſpece de fievre pétéchiale, ou miliaire rouge, le plus ſouvent maligne, qui régnoit ſur-tout chez les pauvres, tant à la campagne qu'à la ville; en général, l'éruption cutanée n'a pas été

obſervée critique, ſi ce n'eſt dans un canton de la campagne, où ayant été député avec M. Dehenne, mon confrere, nous avons obſervé que l'éruption miliaire, partie blanche, & partie rouge, étoit critique. La petite-vérole s'eſt encore étendue ce mois; mais elle n'a pas été fâcheuſe, même parmi les adultes. J'ai vu auſſi quelques rougeoles.

LIVRES NOUVEAUX.

Les plus nouvelles Découvertes dans le regne végétal, ou Obſervations microſcopiques ſur les parties ſecretes de la génération des plantes renfermées dans leurs fleurs, & ſur les inſectes qui s'y trouvent; à quoi on a ajouté quelques eſſais ſur le germe, & un appendice d'obſervations mêlées, avec quantité de figures en taille-douce, gravées & enluminées par le ſoin de l'Editeur; le tout décrit & peint exactement d'après nature par *Guill. Fred.* Baron de Gleichen, dit *Ruſworm*, Seigneur, &c. traduit de l'Allemand en François, par *Mathieu Verdier de la Blaquiere*, Conſeiller actuel à la Chambre Provinciale de Bayreuth, aux dépens de *J. Chriſtof Keller*, Peintre. A Nuremberg, chez *Delaunoy*, 1763, *in-fol.* en Allemand & en François.

A new and accurate Syſtem of Natural

hiſtory by R. Brookes, *Med. D. author of the general Practice of Phyſic.* C'eſt-à-dire : Nouveau Syſtême d'hiſtoire naturelle ; par M. *R. Brookes*, Docteur en médecine, Auteur de la Pratique générale de médecine. A Londres, chez *Newbery*, 1763, *in*-12, 6 vol.

Antonii de Haen, *S. C. R. A. Majeſtatis Conſiliarii & archiatri necnon Medicinæ in Univerſitate Vindobonenſi Profeſſoris primarii, Ratio medendi in noſocomio practico, Tomus IV, partem octavam complectens : acceſſere ejuſdem Auctoris de febrium diviſionibus Tractatus & de hœmorroïdibus libellus.* C'eſt-à-dire : Méthode curative employée dans l'hôpital de pratique ; par M. *Ant. de Haen*, Conſeiller & Médecin de S. M. C. R. A. & Profeſſeur de pratique dans l'Univerſité de Vienne en Autriche, Tome IV, contenant la huitieme partie, à laquelle on a joint un Traité de la Diviſion des fievres, & un petit livre ſur les hémorrhoïdes ; publiés par le même Auteur. A Paris, chez *Didot* le jeune, 1764, *in*-12.

Pieces concernant l'Opération de la taille, par *Claude-Nicolas le Cat.* Premier recueil, qui traite principalement de cette opération pratiquée ſur les femmes ; des avantages de la dilatation ménagée ; du danger imminent des grandes inciſions au corps de la veſſie ;

de l'abus des canules, & autres points importans, discutés par des pieces polémiques contradictoires. A Rouen, chez *Dumesnil*, 1749, *in*-8°.

Second recueil, qui contient la description de plusieurs lithotomes composés ; celle d'une tenette à briser la pierre ; celle des diverses situations des pierreux dans l'opération de la taille, leurs avantages & leurs inconvéniens, discutés par des critiques réciproques, où se trouve la Réponse aux derniers écrits de l'Anonyme, Auteur du recueil *in*-12 des pieces importantes sur l'opération de la taille, faite avec le lithotome caché. A Rouen, chez *Dumesnil*, 1752, *in*-8°.

Troisieme recueil, contenant cinq Lettres en réponse au tome second du recueil de Frere *Côme*, avec une sixieme Lettre sous le titre de *Remarques sur quelques endroits des Journaux, concernant l'opération de la taille.* A Rouen chez *Dumesnil*, 1753, *in*-8°. Ces trois recueils, qui n'avoient pas encore été mis en vente, quoiqu'imprimés depuis très-long-tems, se trouvent actuellement à Paris, chez *Didot* le jeune.

Dictionnaire domestique portatif, contenant toutes les connoissances relatives à l'économie domestique & rurale, où l'on détaille les différentes branches de l'agriculture ; la maniere de soigner les chevaux ;

celle de nourrir & de conſerver toute ſorte de beſtiaux ; celle d'élever les abeilles, les vers à ſoie, & dans lequel on trouve les inſtructions néceſſaires ſur la chaſſe, la pêche, les arts, le commerce, la procédure, l'office, la cuiſine, &c. ouvrage également utile à ceux qui vivent de leurs rentes, ou qui ont des terres, comme aux Fermiers, aux Jardiniers, aux Commerçans & aux Artiſtes ; par une Société de gens de lettres. A Paris, chez *Vincent*, 1762-1764, *in*-8°, 3 vol. Prix relié 13 livres 10 ſols.

Recherches ſur quelques points d'Hiſtoire de la médecine, qui peuvent avoir rapport à l'Arrêt de la Grand'Chambre du Parlement de Paris, concernant l'Inoculation, & qui paroiſſent favorables à la tolérance de cette opération. A Liege ; & ſe trouve à Paris, chez *Caillau*, 1762, *in*-12, 2 vol.

TABLE.

EXTRAIT du recueil des Mémoires de Chymie, contenus dans les Actes de l'Académie d'Upsal, & dans les Mém. de l'Acad. de Stockholm, p. 99
Observation sur une Fievre de lait, à la suite d'un dépôt laiteux. Par M. Planchon, *Médecin*, 112
——*Sur un Cholera-morbus.* Par M. Renard, *M.* 119
——*Sur des accidens survenus à la suite d'une Hernie, avec étranglement.* Par M. Bonnard, *Chir.* 124
Lettre de M. Roze, *Chir. sur une fille de quatre ans, réglée depuis trente mois ; & sur une Religieuse à laquelle ses regles ont reparu à l'âge de 72 ans*, 134
Observations sur un Cancer de l'œil, & sur une maladie singuliere. Par M. Martin, *Chirurg.* 140
Lettre sur une Plaie de la gorge. Par le même, 148
Observation sur une Plaie singuliere de la face. Par M. le Roi, *Chirurgien*, 151
Lettre de M. Beaussier, *Chirurg. sur les inconvéniens qui résultent de l'usage des spiritueux dans les plaies d'armes à feu*, 154
Observation sur un Ulcere gangréneux, à la vessie. Par M. Desgenests, *Chirurgien*, 159
——*Sur une Plaie de tête.* Par M. Bayle, *Chir.* 165
Observations sur les Maladies épidémiques qui ont régné à Paris, depuis 1707 *jusqu'en* 1747.
Année 1733, 169
Année 1734, 175
Observations météorologiques faites à Paris pendant le mois de Juin 1764, 181
Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de Juin 1764, 184
Observations météorologiques faites à Lille pour le mois de Mai 1764. Par M. Boucher, *Méd.* 185
Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois de Mai. Par le même, 186
Livres nouveaux, 188

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de Clermont, Prince du Sang.

Par M. A. Roux, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Membre de l'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux, & de la Société Royale d'Agriculture de la Généralité de Paris.

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis filia. *Bagl.*

SEPTEMBRE 1764.

TOME XXI.

A PARIS,

Chez Didot le jeune, Imprimeur-Libraire, Quai des Augustins.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

SEPTEMBRE 1764.

EXTRAIT.

Traité des Affections vaporeuses des deux sexes, où l'on a tâché de joindre à une théorie solide, une pratique sûre, fondée sur des observations; par M. POMME fils, Docteur en médecine de l'Université de Montpellier, résidant à Arles en Provence. A Lyon, chez Benoît Duplain 1763, *in*-12.

IL y a près de quatre ans que M. Pomme fils publia, sur les Affections vaporeuses des deux sexes, un Essai, dont feu M. Vandermonde rendit compte dans le Journal de Médecine du mois de Mars 1761. Il redonne aujourd'hui ce même ouvrage, considérablement augmenté. Il y a non-seulement beau-

coup mieux développé ſes idées ; mais encore il les a accompagnées d'un très-grand nombre d'obſervations nouvelles, qui tendent de plus en plus à démontrer l'excellence de la méthode curative qu'il propoſe.

On déſigne, ſous le nom d'affections vaporeuſes, un genre de maladies, qu'on a regardées pendant long tems comme l'effet de vapeurs qu'on croyoit s'élever des parties inférieures, vers le cerveau. Aujourd'hui que la phyſique du corps humain eſt mieux connue, on convient que ces maladies ont leur ſiege dans le ſyſtême nerveux ; c'eſt en effet ce que démontrent les déſordres dans les mouvemens, ſoit volontaires, ſoit ſpontanés, dans les ſenſations & dans l'imagination qui les accompagnent dans ceux qui en ſont attaqués ; on ne s'accorde pas auſſi parfaitement ſur la diſpoſition particuliere des nerfs qui les produit : ce qui vient de ce qu'on n'a pas encore d'idée bien diſtincte de la maniere dont ils agiſſent. Mais comme on reconnoît généralement qu'ils ont beſoin d'être arroſés continuellement par une humeur tenue & lubréfiante, qui entretient leur ſoupleſſe, & les rend plus ou moins propres à exercer leurs fonctions, on eſt obligé de convenir que ces fonctions doivent être dérangées, toutes les fois qu'ils ſont privés de cette humeur lubréfiante. C'eſt au défaut de cette humeur,

& au deſſéchement des nerfs, qui en eſt la ſuite, que M. Pomme croit pouvoir attribuer tous les phénomenes qui accompagnent les affections vaporeuſes, tant dans les hommes, que dans les femmes ; & il ne regarde les engorgemens & les obſtructions des viſceres, que comme les effets concomitans de la même cauſe, qui produit le deſſéchement des nerfs. En conſéquence de cette idée, il a cru devoir ſubſtituer à l'uſage de tous les remedes ſtimulans, avec leſquels le commun des Praticiens a combattu juſqu'ici ce genre de maladies, celui des bains, des délayans & des adouciſſans. Nous n'entrerons pas dans un plus long détail ſur les cauſes, ni ſur la cure des affections que M. Pomme propoſe ; elles ont été déjà expoſées, par M. Vandermonde, dans l'Extrait cité. Nous nous contenterons de faire connoître les obſervations que notre Auteur rapporte pour appuyer ſa doctrine ; c'eſt la partie la plus conſidérable & la plus précieuſe de ſon ouvrage.

M. Pomme a diſtribué ces obſervations en trois claſſes ; celles qui ont pour objet les vapeurs hyſtériques, celles qui contiennent l'hiſtoire des vapeurs hypocondriaques, enfin les vapeurs qu'il appelle compliquées. Entrons en matiere.

La premiere de ces obſervations, que l'Auteur avoit déjà publiée avant qu'elle ne

parut dans ſon Eſſai, n'eſt pas moins ſinguliere, par les ſymptômes affreux & bizarres dont la perſonne qui en fait l'objet étoit affligée, que par la cure que M. Pomme en a faite. Une fille de dix-neuf ans, d'un tempérament bilieux & ſanguin, fut attaquée, au gros orteil du pied droit, d'une douleur à laquelle ſuccéderent des foibleſſes qui firent recourir aux cordiaux; leur uſage fut ſuivi de convulſions affreuſes, que la moindre choſe réveilloit. La ſaignée arrêta ces déſordres, mais jetta la malade dans le délire, & dans une hémiplégie qui occupoit tout le côté droit: on eut recours aux bains, qui diſſiperent le délire. Dans la ſuite, elle tomba dans des paroxyſmes accompagnés des ſymptômes les plus effrayans; elle étoit plongée dans un aſſoupiſſement léthargique, dont rien ne pouvoit la tirer, mais qu'un ſaignement de nez copieux fit ceſſer: ſa langue fut dépouillée de ſon épiderme & devint paralytique. Elle fut huit ans dans cet état; on étoit obligé de la ſaigner chaque mois; ce qui lui procuroit conſtament un délire & des convulſions affreuſes; c'eſt dans ces circonſtances que M. Pomme ſe chargea de la traiter. Il lui étoit ſurvenu une éruption ſemblable à la rougeole, avec de la fievre; ce qui l'engagea à la faire ſaigner; mais à peine la veine fut-elle ouverte, que les facultés de l'oreille,

du nez, de la bouche & de la langue lui furent ravies par des convulsions qui agiterent tout le côté droit. Il eut recours aux bains & à l'eau de poulet, pour calmer ces accidens. Le douzieme jour de leur usage on entendit des éclats très-douloureux dans les intestins, peu de tems après dans la cuisse; M. Pomme les compare au froissement d'un parchemin. Le lendemain, le bras en éclatant, commença à se mouvoir contre les parois de la baignoire : au sortir du bain, sa cuisse & son bras, quoiqu'encore paralysés, étoient devenus flexibles. Mais il survint un délire des plus singuliers ; elle peignoit & brodoit, avec une dextérité incroyable, avec la main gauche, la droite étant paralysée; elle faisoit des vers, où l'on remarquoit autant de vivacité que de délicatesse. L'été suivant il survint un nouveau symptôme, non moins singulier que les précédens. Le sang, qui n'avoit plus son issue par la matrice, se fit jour par l'œil & les vaisseaux cutanés du crâne, de l'oreille, du nez, du nombril, du jarret & du pied, du côté paralysé. M. Pomme employa, contre cette hydre, qui sembloit se reproduire continuellement sous de nouvelles faces, des glaçons, qu'il lui faisoit mettre dans la bouche, & des bains de dix ou douze heures par jour, pendant dix mois entiers. Les convulsions & le délire cesserent, mais les regles ne

revenoient pas. Il saisit le moment où elles auroient dû paroître, pour plonger la malade dans le bain; l'effet en fut si prompt & l'évacuation si abondante, que l'eau du bain en fut teinte. L'harmonie du violon acheva de rétablir les fonctions du cerveau, de l'œil, de la mâchoire, de l'oreille & du nez; & les rudes secousses d'une voiture rendirent aux bras & aux jambes paralysés la liberté de leurs mouvemens. Cette malade jouit, pendant un an, de la santé la plus parfaite en apparence. Au bout de ce tems il lui survint une suppression d'urine, que rien ne put soulager. Il fallut de toute nécessité avoir recours à la sonde, pour écarter des corps étrangers qui mettoient obstacle à son écoulement. Les urines devinrent bourbeuses; elles charierent des graviers & des morceaux de membranes; les douleurs augmenterent : il se présenta au passage une pierre, dont on favorisa la sortie par tous les moyens que l'art fournit; elle sortit enfin, enveloppée d'un kiste; la membrane interne de la vessie, celle de l'uretere droit s'exfolierent : il en fut de même d'une grande partie du canal intestinal & de l'œsophage: malgré tous ces accidens, la malade recouvra une santé que rien n'a altérée depuis.

Pour faire mieux sentir la supériorité de sa méthode sur celle qu'on suit le plus communément, M. Pomme a inséré, à la suite

de cette obſervation, l'hiſtoire d'une maladie ſpaſmodique, publiée dans le Journal de Médecine du mois de Juillet 1761, pag. 20 : nous y renverrons nos Lecteurs. Il y a joint celle d'une Dame d'Arles, qui, ayant été attaquée de vapeurs hyſtériques, ne fut traitée qu'avec des cordiaux & des élixirs, & mourut à la fin ſcorbutique, comme celle qui fait l'objet de l'hiſtoire inſérée dans le Journal de Médecine.

La colique hyſtérique, c'eſt-à-dire celle qui reconnoît pour cauſe le dérangement du flux menſtruel, fait le ſujet de la ſeconde obſervation. » L'application d'un linge » trempé dans l'eau froide, dit M. Pomme, » ſur toute la capacité de l'abdomen, & » renouvellée auſſi ſouvent qu'il le faut, » pour le maintenir dans une certaine froi- » dure, une copieuſe boiſſon d'eau froide, » & des lavemens froids très-fréquens, ſont » les ſeuls ſpécifiques que je connoiſſe, pour » appaiſer les douleurs & pour provoquer en » même-tems le flux menſtruel, d'où dépend » toute la cure. « Il rapporte les autorités d'Amatus & de Zacutus Luſitanus, de Septalius, de Frédéric Hoffmann, & de Baglivi, qui ont propoſé les mêmes moyens pour guérir cette maladie ; il y ajoute l'hiſtoire de deux perſonnes guéries par cette méthode, l'une deſquelles avoit employé inutilement les ſai-

gnées, les remedes adouciſſans & les narcotiques ; des fomentations froides ſur l'abdomen, rétablirent l'écoulement des regles ; mais il fallut les continuer pendant tout le tems qu'elles coulerent.

Les ſuffocations & les hémorragies hyſtériques, c'eſt-à-dire produites par le dérangement des regles, ne demandent, ſelon notre Auteur, d'autres ſecours que le bain des pieds dans l'eau froide, les bains continués pendant long-tems, & ſoutenus pendant cinq ou ſix heures de ſuite, ou même davantage. Il appuie cette méthode de quatre obſervations, dans leſquelles elle a réuſſi.

Le ſang menſtruel, dérangé dans ſon cours, ne ſe porte pas ſeulement à la poitrine ; on le voit pour le moins auſſi ſouvent refluer vers la tête, & y produire des épilepſies qui ſont toujours périodiques, & ſurviennent principalement vers le tems des regles ; il produit auſſi le délire maniaque. Une Demoiſelle de dix-huit ans, d'un tempérament ſanguin & mélancolique, fut tout-à-coup attaquée, à l'approche de ſes regles, d'un aſſoupiſſement léthargique, pour lequel on la ſaigna, & ce ſymptôme s'évanouit. Au période ſuivant, l'aſſoupiſſement reparut avec beaucoup plus de force : on la ſaigna deux fois, enſuite on la livra aux ſeuls efforts de la nature ; l'aſſoupiſſement périodique aug-

menta à chaque retour des regles ; il lui succéda un délire qui augmenta à son tour à tous les périodes, au point que cette infortunée, délaissée des Médecins, devint tout-à-fait maniaque & furieuse. M. Pomme la fit plonger dans le bain, où on la retint pendant douze heures la premiere fois ; sa voix enrouée par les cris, s'éclaircit & devint naturelle : elle consentit à prendre des alimens. Huit heures de bain par jour, l'application constante d'un linge trempé dans l'eau froide, renouvellée à chaque instant, emporterent le délire, dans l'espace de deux mois. Les regles reparurent alors, & la malade fut entiérement rétablie ; elle eut une rechute, sans qu'on pût trop découvrir ce qui y avoit donné lieu : les mêmes remedes rétablirent une seconde fois sa santé.

Tous les nerfs sont également exposés aux spasmes hystériques. La femme d'un Savetier, vaporeuse à l'excès, fut saisie, à la fin d'une grossesse, d'une douleur aux dents des plus cruelles ; elle fut saignée & resaignée en conséquence : elle eut recours aux narcotiques les plus puissans, & aux remedes les plus vantés ; ils furent sans succès. Les suites de sa couche, qui se passerent très-bien, ne la délivrerent pas de ses douleurs : elle se fit arracher cinq dents, sans se trouver soulagée ; à la fin on s'adressa à M. Pomme, qui lui prescrivit les bains tiedes, plusieurs

lavemens, & qui lui fit laver la bouche avec de l'eau fraîche & quelques gouttes de vinaigre, ce qui calma les douleurs. La femme d'un Apothicaire fut délivrée, par l'uſage des bains tiedes, d'une douleur ſemblable & d'une perte. Une femme âgée de trente-cinq ans, d'un tempérament robuſte & ſanguin & qui n'avoit jamais été bien réglée, étoit travaillée d'un vomiſſement hyſtérique ſi violent, qu'elle rejettoit tout liquide, avec des efforts ſi affreux, qu'ils amenoient le ſang avec eux. On eut recours à une potion hyſtérique, dans laquelle entroit la teinture de caſtor & le laudanum liquide; ſon uſage fut ſuivi d'une difficulté d'avaler invincible : les bains la mirent, en ſept jours de tems, en état d'avaler & la rétablirent à la fin entiérement. Une jeune Religieuſe, d'un tempérament bilieux & ſanguin, & d'une conſtitution des plus robuſtes, fut attaquée ſubitement (après les chaleurs exceſſives de l'été, & après avoir fait un uſage des plus immodérés de café) d'une cardialgie des plus cruelles, avec des évanouiſſemens convulſifs : on eut recours aux cordiaux; les évanouiſſemens devinrent plus fréquens, ils diſparurent à la fin par l'effet de deux lavemens froids. La cardialgie revint avec une nouvelle force, accompagnée de coliques, de hoquets, de borborygmes, de vomiſſemens,

&c. La tiſane de poulet, que la malade préfere à toute autre boiſſon, lui procura le ſixieme jour une diarrhée bilieuſe, qui fit ceſſer tous les accidens.

Une fille de dix-huit ans, d'un tempérament bilieux & très-ardent, fut attaquée, à l'arrivée de ſes regles, d'une colique hyſtérique & convulſive, qui fut ſuivie d'une tenſion douloureuſe au ventre, de ſuffocation & d'autres ſymptômes hyſtériques. Elle fut ſaignée pluſieurs fois du bras & du pied, ſans en être ſoulagée. Il ſurvint une inſomnie & une perte d'appétit, telle qu'elle reſta, pendant des tems conſidérables, ſans prendre aucun aliment : elle maigrit ; & au retour périodique de ſes regles il ſurvint des crachemens de ſang, & des vomiſſemens très-conſidérables, joints à une foule d'autres accidens hyſtériques. Huit mois s'écoulerent dans cet état : à ces différens ſymptômes ſe joignit une ſuppreſſion totale des urines & des ſelles. M. Pomme, qui fut appellé pour lors, fit ſonder la malade ; mais on ne trouva jamais une goutte d'urine dans la veſſie. Ce ſymptôme lui parut provenir de la ſéchereſſe du ſang, d'où il ne ſe ſéparoit point d'urine ; en conſéquence il lui preſcrivit les bains tiedes : au bout d'un mois elle rendit dans l'eau une quantité d'excrémens très-fétides, avec des vers & des grumeaux de ſang, mais ſans urine. Elle continua de

faire usage de ces mêmes bains pendant deux mois entiers, sans en ressenti aucun effet. Pendant cet espace de tems elle prit deux lavemens par jour, sans en rendre aucun. Sa boisson fut toujours composée d'eau de poulet : elle fit usage de plusieurs apozèmes laxatifs & rafraîchissans, de potions huileuses, & ne se nourrit que des alimens les plus humectans. M. Pomme imaginant, comme on étoit alors en été, que la transpiration naturelle emportoit la matiere des urines, substitua les bains froids aux tiedes ; le succès le plus complet suivit leur usage ; les fonctions de cette fille se rétablirent par degrés & elle guérit parfaitement.

Un des morceaux qui mérite le plus d'attention dans l'ouvrage de M. Pomme, c'est ce qu'il dit des fievres spasmodiques. De tout tems les Médecins ont reconnu une espece de fievre qu'ils ont distinguée de celles qui sont produites par la dépravation de quelque humeur, & qu'ils ont pour cette raison appellée *non-humorale*. En effet, si la fievre n'est que l'accélération du pouls, ou, ce qui est la même chose, du mouvement du sang, produite par quelque *stimulus* plus fort que celui qui a coutume d'exciter les mouvemens du cœur & des arteres, il est bien évident que ce mouvement sera également accéléré, si la sensibilité de ces organes augmente, quoique le stimulus soit tou-

jours le même : or c'eſt le cas des femmes hyſtériques, & des hommes hypocondriaques. On ſait que chez eux la ſenſibilité eſt portée au dernier période. La cure de cette fievre demande donc des ſecours différens de ceux qu'exigent les fievres humorales, c'eſt-à-dire, qu'on bannira les ſaignées, les purgatifs & tous les ſtimulans, pour n'employer que les remedes les plus propres à diminuer la ſenſibilité, tels que les adouciſſans, les humectans, les bains : ce ſont les moyens que M. Pomme propoſe, après les avoir employés avec ſuccès ; moyens qu'Hippocrate, Galien, Celſe, Alexandre de Tralles, avoient déjà indiqués.

M. Pomme démontre, par une foule d'autres obſervations que les bornes que nous ſommes forcés de nous preſcrire, ne nous permettent pas de rapporter, l'efficacité de la même méthode dans les affections hypocondriaques ; le flux hémorrhoïdal exceſſif ou ſupprimé ; la jauniſſe hypocondriaque, qu'il faut bien ſe donner de garde de confondre avec celle qui dépend d'un engorgement primitif du foie ; dans la toux convulſive, dans le vomiſſement, le hoquet, les aigreurs & les rapports, l'hémiplégie ſpaſmodique, que M. Hoffmann paroît avoir connu le premier, &c. Il prouve très-bien auſſi, & toujours par des obſervations &

des expériences, que toutes les fois qu'il y a quelque choſe de vaporeux, compliqué avec la fievre putride, & même intermittente, la vérole, les écrouelles, l'affection ſcorbutique, la leucophlegmatie, la tympanite, les pertes blanches & rouges, la ſuppreſſion des lochies, il eſt eſſentiel d'aſſocier les délayans, les humectans & les adouciſſans aux remedes appropriés à chacune de ces maladies. Si tant d'obſervations ne levent pas tous les doutes qu'on pourroit former ſur la généralité de la théorie que M. Pomme propoſe, elles paroîtront certainement plus que ſuffiſantes pour conſtater l'efficacité de la méthode avec laquelle il combat ce genre de maladies. Nous croyons même que tous les Médecins éclairés lui donneront la préférence ſur les remedes anti-ſpaſmodiques, anti-hyſtériques & anti-hypocondriaque, les plus vantés, en faveur deſquels il ſeroit difficile de raſſembler un auſſi grand nombre de faits, & auſſi concluans que ceux dont M. Pomme a enrichi ſon livre.

EXTRAIT.

La Juriſprudence particuliere de la Chirurgie en France, ou Traité hiſtorique & juridique des établiſſemens, réglemens, police, devoirs, fonctions, honneurs, droits, privileges des Sociétés de Chirurgie & de leurs Suppôts; avec les devoirs, fonctions & autorité des Juges à leur égard; par M. VERDIER, Docteur aggrégé au Collége Royal des Médecins de Nanci, & Avocat en la Cour du Parlement de Paris. A Alençon; & ſe vend à Paris, pour l'Auteur, chez d'Houry & Didot *le jeune*, 1764, *in*-8°, 2 *vol.*

On a pu voir, dans l'Avis particulier que nous avons inſéré dans notre Journal du mois de Juillet dernier, les raiſons qui ont déterminé M. Verdier à publier cette *Juriſprudence particuliere de la Chirurgie en France*, avant *la Juriſprudence particuliere de la Médecine*, qui auroit dû ſuivre naturellement les deux volumes qu'il avoit déjà donnés. Il y traite, 1° de la juriſdiction du premier Chirurgien du Roi, ſur la chirurgie & la barberie, avec la relation qui eſt entre ces deux arts; 2° de l'établiſſement & gouvernement de la Communauté des Chirurgiens de Paris; 3° de l'établiſſement & gouvernement de l'Aca-

démie royale de chirurgie de Paris ; 4° de l'établiſſement & gouvernement des Communautés des Chirurgiens de province ; 5° de la ſubordination des corps de chirurgie à ceux de médecine ; 6° des droits & privileges des Sociétés de chirurgie, & des Chirurgiens ; 7° des Profeſſeurs & Démonſtrateurs en chirurgie ; 9° des aggrégations aux communautés des Chirurgiens ; 10° de ce qui concerne les Accoucheurs & Sages-femmes ; 11° des autres Artiſtes particuliers à la chirurgie ; 12° des veuves des Chirurgiens, & des Chirurgiens qu'on appelle *privilégiés* ; 13° de la police de la chirurgie ; 14° enfin des devoirs de ceux qui exercent la chirurgie. Dans l'impoſſibilité où nous mettent les bornes que nous ſommes obligés de nous preſcrire, d'entrer dans un détail ſuffiſant ſur chacun de ces objets, nous choiſirons un ou deux articles, dont nous donnerons une idée ſuffiſante pour convaincre nos Lecteurs, que M. Verdier n'a pas traité avec moins de ſoin cette partie de ſa Juriſprudence, que celle dont nous avons déjà rendu compte. Nous choiſirons, pour cet effet, les premiers, comme les plus eſſentels.

Il n'y a guere plus d'un ſiecle, ſelon M. Verdier, qu'on a mis en France, ou, pour mieux dire, dans toute l'Europe, de la diſtinction entre un Chirurgien & un Bar-

bier. La chirurgie & la barberie conſtituoient une ſeule profeſſion ; & les traces de celle-ci ſont auſſi anciennes que celles qui nous reſtent de la chirurgie. Lors du renouvellement des Sciences en France, l'aggrégation des Médecins aux Univerſités ne leur permit pas d'aſſocier ces exercices avec leurs fonctions. Delà, la chirurgie devint un champ abandonné à tous ceux qui voulurent en faire le partage. Les Barbiers s'emparerent de ſes fonctions, qui alors peu relevées, peu difficiles & peu nombreuſes, paroiſſoient aſſez quadrer avec celles de la barberie ; mais il y eut, dès ces premiers tems, quelques hommes appliqués aux ſeules fonctions de la chirurgie, qui jetterent les fondemens de la ſociété des Chirurgiens de Paris. Les uns ni les autres n'avoient d'autres loix que leur volonté. Les abus qui ſuivirent cette liberté obligerent nos Rois, d'un côté, d'unir ceux qui ne s'occupoient que de la chirurgie à Paris, en une confrérie ou communauté : de l'autre, à commettre leurs premiers Barbiers pour chefs de la barberie & chirurgie, réunies dans toutes les terres de leur obéiſſance. La perfection de la chirurgie ayant multiplié les fonctions de ceux qui l'exerçoient, les Barbiers furent admis à l'exercice entier de cet art, ſans aucune reſtriction. La communauté des Chirurgiens de Saint Côme n'alliant point les

fonctions de la barberie, ne fut soumise à la juriſdiction du 1er Barbier ; elle ne reconnoiſſoit pas non plus le premier Chirurgien pour ſon chef. L'union des Chirurgiens avec les Barbiers, n'ajouta rien aux privileges ni à la préſéance du premier Chirurgien ; elle ne diminua rien non plus des prérogatives du premier Barbier. Quelques années après cette réunion, Louis XIV voulant tranſporter la juriſdiction du premier Barbier à ſon Chirurgien, M. Felix, qui l'étoit pour lors, acheta, par ſon ordre, de Jean de Rety, Seigneur de Ville-Neuve, la charge de premier Barbier, & en fit unir les droits à ſon office. Depuis cette époque le premier Chirurgien a toujours eu ſur la chirurgie & la barberie, toute l'autorité & la juriſdiction qu'avoit eu juſqu'alors le premier Barbier.

Ces droits du premier Barbier ſur la chirurgie & la barberie, ſe perdent dans l'antiquité la plus reculée. Les titres les plus anciens qui nous reſtent, ſont les Lettres & Statuts accordés aux Barbiers de Paris, en Décembre 1371, en Mai 1383 ; ces titres, en conſtituant & confirmant le premier Barbier & Valet-de-chambre du Roi, Garde du métier de barberie, *comme autrefois*, lui permettent d'inſtituer un Lieutenant, *auquel on obéiroit, comme à lui, en tout ce qui audit métier appartient*, & défendent à tout Bar-

bier d'en faire office, s'il n'eſt examiné par ledit Maître & les Jurés, en la maniere accoutumée. Ce n'eſt pas ſeulement les Barbiers-Chirurgiens de Paris qui étoient ſoumis à cette juriſdiction, elle s'étendoit également ſur tous ceux du reſte du Royaume : tous les Rois qui ont régné ſur la France, ſe ſont plu à la confirmer, & elle a toujours été maintenue par la juriſprudence des Arrêts. Henri III, attribua même au Grand-Conſeil toute juriſdiction & connoiſſance des titres qui établiſſoient les droits du premier Barbier, par une Déclaration du 4 Avril 1578 ; cette attribution fut confirmée ſous les regnes ſuivans. Les droits du premier Chirurgien reçurent une atteinte en 1692. Louis XIV ſupprima, par l'Edit de Février de cette année, la faculté qu'il avoit de nommer & commettre des Lieutenans, & toutes les Lettres & Commiſſions par lui expédiées juqu'à ce jour. Pour remplacer ces Officiers, le Roi créa, par le même Edit, deux Chirugiens jurés-royaux, dans toutes les Communautés des Chirurgiens ; & outre les viſites & rapports, S. M. leur attribua les mêmes fonctions, juriſdictions, droits utiles & honorifiques dont jouiſſoient avant eux les Lieutenans & Greffiers du premier Chirurgien, tant de Paris que des Provinces : ce qui diminua beaucoup les droits du premier Chirurgien du Roi. Il commença à rentrer dans

ſon ancienne Juriſdiction, par les Statuts des Chirurgiens de Verſailles, autoriſés par Lettres-Patentes de Mars 1719 ; tous ſes droits lui furent rendus par l'Edit de Septembre 1723, dont voici les diſpoſitions : » Nous » avons déſuni, & déſuniſſons à toujours » deſdits Offices de Chirurgiens jurés, créés » par les Edits des mois de Mars 1691 & » Février 1692, ſoit titulaires ou réunis » aux Communautés, tous les droits, fonc- » tions, prérogatives & émolumens dont » jouiſſoient ci-devant les Lieutenans & » Greffiers, leſquels ſeront à l'avenir & à tou- » jours, à compter du jour & date de ces » préſentes, nommés & commis par notre » premier Chirurgien, dans les communau- » tés des Maîtres Chirurgiens.

» Les fonctions du premier Chirurgien & » de ſes Lieutenans ſont établies, en géné- » ral, par l'article II des Statuts de 1730 : » Jouiront, tant le premier Chirurgien, que » ſes Lieutenans, du droit de faire aſſembler » toutes les Communautés pour les affaires » d'icelles, enſemble pour les Actes néceſ- » ſaires à la réception des Aſpirans, de préſi- » der à leurs Aſſemblées, d'y porter les pre- » miers la parole, de recueillir les voix, » de prononcer, de recevoir le ſerment, » d'entendre les comptes des Prévôts & Re- » ceveurs : comme auſſi feront obſerver la » diſcipline, les Statuts & Réglemens con-

» cernant la chirurgie, &c. « Les fonctions des Greffiers ſont de tenir les regiſtres, d'y tranſcrire les délibérations & tous autres actes, & d'en délivrer les expéditions néceſſaires. Ces Officiers jouiſſent, en vertu de leur emploi, *de l'exemption de toutes charges & commiſſions, tant de Syndics de communautés, de Receveurs, Collecteurs, que de tutelle, curatelle, garde des biens de Juſtice, établiſſement de Commiſſaire pour régie, adminiſtration de fruits & revenus quelconques : de tous guets & gardes des villes & places, bourgs & bourgades, & portes d'icelles, & de logemens de gens de guerre, tant de cheval, que de pied, François & étrangers.* Les anciennes Ordonnances ont auſſi attribué au premier Barbier-Chirurgien un droit de vingt-un ſols trois deniers à ſon avenement, comme Chef de chirurgie & barberie, ſur tous les Maîtres Chirurgiens-Barbiers, Perruquiers, Baigneurs, Etuviſtes, Bailleuls, Renoueurs, Oculiſtes, Lythotomiſtes, Experts pour les dents, Sages-Femmes, &c. L'attribution de Juriſdiction faite au Grand-Conſeil, pour les droits du premier Chirurgien & de ſes Lieutenans, fut révoquée par une Déclaration du 25 Août 1715, & renvoyée à la Grand'Chambre du Parlement de Paris.

Lorſque le luxe & la mode eurent introduit l'uſage fréquent des perruques, &

les accommodages, les Barbiers, qui se trouverent surchargés de tant de fonctions, se diviserent en deux Communautés. Les Barbiers-Chirurgiens formerent une profession distincte de celle des Barbiers-Perruquiers, dont les fonctions ont été limitées & déterminées par plusieurs loix. Les Perruquiers pouvoient seuls faire le poil, des perruques, & toutes sortes d'ouvrages de cheveux, tant pour hommes que pour femmes, tenir des bains & des étuves. Il étoit permis aux Chirurgiens de faire le poil & les cheveux, & de tenir les bains & étuves, pour leurs malades seulement. Mais la Déclaration du 23 Avril 1743, en rétablissant la nécessité des Lettres pour les Chirurgiens, a entiérement désuni la barberie de la chirurgie, dans la ville de Paris; & les Lettres-Patentes de 1756, en accordant aux Chirurgiens de Province, qui voudront renoncer à la barberie, les Privileges honorifiques des Arts libéraux, & des Privileges utiles, opérera sans doute le même effet dans tout le Royaume. Cette séparation des Barbiers-Perruquiers d'avec les Chirurgiens-Barbiers, n'a porté aucune atteinte aux droits du premier Barbier, qui a toujours conservé, & après lui le premier Chirurgien, sa juriſdiction sur l'une & l'autre Communauté, juriſdiction qui a été maintenue par plusieurs Arrêts, & nommément par la Déclaration du 10 Janvier 1710, confirmée

confirmée par les Lettres-patentes du 21 Janvier & 1716, par la Déclaration du 10 Février 1719, par lesquelles il est maintenu dans le droit de nommer des Lieutenans & des Greffiers pour chaque Communauté de Perruquier, & de percevoir, à son avénement, vingt-un sols trois deniers sur chaque Perruquier-Baigneur-Étuviste. Mais il est tems que nous passions au second chapitre qui traite de l'établissement & gouvernement de la Communauté des Chirurgiens de Paris.

Ce chapitre est divisé en trois articles. Le premier a pour objet l'établissement & gouvernement de l'ancienne Société des Chirurgiens de S. Côme de Paris. M. Verdier examine d'abord les titres sur lesquels les Chirurgiens se fondent pour faire remonter l'établissement de leur Communauté jusqu'au regne de S. Louis; il ne les trouve pas aussi authentiques qu'ils ont paru le supposer. Il ne disconvient pas qu'il n'y eût dès-lors une confrérie de piété sous la protection de S. Côme & de S. Damien, érigée par une Ordonnance du 25 Fevrier 1255: il est assez naturel de croire que les Chirurgiens en devinrent les principaux Membres. Mais, par ce premier établissement, ils furent unis seulement, par des devoirs de piété, en une Communauté purement religieuse. Il se peut faire que dès-lors ils reçurent des Statuts, mais ils ne pouvoient être relatifs qu'au culte de

Dieu : ils n'embraſſoient point encore la police de l'art ; leur enregiſtrement à l'Officialité, en 1278, en eſt une preuve, s'il eſt vrai qu'il ſoit réel. Le premier acte authentique qui contienne quelque reglement relatif à l'art de la chirurgie, eſt un Edit rendu par Philippe-le-Bel, au mois de Novembre 1311, par lequel il eſt défendu d'exercer la Chirurgie dans la ville, Prévôté & Vicomté de Paris, ſi auparavant on n'a été examiné par les Maîtres Chirurgiens-jurés, appellés par M. Jean Pitard, Chirurgien-Juré du Roi au Châtelet, ou ſes ſucceſſeurs, auquel ce Prince donne la faculté, à l'excluſion de tous autres, de conférer la licence d'opérer en cet art : il enjoint, en outre, à ceux qui auront été approuvés, de prêter ſerment entre les mains du Prévôt de Paris. Cet Edit réunit les Chirurgiens en un corps ſéculier vraiment juridique. Il fut renouvellé par un autre du Roi Jean, du mois d'Avril 1352, & conçu dans les mêmes termes : l'un & l'autre furent renouvellés & confirmés par un troiſieme de Charles V, du 19 Octobre 1364, conçu preſque dans les mêmes termes que les deux premiers. Ces trois Edits ſont les ſeuls Statuts qu'aient eu les Chirurgiens de robe longue. Ils n'en ont point eu d'autres avant leur union avec les Barbiers, ſi ce n'eſt quelques Arrêts de reglement.

L'article ſecond de ce même chapitre a pour objet l'établiement & gouvernement

de l'ancienne Communauté des Barbiers-Chirurgiens de Paris. Les plus anciens Statuts qui reſtent maintenant de cette compagnie, lui furent accordés par Charles V, en Décembre 1371 Ces Statuts parlent d'autres beaucoup plus anciens, qui étoient perdus dès-lors ; ce qui fait remonter l'établiſſement de cette compagnie à des tems beaucoup plus anciens. Ces Statuts furent renouvellés en quatorze articles, & confirmés par Charles VI, en Mai 1383. Ces derniers Statuts font pareillement mention de la perte des premiers titres des Barbiers. Dans ces tems reculés, les Barbiers étoient bornés aux fonctions de la chirurgie les plus ſimples. Le crédit du premier Barbier contribua à l'extenſion de leurs fonctions ; le Roi Charles V, par une Déclaration du 13 Octobre 1379, leur permit de panſer les tumeurs & les plaies ſimples. Les Barbiers furent bientôt au-delà de ce qui leur étoit permis : les Chirurgens eurent recours aux Tribunaux, qui rendirent pluſieurs Arrêts pour les contenir dans de juſtes bornes. Les Barbiers cherchant toujours à empiéter ſur les Chirurgiens, tâcherent de ſe rapprocher des Médecins, qui, mécontens des Chirurgiens, furent diſpoſés à les favoriſer. Ils commencerent par les introduire chez leurs malades, pour faire les ſaignées qu'ils preſcrivoient ; dans la ſuite des tems, quelques-uns d'entre

eux leurs donnerent des leçons d'anatomie & d'opérations chirurgicales. Les Chirurgiens étant venus ſe plaindre à la Faculté, elle crut leur devoir donner quelque ſatisfaction & paroître déſapprouver la conduite de ſes membres. Mais les Chirurgiens ayant continué à mécontenter les Médecins, la Faculté ſe chargea publiquement d'inſtruire les Barbiers : elle fit plus, elle les adopta pour ſes diſciples, & leur aſſura pleinement ſa protection, par un acte paſſé en Janvier 1505. Les deux Sociétés paſſerent, le 11 Mars 1577, un ſecond contrat, contenant les explications des articles du premier, qui faiſoient les engagemens réciproques des Médecins & des Barbiers, en ce qui concerne ſurtout l'inſtruction de ceux-ci. Les Barbiers, inſtruits des leçons de la Faculté, travaillerent à mériter, par leur capacité, les priviléges & fonctions que la protection des Médecins leur accordoit, & dont leurs titres ne leur aſſuroient aucune jouiſſance paiſible. Leur Communauté fournit, dès le ſeizieme ſiecle, une foule d'hommes célebres qui font encore la gloire de la Chirurgie françoiſe, & qui ne paſſoient dans la Société des Chirurgiens qu'après avoir donné des preuves de leur mérite dans celle des Barbiers. La Société de S. Côme voulut s'oppoſer aux entrepriſes des Barbiers-Chirurgiens ; mais les certificats de capacité que

la Faculté leur donna, déterminerent le Parment à rendre, le 3 Août 1603, un Arrêt qui permit aux Maîtres Barbiers-Chirurgiens de panser toutes sortes de plaies & blessures, après qu'ils auroient fait le chef-d'œuvre accoutumé, & été interrogés par les Maîtres Barbiers-Chirurgiens, en présence de quatre Docteurs en médecine, & deux du College des Maîtres Chirurgiens.

Les Chirurgiens de S. Côme, avant cet Arrêt, avoient reçu des Barbiers dans leur Corps, en leur faisant promettre de renoncer à la barberie; ces incorporations devinrent plus fréquentes & plus aisées après qu'il eut été rendu; ce qui engagea quelques Membres des deux Communautés à demander leur réunion. Ils surprirent des Lettres-patentes du Roi Louis XIII, qui furent enregistrées au Parlement; mais sur la réclamation des Chirurgiens, les deux Compagnies furent remises au même état où elles étoient auparavant. Pendant tout ce tems les Barbiers demeurerent attachés aux Médecins; leurs contrats furent même confirmés par un Arrêt du Parlement du 6 Avril 1635. Tel fut l'établissement de l'ancienne Communauté des Barbiers-Chirurgiens de Paris. Les Barbiers voyant leurs privileges augmentés, travaillerent à s'en assurer la possession par de nouveaux Statuts qui les renfermassent. Ils dresserent entr'eux dix-neuf articles, qui

furent confirmés & approuvés par un Arrêt du Conseil du 11 Avril 1634, & des Lettres-patentes de Juin de la même année : ils furent confirmés de nouveau par une Déclaration en forme de reglement, du 24 Juillet 1641.

L'admission des Barbiers-Chirurgiens à toutes les fonctions de la chirurgie, rendit nécessaire l'union que les Chirurgiens de S. Côme avoient d'abord dédaignée ; elle fut proposée derechef ; les deux Sociétés s'y prêterent : les articles en furent dressés : requête fût présentée à la Faculté de médecine le 24 Août 1655. Cette Compagnie répondit, par son Décret du 30 Septembre suivant, qu'elle ne trouvoit rien à redire à l'union, pourvu que le chef-d'œuvre se fît en la forme des Maîtres Barbiers-Chirurgiens, sans y rien innover ni diminuer des droits ni soumissions dûes à la Faculté, qui seroient entiérement gardées. En conséquence, le contrat fut passé le premier Octobre suivant, & confirmé par des Lettres-patentes de Mars 1656, qui soumirent les deux Communautés au premier Barbier. Ces Lettres souffrirent, à leur vérification, des oppositions de la part de plusieurs Barbiers & Chirurgiens ; ce qui donna lieu à un Arrêt contradictoire du Parlement du 7 Septembre 1656. Cet Arrêt homologua le contrat d'union des deux Communautés, & ordonna l'enregistrement

desdites Lettres. L'union des deux Communautés étant consommée, on projeta, en 1698, de nouveaux Statuts, pour suppléer à ceux de la Communauté des Barbiers-Chirurgiens, qui parurent insuffisans. On en rédigea en effet en cent cinquante articles, qui furent autorisés par des Lettres-patentes du mois de Septembre 1699. Ils furent modifiés en 1701, par un Arrêt du Conseil revêtu de Lettres-patentes, qui furent vérifiées la même année. Ces Statuts ont été la regle invariable de la Communauté des Chirurgiens jusqu'en 1743, que le Roi, par sa Déclaration du mois d'Avril de cette année, ayant remis les Chirurgiens de S. Côme au même état où ils étoient avant leur jonction aux Barbiers, ils tenterent de faire revivre leurs anciens Statuts; mais l'Arrêt du Conseil, du 12 Avril 1749, porta que les Statuts de 1699 seroient observés dans tous les points auxquels il n'aura été apporté aucun changement par cet Arrêt. Par l'article vingt-un de l'Arrêt du Conseil, du 4 Juillet 1758, S. M. permit à son premier Chirurgien & aux Maîtres en Chirurgie de Paris de lui présenter tels nouveaux Statuts qu'ils estimeront utiles & nécessaires, tant par rapport au reglement, à la direction des actes & exercices dudit Collège de Chirurgie, qu'à l'égard de la discipline de leur Corps & de ses Membres, pour être lesdits

nouveaux Statuts approuvés & autorisés par S. M., si elle le juge à propos. Comme les Chirurgiens n'ont pas encore proposé ces nouveaux Statuts, leur Communauté se regle encore par ceux de 1699, modifiés par la Déclaration de 1743, & les Arrêts du Conseil de 1749 & 1750. Nous n'entrerons point, avec M. Verdier, dans le détail de ces Statuts, & nous terminerons ici notre Extrait, qui suffira sans doute pour faire sentir l'utilité & l'importance de son travail.

OBSERVATION

Sur des Convulsions périodiques, guéries par le quinquina ; par M. SUMEIRE, Docteur en médecine à Marignane en Provence.

Quoique la vertu du quinquina, dans les maladies qui ont des accès périodiques, soit suffisamment reconnue, je crois qu'on ne peut trop multiplier les observations qui la constatent, sur-tout dans les cas nouveaux, auxquels une heureuse analogie en a fait faire l'application. L'expérience a fait voir que les maladies convulsives, qui reviennent par accès, sont ordinairement combattues par cette écorce admirable. *Voyez*

les excellentes observations pratiques sur le quinquina, par feu M. Vandermonde, Journal de Méd. tome 6; une observation communiquée par M. de Bornainville, Janvier 1758, tom. 8, &c. La suivante, que je vais leur ajouter, prouve incontestablement l'efficacité du quinquina pour les convulsions périodiques, & concourt à établir un dogme expérimental sur l'usage qu'on en doit faire dans ces sortes de cas.

Une fille de Pijon, Travailleur, âgée d'environ sept ans, éprouvoit des accidens convulsifs, depuis plus d'un mois; ils la prenoient ordinairement le soir, quelquefois tous les jours, quelquefois de deux jours en deux jours, ou de trois en trois jours; & quelquefois elle passoit plusieurs jours sans en avoir. Dans l'invasion, elle paroissoit s'assoupir; elle perdoit la connoissance, & elle devenoit froide & pâle; le pouls se perdoit, & tout de suite, elle étoit agitée de mouvemens convulsifs, violens, dans les membres & à la tête: ces accès duroient ordinairement une ou deux heures; quelquefois ils étoient plus courts: on l'avoit purgée deux fois, sans que les bons effets des purgations eussent mis le moindre changement à sa maladie: les vermifuges avoient été donnés aussi sans succès. Ayant été appellé, & m'étant assuré que, ni les vers

ni la dentition, ni l'exiſtence d'aucun levain putride dans l'eſtomac, ni la rentrée d'aucune éruption cutanée, n'entroient pour rien dans la cauſe de ces convulſions, j'eſſayai les abſorbans unis aux poudres tempérantes : je ne retirai aucun ſecours de ces remedes ; je me déterminai tout de ſuite à faire uſage du quinquina, décidé principalement par l'exemple de M. de Bornainville. La malade prit deux onces de ſon infuſion faite dans l'eau, de quatre heures en quatre heures, avec trois gouttes de la liqueur anodine minérale d'Hoffmann, que je faiſois ajouter à chaque doſe. Depuis que cet enfant fit uſage de ce remede, il fut exempt de ſes convulſions : il le continua pendant huit jours, en diminuant, de jour en jour, le nombre des doſes, au bout deſquels, il lui ſurvint une abondante diarrhée, que je regardai comme une évacuation critique, qui terminoit la maladie, & qui aſſuroit la guériſon ; l'évenement l'a juſtifié.

LETTRE

De M. DE LA GUILLONIERE, Médecin à Avranches, contenant une Observation sur une Goutte-sereine, survenue à la suite d'une colique, de la nature de la colique de Poitou, guérie par l'émétique.

MONSIEUR,

On voit dans votre Journal d'Avril dernier une observation sur une goutte-sereine, produite par une colique, & guérie par l'émétique. J'ai vu deux fois la même personne attaquée de cette maladie, ou plutôt de ce simptôme, pendant & à la suite de la colique. L'Auteur de l'observation ne vous a point marqué de quelle nature étoit la colique : on ignore si elle étoit causée par une humeur goutteuse, la bile, des acides, &c. Pour celle dont j'ai à parler, elle ressemble bien à la colique végétale de Poitou, telle que la dépeint Citesius; elle en differe cependant en quelque chose, comme on va le voir dans la description.

Un nommé Barnabé le Tellier, Saunier, de la paroisse de Vains, âgé, à-peu-près, de quarante ans, d'un tempérament bilieux-mélancolique, assez peu sujet à la goutte; (il en avoit eu une attaque au pied il y a

cinq ans) fut pris, il y a environ un mois, de douleurs très-vives dans les bras & les cuisses, qui lui durerent trois ou quatre jours, au bout desquels il sentit quelques douleurs sourdes dans la région hypogastrique & ombilicale : son ventre se boucha, les urines cesserent de couler, & la vue s'obscurcit. On m'envoya chercher, pour la premiere fois, le 6 de Mai dernier : je trouvai le malade à-peu-près dans l'état que je viens de dire : son ventre, sur lequel j'appuyai la main assez fort, étoit très-bouffi : il ne me parut pas que la pression lui causât une grande douleur. Je lui demandai si le ventre lui faisoit mal : il me répondit qu'il y sentoit une espece de rongement (ce sont ses termes) qui n'étoit pas considérable. J'examinai les yeux, dont il me dit qu'il ne voyoit absolument point ; la prunelle en étoit immobile ; à cela près, ils me parurent dans l'état naturel : le pouls étoit dur, serré, avec un peu de fréquence ; la langue n'étoit ni chargée, ni seche : le malade ne se plaignoit ni de soif, ni d'amertume dans la bouche ; ce qui l'incommodoit le plus, c'étoit un hoquet presque continuel, & la strangurie.

On voit, par cette description, que cette colique approche bien de celle de Poitou. On y trouve, comme dans celle-ci, les douleurs lancinantes dans les membres, le hoquet,

la ſtrangurie, &c. Mais les douleurs vives dans le ventre, la ſoif continuelle, le dégoût, l'amertume dans la bouche, la fievre lente, le pouls palpitant, qui ne s'y rencontrent point, la font différer de celle de Poitou.

Les partiſans de la méthode de M. Dubois n'auroient ſans doute pas manqué de commencer la cure par diſtribuer une large doſe d'émétique. Les lavemens purgatifs, les toniques, &c. auroient joué le rôle principal dans le traitement de la maladie. J'ai pris une route oppoſée, & je n'ai pas eu lieu de m'en repentir, comme on le va voir dans la ſuite.

Je commençai par faire appliquer des épiſpaſtiques aux pieds du malade, pour tâcher d'y fixer l'humeur goutteuſe, que je ſoupçonnois être une des cauſes excitantes de la maladie.

Je fis appliquer ſur le bas-ventre un cataplaſme fait avec des blancs de porreaux & la graine de lin; ce qui fit uriner le malade aſſez largement : j'ordonnai un lavement purgatif; une demi-heure enſuite une ſaignée de pied; &, trois heures après, un lavement calmant : je mis le malade au bouillon de veau, avec les ſemences froides; la tiſane étoit faite d'orge & de réglisſe. Le lendemain, je trouvai le malade, à-peu-près dans l'état où je l'avois laiſſé la veille :

le lavement purgatif n'avoit point fait rendre de matiere, il avoit seulement augmenté la strangurie ; ce qui me confirma dans la pensée où j'étois, que la goutte-sereine n'étoit produite que par l'irritabilité des intestins, qui se communiquoit au cerveau, *per consensum* ; en conséquence, les cataplasmes émolliens, les lavemens simples, les émulsions & les saignées de pied furent les seuls remedes mis en usage. Après la troisieme saignée, le malade recouvra la vue ; mais comme sa tête me parut encore embarrassée, je lui en fis faire deux autres, qui terminerent la cure, avec une potion purgative, que je lui fis prendre le sept de sa maladie. Lorsque je le purgeai, son ventre étoit tout-à-fait détendu : il rendoit des matieres, à chaque lavement simple. (Il est vrai qu'il y avoit encore quelqu'irritation dans le pouls ;) quelque douce que fût sa potion (c'étoit de la manne & du sel de saignette,) elle lui causa cependant assez d'irritation pour m'inquiéter. Le malade ayant voulu se lever, pour aller à la garde-robe, eut une foiblesse, qui certainement ne venoit que d'irritation ; le ventre se tuméfia, le pouls devint petit & serré, & le malade étoit menacé d'une superpurgation : des lavemens simples, des cataplasmes émolliens, une boisson abondante, & une émulsion, où je fis entrer le syrop diacode, à la dose

de deux gros, calmerent entiérement tous les ſymptômes effrayans.

A la ſuite de cette maladie, c'eſt-à-dire, ſept ou huit jours après en avoir été guéri, le malade a eu la goutte à la main.

Que l'on juge maintenant de l'effet qu'auroit produit l'émétique, donné ſur-tout dans le commencement de la maladie, avant que les vaiſſeaux euſſent été déſemplis.

NARRATIO ANATOMICA,

Ab HARVEIO, currente calamo, memoriæ causâ conſcripta, quam *J. BETTUS*, Medicus, à patruele ejus poſt magni viri mortem accepit, & operi ſuo (de ortu & naturâ ſanguinis,) anno 1669 adjecit. (*a*)

Thomas Parr, Anglus, Salopienſis, ex pago Winnington, extenſæ ſenectutis, pauper agricola (ad quem viſendum illuſtr. vir.

(*a*) Le Livre de J. Betti étant preſqu'inconnu, & ſe trouvant à peine en Angleterre, M. de Senac, à qui M. Pringle, premier Médecin de la Reine d'Angleterre, avoit communiqué cette hiſtoire, jugeant qu'il étoit important de la conſerver à la poſtérité, nous a fait l'honneur de nous l'adreſſer, pour l'inſérer dans notre Journal. Nous avons cru devoir la publier en original, & en donner une traduction en faveur de ceux de nos Lecteurs auxquels la langue latine ne ſeroit pas aſſez familiere.

comes Arundeliæ, cùm fortè iis in locis ageret, incredibili rei famâ permotus diverterat, cùmque ex agro in urbem abductum, & cùm in itinere, tum domi suæ accuratissimè habitum, Regiæ Majestati in spectaculum exhibuerat) postquàm annum centesimum quinquagesimum secundum & novum menses ætatis suæ compleviſſet, novemque principum vitas, & jam decimum hujus felicissimi principatûs annum emensus esset, tandem vivere desiit; extinctus 14 *Novembris, anno S.* 1635.

Factâ autem cadaveris dissectione ex mandato sereniſſimi Regis, cujus quoque nonnulli à primoribus adstabant Medicis, sic reperiebamus.

Habitu erat corporis eusarco, pectore piloso, & in exteriori cubito pilis adhuc nigricantibus, tibiis verò depilatis & glabris.

Genitalibus erat integris, neque retracto pene neque extenuato, neque scroto distento ramice aquoso, ut in decrepitis solet, testiculis etiam integris & magnis; adeò ut non absimile vero fuerit, quod de eo vulgò prædicatur, eum nimirùm post annum ætatis centesimum, incontinentiæ convictum pœnas publicè dediſſe; quin neque uxor ejus, quam anno ætatis suæ centesimo vigesimo duxerat viduam, ex percunctatione diffiteri posset, eum cum ipsâ rem habuiſſe, juxtà atque alii mariti solent; & usque ad duo-

decim annos retroactos, solitum cum eâ frequentasse congressum.

Pectore erat lato & amplo: pulmones ejus non fungosi, costis (dextro præserim latere) fibrosis nexibus affixi tenebantur; multo etiam sanguine distenti, utì in peripneumoniâ fieri solet; adeò ut ante expressionem sanguinis aliquantulum nigrescere viderentur; unde & in facie livorem, &, paulò ante mortem, spirandi difficultatem cum orthopnœâ in ille observavi; hinc erat quòd diù post obitum in axillis & pectore calor perduraret: hoc denique & reliqua signa in cadavere eminebant quæ extinctos per suffocationem sequi solent.

Nos ipsum suffocatum & ex impotentiâ spirandi periisse judicavimus, idemque serenissimo Regi ab omnibus Medicis adstantibus relatum est; expresso autem post hæc & absterso à pulmonibus sanguine, albissimo & penè lacteo parenchymate videbantur.

Cor magnum habuit & crassum, fibrosum, etiam cum copiosâ satis adnascente pinguedine cum copiosâ satis adnascente pinguedine circa ambitum ipsius & dissepimentum. Sanguis in corde nigricans dilutus vix grumescebat; tantùm in dextro ejus ventriculo aliqui thrumbi exigui visi sunt.

In dissectione sterni, cartilagines non magis osseæ vel in ossis naturam conversæ quàm in cæteris hominibus, sed flexiles & molles.

Inteſtina erant optima, carnoſa, robuſta; & ſimiliter ventriculus: tenuia etiam inteſtina quibuſdam inciſuris, quaſi annulis, muſculoſa apparebant. Unde factum eſt ut de quolibet eſculenti genere die vel nocte, non obſervatis edendi regulis aut tempore, frequenter veſceretur, contentus caſeo ſubrancido, & lacticiniis omnibus, pane furfureo, eòque duro, potu tenui, ſæpiſſimè ſero acidulo; ſic parcè & duriter paupertino in lare abſque anxietatibus degens vitam ſibi longiorem produxit. Circa mediam noctem paulò ante mortem comedebat.

Renes pinguedine operti fuerunt, ac ſatis validi; ſolùm in latere anteriori abſceſſus extiterunt aquoſi, ſive collectiones ſeroſæ parvæ; è quibus tamen unæ ad ovi gallinacei magnitudinem accedebat, aquam flaveſcentem propriâ cyſte continens, cum cavitate rotundâ in ſubſtantiam renum depreſſâ: unde aliqui paulò ante obitum, urinæ ſuppreſſionem ei contigiſſe exiſtimabant; alii regurgitante omni ſeroſitate in pulmones, urinam ſuppreſſam probabiliter magis conjectaſſe videbantur.

Calculus neque in veſicâ, neque in renibus, nec aliquod ejus ſignum uſquam apparebat.

Meſenterium obeſum & colon cum omenti pinguioribus nexibus jecori, circa fundum veſicæ fellis, colligabatur; & ſimiliter peri-

tonæo colon hinc inde partibus posterioribus affixum erat.

Viscera laudabilia, tantùm foràs (tanquam leviter excocta) albidiora; intus (ut erat etiam sanguis) atri cruoris colore perfusa.

Splen valdè exiguus unius renis magnitudinem vix attingebat.

Omnia denique interiora ita vegeta apparebant, ut si de consuetudine pristinæ vitæ nihil immutasset, aliquanto fortasse diutiùs mortem distulisset.

Causam mortis in subitam mutationem in rebus non naturalibus referre consentaneum erat: præcipua tamen illata ei noxa erat ex mutatione aëris; quo, toto vitæ cursu, purgatissimo, tenui, frigidiori & difflabili usus est; unde liberiùs eventari & refrigerari præcordia & pulmones potuêre; quo vitæ commodo urbs hæc maximè destituitur; eò quòd permagnâ colluvie hominum, jumentorum, canalium, & reliquarum sordium perpetuò scateat; addito etiam nonnullo inquinamento ex effumatione carbonum fossilium sulphureorum, quorum frequentissimus usus hìc est ad ignis pabulum, unde aër ibidem semper gravis, autumni verò tempore longè gravior, homini præsertim venienti ab apricis & salubribus Salopiæ tractibus, maximè jam seni & debili, non potuit non esse valdè incommodus.

Accedebat quòd semper anteà uno & simplicissimo introsumptorum genere victitasset: unde postquàm ad longam, opiparam variàmque vivendi rationem & meraciores haustus paulatim admissus esset, naturalium inde partium ferè omnia officia corrumpebat; unde labescente tandem ventriculo, excretis diutiùs immorantibus, coctionis opere ignaviter præcedente, constipato jecore sanguine in venis torpescente, gelatis spiritibus, corde vitæ fonte, oppresso, obstructis pulmonibus aërique commeanti imperviis, habitu denique corporis densiore reddito, adeò ut difflari aut perspirari non posset, nihil mirum animam hujusmodi carcere minimè contentam, inde emigrasse.

Cerebrum ei erat integrum, firmissimum & solidissimum ad tactum; hinc paulò ante mortem, licèt cœcus fuisset, tamen optimè audire, & audita percipere, & promptè ad quæsita respondere, & ad oblata rectè sese habere cognitus est, quin & inter duos leviter suffultus obambulare valebat. Memoria tamen ipsi multùm imminuta fuit, ut nihil planè eorum quæ juvenis egerat in mente haberet: neque vel actionum publicarum, vel regum, vel procerum qui eminebant, vel bellorum & turbarum primæ suæ adolescentiæ, vel morum, vel hominum, vel pretii rerum venalium, vel quorumdam aliorum

accedentium, quæ ſervari in memoriâ ab hominibus ſolent, meminiſſet: earum tantummodò rerum reminiſcebatur quæ noviſſimis annis actitaſſet: cùm tamen anno ætatis ſuæ centeſimo & trigeſimo in quocumque opere ruſtico, unde ſubſidium vitæ ſuæ comparare poſſet, ſtrenuè verſari ſolitus ſit, etiam ad frumenti triturationem.

HISTOIRE ANATOMIQUE,

Ecrite par HARVÉE, *que* J. BETTI, *Médecin Anglois, qui l'avoit reçue de l'oncle de ce grand homme, quelque tems après ſa mort, a ajoutée à la ſuite de ſon Traité*, De ortu & naturâ ſanguinis, *imprimé en* 1669.

Thomas Parr, Anglois, du village de Winnington, dans le Shropshire, pauvre payſan, de la vieilleſſe la plus étendue (que le Comte d'Arundel, étant dans ces quartiers, alla voir par curioſité, & qu'il amena à Londres, où il le préſenta au Roi, l'ayant très-bien traité, ſoit ſur la route, ſoit dans ſa maiſon,) ceſſa de vivre à l'âge de cent cinquante-deux ans & neuf mois accomplis, ayant vu le regne de neuf Rois, & la premiere année de celui du dixieme; il mourut le 14 Novembre 1635.

Ayant été chargé par le Roi de faire l'ouverture de ſon cadavre, à laquelle aſſiſte-

rent quelques-uns des principaux Médecins de Londres, nous obſervâmes ce qui ſuit.

Son corps étoit charnu, ſa poitrine velue, la partie extérieure des avant-bras avoit des poils qui étoient encore noirs, mais il n'en avoit point aux jambes.

Les parties de la génération étoient dans leur état naturel; la verge n'étoit ni retirée, ni flétrie, & il n'y avoit point d'eau dans le ſcrotum, comme on en trouve ordinairement dans les vieillards; les teſticules etoient ſains & gros; ce qui rend aſſez vraiſemblable ce qu'on diſoit de lui, qu'il avoit été convaincu d'incontinence à l'âge de cent ans & puni; & ſa femme, qu'il avoit épouſée veuve à l'âge de cent vingt ans, convint qu'il n'avoit ceſſé de la voir que depuis douze ans; qu'avant ce tems il en avoit joui, comme auroit pu faire tout autre mari.

Il avoit la poitrine large & grande; ſes poumons n'étoient pas fongueux, mais ils étoient adhérens aux côtes, ſur-tout du côté droit; ils étoient remplis de ſang, comme on a coutume de les trouver dans ceux qui ſont morts de péripneumonie; de ſorte qu'avant qu'on en eût exprimé le ſang, ils paroiſſoient noirâtres; auſſi avoit-il la face livide; & je lui avois remarqué une très-grande difficulté de reſpirer quelque tems avant ſa mort: delà vient que la chaleur ſe conſerva à ſes aiſſelles & à ſa poitrine,

quelque tems après qu'il fut expiré ; enfin, on y remarquoit ce ſigne, & tous les autres qu'on a coutume d'obſerver dans les cadavres des perſonnes qui ont été ſuffoquées.

Nous jugeâmes, en conſéquence, qu'il avoit été ſuffoqué, & qu'il étoit mort faute de reſpirer ; c'eſt ce que tous les Médecins, qui aſſiſterent à cette ouverture, rapporterent au Roi : lorſqu'on eut exprimé tout le ſang qui s'étoit accumulé dans les poumons, leur parenchyme parut preſqu'auſſi blanc que du lait.

Son cœur étoit d'un volume conſidérable, épais, fibreux & garni de beaucoup de graiſſe à ſa baſe, & tout le long de la cloiſon : le ſang, qui y étoit contenu, étoit noirâtre, fluide & ſe figeoit à peine ; & il n'y eut que dans le ventricule droit qu'on trouva quelques petits caillots.

On obſerva, en détachant le ſternum, que les cartilages n'étoient pas plus oſſeux qu'ils n'ont coutume de l'être dans les autres hommes, mais qu'ils étoient flexibles mols.

Les inteſtins étoient dans le meilleur état ; leurs tuniques étoient charnues & robuſtes, ainſi que celles du ventricule : on voyoit, ſur les inteſtins grêles, quelques interſections ou anneaux, qui paroiſſoient muſculeux : delà vient qu'il mangeoit indiſtinctement le jour & la nuit, ſans obſerver aucune heure, ni aucune regle ; il ſe contentoit de

vieux fromage, & de toute ſorte de laitage, de gros pain dur, ſa boiſſon étoit toujours légere, le plus ſouvent du lait de beurre; c'eſt ainſi que vivant ſans inquiétude dans ſa chaumiere, il étoit parvenu à la plus grande vieilleſſe. Quelque tems avant de mourir, il avoit mangé vers l'heure de minuit.

Les reins étoient couverts de graiſſe, & aſſez fermes: ils avoient ſeulement, à leur face antérieure, quelques petites hydatides remplies d'eau, parmi leſquelles il y en avoit une de la groſſeur d'un œuf de poule, pleine d'une eau jaunâtre, & qui avoit fait une eſpece de dépreſſion dans la ſubſtance même du rein; ce qui fit croire à quelques perſonnes que c'étoit ce qui avoit produit la ſuppreſſion d'urine qu'il avoit éprouvée avant ſa mort; les autres conjecturoient, avec plus de vraiſemblance, que cette ſécrétion avoit été ſupprimée par le reflux qui s'étoit fait de toute la ſéroſité vers la poitrine.

On ne trouva aucune pierre, ni aucun gravier dans les reins, ni dans la veſſie, ni rien qui déſignât qu'il y en eût eu.

Le méſentere étoit chargé de graiſſe; le méſocolon & l'épiploon étoient attachés au foie, près de la véſicule du fiel, par des faiſceaux graiſſeux; le colon étoit également adhérent, çà & là, à la partie poſtérieure du péritoine.

Les

Les viſceres étoient en bon état; ils étoient ſeulement blanchâtres (à-peu-près comme s'ils avoient été cuits) à leur partie extérieure; leur intérieur étoit noirâtre, de la couleur du ſang qui les arroſoit.

La rate étoit très-petite, égalant à peine la groſſeur d'un rein.

En un mot, toutes ſes parties intérieures paroiſſoient ſi ſaines, qu'il y a apparence que s'il n'eût pas changé ſon genre de vie, il auroit pu prolonger ſes jours de quelque tems.

Il étoit naturel d'attribuer ſa mort au changement ſubit des choſes non naturelles: ce qui lui fut le plus nuiſible ce fut le changement de l'air qu'il avoit reſpiré toute ſa vie qui étoit très-pur, léger, froid, & par conſéquent plus propre à éventiler, & à rafraîchir le cœur & les poumons: avantage que n'a point l'air qu'on reſpire dans cette ville, étant continuellement infecté des ordures & de la tranſpiration des hommes, des animaux & d'une infinités d'autres immondices; à quoi il faut joindre la fumée des charbons ſulfureux, dont on fait un grand uſage, faute de bois à brûler; ce qui rend l'air toujours peſant, mais ſur-tout en automne: un tel air ne pouvoit être que très-nuiſible pour un homme qui venoit des plaines ouverte & ſalutaires du Shropshire, d'un âge ſi avancé & foible.

A cela se joignoit qu'il ne s'étoit jusques-là nourri que d'un seul genre d'alimens, & d'alimens très-simples ; delà vient que, lorsqu'il eût commencé à faire usage d'une plus grande quantité d'alimens plus succulens, plus variés, & de boissons plus spiritueuses, presques toutes les fonctions naturelles se dérangerent ; de sorte que l'estomac s'engourdit, les excrémens ne furent plus évacués, la coction se fit mal, le foie fut obstrué, le sang s'arrêta dans les veines, les esprits furent glacés, le cœur, la source de la vie, fut opprimé, les poumons n'offrirent plus à l'air un libre passage ; la surface enfin du corps étant devenue plus serrée, la transpiration ne pouvoit plus s'y faire : il n'est pas étonnant que l'ame, dégoûtée d'une telle prison, s'en soit envolée.

Le cerveau étoit sain, très-ferme, & très-solide au tact ; delà vient que, peu de tems avant sa mort, quoiqu'il fût aveugle, il entendoit parfaitement ce qu'on lui disoit, & le comprenoit ; répondoit promptement aux questions qu'on lui faisoit : il pouvoit même marcher, pourvu que deux personnes le soutinssent légérement : mais sa mémoire étoit fort diminuée ; de sorte qu'il n'avoit conservé le souvenir d'aucune des choses qu'il avoit faites dans sa jeunesse : il ne se souvenoit ni des événemens publics, ni des Rois, ni des personnages célèbres, ni des

guerres, ni des troubles de sa premiere jeunesse, ni des usages, ni des hommes, ni du prix des denrées, ni d'aucune autre de ces choses que les hommes ont coutume de conserver dans leur mémoire: il se rappelloit seulement les choses qu'il avoit faites dans ses dernieres années, quoique jusqu'à l'âge de cent trente ans il eût travaillé à toute sorte d'ouvrages de la campagne, pour gagner sa vie, même à battre le bled.

OBSERVATION

Sur une maladie vermineuse, accompagnée d'accidens extraordinaires; par M. MUTEAU DE ROCQUEMONT, Maître en Chirurgie. & Accoucheur à Mortagne, au Perche.

La nommée Chapuy, femme d'un Tisserand, fut attaquée, au mois de Septembre 1762., de douleurs & d'engourdissement dans tous les membres, qui lui en ôtoient l'usage; ces douleurs étoient accompagnées d'embarras dans la langue & dans la mâchoire, qui gênoient la parole & la mastication: elle n'avoit, malgré cela, point de fievre. Elle eut d'abord recours à des Charlatans & à des commeres, qui augmenterent son mal, au lieu de l'adoucir:

laſſée de l'inutilité des remedes qu'ils lui avoient fait faire, elle me fit rappeller. Je lui trouvai beaucoup de fievre ; elle ſe plaignoit d'un grand mal à la tête, & de douleurs inexprimables par tout le corps. Quoique je ne viſſe pas bien quelle pouvoit être la nature de ſon mal ; je crus devoir la ſaigner, dans l'eſpérance de calmer la violence de ſes douleurs ; ce qui parut en effet réuſſir dans le premier moment ; mais, quelques heures après, ſes douleurs recommencerent, avec plus de violence que jamais, elles furent même accompagnées de convulſions ; malgré cela, je réitérai la ſaignée, qui ne me parut pas mieux réuſſir que la premiere fois : je lui preſcrivis alors une tiſane rafraîchiſſante, & des lavemens. Le lendemain, je crus devoir tenter de vuider les premieres voies, en conſéquence, je fis diſſoudre quatre grains de tartre ſtibié dans une pinte d'eau ; elle n'en prit que deux verres, qui lui firent rendre, par haut & par bas, une très-grande quantité de bile porracée, & plus de trente vers très-gros & très longs ; le calme ſuccéda à cette évacuation, & elle ſe trouva parfaitement guérie. Je crus alors pouvoir inférer de cette guériſon ſi ineſpérée, que la maladie n'avoit été produite & entretenue que par ces vers, & que les douleurs qu'elle reſſentoit par tout le corps étoient

une ſuite de l'irritation qu'ils faiſoient ſur les nerfs de l'eſtomac & des inteſtins, qui, comme on le ſait, communiquent avec ceux de tout le reſte du corps, & peuvent leur tranſmettre les impreſſions qu'ils reçoivent. Cette obſervation peut ſervir à confirmer celle qu'on lit dans l'Extrait de l'ouvrage de M. Camper, rapportée dans le Journal du mois d'Avril 1763, pag. 313.

OBSERVATION

ANATOMIQUE

Sur un muſcle biceps du bras, qui avoit une ſtructure ſinguliere, par M. PIETSCH, ancien Chirurgien-Major d'un Régiment au ſervice de l'Empereur, ancien Chirurgien-Aide-Major des Armées du Roi en Allemagne, Démonſtrateur royal en Anatomie & en Chirurgie à Altkirch, en haute Alſace.

Etant occupé à diſſéquer, dans l'amphithéâtre de l'Hôpital militaire de Strasbourg, au mois de Février 1761, je rencontrai un muſcle biceps du bras, dont la ſtructure me parut peu ordinaire. Il avoit cinq têtes; la premiere avoit ſon attache fixe, par un tendon large, à la pointe de l'apophyſe coracoïde de l'omoplate, comme à l'ordinaire.

La ſeconde tête étoit attachée au col de l'omoplate, proche la cavité glénoïde; ſon tendon, qui étoit rond, paſſoit par la ſinuoſité de la partie ſupérieure de l'humérus. Les corps charnus de ces deux têtes ſe joignoient vers le milieu du bras, pour ne former qu'une maſſe muſculaire, comme dans l'état naturel.

La troiſieme tête, qui étoit très-conſidérable, s'attachoit à la partie moyenne de la face interne de l'humérus, entre les attaches des muſcles coraco-brachial, & brachial interne: ſes fibres étoient charnues dans toute leur étendue, & venoient s'implanter dans l'endroit où ſe faiſoit la réunion des deux autres têtes, c'eſt-à-dire au corps du biceps.

Il partoit de l'extrêmité inférieure du tendon de la premiere tête, un paquet de fibres charnues, de la groſſeur d'une plume à écrire, qui deſcendoit le long de la premiere tête, juſqu'à un travers de doigt au-deſſous de ſa réunion avec la ſeconde: il ſe joignoit à un autre paquet de fibres charnues, moins gros que lui, qui partoit de l'attache de la troiſieme tête. Ces deux faiſceaux de fibres que j'ai cru pouvoir conſidérer comme autant de têtes particulieres, diſtinctes des trois premieres, formoient immédiatement, après leur jonction, un tendon plat, qui avoit une ligne de large ſur une demi-ligne d'épais.

La face externe de ce tendon étoit convexe, & l'interne légérement concave, pour se conformer, en quelque façon, à la convexité du muscle brachial interne, sur lequel il passoit un peu obliquement pour gagner le côté externe dudit muscle, qui lui fournissoit des fibres charnues, qui le tenoient assujetti jusqu'à son insertion à la tubérosité du radius, au-dessus de l'attache du tendon du biceps: l'aponévrose de ce muscle n'avoit rien de particulier. J'ai démontré cette structure aux éleves de l'Hôpital, & à plusieurs étudians en médecine qui s'y trouvoient.

Casserius dit que le muscle biceps a quelquefois trois têtes. M. Lieutaud a fait la même observation, & rapporte que la troisieme tête a son attache à la partie moyenne de l'humérus; mais aucun Auteur, que je sache, ne dit l'avoir vu avec cinq têtes.

Le muscle palmaire manquoit dans le sujet sur lequel j'ai fait cette observation; l'aponévrose palmaire étoit formée par le ligament annulaire.

OBSERVATION

Sur une Plaie d'arme à feu, avec fracture de l'omoplate & de la clavicule, & léſion du poumon ; par M. MONBALON, Chirurgien-Major de la Marine, au port de Bayonne, & Chirurgien en chef de l'Hôpital S. Léon de la même ville.

La nuit du 27 Mai dernier, le nommé Pedro Arinaſſa, Matelot Eſpagnol, reçut, au bourg Saint-Eſprit, par les Soldats de la patrouille, un coup de fuſil, dont la balle entroit vers le milieu de l'omoplate gauche, & ſortoit à la partie moyenne de la clavicule, du même côté. Il fut porté à l'Hôpital S. Leon de cette ville, le 28, ſur le tard. M'y étant rendu à l'inſtant, je le trouvai baigné dans ſon ſang, qui couloit encore de ſes plaies, & il en rendoit, à tout moment, de gros caillots par la bouche, depuis l'inſtant de la bleſſure.

Ayant découvert la plaie poſtérieure, & introduit un doigt dedans, je trouvai l'omoplate fracaſſée; au moyen des dilatations que je fis, j'enlevai quatre pieces de cet os, dont une, qui étoit aſſez conſidérable, faiſoit partie de ſon épine; les trois autres, plus petites, étoient du côté de la baſe. Je fus

obligé d'en laiſſer une cinquieme, qui me parut être la plus grande ; elle vacilloit ; mais elle approchoit trop de l'angle antérieur, étoit trop recouverte & adhérente aux muſcles, & le bleſſé trop foible, pour en tenter l'extraction. Je tirai de la plaie antérieure, après l'avoir ſuffiſamment dilatée, deux morceaux de la clavicule aſſez conſidérables, & je panſai le tout avec de la charpie mollement miſe, & une fomentation émolliente, dont j'humectai l'appareil, juſqu'à ce que la ſuppuration fût établie. Le bleſſé fut mis à l'uſage d'une boiſſon aſtringente, à cauſe de la grande quantité de ſang qu'il jettoit par la bouche, & les ſaignées furent répétées, avec ménagement, juſqu'au nombre de huit, pendant les trois premiers jours.

Le 31, les crachats étoient mêlangés & moins abondans ; l'appareil étoit humecté d'une ſéroſité ſanguinolente ; je le levai, & trouvai tout diſpoſé à la ſuppuration : prévoyant qu'elle ſeroit grande, & que la chute des eſcarres, & leur ſortie par les plaies ſeroit difficile, je me déterminai à paſſer un ſéton tout au travers, encouragé par les bons effets que je m'en promettois, par l'aiſance que j'aurois à l'introduire dans le trajet de la balle, rendu inſenſible par l'eſcarre qu'elle y avoit cauſé, & par la facilité qu'il y auroit de le tirer, ſi le poumon en

étoit irrité dans les ſuites: je le fis d'une bandelette de linge fin & uſé, un peu effilé par les côtés, & imbibée d'huile de térébenthine; l'extérieur fut panſé avec un mêlange de baume d'Arcæus & d'huile d'hypéricum. Dès le jour, je ſubſtituai à la boiſſon aſtringente une légere eau de riz.

Le premier Juin, les crachats étoient purulens, le bleſſé aſſez tranquille; mais la nuit il ſurvint un grand redoublement, avec délire, qui dura juſqu'au point du jour du 2. Le malade ſe trouvant mieux le matin, il fut purgé. Il n'y avoit pas de doute qu'il n'y eût du déſordre dans les premieres voies; ce purgatif opéra à ſouhait, & le bleſſé fut panſé ſur le tard: il ſortit une très-grande quantité de matiere purulente; & la meche que je fis courir entraîna quelques caillots de ſang à demi-corrompus: le malade rendoit par la bouche une matiere ſemblable; elle coula par ces trois iſſues, en augmentant de jour en jour juſqu'au 7, & continuant avec la même abondance juſqu'au 12. La ſuppuration ſe trouvoit alors très-belle, les eſcarres du fond entraînés au-dehors, au moyen de la meche que je tirois un peu à chaque panſement. Depuis ce jour, la ſuppuration commença à diminuer; & le 18, ſortant très-peu de choſe du fond, j'ôtai le ſéton, & me bornai à tenir les ouvertures ſuffiſam-

ment dilatées, pour donner issue à la piece de l'omoplate que j'avois laissée, & à une autre petite qui se présentoit du côté de la clavicule.

Le blessé étant purgé de tems-en-tems, & observant bien le régime qui lui étoit prescrit, tout alla très-bien jusqu'au 3 Juillet, qu'il fut assailli par une fievre violente, accompagnée de dévoiement, de difficulté de respirer & de tension douloureuse aux environs des deux plaies. Cet accident, qui étoit l'effet d'un excès de petits pâtés qu'un camarade lui avoit apportés, fut calmé par une purgation & des relâchans employés intérieurement & extérieurement; mais à la suite de cela, la suppuration fut extraordinaire, sur-tout par la bouche: on y remédia par une boisson expectorante.

Le 11, quarante-cinquieme jour de la blessure, la petite piece de la clavicule s'étant détachée je la tirai; elle avoit environ cinq lignes en quarré, sur trois d'épaisseur. Cinq jours après, j'enlevai aisément la piece de l'omoplate dont j'ai parlé; celle-ci avoit, quoiqu'en partie détruite, environ un pouce de long, sur dix lignes de large. Depuis ce moment la suppuration externe se reduisit à très-peu de chose, & je voyois, avec plaisir, les cicatrices se former de jour en jour; l'ulcere intérieur seul m'occupoit; mais, au moyen du lait coupé avec la

décoction de véronique mâle, pris matin & soir, le poumon s'est aussi consolidé. Enfin, depuis le 15 du mois d'Août, tout est entiérement tari; & le blessé, après avoir rétabli une bonne partie de ses forces & de son embonpoint, est sorti de l'Hôpital, le 27, trois mois justes après son entrée.

Il faut ajouter que, malgré que les muscles trapezes, sus & sous-épineux, & deltoïde, aient été très-endommagés, & qu'il y ait eu environ un pouce de la clavicule d'emporté, le blessé commença à faire usage de son bras de façon à faire espérer qu'il s'en servira dans la suite, à peu de chose près, comme auparavant.

OBSERVATIONS

Sur les contre-coups, qui tendent à prouver qu'on peut découvrir sûrement l'endroit fracturé, selon le lieu qui a reçu le choc; par M. AURRAN, Chirurgien-Professeur, démontrant l'anatomie à l'Hôpital royal de Strasbourg.

I. OBSERVATION. On amena le 4 Janvier 1762, à l'Hôpital militaire de cette ville, le nommé Jean Biardin, dit Poid-de-vin, âgé de trente ans, Soldat dans le

régiment de Beauvilliers, cavalerie. Il avoit une plaie contuſe à la tête, & étoit ſans connoiſſance. Ses camarades nous rapporterent que, trois jours auparavant, ayant voulu donner du foin aux chevaux, il étoit monté dans un grenier, dans le plancher duquel il y avoit un trou, caché par un peu de foin; qu'ayant paſſé par cet endroit, il étoit tombé dans l'écurie, dont le ſol étoit à quinze pieds au-deſſous; qu'il étoit d'abord tombé ſur ſes pieds, mais que s'étant renverſé, ſa tête avoit porté ſur le bord d'une crêche de pierre; ce qui l'avoit ſi fort étourdi, qu'il n'avoit pas repris connoiſſance depuis ce tems-là. La plaie, qui étoit aſſez petite, avoit cependant mis à nud une petite portion du pariétal droit, à ſix lignes de la future ſagittale, à un pouce de la lambdoïde: les convulſions ſe mirent de la partie, le jour qu'on l'apporta à l'hôpital, qui étoit le troiſieme de ſa bleſſure.

Ce jour même, M. le Riche, Chirurgien-Major de l'hôpital, dilata la plaie extérieure, & examina, avec le plus grand ſoin, le crâne, pour tâcher de découvrir s'il n'y avoit pas quelque fracture ou fente à l'os; mais il n'apperçut rien. On ſaigna le malade du bras & du pied le ſoir du même jour: on répéta quatre fois la ſaignée du pied juſqu'au ſix, ſans que les ſymptômes diminuaſſent. Pendant ce tems, je vis couler quel-

ques gouttes de sang de son oreille droite ; & il portoit, de tems-en-tems, les mains à l'une & à l'autre de ses oreilles, sur-tout à la droite, qu'il tirailloit. Ces signes qui pouvoient faire soupçonner quelque affection dans les oreilles, ne suffisoient cependant pas pour suggérer les moyens curatifs qu'il convenoit d'employer. Le malade mourut à dix heures du soir du même jour 6 ; son cadavre fut apporté dans mon amphithéâtre.

Ayant dépouillé la tête de ses enveloppes, j'apperçus une petite ligne noirâtre, beaucoup moins sensible qu'un cheveu, qui descendoit du bord inférieur de la plaie, vers la circonférence linéaire, qui donne les premieres attaches au muscle temporal. Je soupçonnai que ce pouvoit être le commencement d'une fente capillaire, qui pourroit être mieux marquée sous ce muscle. L'ayant enlevé, j'apperçus en effet que je ne m'étois pas trompé, & que la fracture, dont cette ligne étoit le principe, devenoit plus considérable, en approchant de l'apophyse zygomatique, à la racine de laquelle elle se divisoit en deux branches ; l'une antérieure à la racine transverse de cette apophyse, se terminoit au bord le plus voisin de cet os ; l'autre postérieure, finissoit dans la cavité articulaire qui reçoit la mâchoire inférieure. La future écailleuse, qui unit l'os temporal au pariétal, n'avoit pas empêché

qu'elle ne se continuât de l'un à l'autre de cet os, quoique bien des Anatomistes assurent que » par les unions multipliées des os du crâne, » & des différentes pieces qui le composent, » il en résulte cet avantage que, dans le cas » où une de ces pieces osseuses vient à être » fracturée, la fracture est bornée par la » future, qui empêche qu'elle ne s'étende » jusqu'aux pieces voisines. « La future, du côté opposé, étoit un peu béante: j'y introduisis, sans peine, mon ongle. Après cet examen, je sciai & j'enlevai le crâne : je trouvai sur la dure-mere un caillot de sang, fort considérable & très-noir, ayant au moins dix lignes d'épaisseur à sa base, qui portoit dans la fosse moyenne droite du crâne ; sa circonférence répondoit à celle du crotaphite, qu'elle égaloit : l'hémisphere du cerveau, de ce côté, ne paroissoit aucunement altéré, pas même à l'endroit qui avoit cédé à la compression du caillot ; mais les vaisseaux de la pie-mere qui recouvroient l'hémisphere gauche, étoient engorgés de sang. Cet hémisphere étoit également comprimé par un caillot, moitié moins gros que le précédent, aussi noir & paroissant aussi vieux : il étoit placé immédiatement sur la substance corticale du lobe moyen, & avoit causé la putréfaction de la portion de la substance qui le soutenoit. Il y avoit encore

un petit caillot de ſang du même côté, entre le temporal & la dure-mere.

II. OBSERVATION. Vers le milieu du mois de Juin de l'année derniere, on apporta à notre hôpital le nommé Beymann, âgé de quarante ans, Soldat au régiment d'Alſace. Il s'étoit laiſſé tomber, ſur le pavé, de la couverture d'une maiſon à deux étages, où il travailloit. Sa tête, en ſe renverſant, avoit porté, par ſa partie poſtérieure & ſupérieure, ſur le bord d'une pierre haute de deux pieds, qui lui avoit fait une plaie contuſe, avoit mis à découvert l'os occipital, du côté du pariétal droit. La plaie ayant été ſuffiſamment dilatée, il ne fut pas poſſible d'appercevoir aucune fracture. Il ne paroiſſoit aucune autre bleſſure à la tête, qu'une légere contuſion à l'oreille gauche, & une échymoſe à la paupiere de l'œil, du même côté. Après pluſieurs ſaignées du pied, du bras & du cou, l'aſſoupiſſement, dans lequel il étoit plongé, fut conſidérablement diminué; il parut même reprendre un peu de connoiſſance: il entendoit, quand on l'appelloit, & regardoit fixement certaines perſonnes de ſa connoiſſance. Lorſqu'on dilatoit ſa plaie, ou qu'on lui tiroit l'oreille, il faiſoit la grimace, & portoit la main à l'endroit douloureux. Le mouvement, le ſentiment & la connoiſſance n'étoient par

conſéquent pas entiérement perdus, & l'aſſoupiſſement ne paroiſſoit pas ſi conſidérable, ſur-tout après la ſaignée; malgré ce mieux apparent, il mourut le cinquième jour de ſa bleſſure. L'ayant examiné après ſa mort, je n'apperçus aucune fracture dans toute l'étendue du crâne qu'on a coutume de découvrir pour le ſcier; mais je trouvai un engorgement général des vaiſſeaux de la pie-mere, qui recouvroit l'hémiſphere gauche: un petit caillot de ſang occupoit la foſſe moyenne de la baſe du crâne, de ce côté, & ſe continuoit dans l'orbite par la fente orbitaire ſupérieure, & juſqu'à la paupiere ſupérieure, où il formoit l'échymoſe dont nous avons fait mention.

Ayant eu envie de conſerver cette tête, pour m'en ſervir à démontrer la baſe du crâne dans mon emphithéâtre, je la mis dans un pot, où je l'oubliai pendant deux mois: je la retrouvai au mois de Septembre, & en la nétoyant, après l'avoir fait bouillir, je découvris, dans la moitié inférieure de l'os occipital, où cet os n'eſt compoſé que d'une table compacte aſſez mince, deux fentes, l'une à droite, commençant un peu au-deſſus de la ligne demi-circulaire, où eſt l'attache ſupérieure du trapeze, du ſplénius, &c. & ſe continuant juſqu'au bord du grand trou occipital; l'autre à gauche,

beaucoup moins considérable, étoit située à côté du grand trou, derriere le condyle; elle embrassoit une aire irréguliérement quarrée. La piece qui occupoit l'espace qu'elle embrassoit est tombée quelque-tems après; le bord du trou occipital, de ce côté, n'étoit pas fracturé.

On peut, je pense, conclure de ces deux observations, 1° que les convulsions qui surviennent, quelques jours après une plaie de tête, sont l'effet d'un caillot qui s'est formé peu-à-peu, & qui, lorsqu'il est parvenu à un certain volume, comprime le cerveau plus ou moins, selon sa grosseur, ou de la corruption que ce fluide épanché contracte, & de l'action que ses principes décomposés exercent sur le genre nerveux; 2° que lorsque, dans un cas de cette espece, les accidens ne diminuent pas après plusieurs saignées, il y a tout lieu de présumer, quoiqu'il ne paroisse aucune fracture, qu'il s'est formé un épanchement sur quelque partie du cerveau qui les entretient; 3° que les sutures n'empêchent pas que les fractures ne puissent s'étendre d'un os à l'autre; 4° que ces sutures même peuvent s'ouvrir sans fracture; 5° que les régions temporales sont les plus exposées aux effets des contre-coups, plus ou moins l'une que l'autre, selon que le coup aura porté, ou

plus à droite, ou plus à gauche, dans une direction entre la perpendiculaire & la transversale, respectivement à la base du crâne. L'examen anatomique de la structure & des connexions de ces parties fera mieux entendre la raison de ceci. Les pariétaux réunis, forment une arcade soutenue par deux bords échancrés & tranchés obliquement de dehors en-dedans, qui portent sur des appuis demi-circulaires, dont les bords qui s'articulent avec les bords inférieurs des pariétaux, sont aussi tranchés en sens contraire de ces derniers, c'est-à-dire de dedans en dehors. Les temporaux qui forment ces appuis sont donc, à raison de la coupe de leurs bords correspondante & opposée à celle des bords inférieurs des pariétaux, l'office d'arcs-boutans : or on sait que la partie écailleuse ou supérieure des temporaux, est composée d'une seule table assez foible, transparente, & par conséquent fort fragile : il n'est donc pas étonnant si elle ne résiste pas à l'action d'un poids qui tombe sur la tête, dont elle soutient toute l'action; 6° que la portion inférieure de l'occipital est également exposée à l'action des contre-coups, étant, à l'égard de la moitié supérieure de cet os, ce que les temporaux sont à l'égard des pariétaux ; 7° qu'on doit toujours craindre un contre-coup double ou

ſimple, aux différentes régions de la baſe du crâne, ſelon les endroits qui auront été frappés ; 8° enfin, que de pareilles obſervations, ſi elles étoient multipliées, pourroient nous mettre en état d'établir des regles sûres, pour connoître les lieux des contre-coups, relativement aux endroits frappés.

OBSERVATION

Sur une Entérocelle, avec gangrene & perte d'une portion de l'inteſtin, guérie par M. DESLANDES-LEGER, Chirurgien à Tours.

Le nommé Pierre de la Lande, âgé de trente-cinq ans, de la paroiſſe de Joué, près Tours, étoit attaqué, depuis longtems, d'une hernie qui ne l'incommodoit point ; quoiqu'expoſé à un travail pénible, il ne portoit point de badinage. Le 9 Octobre 1763 (après avoir bu du vin nouveau) il ſe ſentit attaqué de violentes coliques, accompagnées de douleurs cruelles, dans le pli de l'aîne : y ayant ſenti un certain craquement, il y porta la main, & trouva une tumeur de la groſſeur d'un œuf de poule, qui fut accompagnée, pendant ſix jours, de tous les ſymptômes de la hernie

avec étranglement, au bout duquel tems, les accidens ſe calmerent un peu. Quoique la tumeur ne diſparût pas, il ne daigna pas appeller de ſecours ; & ſe croyant guéri, il reprit ſes occupations ordinaires, qu'il continua juſqu'au 20, que les accidens recommencerent (à l'exception du vomiſſement, qui ne revint point.) Il ſe tranſporta à l'Hôtel-Dieu : j'examinai la tumeur, qui s'étendoit juſqu'à la ſymphyſe des os pubis, où elle formoit, dans cet endroit, un volume de la groſſeur d'un petit pain d'un ſol, accompagnée d'inflammation. Le malade avoit une fievre très-vive : je le fis ſaigner pluſieurs fois, & appliquer des cataplaſmes émolliens : deux jours après, je trouvai, au centre de la tumeur, un ſphacele de la largeur d'un écu de trois livres, avec fluctuation ; ce qui me fit ſoupçonner que l'inteſtin étoit tombé en mortification : j'ouvris la tumeur, qui juſtifia mon pronoſtic ; car auſſi-tôt qu'elle fut ouverte, il ſortit beaucoup de matieres ſtercorales, avec une grande quantité de pus. J'examinai les parties qui formoient la hernie : je trouvai l'inteſtin gangréné dans une étendue d'environ quatre pouces, avec une ouverture conſidérable ; mon deſſein fut alors de ſuivre la méthode de M. Ramdhor, Chirurgien du Duc de Brunſwick, qui eſt de retrancher la

partie gangrénée, de réunir les deux extrémités, en les engageant l'une dans l'autre, & les maintenir dans cet état, par le moyen d'un point d'aiguille auprès de l'anneau ; mais l'adhérence intime de ces parties empêcha l'exécution de mon projet, je pensai alors que le malade ne guériroit qu'à la faveur d'un anus artificiel ; mais les suites ont été plus heureuses que je ne l'imaginois. J'appliquai sur l'intestin un plumasseau trempé dans l'esprit-de-térébenthine, comme le plus puissant remede contre toute sorte de putréfaction, & sur-tout dans celle-ci, où le séjour des matieres stercorales la rend plus rapide. Je pansai la plaie avec le digestif animé. Le huitieme jour, la partie de l'intestin gangréné se sépara de la longueur que j'ai dit plus haut, & contenoit une portion entiere de son diametre ; les matieres stercorales sortoient toujours en entier par la plaie. Le malade fut mis à une diete très-sévere : on lui donnoit tous les jours des lavemens, qui entraînoient à chaque fois des matieres dures.

Cette méthode eut tout le succès qu'on pouvoit espérer. La sortie des excrémens par la plaie diminuoit de jour en jour. Le 15 Novembre il n'en passa plus ; ils reprirent leur cours par la voie ordinaire. Depuis ce tems la plaie a diminué insensiblement,

& a été entiérement cicatrisée le 12 Décembre. M. Lebas, mon confrere en exercice avec moi à l'Hôtel-Dieu, a suivi cette cure, avec toute l'exactitude qu'elle requéroit.

OBSERVATION

Sur une croûte limonneuse, formée dans l'estomac, & rendue par le vomissement; par M. PIETSCH, ancien Chirurgien-Major d'un régiment au service de l'Empereur, ancien Chirurgien-Aide-Major des Armées du Roi en Allemagne, Démonstrateur Royal en Anatomie & Chirurgie, à Altkirch en haute Alsace.

Son Altesse Royale le Prince Charles de Lorraine, s'étant approché, en 1742, de la capitale de la Bohême, avec l'armée Autrichienne, ordonna d'envoyer sur les derrieres tous les soldats malades. Je fus chargé de conduire ce convoi à Pzribram, gros bourg à quatre lieues de Prague, d'y établir un hôpital, & de faire donner aux malades les secours nécessaires. Un matin, en faisant ma visite, j'ordonnai trois grains de tartre stibié à un soldat Hongrois, du régiment de Vetter, âgé de vingt-quatre à vingt-cinq ans, d'un tempérament sanguin & mélancolique. Le soir, en faisant ma tournée, son

camarade m'apporta un plat, contenant quelque choſe d'extraordinaire, en me diſant que le malade avoit vomi ſon eſtomac, & qu'il l'avoit retiré des matieres auxquelles il étoit mêlé, pour me le montrer. En l'examinant, je trouvai que c'étoit une croûte limoneuſe, d'une ſubſtance aſſez ſolide, dont j'ajuſtai les pieces les unes aux autres, ſur une table; elles me parurent repréſenter aſſez exactement le fond de l'eſtomac. Cette croûte avoit, dans ſon milieu, l'épaiſſeur d'un bon travers de doigt, & alloit, en s'aminciſſant, juſqu'aux bords. La face convexe, qui avoit dû être tournée du côté des parois de l'eſtomac, étoit de couleur verte foncée, tirant ſur le noir: on y voyoit encore les empreintes des rugoſités de la tunique veloutée. La face concave étoit d'une couleur gris-de-cendre, & moins compacte que la face convexe. Le malade, qui avoit la fievre & qui ſe plaignoit d'une peſanteur à la région épigaſtrique, fut rétabli en peu de jours.

Je n'entreprendrai point d'expliquer la formation de cette croûte que j'appelle limoneuſe, parce qu'elle reſſemboit, ſurtout, par ſa face convexe, au limon qu'on trouve quelquefois dans les vaſes de bois dans leſquels l'eau a long-tems ſéjourné. J'ai cru devoir publier cette obſervation, parce qu'elle m'a paru avoir beaucoup d'analogie

avec

avec celle que M. Geoffroy, Docteur-Régent de la Faculté de médecine de Paris, & Professeur des Ecoles, a faite sur M. l'Abbé Gerard, Prêtre de la Paroisse S. Paul, & qui a été inférée dans le Journal de Médecine, du mois de Mars 1758, tome VIII, pag. 244.

OBSERVATIONS

Sur les Maladies épidémiques qui ont régné à Paris, depuis 1707 jusqu'en 1747; par un ancien Médecin de la Faculté de Paris.

ANNÉE 1735.

HIVER. L'hiver fut très-inégal, le froid plus ou moins vif, la gelée, la pluie, & des vents violens se succédoient rapidement. Aussi vit-on beaucoup de toux opiniâtres & violentes, des catarres, des fluxions de toute espece, des douleurs de rhumatismes & des apoplexies, qui faisoient périr tout-à-coup ceux qui en étoient attaqués.

L'épidémie qui avoit régné dans la saison précédente, parmi les Soldats qui revenoient d'*Allemagne*, continuoit toujours avec la même vivacité; les symptômes de catalepsie étoient encore plus marqués: chez quelques malades les bras & les jambes restoient immobiles, dans la position où on les avoit

mis ; chez d'autres, ce ſymptôme ne ſe manifeſtoit qu'aux poignets & à la main. Ces accidens duroient quinze jours & plus ; pendant tout ce tems, les malades étoient dans un état d'ivreſſe ; leur tête n'étoit point libre, même dans le tems où ils étoient le mieux. Il falloit, comme nous l'avons dit, inſiſter ſur les évacuans mêlés avec des cordiaux, précédés cependant de ſaignées plus ou moins répétées, mais, en général, peu fréquentes & peu abondantes à chaque fois : par ce traitement les malades rendoient beaucoup de matieres bilieuſes, par haut & par bas, & la plus grande partie jetta beaucoup de vers, ce que l'on n'avoit point obſervé dans la précédente. Le traitement ſe terminoit par la tiſane fébrifuge purgative, dont il a été fait mention.

Le danger étoit toujours le même pour ceux qui étoient en même tems pris de dyſſenterie ; ils périſſoient preſque tous : à l'ouverture de leur cadavre on trouvoit les inteſtins gangrénés & remplis de vers. Aucun remede ne les pouvoit tirer d'affaire, ou du moins en ſauvoit-on très-peu, tandis que je vis pluſieurs perſonnes, autres que des Soldats, attaquées de la même maladie, avec la dyſſenterie, qui guérirent par les remedes appropriés.

Il faut convenir auſſi que ces Soldats avoient

beaucoup ſouffert au ſiege de *Philiſbourg* : le *Rhin* étoit débordé, il y avoit eu des pluies continuelles, & ſouvent les Soldats avoient été forcés d'être dans l'eau juſqu'à la moitié du corps ; ils n'avoient bu, la plupart, que des eaux de neige fondue ; leurs alimens avoient été aſſez ſouvent mal conditionnés, & ils avoient été dans cette poſition pendant quelques mois. Il n'eſt donc pas étonnant que leurs humeurs euſſent contracté une mauvaiſe diſpoſition, qui affectoit tout leur corps, & principalement les nerfs ; diſpoſition dont les mouvemens convulſifs & cataleptiques étoient une ſuite.

Cette maladie fut peu contagieuſe, & affecta peu de ceux qui ne revenoient point de l'armée.

Elle continua juſqu'à la fin de Février ; mais tant qu'elle dura, les ſymptômes furent également violens, & le danger fut toujours le même pour ceux qui étoient attaqués de dyſſenteries.

PRINTEMS. Le commencement du printems fut chaud & froid alternativement ; ces paſſages ſubits & fréquens rendirent très-communes les pleuréſies, les catarres & les affections ſoporeuſes. On vit auſſi régner des fievres malignes, mais dans les hôpitaux, plus que dans la ville. Dans la ville, il y eut beaucoup de morts ſubites, d'apoplexies & de paralyſies, qui attaquoient

indiſtinctement des gens de tout état & de tout âge.

M. le M***, après s'être livré inconſidérément aux plaiſirs de l'amour (quoiqu'âgé de cinquante-cinq ans, d'une ſanté délicate, attaqué d'engorgemens au foie, qui lui donnoient un teint jaune, rendoient ſes digeſtions laborieuſes, & ſouvent mauvaiſes) fut pris d'une attaque d'apoplexie aſſez vive, au commencement de Mai. La connoiſſance que j'avois de ſon tempérament, & de ce qui avoit immédiatement précédé l'attaque, m'empêcha de le faire ſaigner. Je lui fis prendre auſſi-tôt de l'émétique, & un lavement purgatif; il rendit beaucoup par haut & par bas. Pour entretenir les évacuations, & ſoutenir en même tems les forces, j'ordonnai, en cinq verres, à prendre, de trois heures en trois heures, une pinte d'eau, dans laquelle on avoit fait infuſer deux gros de ſéné, & dans la colature on avoit ajouté deux gros de ſel de Glauber, ſix grains de tartre ſtibié, & trente gouttes de *lilium* de Paracelſe. Cette eau fit beaucoup rendre de matieres viſqueuſes, par haut & par bas; la langue reſtoit cependant toujours embarraſſée, & le côté droit étoit dans l'engourdiſſement, à la vérité un peu moins fort. J'inſiſtai ſur les purgatifs mêlés avec les ſudorifiques; par ce moyen, les accidens ſe diſſiperent par degrés: il ne reſtoit, à la

fin du mois, que beaucoup de foibleſſe au malade, ſans qu'aucune partie de ſon corps parût plus ſenſiblement affectée.

Le froid continua tout le mois de Mai; le vent étoit toujours au Nord ou au Nord-Oueſt: auſſi vit-on beaucoup de catarres, de rhumatiſmes & de maladies, qui toutes dépendoient d'une tranſpiration interceptée.

La *Suette*, dont nous avons déjà eu occaſion de parler plus d'une fois, régnoit dans le même tems aux environs de Paris.

ETÉ. Cette ſaiſon, fut comme la précédente, alternativement chaude & froide: ces alternatives, qui ſe ſuccédoient avec promptitude, ſans qu'on obſervât les gradations, qui auroient rendu ces changemens moins dangereux, produiſirent beaucoup de maladies, qui venoient promptement, & qui dépendoient toutes d'un reſſerrement ſubit des vaiſſeaux relâchés par la chaleur précédente, ou d'une dilatation trop prompte des liqueurs contenues dans des vaiſſeaux, dont le ton avoit été augmenté, & le diametre reſſerré par le froid qu'on venoit de reſſentir. Les maladies qui régnerent furent donc des pleuréſies, des crachemens de ſang, des attaques d'aſthme, quelques fievres ardentes & malignes, & des dévoiemens avec épreintes; quelquefois les malades rendoient des vers. La plupart de ces malades guérit cependant, lorſqu'on ne

négligea point les remedes appropriés, dès le commencement de la maladie ; mais ceux qui n'employerent pas, dès les premiers inſtans, les ſecours convenables, rendirent leur maladie très-grave, & ſouvent même furent la victime de leur imprudence ; &, lorſqu'ils guériſſoient, la convaleſcence étoit longue, &, pour l'ordinaire, orageuſe.

M. *Darcy*, âgé de ſoixante ans, naturellement gras, replet, faiſant peu d'exercice, avoit, depuis l'hiver précédent, une toux importune, qu'il avoit négligée, & qui avoit toujours été en augmentant. Il fut pris, le 10 du mois de Juillet, d'une fievre vive ; ſes crachats devinrent ſanguinolens, ſa toux étoit alors très-violente, ſa reſpiration fort courte & très-gênée ; il y avoit tout lieu de craindre que ſa poitrine ne s'emplît, & que ſa maladie ne dégénérât en hydropiſie de poitrine, ou en catarre ſuffocant. Je le fis ſaigner abondamment, quatre fois en deux jours ; ſon ſang étoit coëneux : j'employai les légers inciſifs, les adouciſſans : je le tins à du bouillon très-léger ; ce traitement diminua par degrés tous les ſymptômes, & il y eut aſſez de relâche pour pouvoir purger le 16 ; ce que je fis, en trois verres compoſés d'une once de pulpe de caſſe, deux onces de manne, quarante-huit grains de ſel de nitre, & trois grains de tartre ſtibié. Ce purgatif fit beau-

coup évacuer ; le malade rendit un ver : je réitérai pluſieurs fois la purgation, & le malade guérit enfin.

Il étoit encore plus dangereux de négliger les dévoiemens dans leur commencement. Perſonne n'en périſſoit, lorſqu'on apportoit d'abord les ſecours convenables ; mais lorſqu'on n'appelloit point de Médecin, & qu'on laiſſoit faire au mal du progrès, les malades mouroient, après avoir ſouffert des douleurs très-aiguës. A l'ouverture du cadavre on trouvoit les inteſtins gangrénés ; ce que j'ai eu pluſieurs fois occaſion d'obſerver.

Il y avoit, à Paris, peu de fievres malignes ; mais dans les environs de *Meaux*, à *Ville-Neuve-Saint-George*, dans le *Vexin François & Normand*, il y avoit un très-grand nombre de perſonnes attaquées de la *Suette*. Les malades avoient une fievre vive, une chaleur brûlante par tout le corps, une violente douleur de tête, une ſorte de pincement dans l'eſtomac, des nauſées ; le tout accompagné d'une ſueur de très-mauvaiſe odeur, & d'éruptions à la peau, tantôt rouges, tantôt pâles. A raiſon de la gravité des ſymptômes, les malades périſſoient plutôt ou plus tard ; le traitement contribuoit auſſi beaucoup à augmenter le danger du mal ; car ceux qui prenoient ſoin des malades, imaginant ſans doute que la nature

tentoit de ſe débarraſſer, par la ſueur, de l'humeur morbifique, donnoient des cordiaux à forte doſe, couvroient beaucoup les malades, &, par cette conduite, les faiſoient périr preſque tous. Le mauvais ſuccès de ce traitement détermina le Gouvernement à faire partir trois Médecins de la Faculté de Paris, MM. *Bailli*, *Bourdelin* & *Bellot*. Ils guérirent preſque tous les malades qui voulurent bien ſuivre leurs conſeils; car, malgré les ſuites funeſtes de l'uſage des cordiaux & des ſudorifiques, il y eut pluſieurs malades qui ne voulurent pas ſe prêter à une méthode oppoſée, & qui furent les malheureuſes victimes de leur préjugé & de leur opiniâtreté.

La méthode qui fut ſuivie des ſuccès les plus conſtans, étoit de ſaigner le malade, plus ou moins abondamment & promptement, à raiſon de la fievre, de la nature du ſang qui étoit toujours inflammatoire, & des forces du malade; de leur faire boire abondamment des tiſanes acidules, dans leſquelles on ajoutoit, ſuivant l'indication, plutôt ou plus tard, un, deux ou trois grains de tartre ſtibié, par pinte, lorſque la bile commençoit à couler, & que la fievre étoit beaucoup diminuée; alors, mais jamais plutôt, des purgatifs réitérés terminoient la guériſon. Cette épidémie ceſſa vers la fin du mois d'Août.

Le tems continua d'être inégal, vers le milieu du mois d'Août ; la chaleur revint avec assez de force : il y avoit cependant peu de malades au commencement de ce mois. Vers la fin on observa des petites-véroles ; mais, en général, bénignes ; quelques fievres rouges, & d'autres qui avoient des caracteres de malignité ; la tête étoit prise, & les malades avoient des soubresaults dans les tendons. Des saignées abondantes, & répétées, tant du bras que du pied, des potions altérantes, légérement incisives, avec le tartre stibié, à petite dose, &, vers la fin, le quinquina purgatif, furent les moyens qu'on employa avec le plus de succès : il falloit cependant ne point se hâter de donner le quinquina, qui ne convenoit que vers la fin de la maladie, lorsque les évacuations avoient été abondantes.

Vers le même tems on vit mourir beaucoup de femmes (*a*) en couche, peu de tems après être accouchées ; leurs vuidanges se supprimoient, la tête se prenoit, & les malades périssoient.

AUTOMNE. Les petites-véroles continuerent à être bénignes pendant tout le mois d'Octobre ; mais les rougeoles & les fievres rouges étoient accompagnées de symptômes très-graves, souvent même elles

(*a*) Nous aurons occasion d'entrer dans quelque détail à ce sujet.

dégénéroient en fievres malignes. Quelquefois les malades périſſoient, dès le ſecond jour : ceux dont la maladie étoit plus longue, avoient des mouvemens convulſifs, & la fievre maligne ſuccédoit à la rougeole. Cette maladie régnoit principalement chez les pauvres & les enfans : on voyoit beaucoup de ces malades rendre des vers par bas. L'uſage inconſidéré des cordiaux, que la plus grande partie des gens du peuple, ſurtout, regarde comme un remede bon à tout, rendoit encore plus dangereuſe cette maladie. Ceux qui s'adreſſerent à moi, & qui guérirent, durent leur ſalut à des ſaignées faites coup ſur coup dans les commencemens : le ſang que l'on tiroit étoit plus ou moins inflammatoire. J'employai, avec ſuccès, des potions huileuſes, beaucoup de lavemens, le tartre ſtibié, à petite doſe, & je terminai le traitement par pluſieurs purgations : pendant tout le tems de la maladie la diete devoit être très-exacte ; des bouillons légers, avec partie égale de bœuf & de veau, étoient la ſeule nourriture que je permettois, & pour boiſſon ordinaire une tiſane légérement diaphorétique.

Cette conſtitution ceſſa au mois de Novembre, qui fut beaucoup plus tempéré qu'il ne l'eſt ordinairement ; les rougeoles furent bien moins fréquentes & peu dangereuſes ;

mais les petites-véroles, qui jusqu'alors avoient été peu abondantes & bénignes, devinrent fort dangereuses, & furent très-communes. Elles continuerent pendant tout le mois de Novembre, & ne devinrent moins fâcheuses que dans le mois suivant, qui fut très-peu froid : cette température d'air, beaucoup plus douce qu'elle ne l'est d'ordinaire dans ces deux mois, produisit beaucoup de coups de sang, & d'apoplexies. On vit aussi plusieurs personnes périr de gale rentrée, sur-tout dans les hôpitaux, où cette maladie est beaucoup plus commune. Les rhumatismes & les attaques de goutte furent très-fréquentes.

Plusieurs de mes malades furent pris de douleurs dans toutes les articulations, & étoient dans l'impuissance absolue de remuer aucune des parties de leur corps.

M. F..... mon ami, homme d'un rare mérite, livré avec excès au travail du cabinet, où il passoit souvent les nuits pour satisfaire sa passion pour les lettres (il étoit âgé de cinquante-deux ans, sujet, depuis longtems, à des attaques de rhumatismes, & naturellement replet) fut pris, tout-à-coup, le premier Novembre, de fievre, d'une impuissance absolue de remuer aucun de ses membres. Je le pressois, depuis longtems, de se faire saigner & purger, pour

prévenir les ſuites de la pléthore, entretenue par le genre de vie qu'il menoit, ſans qu'il eût voulu ſuivre mes conſeils. Ayant été mandé, je le fis ſaigner cinq fois du bras, dans les trois premiers jours: ſon ſang étoit coëneux, au point qu'il étoit impoſſible, ſans beaucoup d'effort, de le pouvoir diviſer dans la palete. Je le mis à une diete très-exacte, des bouillons légers, ſans ſel, des lavemens d'eau ſimple, de la tiſane avec la racine de patience ſauvage: ces remedes continués pendant huit jours, rendirent les urines plus abondantes, mais fort chargées; la bile commençoit à couler: il ſurvint des ſueurs ſpontanées aſſez abondantes; enfin tout annonçoit une détente univerſelle; les douleurs étoient moins vives: & quoique le malade fût toujours dans l'impuiſſance de ſe ſervir de ſes membres, il éprouvoit moins de mal, quand on le remuoit; cela me détermina à le purger, en trois verres, dans la crainte de porter de l'irritation. Il rendit beaucoup, ſe ſentit ſoulagé le ſoir; mais le lendemain, les douleurs ſe firent ſentir plus vivement; l'humeur de goutte, qui juſqu'alors n'avoit attaqué que les extrêmités, ſe porta vers la gorge, & m'obligea d'employer des potions huileuſes, pour faciliter la déglutition devenue plus difficile. Je réitérai pluſieurs fois

les purgatifs, & il eſt prodigieux ce que rendit le malade ; il ne put ſe ſervir de ſes membres que le 25 ou le 26 Novembre : il n'y ſentoit plus de douleurs, mais la foibleſſe étoit très-grande. A la vérité, ſa vivacité & ſon impatience extrême rendoient ſa ſituation encore plus fâcheuſe : accoutumé à s'occuper ſeul dans ſon cabinet, & à être indépendant, il ne ſupportoit qu'avec beaucoup de peine de ne point travailler, & d'avoir beſoin d'être ſervi. Pour diſſiper ce reſte d'engourdiſſement & de foibleſſe, je lui fis prendre, deux fois par jour, des bouillons avec le veau, les écreviſſes, le creſſon, la chicorée ; pour tiſane de l'eau de ſalſepareille, & tous les matins un bol compoſé de quinze grains d'æthiops minéral, incorporés dans ſuffiſante quantité de conſerve de pavot blanc : ces remedes furent continués long-tems, & entre-mêlés de purgatifs : malgré cela, il ne fut entiérement guéri que dans l'été ſuivant ; il ſentit, tout l'hiver, un engourdiſſement léger dans tous les membres.

Je ne ſuis entré dans quelques détails ſur ce malade, que pour donner un exemple de l'opiniâtreté des rhumatiſmes goutteux de cette ſaiſon, qui ne guérirent que par des ſaignées répétées au commencement de la maladie, quoi qu'en diſent certaines gens,

même parmi ceux qui se mêlent de traiter des maladies, à la vérité, sans vouloir faire attention vraisemblablement que, dans ces cas, il y a inflammation, ou du moins disposition inflammatoire dans les articulations. Il fallut aussi purger beaucoup les malades, dont la plus grande partie rendit prodigieusement; mais le ressentiment de l'impression faite sur les articulations, dura très-long-tems chez la plupart.

Observations Météorologiques. Juillet 1764.

Jours du mois.	*Thermometre.*			*Barometre.*		
	A 6 h. du matin.	*A 3 h. du soir.*	*A 11 h. du soir.*	*Le matin.* pouc. lig.	*A midi.* pouc. lig.	*Le soir.* pouc. lig.
1	11	21	15 1/2	28 2 1/4	28 2	28 1 2/3
2	13	22 1/2	16 1/2	28 2	28 2 1/4	28 2 2/3
3	14	21 1/2	15 1/2	28 3	28 2 3/4	28 2 1/3
4	13 1/2	21	15 3/4	28 2 1/3	28 1 3/4	28 1
5	14 3/4	19	15	28 1	28 3/4	28 1
6	13 3/4	20	16	28 1	28 1	28 1 1/4
7	14 1/2	17	13	28 1 1/2	28 1 3/4	28 1 1/2
8	11 1/2	19	15	28 1 2/3	28 1 3/4	28 2
9	13 1/2	23	17 1/2	28 2	28 1 1/2	28 1
10	14 1/2	23	19	28 1	28 1/2	28
11	16 1/2	20	15 1/2	27 11 1/4	27 11 1/4	27 11 1/4
12	11 1/2	19	12 3/4	27 11 1/2	27 11 2/3	28
13	10 1/2	20	12 3/4	28	27 11 3/4	27 11 1/2
14	10 1/2	17	10 3/4	27 11	27 10 1/2	27 11
15	10 1/2	17	12 1/2	27 11 1/2	27 11 2/3	28 1/4
16	12	18	14	28 1	28 1 1/2	28 2 1/4
17	13	21	15 1/2	28 3	28 3 1/3	28 3
18	13	25	19 1/2	28 2 3/4	28 2 1/4	28 1
19	14	20 1/2	14	28 2	28 2 1/2	28 3
20	13 1/2	20	14 3/4	28 2 1/3	28 1 1/4	28 1 1/3
21	13 1/2	21 3/4	15	28 1 2/3	28 2	28 2 1/4
22	13 1/2	24 1/2	15 3/4	28 1 1/2	28 1	28 1 1/2
23	14	22	14 3/4	28 3 1/2	28 4	28 5 1/4
24	13	22	16 1/4	28 5 1/4	28 4	28 2 3/4
25	14	25	20	28 1 3/4	28 3/4	27 11
26	16	21	14	27 10 1/4	27 10 1/2	28 1
27	12	21	15 3/4	28 2	28 2 1/2	28 3
28	13	23	17	28 3 1/4	28 3	28 2 3/4
29	14	24	19 3/4	28 2 2/3	28 2 1/2	28 2 1/3
30	17 1/4	24	17	28 1 2/3	28 1/4	28 1/4
31	15 1/2	23	15 3/4	28 1/4	27 11 3/4	27 10 1/3

ETAT DU CIEL.

Jours du m.	La Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
1	O. fer. beau.	N-E. beau.	Beau.
2	N-O. beau.	N. beau.	Beau.
3	N. beau.	N. beau.	Beau.
4	N. b. nuag.	N. nuag. b.	Nuages.
5	N. couvert.	N. couv. nuag.	Couvert.
6	N. cou. br. cou.	N. couv. b.	Beau.
7	N. cou. br. cou.	N. couv. b.	Couvert.
8	N-N-E. c. nua.	N-N-E. beau.	Beau.
9	N-N-E. c. b.	N. b. ſerein.	Serein.
10	N. fer. beau.	N. b. nuag.	Nuages, pl.
11	N. couv. nuag.	N. nuag.	Ond. nuag.
12	S-S-O. ſ. n. f. on.	S-O. b. n. on. t.	Couvert. pl.
13	S. couv. nuag.	S S-O. n. pl. t.	Couvert.
14	S-S-O. nuag.	S-S-O. cou. f. ond. écl. tonn.	Nuages.
15	S-O. v. c. gr. pl.	S-O. cou. nua.	Beau.
16	S-O. b. nuag.	S-S-O. beau.	Serein.
17	S. cou. ond. b.	S. beau, fer.	Ecl. gr. t. gr. pl.
18	S. fer. beau.	S-O. b. n. écl. t.	Nuages.
19	O-S-O. beau.	O-S O. b. nua.	Couvert.
20	S-O. c. pet. pl.	S-O. pl. couv.	Beau.
21	O. nuag.	O. nuag.	Beau.
22	E-N-E. beau.	S-O. nuag. b.	Serein.
23	N-O. nuag. b.	N-O. beau, fer.	Serein.
24	O. fer. beau.	O-N-O. b. ſ.	Nuages.
25	N-O. fer. beau.	S-O. beau, n	Beau.
26	S-S-O. gr. pl. écl. t. cou. nua.	O. beau.	Serein.
27	O. beau.	O. beau, fer.	Beau.
28	S. fer. beau.	S-E. beau.	Serein.
29	N. fer. beau.	E. beau.	Serein.
30	E. b. S-O. ton, gr. pl.	S-O. b. écl. tonn. gr. pl.	Couv. tonn.
31	S-O. couv.	S-O. pl. cont.	Couvert.

La plus grande chaleur marquée par le thermometre pendant ce mois a été de 25 degrés au-deſſus du terme de la congélation de l'eau, & la moindre chaleur a été de 10 degrés au-deſſus de ce même terme : la différence entre ces deux points eſt de 15 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 5 $\frac{1}{4}$ lignes, & ſon plus grand abaiſſement de 27 pouces 10 $\frac{1}{4}$ lignes : la différence entre ces deux termes eſt de 7 lignes.

Le vent a ſoufflé 10 fois du N.
2 fois du N-N-E.
1 fois du N-E.
1 fois de l'E-N-E.
2 fois de l'E.
1 fois du S-E.
4 fois du S.
5 fois du S-S-O.
9 fois du S-O.
1 fois de l'O-S-O.
5 fois de l'O.
1 fois de l'O-N-O.
3 fois du N-O.

Il a fait 25 jours beaux.
14 jours ſereins.
2 jours du brouillard.
17 jours des nuages.
15 jours couverts.
11 jours de la pluie.
7 jours du tonnerre.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Juillet 1764.

On a obſervé, pendant tout ce mois-ci, beaucoup de catarres, qui ont eu les mêmes caracteres, & exigé le même traitement que ceux des mois précédens.

On a vu auſſi des fievres intermittentes, mais en petit nombre, & quelques fievres putrides. Les petites-véroles, qui avoient paru diminuer, ont commencé à être plus nombreuſes ; elles ont été aſſez généralement bénignes ; cependant quelques perſonnes en ſont mortes, même parmi le peuple.

Il y a eu un très-grand nombre de dévoiemens bilieux, accompagnés, dans quelques perſonnes, d'un peu de ſang, cependant, ſans fievre ni grandes douleurs. Ils ont cédé, dans la plupart, au régime, & à quelques purgatifs doux, tels, ſur-tout, que ceux où entroit la rhubarbe.

Observations Météorologiques faites à Lille dans le mois de Juin 1764 ; par M. BOUCHER, Médecin.

Les chaleurs ont été fort modérées, du premier au 14 ; il a même fait froid certains jours : le 14 le thermometre a marqué 21 degrés, & il s'eſt porté vers ce terme les jours ſuivans. Le 18 & le 22, il s'eſt élevé à 24 degrés ; mais depuis le 22 il eſt reſté au-deſſous du terme de 20 degrés.

Le vent a été très-ſouvent *Nord*, depuis le premier juſqu'au 22 du mois, enſuite il a toujours été *Sud*.

Le tems a été pluvieux, du premier au dix, de même que les huit derniers jours du mois : la pluie a été abondante, certains jours, vers la fin du mois.

Le barometre a été, preſque tous les jours, obſervé au-deſſous du terme de 28 pouces.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 24 degrés au-deſſus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 6 $\frac{1}{2}$ degrés : la différence entre ces deux termes eſt de 17 $\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans

la barometre, a été de 28 pouces 2 lignes ; & ſon plus grand abaiſſement a été de 27 pouces 5 lignes : la différence entre ces deux termes eſt de 9 lignes.

Le vent a ſoufflé 7 fois du Nord.
7 fois du N. vers l'Eſt.
2 fois de l'Eſt.
1 fois du Sud-Eſt.
6 fois du Sud.
9 fois du Sud vers l'Ou.
7 fois de l'Oueſt.
4 fois du N. vers l'Ou.

Il y a eu 21 jours de tems couvert ou nuageux.

17 jours de pluie.
3 jours de grêle.
3 jours de tonnerre.
4 jours d'éclairs.
3 jours de tempête.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de Juin.

Nous avons vu, ce mois, régner dans quelques quartiers de cette ville, deux eſpeces de fievre continue ; à ſavoir, la fievre continue-rémittente, ou la ſynoque putride des anciens, & une fievre putride-maligne.

La premiere eſpece étoit de la nature de celle dont il eſt fait mention au mois d'Avril dernier. L'embarras de la tête per-

fiſtoit ſouvent dans le progrès de la maladie, au point qu'on étoit obligé parfois, dans ſon état, de revenir aux ſaignées du bras & du pied, & même à celle de la jugulaire, lorſque la nature n'y ſuppléoit point par une hémorragie; ce qui étoit rare. Cette fievre, traitée méthodiquement, s'eſt terminée, dans pluſieurs, vers le neuvieme & le onzieme; mais auſſi elle a été ſujete à des récidives, lorſqu'elle ne l'a pas été par des ſelles bilieuſes, & des urines chargées.

La fievre putride-maligne étoit très-vermineuſe, & ſouvent avec une éruption miliaire rouge, qui n'étoit nullement critique: elle portoit auſſi principalement à la tête, & avoit des exacerbations irrégulieres. L'abattement, la proſtration des forces, l'état du pouls, petit & fréquent, la conſiſtance du ſang tiré des veines, &c. annonçoient le caractere de la maladie, & ſa différence eſſentielle, d'avec la fievre précédente. Peu de ſaignées, beaucoup de boiſſons aigrelettes, anti-ſeptiques, & propres à déterminer doucement les évacuations par la voie des ſelles; des topiques anti-ſeptiques, avec le vinaigre, appliqués ſurtout aux extrêmités inférieures; des décoctions de quinquina, alliées avec les vermifuges; l'application des véſicatoires aux jambes, &c. Ce ſont-là les moyens avec leſ-

quels on a combattu la maladie avec ſuccès.

Nous avons eu auſſi, ce mois, des atteintes d'apoplexie, mais la plupart légeres, & ſans ſuite. J'ai vu cependant quelques maladies de tête très-aiguës, appellées vulgairement *coups de ſang*, auxquels les malades ont ſuccombé très-vîte.

LIVRES NOUVEAUX.

Hiſtoire abrégée des Inſectes, dans laquelle ces animaux ſont rangés dans un ordre méthodique ; par M. *Geoffroy*, Docteur en médecine, avec cette épigraphe :

Admiranda tibi levium ſpectacula rerum.
Virg. Georg. IV.

A Paris, Chez *Durand* neveu, 1764, *in*-4°, 2 vol.

Traité hiſtorique des Plantes qui croiſſent dans la Lorraine & les Trois-Evêchés, contenant leur deſcription, leur figure, leur nom, l'endroit où elles croiſſent, leur culture, leur analyſe & leurs propriétés, tant pour la médecine, que pour les arts & métiers ; par Me *P. J. Buch'oz*, Docteur en médecine, &c. tome II. A Nancy, chez la veuve *le Cheſne* ; & ſe trouve à Paris, chez *Durand* neveu, 1763, *in*-8°.

Traité-pratique sur la goutte, & sur les moyens de guérir cette maladie, par M. *Coste*, Médecin du premier Bataillon des Gardes de S. M. le Roi de Prusse; nouvelle édition. A Paris, chez *Didot* le jeune, 1764, *in*-12 de 96 pages.

Mémoire concernant différens remedes pour les maladies vénériennes; par le sieur *Roger Dibon*, Chirurgien ordinaire du Roi, dans la Compagnie des Cent-Suisses de la Garde de S. M. A Paris, chez *le Prieur*, 1764, *in*-8° de 24 pages.

Dispensatorium Pharmaceuticum universale, sive Thesaurus medicamentorum tàm simplicium quàm compositorum locupletissimus, ex omnibus dispensatoriis & libris de materiâ medicâ, ac remediorum & celeberrimorum medicorum operibus, congestus, digestus & variis observationibus practicis selectioribus instructus, curante Thrillero, *in*-4°, 2 *vol.* 1764. *Parisiis, apud* VINCENT.

TABLE.

EXTRAIT des Affections vaporeuſes. Par M. Pomme *fils*, *Médecin*, page 195
Extrait de la Juriſprudence particuliere de la Chirurgie. Par M. Verdier, 209
Obſervation ſur des Convulſions périodiques, guéries par le quinquina. Par M. Sumeire, *Méd.* 224
——*Sur une Goutte-ſereine, ſurvenue à la ſuite d'une colique guérie par l'émétique.* Par M. de la Guilloniere, *Médecin*, 227
Narratio anatomica ab *Harveio* conſcripta, 231
Traduction de cette piece, 237
Obſervation ſur une Maladie vermineuſe, 243
——*Anatomique ſur un Muſcle biceps du bras, qui avoit une ſtructure ſinguliere.* Par M. Pietſch, *Chir.* 245
——*Sur une Plaie d'arme à feu.* Par M. Monballon, *Chirurgien*, 248
Obſervations ſur les Contre-coups. Par M. Autran, *Chirurgien*, 252
Obſervation ſur une Entérocelle, avec gangrene & perte d'une portion de l'inteſtin. Par M. Deſlandes-Leger, *Chirurgien*, 260
Obſervations ſur les Maladies épidémiques qui ont régné à Paris, depuis 1707 juſqu'en 1747. Année 1735, 265
Obſervations météorologiques faites à Paris pendant le mois de Juillet 1764, 279
Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de Juillet 1764, 282
Obſervations météorologiques faites à Lille pour le mois de Juin 1764. Par M. Boucher, *Méd.* 283
Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois de Juin. Par le même, 284
Livres nouveaux, 286

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. A. ROUX, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Membre de l'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux, & de la Société Royale d'Agriculture de la Généralité de Paris.

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis filia. *Bagl.*

OCTOBRE 1764.

TOME XXI.

A PARIS,

Chez DIDOT le jeune, Imprimeur-Libraire, Quai des Augustins.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

OCTOBRE 1764.

EXTRAIT.

Traité historique des Plantes qui croissent dans la Lorraine & les Trois-Evêchés, contenant leur description, leur figure, leur nom, l'endroit où elles croissent, leur culture, leur analyse & leurs propriétés, tant pour la médecine, que pour les arts & métiers; par Me P. J. BUCH'OZ, Avocat au Parlement de Metz, Doct. en Phil. & Méd. aggrégé au Coll. royal des Méd. de Nancy, tom. I & II. A Nancy, chez la veuve Lachesne, 1762-1763, *in*-8°, 2 *vol. & se trouve à Paris, chez* Durand, *neveu.*

NOUS promîmes, lorsque nous annonçâmes le premier volume de cet ouvrage, dans notre Journal du mois de Février 1763,

que nous donnerions une idée du travail de M. Buch'oz, lorſqu'il ſeroit entré en matiere. En effet, le premier volume ne contenoit que des préliminaires & une eſpece d'introduction, dont nous allons rendre compte. Il eſt compoſé de ſix Diſſertations. La premiere traite des plantes en général, & ſpécialement de celles de la Lorraine. L'Auteur y démontre que les médicamens qu'on tire des végétaux, l'emportent ſur tous les autres; que la Lorraine fournit des plantes qui ſuffiſent pour remplir toutes les indications qui ſe préſentent dans la cure de toutes les maladies, & que par conſéquent les habitans de cet heureux pays peuvent ſe paſſer de tous les médicamens qu'on tire, à tant de frais, des pays étrangers, & dont la fidélité eſt ſi ſouvent ſuſpecte.

La ſeconde contient un abrégé de l'anatomie des plantes. L'Auteur y définit les différentes parties des végétaux, & en indique l'uſage dans l'économie de la végétation.

La troiſieme a pour objet cette végétation. L'Auteur, après avoir défini ce que c'eſt que la ſeve, & fait connoître ſa véritable nature, prouve par des expériences ſa circulation, c'eſt-à-dire ſon mouvement des racines vers l'extrêmité des derniers rameaux, & ſon retour de ces parties éloignées vers la racine.

Dans la quatrieme, il examine la génération des plantes. Il prétend, avec quelques Phyſiciens, qu'elle ſe fait à la maniere de celle des animaux, c'eſt-à-dire que les ſemences, pour être fécondées, ont beſoin d'être pénétrées par la liqueur ou pouſſiere des étamines, qu'on regarde aujourd'hui comme des organes qui correſpondent à ceux qui caractériſent les mâles des animaux. Il adopte la doctrine des molécules organiques, imaginées par M. de Buffon, & regarde la liqueur ſéminale des plantes comme un aſſemblage de ces molécules, deſtiné à reproduire de nouvelles plantes. Pour expliquer comment, dans les plantes, dont les organes mâles & femelles ſe trouvent ſur des individus différens, la pouſſiere du mâle peut être portée à la femelle, lorſqu'ils ſont à une certaine diſtance; il ſuppoſe que la pouſſiere des étamines de ces plantes (qui, comme on le ſait, eſt de la nature de la cire) eſt douée d'une très-grande vertu électrique, d'où il croit pouvoir conclure que la liqueur ſéminale, qui eſt renfermée dans le pyſtile, & celle qui ſe trouve dans les ſommets des étamines, ou la pouſſiere fécondante, doivent s'attirer avec force, même à des diſtances très-conſidérables.

La cinquieme eſt deſtinée à expoſer les méthodes de Tournefort & de Linnæus. Dans la ſixieme enfin, l'Auteur développe

le ſyſtême qu'il a cru devoir adopter : il donne la préférence à celui qui range les plantes ſelon leurs vertus ; en conſéquence il a diviſé en deux claſſes toutes les plantes qu'il a pu recueillir dans la Lorraine : il a mis dans la premiere celles qui procurent l'évacuation des humeurs, par des voies ſenſibles ou inſenſibles ; & dans la ſeconde, toutes celles qui changent d'une maniere imperceptible la tiſſure de ces mêmes humeurs. Il a ſubdiviſé la premiere claſſe en ſept familles, ſelon les voies différentes vers leſquelles ces médicamens dirigent l'évacuation. Ce ſont, 1° les plantes purgatives, qui comprennent auſſi les émétiques ou vomitives ; 2° les béchiques ou pectorales ; 3° les errhines, ou qui excitent la ſécrétion de la mucoſité des narines ; 4° les emménagogues, ou celles qui provoquent le flux menſtruel ; 5° les diurétiques ; 6° les diaphorétiques & les ſudorifiques ; 7° enfin les alexiteres ou cordiales ; mais celles-ci auroient dû être renvoyées à la claſſe ſuivante, car elles ne procurent communément aucune évacuation ſenſible ou inſenſible. La ſeconde claſſe eſt ſubdiviſée en douze familles, qui ſont, 1° les plantes céphaliques, 2° les ophthalmiques, 3° les ſtomachiques, 4° les fébrifuges, 5° les hépatiques & ſpléniques, 6° les carminatives, 7° les antiſcorbutiques, 8° les vulnéraires, 9° les

émollientes, 10° les réſolutives, 11° les anodines, 12° les rafraîchiſſantes, qui toutes tirent leur dénomination, ou des parties ſur leſquelles on prétend qu'elles agiſſent plus particuliérement, ou de l'action qu'on ſuppoſe qu'elles exercent. Nous n'examinerons point ſi ces diſtinctions ſont auſſi fondées que l'Auteur le prétend: nous nous contenterons ſeulement de faire obſerver qu'il reconnoît lui-même que chaque plante n'appartient pas tellement à l'une de ces claſſes, qu'on ne pût la ranger auſſi-bien ſous quelques-autres. Pour remédier, autant qu'il étoit en lui, à ce défaut de la méthode qu'il a adoptée, il a donné à la fin de chaque famille une Diſſertation qui traite des plantes qui ont la vertu particuliere à cette famille, qu'il a cru devoir ranger dans quelques-autres, à cauſe de leurs uſages les plus ordinaires. Ce premier volume eſt terminé par deux theſes que l'Auteur avoit ſoutenues à Pont-à-Mouſſon; l'une ſur la queſtion: *Doit-on introduire en Lorraine l'inoculation de la petite-vérole?* & l'autre ſur celle-ci: *Peut-on connoître le pouls par la muſique?* L'Auteur ſe déclare dans l'une & dans l'autre pour l'affirmative.

Le ſecond volume, qui comprend la premiere famille de la premiere claſſe, commence par une Diſſertation qui a pour titre: *Les évacuans en général*, dans laquelle l'Auteur

ne donne cependant que quelques généralités sur les médicamens en général, & la division des plantes évacuantes en sept familles. La seconde Dissertation a pour objet les purgatifs. L'Auteur y explique le mécanisme du vomissement, & celui de la purgation ; & pour démontrer comment certaines plantes peuvent produire l'un ou l'autre effet, il suppose que les molécules des vomitives sont composées de molécules dures, roides, dures, d'un tissu serré, affinées néanmoins entr'elles, qui pénetrent dans les fibres de l'estomac, & y occasionnent de violentes irritations. Celles des cathartiques sont dures & moins massives, & mêlées à des parties résineuses ; c'est ce que lui paroissent démontrer les phénomenes qui accompagnent leur action respective. Ces idées théoriques le conduisent à quelques corollaires pratiques ; 1° qu'on doit toujours faire précéder la saignée à l'usage des vomitifs, afin d'éviter la rupture des vaisseaux, que leurs secousses pourroient occasionner ; 2° que les émétiques sont très-bien indiqués, dans tous les cas où il s'agit d'irriter fortement les nerfs, & d'accélérer la circulation du sang, &c. ; 3° qu'ils sont contre-indiqués dans les cas d'inflammation, ou de disposition inflammatoire au foie, à l'estomac, &c. ; 4° qu'on ne doit se servir des émétiques qu'avec grande précaution, sur-

tout pour les perſonnes délicates, ou d'un tempérament ſec & bilieux. Ceux auxquels la théorie des purgatifs l'a conduit, ſe réduiſent aux ſuivans : 1° que la force des purgatifs doit varier ſuivant que les parties qui les conſtituent ſont plus ou moins dures, ou plus ou moins maſſives, &c. ; 2° que la tenſion ou le relâchement des fibres & la diſpoſition des organes ſécrétoires doivent néceſſairement augmenter ou diminuer l'effet des purgatifs ; 3° que les cathartiques ſont très-bien indiqués dans la plupart des maladies, puiſqu'ils débarraſſent les premieres voies des mauvais levains qui y ſont accumulés ; 4° que cependant on doit les éviter dans les cas d'inflammation de l'eſtomac, des inteſtins, &c. ; 5° qu'on doit avoir égard au tempérament du malade, à la nature de la maladie, à ſa durée, à la violence des ſymptômes, dans la preſcription des purgatifs ; 6° enfin, qu'il y a différentes claſſes de purgatifs, dont les effets ſont plus ou moins vifs.

Les plantes dont M. Buch'oz donne enſuite la deſcription, & dont il traite en autant de Diſſertations particulieres, ſont, 1° l'aune noir, 2° le baguenaudier, 3° le cabaret, 4° le concombre ſauvage, 5° la couleuvrée, 6° l'hellébore blanc, 7° l'hellébore noir, 8° le fuſain, 9° le grand liſeron, 10° la gratiole, 11° le glayeul, 12° le

jalap, 13° l'iris de Florence, 14° la lauréole, 15° le lin ſauvage, 16° le muſcari, 17° le noirprun, 18° l'obier, 19° le paſſerina, 20° le pêcher, 21° le polygala, 22° le prunier cultivé, 23° le prunier ſauvage, 24° le ricin, 25° les roſes pâles, 26° les roſes muſcades, 27° la rhubarbe des Moines, 28° le ſafran bâtard, 29° le ſureau, 30° le thym, 31° les tythimales, 32° le xyloſtéon, 33° l'yeble ou petit ſureau. Il donne, dans chacune de ces Diſſertations, une deſcription exacte de la plante qui en fait l'objet; il indique enſuite les différens noms ſous leſquels les Botaniſtes l'ont déſignée, les lieux particuliers de la Lorraine, ou des Trois-Evêchés où on la trouve; ſes vertus particulieres; les cas où elle convient; la partie dont on fait uſage; la doſe à laquelle on la preſcrit; quelques formules ſous leſquelles on peut l'ordonner; enfin l'uſage qu'on en fait dans les arts. Le volume eſt terminé par une Diſſertation, où l'Auteur indique quelques plantes qui, outre la vertu particuliere qui les diſtingue, & qui l'a obligé à les ranger ſous une autre famille, ont encore celle de purger ou de faire vomir.

EXTRAIT.

Hiſtoire abrégée des Inſectes, dans laquelle ces animaux ſont rangés, ſuivant un ordre méthodique ; par M. GEOFFROI, Docteur en médecine, avec cette épigraphe :

Admiranda tibi levium ſpectacula rerum.
Virg. Georg. IV.

A Paris, chez Durand, *neveu*, 1764, in-4°, 2 *vol.*

La nature n'a jamais été étudiée avec tant de ſuccès qu'elle l'eſt depuis quelques années. Des hommes laborieux ont recueilli avec ſoin les différens corps qui compoſent les trois regnes, dans leſquels on a diviſé les ſubſtances qu'on trouve à la ſurface de notre globe ; des hommes de génie les ont comparés les uns avec les autres, ont rapproché ceux qui avoient quelque choſe de commun, & en ont par-là rendu l'étude plus facile & plus lumineuſe. C'eſt à ces hommes précieux que la Botanique, la Minéralogie & la Zoologie doivent le degré de perfection où elles ſont parvenues ; c'eſt à eux qu'on devra les progrès qu'elles feront dans la ſuite. Parmi les ſubſtances qui n'avoient pas encore été ſuffiſamment exa-

minées, on plaçoit avec raiſon les inſectes, ces êtres non moins admirables par les différens états dans leſquels ils paſſent avant de remplir le vœu de la nature par leur reproduction, que par l'extrême délicateſſe de leur organiſation. En effet, les Auteurs qui ont écrit juſqu'ici ſur cette claſſe d'animaux, ou n'ont donné que des deſcriptions incompletes, ou n'ont ſuivi aucun ordre ſyſtématique dans la diſtribution qu'ils en ont faite. M. Linnæus eſt le premier qui nous ait donné un ouvrage méthodique ſur cette matiere; ſon ſyſtême à la vérité, eſt encore défectueux, comme il arrive ordinairement aux ouvrages de ceux qui les premiers ébauchent une matiere neuve. Ses caracteres ne ſont ni ſûrs, ni clairs, ni diſtincts; ſes genres, qui ne ſont pas aſſez caractériſés, réuniſſent ſouvent des inſectes de genres différens, que l'on voit au premier coup d'œil devoir différer les uns des autres.

M. Geoffroi, dans l'ouvrage que nous annonçons, a travaillé à corriger ces défauts du ſyſtême de M. Linnæus. Il a cherché de nouveaux caracteres, que tout le monde pût ſaiſir aiſément. Le grand nombre d'inſectes qu'il avoit amaſſés lui facilita ce travail; &, à l'aide de ces caracteres, il eſt parvenu à mettre en ordre environ deux mille eſpeces, au lieu de huit ou neuf cens que

renferme l'ouvrage de M. Linnæus. Pour rendre ſon travail encore plus utile, il a joint à ſes deſcriptions la figure gravée d'un inſecte de chaque genre; chaque figure eſt accompagnée des parties qui conſtituent le caractere, ſouvent beaucoup agrandies. Avant d'entrer dans le détail de ſon ſyſtême, il donne d'abord une hiſtoire générale des inſectes, qui comprend leur deſcription, leur génération, leurs métamorphoſes, ou leurs différens développemens, leur nourriture. On a donné le nom d'inſectes à la plus petite claſſe des animaux, parce que leurs corps ſont compoſés de pluſieurs ſections, ou eſpeces d'étranglemens, ou interſections : ce caractere n'eſt pas le ſeul qui les diſtingue; ils en ont un autre qui ne leur eſt pas moins eſſentiel ni moins conſtant : c'eſt d'avoir à la tête des eſpeces de cornes mobiles, compoſées de pluſieurs pieces plus ou moins nombreuſes, articulées enſemble, que les Naturaliſtes ont appellées *antennes*. Tous les inſectes ſont compoſés de trois parties principales, la tête, le corcelet ou thorax, qui répond (par ſa ſituation ſeulement) à la poitrine des autres animaux, & le ventre. Outre les antennes, on remarque à la tête les yeux, dont le nombre varie dans les différentes eſpeces d'inſectes : ces yeux ſont compoſés d'une infinité de facettes, qui vont dans quelques

eſpeces juſqu'au nombre de huit mille : il y en a cependant quelques-autres, telles que celles qui ont plus de deux yeux, qui les ont liſſes. Leur bouche differe auſſi dans les différens genres d'inſectes ; les uns ont deux fortes mâchoires, d'autres une trompe qui eſt tantôt roulée en ſpirale, tantôt couchée ſous le ventre, &c. La ſeconde partie du corps de l'inſecte eſt, comme nous l'avons dit, le corcelet : il tient à la tête & au ventre, entre leſquels il eſt ſitué, par deux petits étranglemens quelquefois fort grêles. C'eſt au corcelet que ſont attachées les pates, les ailes, les étuis des ailes : on y remarque auſſi une partie des organes deſtinés à la reſpiration ; l'autre partie eſt ſituée dans le ventre. Le ventre dans les inſectes ailés, eſt compoſé de pluſieurs anneaux ou demi-anneaux enchaſſés les uns dans les autres, par le moyen deſquels il peut s'étendre, ſe raccourcir, & ſe porter en différens ſens ; dans quelques-uns des inſectes qui n'ont pas d'ailes, le ventre paroît compoſé d'une ſeule piece. C'eſt ordinairement à l'extrêmité du ventre que l'on trouve les parties de la génération des inſectes. Quelques-uns cependant, comme les mâles des demoiſelles, les ont à la partie ſupérieure du ventre ; & les mâles des araignées, encore plus ſinguliers, les portent à la tête. Enfin c'eſt auſſi à la partie poſtérieure du ventre que pluſieurs

insectes portent les aiguillons dont ils sont armés.

Les anciens Philosophes avoient imaginé que les insectes naissoient de la pourriture. Rhédi fut un des premiers qui fit voir l'absurdité de cette opinion, & le démontra par des expériences inconteſtables : il prouva que tous les insectes naissoient, comme les autres animaux, d'autres insectes de même espece, fécondés par un accouplement qui avoit précédé. Lorsque l'accouplement est accompli, souvent le mâle périt très-peu de tems après; les femelles vivent assez ordinairement un peu plus que leurs mâles : il faut qu'elles fassent leur ponte ou mettent bas leurs petits; car il y a parmi les insectes des especes vivipares, & d'autres ovipares; lorsque cette opération est faite, les femelles périssent aussi. Les insectes ailés, lorsqu'ils viennent au jour, ou lorsqu'ils percent l'œuf dans lequel ils étoient renfermés, ne ressemblent point à ceux qui leur ont donné naissance. Avant de parvenir à cette derniere forme ils passent par plusieurs autres; ce sont ces différens changemens auxquels on a donné le nom de *métamorphoses*. Les insectes sujets à ces changemens, passent ordinairement par trois états différens. Le premier est celui qu'ils ont au sortir de l'œuf : l'insecte pour lors ressemble à une espece de ver. M. Geoffroi leur donne, lorsqu'ils sont dans

cet état, le nom de *larve* : c'eſt ſous cette forme que l'inſecte prend tout ſon accroiſſement ; lorſqu'il l'a acquis il paſſe à ſon ſecond état, à celui de *nymphe* ou de *chryſalide*, qui ne reſſemble nullement au premier. Les inſectes, lorſqu'ils ſont en cet état, ne reſſemblent pas même à un animal. Enfin il paſſe à l'état d'inſecte parfait, & devient l'habitant d'un élément qui juſques-là lui avoit été inconnu. Ces différens changemens ne ſont pas, comme ont paru le croire les premiers Naturaliſtes, de véritables métamorphoſes : la larve, qui paroît ſi différente de l'inſecte qu'elle doit produire, n'eſt que le même animal caché ſous pluſieurs enveloppes, qu'il doit dépoſer ſucceſſivement.

Paſſons maintenant à la diſtribution ſyſtématique que M. Geoffroi fait des inſectes. Il les diviſe en ſix ſections ; chaque ſection en genres, à la réſerve de la premiere, qui eſt diviſée en pluſieurs articles, & chaque article en pluſieurs ordres différens.

La premiere ſection comprend les coléopteres ou inſectes à étuis, dont le caractere eſt d'avoir les ailes couvertes d'étuis ou de fourreaux, & la bouche armée de mâchoires dures. Cette ſection eſt diviſée en trois articles qui comprennent, I. les inſectes coléopteres, dont les étuis durs couvrent tout le ventre. II. Ceux dont les étuis ſont

durs, ne couvrent qu'une partie du ventre. III. Ceux dont les étuis sont mols & comme membraneux. Le premier & le second de ces articles sont composés chacun de quatre ordres, dont les caracteres sont pris du nombre des articulations de leurs tarses ; car il y en a qui en ont cinq, d'autres quatre, d'autres trois à toutes les pates ; d'autres enfin qui en ont cinq aux deux premieres paires de pates, & quatre seulement à la derniere. Le troisieme article contient cinq ordres, y ayant des insectes qui ont cinq articles aux deux premieres paires de pates, & quatre seulement à la derniere, d'autres qui en ont deux, d'autres trois, d'autres quatre, d'autres cinq à toutes les pates.

La seconde section est composée des hémipteres, ou insectes qui n'ont que des demi-étuis : leur caractere est d'avoir les ailes supérieures presque semblables à des étuis, & la bouche armée d'une trompe aiguë, repliée en dessous le long du corps. Cette section ne comprend que dix genres, qui sont la cigale, la punaise, la naucore, la punaise à avirons, la corise, le scorpion aquatique, le psylle, le puceron, le kermès & la cochenille.

La troisieme section renferme les tétrapteres à ailes farineuses ; leur caractere est d'avoir quatre ailes (c'est ce qu'exprime leur nom) chargées de poussiere écailleuse.

Elle a cinq genres, 1° les papillons, dont le caractere eſt d'avoir les antennes en maſſe, & la chryſalide nue. M. Geoffroi les a diviſés en deux familles, ſuivant qu'ils ſont à quatre ou ſix pieds. 2° Le ſphinx, qui a les antennes priſmatiques & ſa chryſalide dans une coque: il en fait trois familles, les ſphinx-bourdons, les ſphinx-éperviers, & les ſphinx-béliers. 3° Le plérophore, dont le caractere eſt d'avoir les antennes filiformes, la trompe en ſpirale, les ailes compoſées de pluſieurs branches barbues, & la chryſalide nue & horizontale. 4° La phalène, dont les antennes vont, en décroiſſant, de la baſe à la pointe, & dont la chryſalide eſt dans une coque, & la chenille nue: il y en a deux familles; car les unes ont les antennes en peigne, & les autres filiformes. 5° La teigne, dont les antennes vont, en décroiſſant de la baſe à la pointe; le toupet de la tête eſt élevé & avancé; la chenille cachée dans un fourreau, & la chryſalide dans le fourreau de la chenille.

La quatrieme ſection contient les tétrapteres à ailes nues, dont le caractere, comme le porte le titre, eſt d'avoir quatre ailes nues. Cette ſection eſt compoſée de dix-huit genres, qui ſont la demoiſelle, la perle, la raſidie, l'éphémere, la frigane, l'hémerobe, le fourmi-lion, la mouche-ſcorpion, le frêlon, l'urocere, la mouche à ſcie, le cinips,

le diplolepe, l'ichneumon, la guêpe, l'abeille, la fourmi.

La cinquieme ſection eſt compoſée des dipteres ou inſectes à deux ailes, dont le caractere eſt d'avoir deux ailes & un petit balancier ſous l'origine de chaque aile. Les genres qu'elle comprend, ſont l'œſtre, le taon, l'aſile, la mouche armée, la mouche, le ſtomoxe, la volucelle, la némotele, le ſcatopſe, l'hyppoboſque, la tipule, le bibion, le couſin.

Enfin la ſixieme renferme tous les inſectes qui n'ont pas d'ailes. Elle a quinze genres, le pou, la podure, la forbicine, la puce, la pince, la tique, le faucheur, l'araignée, le monocle, le binocle, le crabe, le cloporte, l'aſelle, la ſcolopendre, l'iule.

Cette expoſition du ſyſtême de M. Geoffroi ſuffira, ſans doute, pour donner à nos Lecteurs une idée de ſon travail. Les détails, dans leſquels nous ne pouvons le ſuivre, ne ſont pas moins méthodiques. On y trouve le caractere particulier de chaque inſecte, les phénomenes particuliers de ſon accouplement, de ſa génération, de ſes métamorphoſes, &c. En un mot, nous oſons dire qu'il n'exiſte point d'ouvrage plus complet, ni plus méthodique ſur cette matiere, non moins curieuſe qu'intéreſſante.

EXTRAIT.

Dictionnaire domeſtiqae portatif, contenant toutes les connoiſſances relatives à l'économie domeſtique ou rurale, où l'on détaille les différentes branches de l'agriculture, la maniere de ſoigner les chevaux, celle de nourrir & de conſerver toute ſorte de beſtiaux, celle d'élever les abeilles, les vers à ſoie, & dans lequel on trouve les inſtructions néceſſaires ſur la chaſſe, la pêche, les arts, le commerce, la procédure, l'office, la cuiſine, &c. Ouvrage également utile à ceux qui vivent de leurs rentes, ou qui ont des terres, comme aux Fermiers, aux Jardiniers, aux Commerçans & aux Artiſtes; par une ſociété de gens de Lettres. A Paris, chez VINCENT, 1764 in-8°, 3 *vol.*

L'agriculture & la médecine ſont deux ſœurs qui ont un même but; la conſervation de la vie & de la ſanté des hommes & des animaux : nos Lecteurs ne déſapprouveront donc pas que nous les occupions un moment de l'Ouvrage, dont ils viennent de lire le titre. On trouve, à la tête, une Préface, dans laquelle les Auteurs ont peint, d'une maniere forte & vigoureuſe, l'impor-

rance de l'agriculture, ſans laquelle, en effet, les hommes ne jouiroient que d'une exiſtance précaire, & ſeroient privés de tous les ſecours que leur procurent des arts qui ne ſauroient exiſter ſans elle. En convenant que les Dictionnaires ſont un moyen peu propre à expoſer les principes des arts & des ſciences, ou qui du moins ne peut en préſenter la liaiſon ni l'enchaînement, ils ont cru cependant devoir préférer cette forme, *parce que*, diſent-ils, *il n'eſt pas poſſible de donner un ſyſtême complet de regles ſur l'art de cultiver la terre, faute d'obſervations & d'expériences ſuffiſantes, tant ſur les différentes eſpèces de ſols, que ſur les productions qu'on en peut retirer.* Ils entrent enſuite dans le détail des différentes matieres qu'ils ont cru devoir faire entrer dans leur Dictionnaire. Il contient le précis de tout ce qu'on a écrit de plus exact ſur les différentes branches de l'agriculture : on y trouve des notions claires ſur les différentes eſpeces de terreins, ſur leur culture particuliere, & ſur le genre de productions qu'on peut y cultiver avec le plus d'avantage. On a tâché d'y développer la théorie de la végétation : on y décrit les plantes qui peuvent être de quelque utilité ; on y donne une idée de leur culture, toutes les fois qu'elle a quelque choſe de particulier ; enfin on indique l'uſage qu'on a coutume d'en faire,

soit en qualité d'aliment, soit qu'on l'emploie pour les bestiaux, ou dans les arts. Les Auteurs se sont étendus sur-tout sur la culture du bled, de la vigne, des prairies, &c. Ils sont entrés dans les plus grands détails sur tout ce qui concerne les bestiaux; ils se sont occupés aussi des abeilles, des vers à soie, & de leurs productions: ils ont donné la maniere d'élever les volailles, les cochons, &c. Ils ont décrit l'art de faire le pain, celui de faire les différentes especes de vins, celui d'en tirer l'eau-de-vie, l'art de la cuisine, celui de confiseur, &c. Ils ont donné des notions suffisantes des différentes préparations du lin, du chanvre, de la laine, de la soie. Ils ont donné la description des différens instrumens du labourage, les machines de l'usage le plus familier, &c.

Les richesses que la terre recele dans son sein, quoique peut-être au-dessous du prix qu'on y attache, méritent cependant les efforts que nous faisons pour nous les procurer; & la connoissance des différentes especes de terres, de pierres & de mines, tant métalliques qu'autres, est d'autant plus utile, qu'il arrive souvent qu'on foule à ses pieds des trésors qu'on va quelquefois chercher bien loin, & à grands frais. Ces considérations ont déterminé nos Auteurs à décrire les différentes especes de terres qu'on emploie pour les arts: ils ont décrit ces

arts : ils ont décrit les différentes eſpeces de pierres, tant celles qu'on a coutume d'employer pour conſtruire les édifices, que celles qu'on a décorées du nom de *précieuſes* ; les mines de charbon de terre, de houille, de tourbe : ils ont donné une idée de leur exploitation : ils ont indiqué les différens emplois qu'on en pouvoit faire : ils ſe ſont ſur-tout arrêtés à l'uſage qu'on fait dans certaines provinces de leurs cendres, pour fertiliſer la terre. Ils ont donné, ſur les différentes eſpeces de mines, ſur leur exploitation, ſur les arts qui traitoient les métaux, des notions ſuffiſantes pour mettre leurs Lecteurs en état d'entendre les ouvrages qui en traitent expreſſément. Enfin, ils ont fait connoître les différentes branches de commerce, & les principes généraux du droit ou des loix qui concernent les biens de campagne.

Pour achever de donner une idée complete de cet ouvrage, & de la maniere dont il eſt exécuté, nous croyons devoir tranſcrire ici deux articles pris dans le premier volume : le mot, *agriculture* & le mot *amendement*.

» Agriculture : c'eſt l'art utile de mettre » la terre en état de nous fournir plus abon- » damment les ſubſtances végétales qui » ſont néceſſaires pour nos beſoins, ſoit » naturels, ſoit de luxe, & de les rendre

» plus propres elles-mêmes aux uſages aux-
» quels nous les deſtinons. Il réſulte de cette
» définition que l'agriculture a deux buts ;
» le premier, de multiplier certaines eſpeces
» de végétaux ; le ſecond, de les améliorer.

» Les procédés qu'elle emploie pour
» atteindre ces deux buts varient ſelon
» l'eſpece de végétal qu'on cultive ; ce qui
» a fait diſtinguer l'agriculture en différentes
» branches ; car elle comprend l'art de cul-
» tiver les grains qui ſervent à notre nour-
» riture, ou à celle des animaux qui nous ſont
» les plus utiles ; celui de cultiver la vigne
» & les autres arbres fruitiers, dont nous
» tirons nos boiſſons ; la culture des forêts ;
» celle des prairies ; celle des légumes ou
» l'art du jardinier-potager ; enfin, l'art du
» jardinier-fleuriſte : on pourroit encore faire
» une branche particuliere de l'art de culti-
» ver certaines plantes que nous n'em-
» ployons que dans les arts, telles que le
» ſafran, le paſtel, la garance, l'indigo, &c.

» Parmi ces procédés, il y en a qui ſont
» communs à toutes ces branches, tels que
» les labours, les engrais, les arroſemens ;
» d'autres, qui ſont particuliers à chacune :
» ce ſont les labours plus ou moins multi-
» pliés, les différentes eſpeces d'engrais ; la
» maniere d'enſemencer ou de planter, &
» les différentes opérations qu'on fait ſur les
» végétaux, lorſqu'ils ſont venus, telles que

» la

climats la pléthore fauſſe ſupplée à la véritable ; elles n'ont point de regles auſſi abondantes comme on le dit, parce qu'il eſt rare que la pléthore fauſſe produiſe des effets auſſi conſidérables que l'autre. Les femmes d'un tempérament vif & laſcif ont un ſang fort actif, & dont le mouvement eſt très-précipité ; les organes de la génération ſont diſpoſés par leur ſenſibilité à y déterminer facilement la pléthore ; les femmes de ce tempérament ont des regles abondantes. On peut ajouter que la pléthore eſt même une des conditions requiſes pour rendre leur tempérament riche en parties organiques, & leur donner la complexion amoureuſe.

5° Les ſaignées, les purgatifs diminuent preſque toujours, quoi qu'on en diſe, les regles ; la ſaignée les retarde ſouvent ; & elle peut même, lorſqu'elle eſt trop multipliée, les faire entiérement ceſſer. Si la ſaignée, dans quelques circonſtances, procure les regles, ainſi que les purgatifs, ce n'eſt que par accident, ſoit en augmentant la force impulſive du ſang, ſoit en corrigeant ſa mauvaiſe diſpoſition. Il ne faut pas d'ailleurs s'imaginer que la ſaignée diminue pour bien du tems la pléthore ; la perte du ſang ſe trouve bientôt réparée. (Voyez M. Queſnay, Traité de la Saignée.)

6° Quand bien même le froid, la peur & la triſteſſe augmenteroient la pléthore,

comme on le ſuppoſe, les regles n'en devien-
droient pas plus copieuſes. Nous avons
ailleurs expliqué comment ces accidens pour-
roient retarder & ſuſpendre les effets de la
pléthore.

7° La joie & les plaiſirs augmentent la
tranſpiration, & peuvent diminuer quelque
choſe de la vraie pléthore; mais la raréfac-
tion des humeurs, dans ces circonſtances, éta-
blit alors une fauſſe pléthore, qui tient lieu
de l'autre; le mouvement des liqueurs eſt
accéléré, l'impulſion du ſang vers la ma-
trice eſt augmentée; les plaiſirs amoureux
ſont ceux qui l'y déterminent davantage.

8° Les femmes maigres ne ſont point éloi-
gnées, ainſi qu'on le dit, de la pléthore
elles ſont, au contraire, très-pléthoriques:
chez elles, la ſurabondance des humeurs qui
dans les femmes d'embonpoint, occupe l'ha-
bitude du corps, remplit les vaiſſeaux ſan-
guins, qu'elle ſont très-ſenſibles & très-dilatés.

9° Les femmes vigoureuſes tiennent cette
vigueur de la ſurabondance des humeurs; elles
doivent donc avoir des regles plus abondan-
tes: ſi quelques-unes de ces femmes manquent
de regles, c'eſt que cette ſurabondance eſt
employée alors, chez elles comme chez
les hommes, à donner plus de ſolidité aux
muſcles, aux os, en un mot, à leur donner
un tempérament mâle, qui les éloigne de
celui qui leur eſt propre. Si les femmes fo-

bles ont des regles abondantes, c'eſt l'effet de la pléthore particuliere de la matrice, déterminée par la molleſſe de ſon tiſſu organique, qui la rend propre à céder à la plus légere impulſion des liqueurs.

10° Le poids du ſang, ſur les vaiſſeaux de la matrice, peut bien contribuer à favoriſer l'écoulement périodique; mais cette cauſe n'eſt qu'acceſſoire, & demande le concours de pluſieurs autres. Les femmes, qui ſont long-tems couchées, par le défaut d'exercice, toutes choſes d'ailleurs égales du côté de la nourriture & des évacuations ſenſibles de différentes eſpeces, accumulent plus d'humeurs; elles doivent donc être reglées. Les chiennes ne diſſipent pas tout-à-fait autant qu'elles peuvent prendre de nourriture; il doit donc arriver que cette ſurabondance leur donne quelquefois des regles avec des accès d'amour: celles qui ſont mieux nourries & moins exercées, en ont plus ſouvent.

11° Il n'y a point d'erreur à croire que la matrice des jeunes filles, qui n'ont jamais été reglées, ſoit d'un tiſſu compacte & très-ferme: c'eſt un fait anatomique; mais ce ſeroit errer groſſiérement & pécher contre les connoiſſances anatomiques les plus ſimples, que de regarder ainſi la matrice dans les filles qui ont été réglées; elle ne paroît être alors qu'un lacis de vaiſſeaux ſanguins,

entortillés les uns avec les autres : ce viſcere paroît entiérement vaſculeux dans les femmes qui ſont mortes dans leurs regles. Les veines de la matrice ſont plus petites que les arteres, parce que ce ſont les vaiſſeaux artériels & les ſinus ou appendices vénales intermédiaires entre les extrêmités des arteres & des veines qui contiennent le ſang, qui forment peu-à-peu la pléthore particuliere de la matrice dans les intervalles de chaque période de la menſtruation. Les veines ne rapportent que la moindre partie du ſang qui aborde à ce viſcere ; elles doivent donc être beaucoup plus petites que les arteres. L'appareil de la menſtruation exigeoit une congeſtion lente de ſang dans la matrice. Le défaut de valvules dans les veines de ce viſcere, en rendant ſon retour plus difficile, y contribue beaucoup. L'appareil de la reſpiration demande une circulation active & non interrompue dans le poumon : les organes deſtinés à cette fonction ſi néceſſaire à la vie, la procurent, ſans le ſecours de valvules, dans les veines pulmonaires. Les valvules ſont néceſſaires dans les veines où la circulation ſeroit trop lente ſans leurs ſecours ; elles ne ſont d'aucune utilité dans celles où, malgré leur défaut, elle eſt aſſez prompte : telles ſont les veines pulmonaires, qui ſont, pour ainſi dire, artérielles par la

nature du ſang qu'elles portent, & leur proportion avec les arteres du même nom.

12° Il ne faut pas s'étonner de ce que les accidens qui ſuivent la ſuppreſſion des mois ſont ſi graves : cette évacuation eſt critique ; & la médecine-pratique nous apprend que la ſuppreſſion d'une criſe, quelque légere qu'elle ſoit, a des ſuites fâcheuſes. Une hémorragie critique du nez, une hémorragie hémorrhoïdale ne peut être ſuppléée par des ſaignées, quoique copieuſes & nombreuſes ; une dartre répercutée cauſe de grands ravages & même quelquefois la mort. Il eſt faux que l'évacuation des regles ſoit ſi petite qu'on la dit ; on ne peut l'évaluer qu'à quelques cuillerées de ſang, pendant qu'Hippocrate la fait monter à la quantité de neuf à dix onces, & quelques Médecins, depuis lui, juſqu'à une livre & demie. Il eſt fort aiſé de concevoir comment la pléthore peut occaſionner tous les accidens qu'on lui attribue, ſoit par le défaut d'équilibre entre les liquides & les forces motrices, ſoit par les engorgemens qui ſuccedent à la ſurabondance ; la qualité des humeurs ſe trouve bientôt changée & altérée par leur quantité. Il eſt bien rare que les perſonnes à qui le ſang ſort, pour ainſi dire, par les yeux, jouiſſent d'une bonne ſanté. Ce coloris enchanteur qu'elles ont a été regardé, depuis Hippocrate,

comme ſuſpect, dans tous les faſtes de la médecine. Les filles de dix-huit à vingt ans, vigoureuſes & très-pléthoriques, parce que chez elles il n'y a plus d'accroiſſement, ſouffrent & doivent ſouffrir davantage des ſuites de la pléthore. Il n'en eſt pas toujours ainſi des femmes à qui les regles ceſſent à l'âge de cinquante ans : cet âge n'eſt point celui de la caducité, & les regles s'y montrent encore quelquefois, quoiqu'en plus petite quantité, parce que pluſieurs ſont encore pléthoriques. S'il arrive à cet âge des accidens, c'eſt que la pléthore générale exiſte encore, & que le tiſſu de la matrice, devenu plus ferme, s'oppoſe à la pléthore particuliere. Si la ſuppreſſion arrive à cet âge ſans des ſuites fâcheuſes, c'eſt parce que la pléthore générale diminue, ou par l'augmentation des autres évacuations ſenſibles, ou par l'embonpoint, qui porte la ſurabondance des humeurs à l'habitude du corps.

Les difficultés propoſées contre le ſyſtême de la pléthore, ne ſervent donc qu'à le confirmer, loin de l'affoiblir. La théorie en démontre la vérité, la médecine-pratique l'utilité : il devroit être généralement goûté, ſi la variété dans les goûts & les opinions n'étoit attachée au ſort de l'humanité.

Nil prodeſt, quod non lædere poſſit idem.
OVID. *Triſt.*

EXAMEN

*Ou Analyſe chymique d'une Eau qui ſe vend, à Paris, ſous le nom d'*Eau du Peintre, *à laquelle on attribue la vertu de guérir les maux d'eſtomac & les cancers, faite par M. MARGES, Chirurgien à Paris.*

Cette eau a une ſaveur fade & douceâtre ; elle eſt ſans odeur, claire & limpide, comme l'eau des puits de Paris.

Un de mes amis, homme très-charitable, me parla, il y a près d'un mois, de cette eau, comme étant merveilleuſe pour la guériſon de beaucoup de maladies, particuliérement des maux d'eſtomac & des cancers. Je priai mon ami de m'en faire avoir, pour l'examiner ſcrupuleuſement. Huit jours après il m'en envoya une bouteille ; auſſi-tôt je fis les expériences ſuivantes.

PREMIERE EXPERIENCE.

Le 18 du mois de Juin 1764, je mis un peu de cette eau dans un verre bien propre, enſuite j'y verſai quelques gouttes d'huile de tartre par défaillance ; auſſi-tôt l'eau devint laiteuſe ; il ſe fit un précipité qui nagea long-tems, comme ſi c'étoit du lait qu'on y eût mêlé, & comme il ſe forme

à la précipitation du vitriol de Goslard, & à l'alun ; mais il faut remarquer que dans les vitriols, les précipités se trouvent suspendus très-long-tems au milieu de la liqueur ; & quand ils sont tombés au fond du vase, ils ont un œil gras, au lieu que dans l'eau que j'examine, le précipité se fait plus promptement, & s'applique au fond du verre en consistance terreuse.

II. EXPERIENCE.

Ce précipité fut bien lavé avec de l'eau distillée, mis dans un petit trou pratiqué exprès dans un charbon noir ; cette matiere exposée à la flamme d'une lampe d'émailleur, soufflée par un chalumeau, y a été échauffée jusqu'à blancheur, terme où les précipités reprennent leur phlogistique, & deviennent métal ; mais cette substance a toujours résisté à tous nos efforts, &, comme on dit en chymie, a été irréductible.

III. EXPERIENCE.

Je versai de cette eau dans un verre, ensuite je fis tomber un peu d'eau mercurielle, c'est-à-dire, de la dissolution de mercure dans l'esprit de nitre ; il se fit aussi-tôt un précipité jaune, qui étoit du turbith minéral.

C'est ce qui prouve la présence de l'a-

cide vitriolique dans cette eau. Comme elle n'altere point la couleur de la teinture de tournesol, il s'ensuit que cet acide vitriolique est uni, dans cet eau, à la matiere terreuse qui a formé le précipité dont on a parlé dans la premiere expérience.

IV. EXPERIENCE.

La liqueur alkaline phlogistiquée, pour faire le bleu de Prusse, versée sur cette eau, y a occasionné un précipité blanc, semblable à celui qu'a produit l'huile de tartre par défaillance.

Cette expérience est une nouvelle preuve que le précipité, que les alkalis font dans cette eau, n'est point métallique, mais simplement terreux, car la liqueur phlogistiquée pour le bleu de Prusse, précipite avec des couleurs.

V. EXPERIENCE.

Cette eau, mêlée avec le syrop de violettes, n'a point altéré la couleur bleue de cette fleur ni en rouge ni en vert; donc elle ne contient ni acide ni alkali libres.

VI. EXPERIENCE.

La noix de gale, bouillie avec cette liqueur dans une cuiller d'argent, n'a point noirci; donc elle ne contient point de fer.

VII. EXPERIENCE.

L'eau, que j'ai précipitée avec l'huile de tartre par défaillance, a été filtrée, enſuite évaporée au bain de ſable très-doux, dans des capſules de verre : elle m'a donné des cryſtaux de tartre vitriolé.

Nouvelle preuve de l'exiſtence de l'acide vitriolique.

VIII. EXPERIENCE.

L'eau du Peintre, toute ſeule, miſe dans une capſule de verre, poſée dans un bain de ſable, à une très-douce chaleur, a été évaporée à moitié : il s'eſt formé, à ſa ſurface, de petits filets qui paroiſſoient ſe joindre peu-à-peu, & former de petites pellicules qui ſe précipitoient : il s'en forme autant à chaque inſtant, juſqu'à ce que l'eau ſoit tout-à-fait évaporée, pour lors on apperçoit de petits cryſtaux en petites écailles hériſſées de petites aiguilles extrêmement fines & brillantes.

IX. EXPERIENCE.

Ce ſel diſſous dans de l'eau de riviere, diſtillée dans des vaiſſeaux de verre, qui n'avoient jamais ſervi, fut partagé en deux verres. Dans l'un je verſai de l'huile de tartre par défaillance ; il ſe fit un précipité blanc, pareil à celui de la premiere expérience.

X. EXPERIENCE.

Dans l'autre partie je fis tomber quelques gouttes d'eau mercurielle ; j'obtins un turbith minéral, comme dans la troiſieme expérience.

XI. EXPERIENCE.

Enfin j'ai étendu de l'eſprit de nitre dans de l'eau diſtillée ; j'en ai verſé ſur le précipité tiré de l'eau du Peintre, fait avec de l'huile de tartre par défaillance, & bien lavé dans de l'eau diſtillée ; il s'eſt excité une effervescence très-conſidérable ; j'ai neutraliſé la liqueur, enſuite je l'ai miſe dans une capſule de verre, & poſée ſur un bain de ſable avec un feu très-doux : ce mêlange m'a donné un ſel terreux, blanchâtre, qui, auſſi-tôt qu'il a été expoſé à l'air, s'eſt réſout en liqueur.

Cette derniere expérience fait connoître la nature de la ſubſtance terreuſe, unie à l'acide vitriolique dans l'eau du Peintre.

Le ſel que j'ai obtenu, en diſſolvant cette terre par l'acide nitreux, eſt un nitre à baſe terreuſe calcaire, bien décidée : il a la ſaveur piquante, amere ; il a la déliqueſcence, en un mot, toutes les propriétés de ce nitre terreux.

Je crois pouvoir conclure des expériences qui viennent d'être expoſées, que cette

merveilleuſe eau, propre à guérir les cancers, ne contient rien autre choſe qu'un peu de ſélénite, & qu'elle eſt exactement ſemblable à notre eau de puits toute pure. J'en ſuis d'autant plus aſſuré, qu'ayant répété toutes ces mêmes expériences ſur de l'eau de puits, j'ai exactement obtenu tous les mêmes réſultats. C'eſt ainſi que le public eſt tous les jours la dupe des prétendus ſecrets, dont pluſieurs ſont très-capables de faire beaucoup de mal. On ne peut faire ce dernier reproche à l'eau du Peintre, puiſque ce n'eſt que de l'eau de puits. Si elle ne peut procurer aucun bien, elle ne peut point non plus faire beaucoup de mal; car tout ſon effet ſe réduit à faire payer de l'eau de puits trois livres la pinte, & même quelquefois ſix livres, ſuivant l'opulence de ceux qui veulent s'en régaler.

Dans une autre occaſion, je ferai connoître une autre eau, non moins fameuſe que la premiere, & que l'on appelle *eau de Villars.*

OBSERVATION

Sur une Rétention d'urine, avec pluſieurs pierres trouvées dans les reins, dans la véſicule du fiel & dans la veſſie, après la mort d'un homme; par M. LEAUTAUD, Chirurgien-juré de la ville d'Arles, ancien Chirurgien-Major de l'Hôpital général du Saint-Eſprit de la même ville, &c.

Un Calviniſte, jadis Muletier au ſervice du Roi, d'un tempérament robuſte, replet & ſanguin, âgé d'environ ſoixante ans, fut attaqué d'une rétention d'urine; il y avoit déjà cinq jours qu'il n'en avoit pas rendu une ſeule goutte. La vie licentieuſe qu'il avoit menée depuis l'âge de puberté, & d'ailleurs l'uſage immodéré du vin, avoient réduit cet homme ſexagénaire à des infirmités périodiques. On l'amena à l'hôpital; il avoit le viſage rouge & enflammé, les yeux égarés, un vomiſſement énorme, des douleurs néphrétiques qui s'étendoient juſqu'à la région de la veſſie, avec une ſuppreſſion totale d'urine, & un picotement qui répondoit au bout de la verge; ſon ventre étoit tendu & météoriſé; ſon pouls étoit dur & concentré. Il fut ſai-

gné, & mis inceſſamment dans le bain ; les boiſſons adouciſſantes, les lavemens & les cataplaſmes anodins & émolliens furent mis en uſage, ſans qu'on pût obtenir d'urine ; il fallut enfin le ſonder ; j'introduiſis ma ſonde aſſez avant dans l'uretre, mais inutilement ; les obſtacles que j'y rencontrai, en conſéquence du gonflement du tiſſu ſpongieux de l'uretre, des cicatrices qui ſont la ſuite ordinaire des chaudes-piſſes, arrêterent totalement ma ſonde. Les bougies alors employées afin de déboucher le paſſage des urines, & d'en faciliter la ſortie, ne produiſirent pas plus d'effet : quel parti prendre dans un cas ſi preſſant ? La ponction au périnée étoit le moyen le plus sûr & la derniere reſſource pour lui ſauver la vie, d'autant mieux que le malade alloit périr, ſi je ne me hâtois de faire ſortir au plutôt les urines ; mais avant que de tenter cette opération, je me ſervis une ſeconde fois de la ſonde en différentes manieres. *Le grand uſage que j'en ai*, m'ouvrit à cette fois le paſſage de la veſſie ; dès-lors les urines en ſortirent ſi abondamment, chargées de ſables & de graviers, qu'il n'y en reſta pas une ſeule goutte. La joie de ce malheureux ne fut pas de longue durée ; le ſuccès de cette opération aboutit à me faire découvrir une plus grande maladie ; une groſſe pierre, qui ſe

préſenta au bout de ma ſonde, & les grandes douleurs qu'il reſſentoit continuellement à la région des lombes, me firent conjecturer qu'il y avoit d'autres pierres dans les reins; ce qui, en effet, fut juſtifié par la ſuite. Il étoit prêt à ſuccomber aux vives douleurs de ſon mal; j'ordonnai de faire bouillir dans un grand chaudron une bonne quantité de feuilles & de fleurs de mauve blanche, de pariétaire, de graine de lin, pour lui faire prendre dans cette ample & copieuſe décoction un bain modérément chaud, l'eſpace d'une heure & demie; nonobſtant tous ces remedes employés ſi à propos, le mal perſiſtoit toujours, & ne laiſſoit au malade aucun inſtant de repos, ni même aucune eſpérance de guériſon; il mourut en effet quelques jours après. Je fis l'ouverture du cadavre 24 heures après, en préſence de pluſieurs perſonnes de l'art; nous y trouvâmes trente-ſix pierres dans les reins; la plus conſidérable étoit de la groſſeur d'un noyau d'olive, dix pierres biliaires dans la véſicule du fiel, toutes à-peu-près de la groſſeur d'un noyau de ceriſe, enfin ſix dans la veſſie, dont une peſoit trois onces & demie.

Cette maladie m'a paru ſi extraordinaire, que j'ai cru qu'il ne ſeroit pas inutile de vous en envoyer le détail.

DES AVANTAGES

De l'Eau mercurielle sur le cautere actuel dans les caries qui pénetrent le tissu spongieux de la mâchoire, inférieure ; par M. JOURDAIN, Dentiste reçu à Paris.

La violence de l'action du cautere actuel, dans le cas dont il s'agit, est quelquefois cause des désordres qui surviennent dans le traitement. L'application du cautere actuel ne pouvant se faire sans que toutes les parties voisines de celles que l'on touche s'en ressentent, elles s'irritent, s'enflamment, & font dégénérer en suppuration la substance diploïque retenue dans les cellules de ce tissu; delà cette multitude innombrable d'accidens que produisent toujours les caustiques violens que l'on emploie trop souvent dans ces sortes de maladies. L'eau mercurielle, au contraire, affoiblie à un degré convenable, détruit ces especes de caries sans le moindre accident. Son effet est de s'insinuer doucement dans la substance spongieuse, d'attaquer de loin, par conséquent, le ferment de la carie, & de le détruire; de calmer la violence de la suppuration, d'exfolier les parties cariées, & de donner naissance à des boutons char-

nus de bonne qualité, qui réparent les pertes de l'os ; enfin de produire une bonne cicatrice, ſans qu'il ſoit beſoin d'autres médicamens, ni craindre de chairs fongueuſes & baveuſes. Je joins ici une obſervation qui ſervira à confirmer ce que je viens de dire de l'eau mercurielle.

OBSERVATION

Sur une Carie de la mâchoire inférieure avec déperdition de ſubſtance & carie dans le le tiſſu ſpongieux.

En 1760, la dame du Meyer, demeurante rue des grands Auguſtins, à l'hôtel de Mâcon, m'amena ſa fille âgée de douze à treize ans, à laquelle une dent cariée de la mâchoire inférieure avoit occaſionné une carie à cette mâchoire. Cette carie fut d'abord abandonnée ; mais la maladie s'aggravant, on en confia le traitement à des gens peu inſtruits, qui ne tarderent pas à employer les cauſtiques. La mere de cet enfant, rebutée du traitement que l'on faiſoit à ſa fille, & ſur ce que l'on lui avoit dit qu'il falloit ôter une dent, vint me trouver. La dent que l'on vouloit faire extraire, étoit très-ſaine ; mais il reſtoit encore quelques parcelles de celle qui avoit occaſionné la carie, (c'étoit une ſeconde petite

molaire ;) j'ôtai les reſtans de cette dent ; je découvris l'os de la mâchoire, & j'en trouvai toute la lame externe totalement détruite. Je portai le ſtylet, qui pénétra facilement dans le canal maxillaire. Je tentai les bourdonnets imbibés d'huile de canelle, mais ils furent inutiles ; j'eus recours au beurre d'antimoine, qui produiſit de violentes douleurs, & augmenta la ſuppuration ; enfin voyant que la carie faiſoit toujours ſes progrès, & après avoir pris conſeil, j'eus recours au cautere actuel ; ſes effets furent pires que ceux des premiers médicamens, l'inflammation fut des plus violentes ; & la ſuppuration devint ſi conſidérable, qu'il y eut une déperdition totale, tant d'une partie interne que de l'externe de la mâchoire ; ce que je reconnus ainſi : Lorſque je faiſois faire quelque mouvemens à la mâchoire, la branche poſtérieure affectée étoit immobile ; ſi je touchois cette branche, elle remuoit ſeule, & le corps de la mâchoire reſtoit tranquille ; je fis même examiner toutes ces circonſtances à M. Delaforeſt, Maître en chirurgie, qui en convint avec moi. La diſtance qu'il y avoit entre la branche & le corps de la mâchoire, étoit à-peu-près de l'épaiſſeur de deux écus de ſix francs. Sur l'expoſé de la conduite que j'avois tenue,

nous convînmes M. Delaforeſt & moi, de tenter une partie d'eau mercurielle ſur huit parties d'eau commune ; je diminuai d'abord l'inflammation par les remedes ordinaires, & je paſſai enſuite à l'uſage de l'eau mercurielle, j'en imbibai de petits bourdonnets que j'introduiſis dans l'intervalle ; en très peu de tems, la ſuppuration devint moins abondante & plus louable ; la plaie devint vermeille, les douleurs ceſſerent, & l'enfant fut parfaitement guérie ſans autre remede, ni d'autre difformité, que d'avoir la mâchoire ſi peu de travers qu'il faut le ſavoir pour s'en appercevoir : quant à l'extérieur de la joue, il ne porte aucun ſigne de la maladie ; il y a ſeulement un enfoncement très-léger, en forme de gouttiere, dans l'endroit où il y a eu ſéparation.

OBSERVATIONS

Sur les Maladies épidémiques qui ont régné à Paris, depuis 1707 jusqu'en 1747; par un ancien Médecin de la Faculté de Paris.

ANNÉE 1736.

HIVER. Les rougeoles continuerent, ſur tout dans les penſions du Fauxbourg S. Antoine, où la plupart des enfans en furent attaqués : il en périt très-peu, lorſqu'on employa la tiſane de ſcorſonere, les potions huileuſes, une diete exacte, & qu'on eut ſoin de purger un très-grand nombre de fois, mais de n'uſer que de doux purgatifs. J'en vis peu avoir beſoin d'être ſaignés.

On vit régner, en Décembre & en Janvier, ſur-tout chez les pauvres gens, & dans les hôpitaux, beaucoup de fievres malignes. On vit périr beaucoup de ces malades, même après les avoir ſaignés pluſieurs fois du bras & du pied, & les avoir évacués par le tartre ſtibié, donné à petites doſes. Ils périſſoient, après avoir reſſenti, pendant vingt-quatre heures, une violente douleur de tête. Il ſe manifeſtoit, chez ceux qui ſe tiroient d'affaire, un engorgement dans les glandes parotides; cette criſe prompte, qui faiſoit périr, ou tiroit tout-à-coup le malade du danger, s'obſervoit dans tous les périodes

de la maladie. Je ne pus obtenir, malgré mes inſtances, l'ouverture d'aucun des cadavres de ceux qui moururent.

Les petites-véroles continuoient, mais ſans être fâcheuſes : on voyoit auſſi régner des fievres rouges, ſouvent dangereuſes dans le commencement ; des catarres ſuffocans, chez quelques-uns, chez d'autres, des catarres & des fluxions : les vieillards & les perſonnes d'une ſanté délicate, furent pris d'affections ſoporeuſes, & d'apoplexies, dont la plus grande partie périt.

Le tems pluvieux, & peu froid, contribua vraiſemblablement à produire ces maladies ; car ſi l'on en excepte le tems qui s'écoula depuis le 22 juſqu'au 28 Décembre, qui fut froid, on ne reſſentit de froid que vers la fin de Février.

La mortalité qui régnoit parmi les femmes en couche, dont nous avons parlé à l'article du printems de 1735, continuoit toujours. Elles accouchoient à terme & heureuſement : vers le trois, il ſurvenoit une ſuppreſſion, ſans qu'il fût poſſible d'en ſoupçonner la cauſe : celles qu'on ſaignoit, ſoit du bras, ſoit du pied, périſſoient ordinairement en peu de jours ; mais celles, au contraire, chez leſquelles on employoit une boiſſon délayante, avec le ſel de duobus, ou la terre foliée de tartre, à petite doſe, & des relâchans de toute eſpece, tant à l'extérieur qu'à l'inté-

rieur, & qu'on purgeoit enſuite pluſieurs fois avec des minoratifs, lorſque la bile & les urines commençoient à couler, ſe tiroient d'affaire, au moins pour la très-grande partie.

PRINTEMS. Le commencement de cette ſaiſon fut doux ; auſſi vit-on peu de maladies : vers la fin d'Avril, les rougeoles & les petites-véroles commencerent à régner ; mais, en général, elles furent très-peu dangereuſes ; il y en eut cependant quelques-unes en qui la ſaignée fut très-néceſſaire ; j'en ai vu même chez leſquelles j'ai été obligé de la faire répéter deux & trois fois ; le traitement d'ailleurs n'exigeoit rien de particulier : il étoit ſeulement néceſſaire de purger beaucoup après les rougeoles, dans la crainte que la poitrine ne s'affectât, comme l'obſervation l'a ſouvent démontré ; je fus même obligé, par cette raiſon, de faire prendre le lait aux enfans dont la poitrine étoit naturellement délicate, ou nés de parens foibles, & qui avoient hérité de cette mauvaiſe diſpoſition.

Dans le même tems on vit régner des fievres continues, avec des redoublemens irréguliers. Le pouls étoit inégal, ſouvent intermittent, quelquefois très-fort, tantôt très-foible ; les malades étoient dans la ſtupeur : ils avoient ſouvent du délire, mais qui n'étoit pas de durée ; ils étoient acca-

blés, & ne pouvoient remuer leurs membres, tant ils sembloient absorbés; la respiration étoit gênée par intervalles: on voyoit paroître & disparoître sur la peau des taches rougeâtres. Le sang, qu'on tiroit étoit toujours fort épais, tantôt verdâtre, tantôt fort rouge; ce qui étoit d'un mauvais présage. Souvent la bile, les urines & les sueurs étoient abondantes, sans que le malade éprouvât aucun soulagement; ces évacuations n'étoient que symptomatiques, & nullement critiques; c'est à cette distinction qu'il falloit que le Médecin fît grande attentions; car, lorsqu'il vouloit provoquer ces évacuations symptomatiques, le malade étoit la victime de l'erreur de celui qui le conduisoit. On voyoit les malades périr dans tous les tems de leur maladie; & par l'ouverture des cadavres, on trouvoit gangrénés, tantôt les intestins, tantôt la poitrine, & tantôt la substance même du cerveau, à raison de la partie où s'étoit faite la stase: ces différens sieges faisoient varier les symptômes; mais la maladie étoit toujours la même pour le principe, quoique les accidens parussent différer. Le traitement consistoit en des saignées souvent répétées, & faites promptement, beaucoup de délayans avec le nitre, quelques diaphorétiques, mais légers; il falloit sur-tout avoir grand soin de ne point trop se hâter de

purger ; cette précipitation étoit toujours nuisible : lorsque la détente permettoit d'employer un purgatif, il falloit le donner en plusieurs verres, & choisir, par préférence, les tamarins & d'autres analogues : on augmentoit, par degrés, la dose des purgatifs, & on les donnoit successivement sous un plus petit volume de liquide ; il fallut terminer le traitement par le quinquina purgatif, chez ceux dont la maladie traînoit en longueur, & chez lesquels on observoit, vers la fin, des redoublemens réguliers.

ETÉ. Au commencement de Juillet, à peine faisoit-il chaud ; aussi le défaut de transpiration occasionna-t-il beaucoup de maladies, dont plusieurs très-graves. Plusieurs personnes périrent tout-à-coup d'apoplexie ; d'autres eurent des pleurésies ; quelques-uns des douleurs de colique, très-vives ; & la plupart avoient une fievre ardente, souvent accompagnée de délire ; des saignées promptement faites, & plus ou moins réitérées, pour prévenir les hémorragies à l'intérieur, presque toujours mortelles ; une boisson acidule abondante, beaucoup de lavemens, étoient les moyens les plus utiles pour suppléer au défaut de transpiration, principe de tout le mal : les purgatifs répétés terminoient le traitement.

Dans le même tems, la plus grande partie des enfans des colleges & pensions furent attaqués

attaqués de fievre rouge ; la fievre étoit vive, il s'y joignoit presque toujours un mal de gorge, & une difficulté de respirer considérable : quelques saignées & beaucoup de délayans guérissoient en peu de jours, sur-tout si l'on avoit soin de leur faire observer une diete très-exacte.

Il fit tout-à-coup, le 30 Juillet, une chaleur extrême, égale à celle qu'on avoit éprouvée, & dont nous avons fait mention au mois de Juillet de l'an 1707. Cette chaleur dura tout le mois d'Août ; on vit, pendant ce tems, régner des petites-véroles, en général bénignes, dans lesquelles le dessèchement étoit beaucoup plus prompt qu'il ne l'est ordinairement ; à peine le pus avoit-il gonflé les boutons, qu'ils tomboient par écailles. Les fievres rouges continuoient chez les enfans ; mais elles étoient accompagnées d'accidens plus graves : la plupart rendoient des vers par haut & par bas ; il en périt quelques-uns : l'ouverture de leurs cadavres fit voir les glandes du mésentere engorgées, & on trouvoit beaucoup de vers dans leurs intestins.

Il y avoit, mais seulement chez les pauvres, quelques fievres putrides, dues vraisemblablement à la mavaise nourriture & à la trop grande quantité de mauvais fruits, dont ils mangent toujours avec indiscrétion.

Ce qui régnoit le plus, c'étoient des fievres bilieuſes, cauſées ſans doute par la chaleur vive ; elles cédoient promptement à quelques ſaignées, avec une boiſſon acide, telle que la limonade ; il ſurvenoit preſque toujours un flux de ventre critique & ſalutaire.

Au mois de Septembre les fievres rouges & les rougeoles reprirent avec plus de force, ſur-tout dans les penſions du Fauxbourg Saint Antoine. Peu eurent beſoin d'être ſaignés ; de la tiſane de ſcorſonere & de fleurs de coliquelicot, des potions huileuſes, de doux purgatifs pluſieurs fois répétés, furent les ſeuls remedes que j'employai, & qui réuſſirent conſtamment ; mais la plus grande partie eurent beſoin de prendre le lait dans leur convaleſcence, pour rétablir leur poitrine fatiguée par la toux plus opiniâtre que de coutume.

Les fievres bilieuſes continuoient, & le traitement étoit le même ; on voyoit auſſi quelques fievres malignes : les petites-véroles, qui juſqu'alors n'avoient point été fâcheuſes, devinrent d'une mauvaiſe eſpece ; l'éruption ſe faiſoit mal ; & ſouvent, dans ce tems, il ſe faiſoit un dépôt qui cauſoit preſque toujours la mort du malade.

Toutes les maladies ſembloient dépendre de la chaleur vive du mois précédent, & de la diſpoſition inflammatoire du ſang, qui conſéquemment, rendoit plus ou moins

grave la maladie, à raiſon de la partie où ſe faiſoit l'engorgement.

AUTOMNE. La température de l'air varia beaucoup : il fit froid juſqu'au 20 Octobre, qu'il y eut un ouragan aſſez violent pour rompre des arbres & abattre quelques maiſons. Le 21 la chaleur revint preſqu'auſſi forte qu'en été : ces extrêmes ſont toujours nuiſibles ; l'inconſtance de la ſaiſon continua dans les mois de Novembre & de Décembre. Auſſi y eut-il beaucoup de morts ſubites, des dyſſenteries opiniâtres & dangereuſes, des fievres intermittentes, des catarres & toux vives, des attaques de goutte & de rhumatiſme : les petites-véroles continuerent à être accompagnées de dépôts, mais qui ſouvent ſe faiſoient plus tard que dans la ſaiſon précédente ; ils n'en étoient pas moins dangereux : ces dépôts étoient plus fréquens chez les pauvres que chez les gens riches ; peut-être cela venoit-il du peu de régime qu'en général obſervent les pauvres, ſurtout dans la petite-vérole. Dans toutes les fievres malignes il falloit, après avoir ſaigné pluſieurs fois, avoir recours très-promptement au quinquina purgatif ; mais il étoit toujours néceſſaire d'y joindre des cordiaux, & d'ajouter dans la tiſane amere dont uſoit le malade, un demi-gros de ſel de nitre par pinte. Souvent ces maladies ſe terminoient par un dépôt dont on entre-

tenoit, pendant long-tems, la ſuppuration. La convaleſcence étoit toujours très-longue, & accompagnée d'accidens & de récidives, pour peu que les malades commiſſent la plus légere imprudence.

ANNÉE 1737.

HIVER. Il a fait peu de froid pendant tout l'hiver, qui a été très-humide : il pleuvoit ſouvent, & juſqu'au mois de Mars ; à peine a-t-on compté huit jours de gelée, encore n'étoient-ils pas de ſuite ; le vent étoit toujours à l'Oueſt ou au Nord-Oueſt. Les petites-véroles étoient moins fâcheuſes : on voyoit toujours des fievres malignes, qui étoient fort longues, & ſe terminoient toutes par un dépôt funeſte au malade, lorſqu'il ſe faiſoit à l'intérieur ; ſalutaire, lorſqu'il ſe portoit à l'extérieur : le traitement étoit le même que dans la ſaiſon précédente.

Les perſonnes d'une conſtitution délicate, éprouverent, les unes des rhumes plus ou moins opiniâtres, d'autres des dévoiemens & des coliques, quelques-uns des fievres intermittentes. On vit auſſi périr pluſieurs perſonnes de mort ſubite, principalement parmi ceux qui paroiſſoient convaleſcens de la fievre maligne dont il vient d'être fait mention ; vraiſemblablement cet accident venoit d'un dépôt qui ſe manifeſtoit tout-

à-coup ſur quelque partie eſſentielle à la vie.

Il périſſoit toujours des femmes en couche, comme nous l'avons remarqué, depuis près de deux ans.

PRINTEMS. Cette ſaiſon fut encore plus inégale que n'avoit été l'hiver; les variations de la température de l'air furent telles, que ſouvent on voyoit, d'une heure à l'autre, des changemens notables dans le thermometre. Ces alternatives bruſques rendirent très-fréquentes & fort dangereuſes les maladies de poitrine.

Dans les mois de Mars & d'Avril les malades étoient pris tout-à-coup de fievre ardente, ſouvent ils avoient du délire; leur reſpiration étoit gênée; ils crachoient du ſang, & reſſentoient un point de côté très-vif. La promptitude avec laquelle ſurvenoient tous ces ſymptômes, & leur gravité, obligeoit les Médecins à employer très-promptement tous les ſecours convenables; car, pour peu qu'on les différât, c'étoit fait des malades. Par l'ouverture des cadavres, on trouvoit le plus ſouvent la poitrine, & quelquefois les inteſtins, les viſceres du bas-ventre, les enveloppes du cerveau & le cerveau lui-même gangrénés, ou du moins dans un état d'inflammation très-proche de celui de gangrene.

Le traitement conſiſtoit en ſaignées répé-

tées, & faites très-promptement; dans les deux ou trois premiers jours, rarement plus tard, on les faiſoit au bras ou au pied, à raiſon des accidens; mais il falloit faire grande attention à l'état du bas-ventre, quand on tiroit du ſang du pied, dans la crainte d'y occaſionner quelque engorgement inflammatoire. Pendant tout ce tems on faiſoit boire très-abondamment les malades: on leur donnoit, quatre fois par jour, des lavemens; quelquefois on faiſoit prendre, avec ſuccès, par cuillerées, d'une potion compoſée de ſyrop de violettes, une once de ſel de Glauber ou de nitre, un gros avec deux grains de tartre ſtibié, dans ſix onces d'eau; on en donnoit une cuillerée toutes les trois heures; lorſque la bile commençoit à couler, ce qui arrivoit quelquefois dès le troiſieme jour, d'autres fois, le ſix ſeulement, on purgeoit le malade en pluſieurs verres, en ajoutant, dans le ſecond & le troiſieme verre, un grain de tartre ſtibié; on réitéroit plus ou moins la purgation, ſuivant le beſoin.

On obſerva auſſi beaucoup de fievres malignes, principalement chez les jeunes gens & les perſonnes robuſtes: ils étoient abſorbés; quelques-uns avoient du délire: pluſieurs, ſur-tout parmi les pauvres, rendirent des vers aſſez abondamment: il fallut, chez ces derniers, inſiſter particuliérement ſur les purgatifs amers.

Été. Le 28 Juin il fit une chaleur excessive, avec tonnerre, pluie ; mais cette chaleur ne fut point de durée : les fréquens orages rendoient fort inégale la température de l'air, qui cependant ne fut point froid ; mais depuis la fin de Juillet jusqu'au 28 Août, il fit froid, il y eut de la pluie, du vent, de la grêle, &, dans quelques endroits, de la neige & de la glace ; la chaleur revint à la fin du mois d'Août & en Septembre. Ce mauvais tems perdit toute la récolte ; les bleds, les fruits de toute espece mûrirent à peine.

Aussi vit-on beaucoup de fievres malignes, toutes très-longues, très-opiniâtres & fort dangereuses. Il falloit encore saigner plus promptement que dans les maladies de la saison précédente. Le sang, que l'on tiroit aux malades, étoit presque toujours coëneux, quelquefois verdâtre, d'autres fois d'un rouge très-vif ; alors, comme nous l'avons déjà observé plusieurs fois, c'en étoit fait des malades, & l'on en voyoit peu se tirer d'affaire. Les délayans, les incisifs légers, auxquels il falloit quelquefois ajouter des cordiaux, étoient les remedes sur lesquels il falloit insister, &, lorsque la bile commençoit à couler, purger en plusieurs verres, & répéter les purgatifs, en proportion du soulagement qu'en ressentoient les malades : lorsqu'on avoit évacué plusieurs fois, pour

lors on employoit le quinquina purgatif, qu'il étoit néceſſaire de continuer long-tems, pour éviter les récidives, qui étoient fréquentes, pour peu que l'on prît un peu trop de nourriture, ou qu'on ceſſât trop tôt le quinquina : chez quelques malades il ſe fit des dépôts ; pluſieurs en périrent.

Dans le même tems il régnoit des catarres, des fluxions, des éryſipeles, des dévoiemens, qui tous dépendoient de la même cauſe, ſavoir, de la tranſpiration interceptée, & qui, à raiſon de la partie affectée, produiſoient tels ou tels accidens. Ils n'exigeoient point de traitement particulier, excepté lorſqu'ils étoient précurſeurs d'une fievre maligne ; ce qui n'échappoit point aux yeux d'un Médecin connoiſſeur, mais dont ſouvent étoient la dupe ceux qui, ſans autre miſſion que l'avidité du gain, ſe mêloient de faire la médecine : la plupart des malades étoient les victimes de cette ignorance.

AUTOMNE. Cette ſaiſon fut froide, & il y eut beaucoup de pluie. Les maladies les plus fréquentes furent des fievres intermittentes malignes, des dévoiemens, qui quelquefois dégénéroient en dyſſenterie. La mauvaiſe qualité des nourritures en étoit vraiſemblablement la cauſe. On obſerva auſſi, chez les enfans principalement, beaucoup de fievres vermineuſes.

Les perſonnes, dont la poitrine étoit déli-

cate, eurent beaucoup à ſouffrir : les rhumes furent très-fréquens, auſſi-bien que les attaques d'aſthme.

Il périt auſſi pluſieurs perſonnes d'apoplexie.

La température de l'air contribue beaucoup ſans doute à la quantité de malades qu'il y eut dans cette année, funeſte encore en ce pays-ci par deux incendies ; l'un arrivé à l'Hôtel-Dieu le premier Août, & l'autre à la Chambre des Comptes le 27 Octobre.

Observations Météorologiques. Août 1764.

Jours du mois.	*Thermometre.*			*Barometre.*		
	A 6 h. du matin.	*A 3 h. du soir.*	*A 11 h. du soir.*	*Le matin. pouc. lig.*	*A midi. pouc. lig.*	*Le soir. pouc. lig.*
1	13 1/2	21	14	27 10	27 9 1/4	27 9 1/2
2	13	17 1/2	13	27 10 1/2	27 10 3/4	27 11 3/4
3	12	18 1/2	12	28 1	28 2	28 2 3/4
4	10 1/2	20	11 1/2	28 3	28 3 1/4	28 2 1/2
5	10	21 1/2	17	28 2	28 1 1/4	28 1/4
6	15	22 1/2	17	27 11 3/4	27 11 3/4	28 1/4
7	15	18 1/4	15 1/4	27 11 1/2	27 11 1/4	27 9 1/2
8	13 1/2	16	13 1/2	27 9 1/2	27 9 1/2	27 8 1/2
9	12	18 1/4	13	27 10 1/4	27 11	27 11 1/4
10	11 1/2	18	13	27 11	27 10 1/2	27 10
11	10 3/4	15 1/2	12 1/4	27 9 1/2	27 9	27 9 3/4
12	10 1/2	18 1/2	14	27 10	27 10 3/4	27 11 3/4
13	12 1/2	20	14	28	27 11 3/4	27 11 3/4
14	12 1/2	19	12 1/4	27 11 2/3	27 11 1/2	28
15	10 3/4	18	12 1/4	28 3/4	28 3/4	28 1
16	10 1/2	17	12	28 2/3	28 3/4	28 2
17	10 3/4	19	13	28 3 1/4	28 3 3/4	28 4
18	11	19	12	28 2 3/4	28 2 1/4	28 2 1/2
19	10	14 1/2	9	28 2 1/4	28 2	28 1 3/4
20	8	15 1/2	13	28 1 1/4	28 1 3/4	28 1 1/2
21	10 1/2	17	13	28 2 1/4	28 2 1/2	28 3 1/4
22	11 1/2	16	14 1/4	28 3 1/2	28 3 1/2	28 3 2/3
23	13	17	12 1/2	28 3 1/3	28 3 1/2	28 3 1/2
24	11	19	14	28 3 3/4	28 3 1/2	28 3
25	11 1/2	21	15	28 2 3/4	28 2 1/2	27 2 1/4
26	12	21 1/2	14 1/4	28 1 3/4	27 11 1/2	28 1
27	11 1/4	19 1/2	16 1/4	28 1 3/4	28 2	28 2 1/2
28	13	23	17	28 2	28 1 3/4	28 1
29	14	25	17	28 1 1/4	28 1	28 2 1/4
30	13 1/2	23	14 1/4	28 3	28 3 1/4	28 4
31	11 1/2	20	14 1/2	28 4	28 4	28 3 3/4

ETAT DU CIEL.

Jours du m.	La Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
1	S. couv. nuag.	S-O. nua. ond.	Nuages.
2	O-S-O. c. nua.	O. couv. pluie.	Couvert.
3	O. couv. nua.	O. beau.	Beau.
4	N. ſer. b. nuag.	N-E. nua. beau.	Beau.
5	E. ſer. beau.	N-E. beau.	Beau.
6	O. beau.	N-O. b. cou.	Couvert.
7	S-S-O. c. pet. pl.	O-S-O. pluie.	Pluie.
8	S-O. nua. cou.	S-O. pl. cont.	Couvert.
9	N-N-E. c. nua.	N-N-E. n. cou.	Couvert.
10	S-E. nuag.	E-N-E. couv.	Couvert.
11	N-N-E c. n. pl.	O-S O pl. con.	Nuages.
12	O-S-O. beau.	O-S-O. beau.	Beau.
13	S-O. beau.	S-O. b. nua. pl.	Nuages.
14	S-O. nuag.	S-S-O. n. pl.	Nuages.
15	S-S-O. ſer. n.	S-S-O. écl. tonn. ond. nua.	Beau.
16	S-S-O. pl. n.	S O. écl. tonn. ond. nuag. pl.	Nuages.
17	O. couv. nuag.	O-S-O. nuag.	Beau.
18	S. couvert.	S. couvert.	Couvert.
19	O-S-O. c. n. on.	O-S-O. nuag.	Nuages.
20	O. nuag.	O. nuag.	Nuages.
21	N-O. cou. nua.	N. nuag.	Nuages.
22	N-N-E. couv.	N. couvert.	Couvert.
23	N. couvert.	N. beau.	
24	N-N-E. beau.	N-N-E. ſer.	Serein.
25	N-N-E. ſer.	N-N-E. ſer.	Serein.
26	N-N-O. beau.	N-N-O. beau.	Beau.
27	N-N-O. ép. brouill. beau.	N-N-O. beau.	Serein.
28	N-N-O. ſer. b.	N-N-O. b. ſer.	Serein.
29	N. ſerein, b.	N. b. couv.	Couv. pl.
30	N-N-E. c. beau.	N-N-E. beau.	Beau.
31	N-N-E. beau.	N-N-E. beau.	Serein.

La plus grande chaleur marquée par le thermometre pendant ce mois a été de 25 degrés au-deſſus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur a été de 8 degrés au-deſſus de ce même terme : la différence entre ces deux points eſt de 17 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 4 lignes, & ſon plus grand abaiſſement de 27 pouces 8 $\frac{1}{2}$ lignes : la différence entre ces deux termes eſt de 7 $\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a ſoufflé 5 fois du N.
7 fois du N-N-E.
2 fois du N-E.
1 fois de l'E-N-E.
1 fois de l'E.
1 fois du S-E.
2 fois du S.
4 fois du S-S-O.
5 fois du S-O.
5 fois de l'O-S-O.
5 fois de l'O.
2 fois du N-O.
3 fois du N-N-O.

Il a fait 15 jours beau.
10 jours ſerein.
16 jours des nuages.
17 jours couvert.
1 jour du brouillard.
11 jours de la pluie.
2 jours des éclairs & du tonnerre.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois d'Août 1764.

On a vu, pendant ce mois, un très-grand nombre de fluxions qui ont attaqué tantôt les parotides, tantôt les amigdales, &c. Ces dernieres ont été attaquées d'aphtes dans quelques perſonnes; mais ces maladies ont été de peu de conſéquence, la fievre ne s'étant miſe que très-rarement de la partie. Elles ont cédé preſque toujours au régime, aux délayans & à quelques légers purgatifs. Il y a cependant eu quelques malades qu'on a été obligé de faire vomir, leur eſtomac s'étant trouvé ſurchargé d'une matiere épaiſſe & glaireuſe, qui réſiſtoit aux purgatifs ordinaires.

Un aſſez grand nombre de perſonnes a été attaqué de dévoiemens le plus ſouvent bilieux, accompagnés quelquefois de matieres glaireuſes dans les déjections. On a vu auſſi quelques fievres putrides & des fievres rouges ou des rougeoles. Les petites-véroles ont paru peu nombreuſes & aſſez généralement bénignes.

Observations Météorologiques faites à Lille au mois de Juillet 1764 ; par M. BOUCHER, Médecin.

Le tems a été orageux ce mois, & il y a eu des pluies assez abondantes certains jours ; cependant les chaleurs n'ont pas été excessives. Du premier au 17 le thermometre ne s'est guere élevé au-dessus du terme de 20 degrés : le 18 & le 19 il s'est porté à 22 degrés ; & le 30, à 23 ½ degrés.

C'est dans la derniere moitié du mois qu'il y a eu plusieurs jours de forte pluie.

Le mercure, dans le barometre, a été observé, tout le mois, si l'on en excepte deux à trois jours, au-dessous du terme de 28 pouces : le 26 & le 31 il a marqué 27 pouces 6 lignes.

Le vent a été *Sud* presque les deux tiers du mois.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 23 ½ degrés au-dessus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de 10 degrés au-dessus du même terme : la différence entre ces deux termes est de 13 ½ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces ½ ligne,

& son plus grand abaissement a été de 27 pouces 6 lignes : la différence entre ces deux termes est de 6 $\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 8 fois du Nord.
5 fois du N. vers l'Est.
4 fois du Sud vers l'Est.
8 fois du Sud.
9 fois du Sud vers l'Ou.
2 fois de l'Oueſt.
3 fois du N. vers l'Ou.

Il y a eu 23 jours de tems couvert ou nuageux.
14 jours de pluie.
3 jours de tonnerre.
3 jours d'éclairs.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de Juillet.

Les fievres continues étoient, dans la plupart, de la nature des continues rémittentes, avec un caractere inflammatoire, portant sur-tout à la tête, & cependant compliquées de symptômes de putridité & de saburre, dans les premieres voies, avec des vers : une femme, de mon voisinage, en rendit près de cinquante, par l'effet d'une prise d'émétique. J'ai vu encore quelques personnes attaquées de la fievre putride-maligne.

La fievre tierce & la double-tierce ont été assez communes ce mois.

Nous avons eu des coliques vraiment inflammatoires, avec tenſion, élévation & grande ſenſibilité du bas-ventre, & ſur-tout de la région ombilicale, & qui ne cédoient qu'à des ſaignées du bras, copieuſes & réitérées promptement, juſque preſqu'à la défaillance, à beaucoup de demi-lavemens, de décoctions émollientes, avec beaucoup d'huile, à des fomentations de même nature, à des bains tiedes, à des potions huileuſes, &c. L'on vit en même tems, dans nombre de perſonnes, l'oppoſé du ſymptôme dominant de cette maladie, qui eſt la conſtipation opiniâtre, à ſavoir, la diarrhée.

Il y eut auſſi, dans le petit peuple, des pleuréſies & quelques péripneumonies, tant vraies que fauſſes, ſuite des variations du vent & de la température de l'air.

LIVRES NOUVEAUX.

A refutation of the reflections againſt inoculation published by Doctor Raſt, of Lyons ſo far as they are ſupported by calculations drawn from the bills of mortality in London, and his obſervations With à-perſuaſive to that practice deduced from the ſuccès of the inoculation hoſpital near London; by Antony Relhan M. D. fellow

of the college of Physicians, in London. C'est-à-dire, réfutation des réflexions contre l'inoculation, publiées par M. Rast de Lyon, & des calculs qu'il fait d'après les bills de mortalité de la ville de Londres: avec de nouvelles preuves en faveur de cette pratique, tirées des succès de l'hôpital de l'inoculation près de Londres; par M. Antoine Relhan, Docteur en médecine, & Membre du College des Medecins de Londres. A Londres, chez Johnston 1746, *in*-4°, brochure de 34 pages.

M. Relhan oppose à M. Rast le peu d'exactitude & les variations qu'ont éprouvé les bills de mortalité de la ville de Londres: comme l'Auteur n'a rien ajouté à ce que nous avions observé nous-même dans notre Journal du mois de Novembre 1763, nous ne nous y arrêterons pas plus long-tems.

Lettre à M. Belletête, Doyen de la Faculté de médecine de Paris, &c. par M. Razoux, Docteur en médecine de l'Université de Montpellier, &c. sur les inoculations faites à Nîmes, brochure *in*-4° de 34 pages.

M. Razoux rend compte dans cette brochure de 75 inoculations qui ont été faites à Nîmes dans l'espace de huit ans; ensuite il répond à cinq questions qui avoient été proposées par l'un des Commissaires de

la Faculté de Paris, à un Médecin de l'Université de Montpellier, ſur ces inoculations, 1° qu'on inocule à Nîmes depuit huit ans, avec le plus heureux ſuccès; 2° qu'il n'eſt mort perſonne de l'inoculation, ni de ſes ſuites; 3° qu'aucun de ceux qui ont été bien & duement inoculés (c'eſt-à-dire, qui ont eu la petite-vérole par inoculation) n'a contracté la petite-vérole naturelle; 4° qu'on n'y a vu aucun exemple de maladies de différente nature introduites par l'inoculation avec la petite-vérole; 5° que s'il y a eu quelques accidens après l'inoculation, ils ont été infiniment plus rares qu'ils ne ſont communément après la petite-vérole naturelle, & beaucoup moins dangereux. On a même dû preſque toujours les attribuer à toute autre cauſe qu'à l'inoculation; c'eſt ce que démontre le détail où il entre ſur chacune de ces maladies. Ces réſultats ſont ſuivis de douze propoſitions que M. Razoux qualifie d'axiômes relatifs à la pratique de l'inoculation.

B. L. Tralles Med. &c. *de methodo medendi Sydenhami, Tiſſoti, aliorumque illuſtrium virorum in curatione variolarum peſſimæ indolis, infeliciter licèt, dextrè tamen adhibita epiſtola apologetica ad ill. virum Ant. de Haen, &c.* C'eſt-à-dire, Lettre apologétique à M. deHaen, dans laquelle M. B. L. Tralles, Médecin, &c. démontre

qu'il a employé exactement, quoique sans succès, la méthode de Sydenham, de Tissot, & d'autres hommes célebres, dans une petite-vérole d'une très-mauvaise espece. A Breslau, chez Meyer 1764, *in*-8°.

Ant. de Haen, &c. ad perill. B. L. Tralles, Med. &c. *Epistolam apologeticam responsio : cujus pars prior circa variolarum inoculationem versatur, altera sanguinis missionem & opium in stadio variolarum suppuratorio laudat.* C'est-à-dire, réponse à la lettre apologétique de M. Tralles, dans la premiere partie de laquelle on traite de l'inoculation, & dont la seconde est destinée à faire voir les avantages de la saignée & de l'opium dans la suppuration de la petite-vérole; par M. Ant. de Haen, &c. A Vienne, chez Kruchten, 1764, *in*-8°. Ces deux brochures se trouvent à Paris, chez Cavelier.

M. Tralles avoit publié en 1761 une dissertation sous le titre *de Methodo medendi variolis hactenus cognitâ sœpè insufficiente magno pro inoculatione argumento*, dans laquelle il donne l'histoire d'une épidémie variolique, à laquelle il ne put pas arracher une jeune Demoiselle qu'il devoit épouser, quoiqu'il eût fait tout ce qu'il avoit cru nécessaire pour la préparer à avoir une petite-vérole bénigne, long-tems avant qu'elle n'en fut attaquée. M. Tissot, dans

une lettre à M. Hirzel, crut pouvoir tirer avantage de cette hiſtoire en faveur de l'inoculation, ce qui fit dire à M. de Haen, dans ſa *lettre à un de ſes amis*, en réponſe à celle de M. Tiſſot » que la méthode dont » M. Tralles s'eſt ſervi en traitant ſa maî- » treſſe, n'eſt pas tout-à-fait à l'abri de la » critique de M. Tiſſot, & qu'elle l'auroit » été beaucoup moins à celle du grand Sy- » denham, s'il vivoit encore. « Ce reproche auquel M. Tralles paroît avoir été très-ſenſible, l'a engagé à publier ſon épître apologétique, dans laquelle il prouve qu'il a ſuivi très-exactement la méthode de Sydenham, de Tiſſot, & de M. de Haen lui-même, à la réſerve de l'opium, dont ſon expérience lui a démontré que l'uſage n'étoit pas auſſi avantageux que Sydenham l'a imaginé. Enſuite, ſans prendre directement la défenſe de l'inoculation, il entreprend de prouver à M. de Haen que cette hiſtoire fournit un très-fort argument en faveur de l'inoculation; il le fait avec d'autant plus d'avantage qu'il combat M. de Haen avec ſes propres armes, c'eſt-à-dire, en profitant de différens aveux que ce Médecin a faits en quelques endroits de ſes ouvrages.

M. de Haen, dans ſa réponſe, répete les objections qu'il avoit déjà faites tant de fois contre l'inoculation; il a cherché à les étayer de nouveaux faits dans le choix deſ-

quels il ne paroît pas avoir fait uſage d'une critique bien ſévere : mais quand on défend une mauvaiſe cauſe, plus par entêtement que par conviction, on n'eſt pas délicat ſur les preuves ; c'eſt ce qu'on a eu lieu de remarquer plus d'une fois parmi les antinoculiſtes.

B. S. Albini de ſceleto humano liber. C'eſt-à-dire, du ſquélette humain ; par M. B. S. Albinus. A Leyde, chez Verbeck, 1762, *in*-4° ; ſe trouve à Paris, chez Cavelier.

M. Albinus s'étoit contenté, en publiant ſes magnifiques planches du ſquélette humain, d'indiquer les différentes parties d'une maniere très-ſuperficielle, & qui ſuffit à peine pour les perſonnes les plus verſées dans l'anatomie ; c'eſt pour remplir en quelque ſorte ce vuide qu'il donne aujourd'hui cette Hiſtoire détaillée des os qui compoſent la charpente du corps humain : il y a refondu & conſidérablement augmenté un petit ouvrage qu'il avoit publié en 1726, en faveur des étudians qui fréquentoient ſes leçons, ſous le titre *de oſſibus corporis humani*, in-8°.

J. Frid. Cartheuſer Med. Doct. & Prof. publ. ord. Diſſertatio Chymico-Phyſica de genericis quibuſdam plantarum principiis hactenus plerumque neglectis. Editio tertia prioribus auctior. C'eſt-à-dire: Diſſertation Chymico-Phyſique ſur certains principes des plantes auxquels on a juſqu'ici fait peu d'attention; par

M. J. Frid. Cartheuſer, Doct. & Prof. en méd. troiſieme édition, conſidérablement augmentée. A Francfort ſur l'Oder, chez Kleib, 1764, *in*-8°; ſe trouve à Paris, chez Cavelier.

Les principes dont M. Cartheuſer traite dans cette Diſſertation, ſont ceux que l'on peut retirer tels qu'ils exiſtent dans les plantes, ſans les décompoſer ni les dénaturer, il les réduit à ſix genres. 1° les camphres; 2° les ſels volatils huileux concrets; 3° les cires: 4° les ſuifs ou huiles figées, qu'on appelle quelquefois beurres; 5° les ſavons, autre eſpece d'huiles figées; 6° les ſucres; 7° les eſprits balſamiques acidules.

Parallele des différentes méthodes de traiter la maladie vénérienne. A Amſterdam, chez Changuion, 1764, *in*-12.

L'Auteur de cet ouvrage, qui a cru devoir garder l'anonyme, convient en apparence qu'on peut employer différentes méthodes pour traiter les maladies vénériennes; mais on n'a pas de peine à s'appercevoir que ſon but eſt de prouver que la méthode des frictions adminiſtrées par extinction, c'eſt-à-dire en évitant de faire ſaliver, eſt la ſeule qui ſoit ſuivie d'un ſuccès conſtant.

Obſervations ſur l'uſage interne du colchique d'automne, du ſublimé corroſif, de la feuille d'oranger, du vinaigre diſ-

tillé, &c. dans lesquels on trouve des moyens de guérir plusieurs maladies qui résistent aux remedes usités ; par MM. Storck, Locher, de Haen, Médecins de Vienne, précédées d'un mémoire pour servir à l'histoire de ces différens moyens de guérison ; par M. L. B. D. P. D. M. P. (M. le Begue de Presle, Médecin de la Faculté de Paris) à la Haye, & se trouve à Paris chez P. F. Didot, 1764, *in*-12. Nous rendrons un compte un peu détaillé de cet ouvrage dans quelqu'un des Journaux suivans.

Question importante : Peut-on déterminer un terme préfix pour l'accouchement ? par M. le Bas, Maître en Chirurgie, Censeur royal. A Paris, chez Simon, 1764, *in*-8°.

M. le Bas prétend qu'il n'est pas possible de déterminer un terme préfix pour l'accouchement ; il étaye son opinion d'un grand nombre d'observations puisées dans les meilleures sources.

COURS DE CHYMIE.

M. Juliot, Maitre-ès-Arts en l'Université de Paris, & Maître Apothicaire, commencera au mois d'Octobre prochain, en sa maison sise rue Sainte-Marguerite, Fauxbourg-Saint-Germain, un Cours de Chymie & de Pharmacie, relatif à la Médecine ; dans lequel il fera connoitre l'histoire Naturelle de chacune des substances sur lesquelles il opérera.

TABLE.

EXTRAIT du Traité historique des plantes qui croissent dans la Lorraine, Tom. I & II. Par M. Buch'oz, page 291
Extrait de l'histoire abrégée des Insectes. Par M. Geoffroi, 299
Extrait du Dictionnaire Domestique portatif, 308
Objections contre le nouveau Système de la menstruation proposé par M. le Cat. Par M. Bonté, *Méd.* 315
Examen chymique d'une eau qui se vend à Paris, sous le nom d'Eau du Peintre. Par M. Margel, *Chirurgien*, 343
Observations sur une Rétention d'urine, avec plusieurs pierres dans les reins, dans la vésicule du fiel & dans la vessie. Par M. Leautaud, *Chirurg.* 349
Des Avantages de l'Eau mercurielle sur le cautere actuel dans les caries. Par M. Jourdain, 352
Observations sur les Maladies épidémiques qui ont régné à Paris, depuis 1707 *jusqu'en* 1747.
Année 1736, 356
Année 1737, 364
Observations météorologiques faites à Paris pendant le mois d'Août 1764, 370
Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois d'Août 1764, 373
Observations météorologiques faites à Lille pour le mois de Juillet 1764. Par M. Boucher, *Méd.* 374
Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois de Juillet. Par le même, 375
Livres nouveaux, 376
Cours de Chymie, 383

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de Clermont, Prince du Sang.

Par M. A. Roux, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Membre de l'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux, & de la Société Royale d'Agriculture de la Généralité de Paris.

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis filia. *Bagl.*

NOVEMBRE 1764.

TOME XXI.

A PARIS,

Chez Didot le jeune, Imprimeur-Libraire, Quai des Augustins.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

NOVEMBRE 1764.

EXTRAIT.

Observations sur l'usage interne du Colchique d'Automne, du Sublimé corrosif, de la Feuille d'Oranger, du Vinaigre distillé, &c. dans lesquels on trouve des moyens de guérir plusieurs maladies qui résistent aux remedes usités; par MM. Storck, Locher, de Haen, Médecins de Vienne; précédées d'un Mémoire pour servir à l'Histoire de ces différens moyens de guérison; par M. L. B. D. P. D. M. P. A la Haye; & se vend à Paris, chez Didot, *Libraire, quai des Augustins, à S. Augustin,* 1764.

NOus nous hâtons de faire connoître au public les expériences importantes & les observations que M. Storck a faites sur lui-même & sur plusieurs malades du

colchique d'automne ou colchique commun. Cette plante, qu'on nomme auſſi *tue-chien*, *mort-au-chien*, & qui pourroit être confondue avec les ſafrans d'automne, en ſera cependant facilement diſtinguée par les caracteres ſuivans, que nous tranſcrirons d'après le Mémoire qui eſt à la tête de ce Recueil.

L'eſpece dont il s'agit eſt celle qui eſt déterminée par J. B. ſous le nom de *Colchicum offic.* Tom. II, pag. 640. *Colchicum commune* C. B. pag. 67. RAII *Hiſtor.* Tom. II, 1170. *Synopſ.* 373. TOURNEF. *Inſt. R. H.* 348. *Id.* Environs de Paris, Tom. II, pag. 33. 312. Enfin *Colchicum foliis planis, lanceolatis, erectis.* LINN. *Oper. Botan. Spec. Plant. Syſt. Nat.* 992.

Cette plante vient dans les bas prés, les terreins humides & gras; elle fleurit, vers la fin de l'été, & dans l'automne. Au commencement du printems ſuivant il s'éleve de la racine trois ou quatre feuilles oblongues, larges, unies, plates, épaiſſes, aſſez ſemblables à celles du lys blanc, pour la forme & le poli; il ſort du milieu de ces feuilles deux, trois ou quatre follicules, en forme de filiques triangulaires, partagés en trois loges, s'ouvrant, à leur maturité, en trois parties remplies de graines, un peu arondies, & de couleur rouſſe-

noirâtre, lorſqu'elles ſont mûres: les feuilles périſſent avec les tiges.

Le bulbe, ou plutôt le tubercule charnu du colchique, eſt blanc & rempli d'un ſuc laiteux, quand on l'examine récemment tiré de la terre. Il eſt arondi, applati d'un côté, & ſillonné, quand il fleurit; dans ce ſillon ſe trouve un petit oignon fibreux, avec ſes racines, qui eſt oblong, donne naiſſance aux fleurs & renferme l'ovaire; il eſt, dans tout autre tems, revêtu de tuniques noirâtres, & garni inférieurement de quelques fibres: toutes les parties de cette plante ont une odeur forte & qui cauſe des nauſées.

On diſtingue la colchique des ſafrans d'automne, en ce que les ſegmens ou parties dans leſquelles les pétales ſont diviſés, ſont d'égales grandeur dans ceux-ci, au lieu que dans le colchique il y a alternativement un ſegment plus court entre deux plus longs. Les ſafrans n'ont que trois étamines, & le colchique en a ſix; l'oignon du ſafran eſt plus rond, & peut être mangé impunément; enfin les cayeux nouveaux ſe forment au-deſſus de l'ancien, dans les ſafrans, & non à côté, comme dans le colchique.

Les erreurs & les contradictions qu'a occaſionnées l'incertitude de l'eſpece de ciguë qu'avoit employée M. Storck dans

ſes expériences ſur la vertu de cette plante, nous ont engagés d'entrer dans ce détail, afin de prévenir celles qui pourroient naître maintenant au ſujet du colchique.

PREMIERE EXPERIENCE.

M. Storck a appliqué, ſur le bout de ſa langue, pendant deux minutes, de la racine de colchique, pleine de ſuc, & légérement broyée; cela fut ſuivi d'une ſenſation de peſanteur dans cette partie; enſuite elle devint roide, perdit le ſentiment, & fut près de ſix heures dans une inſenſibilité preſque totale. Enfin tout revint dans l'état naturel, ſans le ſecours d'aucun remede.

II. EXPERIENCE.

L'Auteur a avalé quatre onces de ſon vin d'Autriche ordinaire, dans lequel il avoit fait infuſer, pendant une heure, trois grains de racine ſucculente; ce vin lui parut un peu âcre & aſtringent: cela fut ſuivi d'un chatouillement au larynx, & d'une légere toux: point d'effet ſenſible ſur l'eſtomac; mais bientôt après il ſentit de l'ardeur dans les voies urinaires, & il rendit en abondance une urine pâle, effet que n'avoit jamais produit en lui le même vin.

III. EXPERIENCE.

Un gros morceau de cette racine macérée,

pendant plusieurs heures, dans du vinaigre, mâchée ensuite, n'a produit d'autre effet sensible, qu'un léger sentiment de chaleur & d'astriction.

IV. EXPERIENCE.

Il a pris, deux heures après son dîner, presque un grain entier de racine récente de colchique, enveloppé dans de la mie de pain; il a éprouvé, quelque tems après, une ardeur fixe dans l'estomac : elle fut suivie de feux à la tête, & de frissons tout le long de l'épine; ensuite l'ardeur qu'il ressentoit à l'estomac, s'étendit le long du sternum, & dans le bas-ventre, où elle se changea en douleurs de colique. Bientôt après survint une envie d'uriner continuelle; & cependant il rendoit peu, & avec peine, d'une urine très-rouge; les épreintes succéderent avec vivacité, & furent suivies de selles, d'abord peu abondantes & naturelles, mais ensuite une matiere glutineuse, transparente & assez copieuse. L'ardeur dans les voies urinaires persistoit toujours, & la tension étoit plus considérable dans le creux de l'estomac; cela fut accompagné d'un violent mal de tête, & de tout ce qui annonce le hoquet. Le pouls étoit agité, point d'apétit & une grande soif. Enfin M. Storck se trouvoit dans un tel état, qu'il se seroit vivement repenti de sa témérité, si la pe-

tite quantité de colchique qu'il avoit priſe, ne l'eût un peu raſſuré.

Sa troiſieme expérience, que nous avons rapportée, lui indiqua le remede : il ſe fit une boiſſon avec quatre livres d'eau de fontaine, quatre onces de jus de limon nouvellement exprimé, deux onces de ſyrop de diacode, & un gros d'eſprit de nitre dulcifié, dont il fit uſage, ainſi que de crême d'orge, & d'une forte décoction d'althæa ; par le ſecours de ces remedes les ſymptômes diſparurent inſenſiblement. Il paſſa la premiere nuit dans l'agitation, & le lendemain il étoit foible ; mais l'ardeur d'eſtomac & la colique étoient entiérement diſſipées. Cependant la tête étoit lourde & peſante, & l'ardeur & difficulé d'uriner étoit toujours preſque la même ; la ſeconde nuit fut plus calme, à l'aide d'une once de ſyrop de diacode qu'il prit le ſoir ; le troiſieme jour il ne reſtoit plus que de la foibleſſe, & des douleurs vagues & lancinantes, mais de peu de durée, dans les articulations. L'appétit revint, la nuit ſuivante fut très-tranquille, & le quatrieme jour il ſe trouva parfaitement rétabli.

Nous avons jugé à propos de ſuivre l'Auteur dans le détail circonſtancié de cette fâcheuſe expérience, afin que ceux qui tomberoient dans ces accidens en ſoient moins effrayés, & ſachent les moyens

qu'on doit employer pour y remédier.

V. EXPERIENCE.

Un chien de médiocre groſſeur, & fort affamé, ayant avalé deux gros de racine de colchique, coupés en ſeize morceaux, avec deux onces de chair de mouton rôti, fut très-gai & très-agile pendant une heure; enſuite il ſe coucha & s'endormit une demi-heure, après laquelle il s'éveilla, vomit ſans effort toute la chair qu'il avoit priſe, & les ſeize morceaux de colchique, & chercha enſuite, avec avidité, de quoi manger.

Il fut ainſi éveillé & tranquille pendant une heure; enfin il ſe coucha une ſeconde fois, & s'endormit; mais bientôt après M. Storck s'apperçut que les pieds de derriere lui trembloient vivement; ſon ventre entra en convulſion, & la peau qui répond au creux de l'eſtomac, étoit tirée avec beaucoup de force en dedans de l'abdomen. S'étant éveillé tout-à-coup, une demi-heure après, il paroiſſoit être dans un état d'angoiſſes, & agité de violentes convulſions; il vomit beaucoup d'une matiere glutineuſe & blanchâtre, & friſſonnoit à l'aſpect des alimens qu'on lui préſentoit.

Au milieu de cet état cruel, le chien ſe mit encore en ſituation de dormir; mais

quelques minutes après il commença à hurler, & après avoir fait de vains efforts pour sortir de la chambre, il rendit une quantité considérable d'urine & d'excrémens liquides & très-puants. Depuis ce moment, il n'a plus eu de repos ; &, dans l'espace de treize heures, il a vomi cinquante-six fois, & a rendu quarante-six fois de l'urine & des excrémens ; enfin il est mort au milieu de tremblemens continuels & de douloureuses convulsions. Les derniers excrémens qu'il rendit étoient mêlés de sang, de petits morceaux de chair & de fragmens de membranes, longs d'un pouce & de la largeur de deux.

M. Storck l'ayant ouvert, a trouvé son estomac très-petit, plein d'une eau rougeâtre, gangrené dans plusieurs endroits & enflammé dans d'autres ; tous les intestins s'étoient tellement contractés, qu'ils ressembloient à une corde, & qu'à peine pouvoit-on introduire un stylet dans leur diametre ; leurs membranes s'étoient tellement racornies qu'on avoit de la peine à les couper avec des cizeaux ; les autres viscères étoient dans l'état naturel, & le sang, renfermé dans les veines, étoit noir, épais & gluant.

D'après ces expériences, il n'est pas douteux que le colchique ne soit un poison

très-caustique & très-dangereux ; mais la troisieme expérience, l'exemple d'autres plantes, de l'oignon de scille, par exemple, ont fait penser à M. Storck, qu'on pouvoit corriger ce poison terrible par le moyen du vinaigre ; en effet, il a fait infuser une once de racine de colchique récente, pendant quarante-huit heures, sur un feu doux, dans une livre de bon vinaigre fait avec le vin ; le tout étant passé & exprimé, il l'a gardé pour l'usage.

Il faut remarquer que pendant qu'on coupe cette racine par rouelles, elle exhale des particules âcres, qui frappent & irritent les narines, la gorge & les poumons : les extrêmités des doigts qui y touchent s'engourdissent peu-à-peu, & perdent pour quelque-tems leur sensibilité naturelle.

Le vinaigre, ainsi préparé, conserve une odeur & une saveur acide ; mais il est âcre, pique la langue, cause de la constriction dans le gosier & provoque la toux ; c'est ce qui a déterminé l'Auteur à le réduire en oxymel, en ajoutant deux livres de miel par livre de ce vinaigre de colchique ; il fait cuire à un feu doux ce mêlange, jusqu'à ce qu'il soit réduit à la consistance du miel.

Il a pris de cet oxymel, d'abord à petites

doſes, ſans en avoir éprouvé le moindre effet ſenſible ; enfin, encouragé par ces dernieres tentatives, il en a pris le matin à jeun, plein une cuiller à café, dans une taſſe de thé, pendant huit jours, à la réſerve du quatrieme & du huitieme. Cette doſe, ainſi répétée, n'a cauſé ni douleur d'eſtomac, ni d'inteſtins ; mais au bout de deux heures il reſſentit tout-à-coup une envie d'uriner très-preſſante, & il rendit en abondance de l'urine couleur de citron, ce qui fut répété trois fois dans l'eſpace de quatre heures ; & à midi tout étoit totalement diſſipé. Chaque jour que M. Storck a répété cette doſe, elle lui a conſtamment produit le même effet ; au lieu qu'aux jours que nous avons dit qu'il n'en avoit pas pris, il n'urinoit plus que comme à l'ordinaire.

Nous ne devons pas omettre de rapporter les corollaires que l'Auteur déduit de ces expériences. 1° Que cet oxymel eſt véritablement un correctif du colchique, & que, donné à petites doſes, il ne produit aucun mal. 2° Qu'il a la vertu diurétique. 3° Qu'on peut, en conſéquence, l'employer avec ſuccès dans toutes les maladies où il y a ſurabondance & ſtagnation d'humeurs, ou que le cas exige que la matiere qu'on veut évacuer ſoit pouſſée par les urines.

4° Que ce remede peut & doit être en effet d'une grande reſſource dans l'hydropiſie.

Voici maintenant des obſervations de l'effet de ce médicament, appliqué dans quelques maladies.

I. OBSERV. Un homme, âgé de 27 ans, étoit attaqué depuis pluſieurs mois d'une fievre tierce qui avoit réſiſté à tous les remedes ; enfin ayant pris une poudre qu'une femme lui avoit donnée, la fievre ceſſa ; mais le malade, au bout d'un mois, eut les hypocondres tendus, le ventre enflé, & les bras & les pieds furent attaqués d'un œdeme très-mou. M. Storck étant conſulté, lui fit des remedes généraux ; mais voyant qu'ils avoient peu de ſuccès, il prit le parti de tenter ſon oxymel colchique ; & il commença auparavant par purger ſon malade avec un gros de rhubarbe en poudre, enſuite il ordonna un gros de cet oxymel à prendre matin & ſoir. Le premier jour le malade reſſentit des épreintes aſſez vives, ſans aller ; l'urine fut en petite quantité, malgré l'ardeur cuiſante qu'il reſſentoit dans l'uretre. Le ſecond jour il prit la même doſe, il piſſa beaucoup ſans chaleur, & eut deux ſortes de ſelles de matieres fétides, bilieuſes, & mêlées de beaucoup de glaires. Le troiſieme & le quatrieme

jour, il prit par trois fois un gros d'oxymel colchique dans la même infusion, & il rendit une quantité considérable d'urine; il ressentit quelques épreintes, mais il n'alla pas à la selle. Le cinqieme, il prit quatre fois un gros d'oxymel colchique dans la même infusion; il fut deux fois à la selle, & rendit beaucoup d'urine de différentes couleurs, pâles, brûlantes, & presque sans odeur: l'enflure des bras, des jambes & des cuisses diminua; le malade se trouva bien, sans soif, & eut bon appétit.

Enfin, dans l'espace de neuf jours, toute la tumeur disparut entiérement, & le ventre revint à son état naturel; mais comme il ne se faisoit pas d'évacuation du ventre, il prit encore son gros de rhubarbe, qui lui faisoit toujours merveilleusement bien: on lui frottoit, deux fois par jour, tout le corps avec des étoffes de laine que l'on avoit exposées à la fumée du succin; &, par le secours de ce traitement, durant lequel la fievre intermittente n'a jamais reparu, le malade fut parfaitement rétabli.

II. OBSERV. Une vieille femme, depuis plusieurs mois, étoit travaillée d'une toux violente, & crachoit des matieres purulentes, verdâtres & fétides; sa respiration étoit gênée; souvent elle s'éveilloit tout-à-coup, avec la crainte d'être suffo-

quée ; elle ne pouvoit se coucher sur le dos, ni s'appuyer sur aucun côté, & étoit obligée d'être presque toujours assise sur son lit. Malgré tous les remedes qu'on put employer, son état empira à tel point que le soir elle étoit consumée par une fievre violente, que tout son corps enfla, que ses forces s'anéantirent, & que les urines ne sortirent plus qu'avec beaucoup de difficulté.

Cette situation, qui ne laissoit plus d'espérance, détermina M. Storck à lui administrer l'oxymel colchique ; elle en prit d'abord deux gros par jour, le matin & le soir, avec une infusion pectorale. Aussitôt les crachats sortirent en plus grande abondance. Dès le troisieme jour, on lui en fit prendre trois cuillerées à café, & le quatrieme elle en prit quatre ; les urines devinrent plus abondantes ; les crachats sortoient avec plus de facilité ; & l'enflure, qui auparavant étoit dure, commença à se ramollir. Huit jours après cet usage, le visage & le côté gauche, ainsi que le volume du ventre, diminuerent entiérement ; mais le côté droit restoit toujours dans le même état, cependant elle pouvoit s'y coucher ; elle parloit plus librement, elle ne s'éveilloit plus en sursaut, & elle rendoit une grande quantité d'urines brunes, fétides, & qui

dépoſoient un ſédiment noir & épais. On jugea à propos d'inſiſter ſur l'oxymel colchique ; & il agit tellement, en effet, que toute l'enflure du viſage diſparut ; mais la fievre du ſoir perſiſtant toujours, la malade y ſuccomba, & mourut cinq ſemaines après qu'elle eut commencé à faire uſage du colchique.

On ne pouvoit pas ſe flatter de lui ſauver la vie ; mais cette obſervation prouve bien cependant de quel ſecours peut être ce remede dans de pareilles circonſtances, mais moins deſeſpérées.

III. OBSERV. La malade qui fait le ſujet de cette obſervation, étoit auſſi une vieille femme, qui ſe trouvoit préciſément dans le même cas que la précédente, à cela près qu'elle étoit encore dans un état bien plus déſeſpéré : l'oxymel colchique qu'on lui fit prendre, aux mêmes doſes qu'à l'autre, procura une abondante ſécrétion d'urine, & rendit l'expectoration plus facile ; l'ardeur d'eſtomac, dont elle ſe plaignoit avant de commencer, ſe diſſipa après qu'elle eût pris de l'oxymel ; mais comme les forces n'augmenterent point, elle mourut le quinzieme jour de ce traitement, qui lui prolongea des jours qu'il n'étoit plus poſſible de lui conſerver.

L'un & l'autre cadavres ayant été ou-

verts, on trouva une grande quantité d'eau épanchée dans les deux cavités de la poitrine ; les poumons étoient entiérement ulcérés, atrophiés, & réduits en petites parties.

IV. OBSERV. Une femme, âgée de 62 ans, étoit, depuis quatre mois, attaquée d'hydropisies ascite & anasarque ; elle ne respiroit plus qu'avec peine, son pouls étoit inégal & intermittent ; elle avoit une toux continuelle, & l'on entendoit dans sa poitrine le bruit d'une matiere abondante qui y étoit dans une continuelle agitation ; en un mot, elle ne pouvoit plus se coucher, & passoit la nuit & le jour assise sur son lit. On avoit déjà employé les remedes les plus indiqués en pareils cas, & même le vin & l'oxymel scillitiques, en assez forte dose ; mais tout cela fut sans succès. Enfin M. Storck eut recours à l'oxymel colchique ; &, dès le premier jour, on lui en donna quatre fois un gros dans une infusion pectorale ; aussi-tôt les urines coulerent abondamment ; elle rendit des crachats épais & verdâtres, & fut deux fois à la selle ; au quatrieme jour, on lui fit prendre huit gros d'oxymel colchique en quatre prises, & les évacuations furent si abondantes, que, dès le douzieme jour, l'enflure du ventre & de tout le reste du corps fut totalement dissipée ; pour lors on ramena

les prises de l'oxymel à la premiere dose ; la toux diminua peu-à-peu, ainsi que les crachats, & les forces revinrent. Enfin, dès la troisieme semaine, elle fut parfaitement rétablie : cette cure singuliere a été faite sous les yeux des Médecins qui fréquentent l'hôpital, de M. Colin entr'autres, & de l'illustre Van Swieten.

On a gardé cette femme dans l'hôpital, pendant trois mois après sa guérison ; & l'on n'a jamais remarqué en elle aucun mauvais effet de l'usage du colchique.

V. OBSERV. Un homme, âgé de 56 ans, étoit, depuis plusieurs mois, attaqué d'une hydropisie ascite ; on essaya de tous les remedes indiqués, mais le ventre n'en augmenta pas moins de volume ; les cuisses & les jambes s'enflerent, & l'appétit se perdit. L'état pressant où le malade se trouvoit, obligea à tenter l'effet de l'oxymel colchique ; les sécrétions augmenterent aussitôt : dès le cinquieme jour il en prit huit gros en quatre fois, & il rendoit chaque jour plus de douze livres d'urine de différentes couleurs, & quelquefois fétide ; l'enflure des extrêmités, ainsi que le volume du ventre, diminuerent tellement, de jour en jour, qu'au bout de cinq semaine, le malade fut rétabli

VI. OBSERV. Une femme de 25 ans,

qui depuis long-tems avoit une phthiſie pulmonaire, fut auſſi attaquée d'une hydropiſie générale, très-fâcheuſe : tous les remedes ayant été inutilement employés, on eut recours à l'oxymel colchique, à la doſe de quatre cuillerées par jour, dans une taſſe d'infuſion de lierre-terreſtre ; dès-lors les crachats & les urines, qui étoient ſupprimés, reparurent en abondance ; on en augmenta la doſe comme ci-deſſus ; dès le vingtieme jour, le ventre & tout le corps ſe déſenflerent, & elle fut guérie de ſon hydropiſie ; mais la maladie du poumon demeurant la même, on diſcontinua l'oxymel ; les crachats ſe ſupprimerent, & elle fut étouffée : à l'ouverture du cadavre, on trouva le poumon droit tout en ſuppuration ; toute cette cavité de la poitrine étoit remplie d'une ſéroſité ſanieuſe : on voyoit ſur le médiaſtin des taches noires ſans nombre ; le poumon gauche étoit ſain, ainſi que tous les autres viſceres.

VII. OBSERV. Un homme de 50 ans, adonné au vin, ayant été malade pendant pluſieurs mois, fut attaqué d'une hydropiſie aſcite : on employa les plus puiſſans diurétiques, & le vin ſcillitique même ; cela n'empêcha pas les accidens de devenir plus graves, & le ventre d'augmenter : on lui fit donc prendre l'oxymel colchique, à la doſe de quatre gros, pour commencer, &

on la pouſſa juſqu'à huit gros ; cette derniere doſe le fit tellement uriner que, dès le onzieme jour, toutes les eaux furent évacuées, & le malade guéri.

VIII. OBSERV. Une femme de 30 ans, devenue hydropique à la ſuite d'une fievre tierce qui la tenoit depuis neuf mois, fut tranſportée à l'hôpital : après avoir eſſayé beaucoup de remedes ſans aucun ſuccès, on la mit à l'uſage de l'oxymel colchique, qu'on joignit à une émulſion nitrée, à cauſe de la dureté & de la fréquence du pouls, ainſi que de la ſoif exceſſive dont elle étoit dévorée. Au bout de quatre jours de ce nouveau traitement, la fievre ceſſa : on augmenta la doſe de l'oxymel juſqu'au double ; les urines coulerent en grande abondance, le ventre tomba, la reſpiration redevint libre, la toux diſparut ; & quinze jours après elle fut en état de ſortir de l'hôpital.

IX. OBSERV. Une femme, âgée de 37 ans, étoit attaquée d'une jauniſſe depuis pluſieurs mois, & d'une hydropiſie aſcite ; elle avoit le ventre tendu, & on ſentoit dans l'hypocondre gauche une maſſe aſſez étendue, dure & mobile ; la région du foie étoit douloureuſe, quand on y touchoit, & tout le corps étoit d'un jaune noirâtre ; la malade n'avoit point d'appétit & point de ſoif ; elle alloit rarement &

difficilement à la selle, & les urines étoient en petite quantité, épaisses, & tirant sur le noir. Nous n'entrerons pas dans le détail des remedes qu'on essaya d'abord à l'hôpital, pour tâcher de lever les obstructions: l'usage de ces remedes fut suivi d'une évacuation, par haut & par bas, d'un sang épais, noir & atrabilaire; le lendemain de cette évacuation il y en eut encore une seconde par les selles, de même nature; & la douleur de ventre & les angoisses, dont elle étoit travaillée, cesserent; mais le ventre augmenta au point que la respiration étoit gênée, & que la malade étouffoit. On essaya l'oxymel colchique, à la dose ordinaire de quatre gros, & on lui fit prendre par-dessus quatre onces d'une émulsion édulcorée avec le syrop de diacode, à cause de l'irritation que le colchique auroit pu occasionner. Ce remede eut d'abord tout le succès désiré. Les urines coulerent avec une telle abondance, qu'il ne fut pas besoin d'en augmenter la dose, & que, dans l'espace de quatre semaines, la jauniſſe & l'hydropisie disparurent, & la femme recouvra entiérement sa santé.

X. OBSERV. Une fille, âgée de plus de vingt ans, étoit depuis plusieurs mois à l'hôpital; elle avoit le ventre fort gros & fort dur; les cuisses & les jambes étoient aussi fort enflées, & dures comme du bois,

ſans être édémateuſes ; on ne ſentoit pas non plus de fluctuation dans le bas-ventre : tel étoit l'état où elle ſe trouvoit, lorſqu'on lui adminiſtra l'oxymel colchique ; cet uſage fut ſuivi d'une abondante ſécrétion d'urine, en ſorte que dans l'eſpace de quinze jours ſon ventre, ſes jambes & ſes cuiſſes revinrent dans leur état naturel, & la malade fut guérie.

XI. OBSERV. Cette obſervation nous apprend qu'un homme, âgé de 60 ans, fut guéri, par l'uſage de l'oxymel colchique, d'une toux fort ancienne & d'une grande difficulté de reſpirer : la toux devint plus humide, la reſpiration plus libre, & les crachats ſortoient en abondance & purulens : le même malade avoit auſſi une ſtrangurie qui lui venoit d'une gonorrhée qu'on avoit arrêtée mal-à-propos par des injections de préparations de plomb ; mais cette difficulté d'uriner n'a pu être guérie.

XII. OBSERV. Une femme, âgée de 36 ans, étoit tourmentée d'une toux qui avoit commencé depuis trois mois ; ſa reſpiration en devenoit de plus en plus difficile ; malgré tous les plus forts diurétiques, le mal faiſoit chaque jour de nouveaux progrès : elle paſſoit les nuits aſſiſe, & ne pouvoit ſe coucher ſur aucun côté ; enfin les jambes & les cuiſſes s'enflerent, le ventre ſe tendit, & tout le corps devint

édémateux, à tel point que ſes yeux étoient cachés, & qu'elle ne pouvoit plus ſe remuer; l'urine s'arrêta, ſans que pas un remede pût la provoquer de nouveau : on lui fit prendre trois fois par jour une cuillerée d'oxymel colchique, &, dès le premier jour, les évacuations reparurent; le quatrieme jour, elle en prit quatre, les urines vinrent très-abondamment, &, dans l'eſpace de quinze jours, toute l'enflure diſparut, & la malade guérit.

XIII. OBSERV. Une femme, âgée de 90 ans, fut apportée à l'hôpital, preſque ſans connoiſſance, ſourde, ne parlant ni ne remuant aucune partie du corps, comme ſi elle eût été frappée d'apoplexie; ſa reſpiration étoit haute, accompagnée de ronflemens, ſon pouls inégal, intermittent & foible : on entendoit dans ſa poitrine un grand bruit, cauſé par l'agitation d'une matiere fluide, dont elle étoit remplie; de plus tout ſon corps étoit prodigieuſement enflé, & le ventre étoit plein d'eau. Pluſieurs, remedes ayant été tentés inutilement, ont eut recours à l'oxymel colchique, dont elle prit d'abord une once en quatre fois; les urines coulerent auſſi-tôt en abondance, &, dès le ſecond jour, elle commençoit à avoir de la connoiſſance; quelques jours après elle a répondu aux queſtions qu'on lui faiſoit; elle reſpiroit

plus librement, elle remuoit ſes membres; toute l'enflure du corps étoit molle, & le pouls aſſez inégal : on s'en eſt toujours tenu à la même doſe, d'autant mieux qu'elle produiſoit tout l'effet qu'on pouvoit ſouhaiter : la malade s'eſt portée mieux de jour en jour, &, au bout de trois ſemaines, elle a recouvré ſa ſanté. M. Van Swieten a encore été témoin de cette ſurprenante guériſon.

Quand même ces obſervations ſurprenantes ne porteroient pas par elles-mêmes, & d'une maniere ſi manifeſte, le caractere de la plus exacte vérité, la candeur & la bonne foi qu'on reconnoît en M. Storck, & avec laquelle il rapporte ſes expériences, ſuffiroient ſeules pour engager les Médecins à ne rien négliger pour répéter les mêmes eſſais, & faire connoître de plus en plus toutes les propriétés de cette racine ſinguliere. Cette matiere nous a paru ſi intéreſſante, que nous avons cru qu'on nous ſauroit bon gré d'être entrés dans un détail plus étendu qu'il ne devroit l'être dans toute autre occaſion.

LETTRE

LETTRE

De M. GLATIGNI, Médecin à Falaise, à feu M. DUBOIS, *Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, & Médecin de la Charité, au ſujet de la Colique de Poitou.*

MON CHER MAÎTRE,

Si la mort n'ôte pas la mémoire, il vous ſouvient encore des cures merveilleuſes que vous avez opérées jadis à la Charité, ſur des gens tourmentés par la colique de Poitou. Vos Diſciples en faiſoient retentir la ville & les provinces; vos Confreres applaudiſſoient, & vous étiez leur refuge célebre & aſſuré contre tous les poiſons employés dans les différens arts de la capitale

Admirateur zélé d'une méthode ſpécifique & triomphante, faut-il que je ſois le triſte témoin des ſecouſſes qui tendent de toutes parts à la renverſer?

Un Médecin célebre, ſavant en tout genre, & dont le nom fait l'éloge (*a*), a mis en œuvre la plus ſéduiſante théorie, pour faire crouler votre pratique. Un de vos collegues, qui jouit actuellement de la réputation la mieux méritée (*b*), & qui

(*a*) M. Aſtruc.
(*a*) M. le Hoc.

partageoit, de mon tems, avec vous, le ſoin de l'Hôpital, & la gloire des guériſons de la colique, s'eſt, dit-on (*a*), ſouvent écarté du plan que vous ſuiviez alors. L'illuſtre Hoffmann, M. de Haën, le fameux Tronchin ſont cités contre vous. M. Bordeu, fait pour enrichir la médecine, par ſon tact auſſi délicat que sûr, ſe plaît à vous compter pluſieurs autres adverſaires. Quel contraſte pour un Diſciple qui a ſucé de vos propres levres la théorie lumineuſe qui éclairoit votre méthode, & vu de ſes propres yeux les prodiges qui en étoient l'effet heureux & conſtant! Quelques Médecins, frappés de la ſuite invariable de vos ſuccès, n'ont pu refuſer leur ſuffrage au traitement qui les opéroit; mais diviſant la colique de Poitou en deux eſpeces, l'une minérale, qui eſt cauſée par des pouſſieres métalliques vénéneuſes, l'autre végétale, occaſionnée par des boiſſons acides, ils ont rejetté, dans celle-ci, le traitement qu'ils adoptent pour celle là. Feu M. Vandermonde a dit (*b*), que ces deux coliques n'ont de commun que la paralyſie, différentes d'ailleurs par la cauſe, les ſymptômes & la cure. Un Médecin de province (*c*) qui n'en a pas moins de ſavoir & d'érudi-

(*a*) Journal de médecine, Janvier 1762.
(*b*) Journal de médecine, Fevrier 1758.
(*c*) M. Bonté de Coutances.

tion, vient d'employer l'un & l'autre à traiter de la colique de Poitou. Il fait la même distinction que M. Vandermonde, & propose des différences dans le traitement de chacune de ces coliques.

Il est assez singulier que ces deux habiles Médecins soient si bien d'accord sur la distinction de la colique minérale & végétale, & le soient si peu dans l'énumération des signes qui caractérisent chaque espece. Outre les symptômes ordinaires de la colique de Poitou, en général, M. Bonté donne, pour signes de la colique métallique, la rétraction du ventre, son défaut de sensibilité au toucher, l'invasion subite des accidens, & l'absence de la fievre.

M. Vandermonde, dans le Dictionnaire de santé, que M. Roux lui attribue, ne parle point de la rétraction du ventre; il ne dit rien du défaut d'augmentation de la douleur par le toucher: il passe sous silence l'invasion subite de la maladie; & loin d'observer qu'il n'y a point de fievre, il remarque qu'elle s'y trouve quelquefois, comme la constipation, la suppression d'urine, &c.... ce qui signifie qu'elle s'y rencontre souvent. Voilà donc les symptômes pathognomoniques de la colique minérale, réputés tels par M. Bonté, absolument négligés ou non observés par M. Vandermonde. Celui-ci même en adjuge une partie à la colique de

Poitou végétale, en disant, dans le même Dictionnaire, que ceux qui en sont attaqués, changent tout-à-coup, comme s'ils avoient été frappés de la foudre, & que quelquefois il n'y a point de fievres. Comment, après cela, faire la différence de chaque espece, & la distinguer efficacement l'une de l'autre? M. Vandermonde ne nous a-t-il pas appris lui-même (*a*), que personne n'avoit encore déterminé la nature de la colique de Poitou minérale? M. Bonté, à la sagacité duquel je rends un juste hommage, a-t-il pleinement caractérisé la colique des végétaux? Pour moi, qui vois journellement ces deux maladies, sur-tout la derniere, je suis obligé d'avouer que les différences qu'il y a remarquées ne m'ont point sensiblement affecté, depuis plus de vingt ans d'occasions fréquentes. Je ne soupçonne ni l'exactitude ni la bonne foi du docte Médecin de Coutances; mais j'assure qu'à Falaise j'ai souvent remarqué la rétraction du ventre dans la colique végétale, lorsqu'elle étoit très violente, comme je ne l'ai point observée dans la colique des métaux, qui n'étoit pas considérable. Dans l'une & dans l'autre, la douleur ne m'a guere semblé augmenter par la compression; la fievre ne m'a pas paru plus fré-

(*a*) Journal de médecine, Juin 1761.

quente dans celle-ci que dans celle-là ; & j'ai vu ſouvent des buveurs de cidre attaqués auſſi ſubitement que des Peintres-barbouilleurs, des Vitriers, des Chaudronniers, &c.... La marche de l'une étoit aſſez la marche de l'autre ; à cela près ſeulement que la colique métallique occaſionnoit ordinairement des douleurs plus vives, une ſtupeur & des angoiſſes plus inſupportables. J'ai peut-être mal vu ; mais M. Bordeu, qui voit bien, regarde ces deux coliques comme une ſeule & même, juſqu'à ce, dit-il (*a*), qu'on parvienne à déterminer leur différence eſſentielle, s'il eſt vrai qu'il y en ait.

Dans le ſévere, élégant & judicieux examen du livre de M. Tronchin, l'Auteur s'exprime ainſi (*b*) : Je penſe que ces deux eſpeces de coliques ayant toutes deux à-peu-près la même marche & les mêmes ſymptômes, & ſe guériſſant de plus par la même méthode, il n'eſt pas poſſible qu'elles different auſſi eſſentiellement qu'on le croiroit. Il dit ailleurs (*c*), qu'on doit les traiter par une même méthode, dont il ne faut s'écarter que relativement à de légeres circonſtances. Voilà donc de grands Médecins en contradiction avec de grands Médecins,

(*a*) Journal de médecine, Août 1762.
(*b*) Page 6.
(*c*) Page 46.

non-seulement sur le traitement de la colique de Poitou, en général, mais encore sur la nature & la méthode curative de l'une & l'autre espece en particulier. Quelle incertitude, quels doutes naissent de cette diversité d'opinions! Que n'êtes-vous encore de ce monde, mon cher maître! En repoussant la raillerie par des traits sérieux & graves, vous trancheriez les difficultés qu'on vous oppose, & vous nous instruiriez à fond, sur une matiere qui intéresse particuliérement la Normandie.

Né, comme vous, dans cette province, dont on a fait l'éloge, en vous contant des douceurs; esprit morne, froid & engourdi comme son climat, je n'entreprendrai pas de résoudre une question qui divise des Savans; j'en laisse la discussion aux grands hommes, plus communs dans les provinces méridionales. En attendant qu'ils dissipent nos ténebres, je vais exposer humblement des faits qu'une longue pratique m'a mis à portée de recueillir.

Je vous quittai, mon cher maître, en 1743, & je vins habiter une ville de Normandie, où régnoit alors une colique endémique, qui y regne encore aujourd'hui.

La colique de Falaise s'annonçoit par un dégoût, un épaississement de la salive, une pesanteur d'estomac: quelques jours après, les malades éprouvoient une anxiété vers

l'épigaſtre : ils y ſentoient une pulſation incommode; le ventre devenoit pareſſeux; il ſurvenoit quelques nauſées; bientôt des vomiſſemens énormes ſe déclaroient, & exprimoient des matieres gluantes, jaunes, verdâtres, dont le fond reſſembloit à de l'ardoiſe broyée avec de l'huile: le ventre ſe reſſerroit totalement; les urines ſe ſupprimoient, ou couloient avec peine; les rots, les vents, le hoquet accompagnoient plus ou moins les éroſions convulſives du ventricule; le pouls étoit ſouvent naturel, quelquefois un peu tendu, rarement fébrile. Il n'y avoit ni rétraction du ventre, ni tenſion douloureuſe au toucher, même à la région ombilicale, où le mal ſe fixoit particuliérement (*a*); les lombes, les jambes & les bras participoient plus ou moins aux douleurs du bas-ventre. La maladie ſe terminoit heureuſement par des évacuations bilieuſes & fétides, continuées pendant cinq ou ſix jours; ſi ces ſecours manquoient, il ſurvenoit des convulſions épileptiques, ou la paralyſie des mains. La paralyſie ſembloit calmer les douleurs du ventre; elles cédoient un peu plus aiſément aux purgatifs: néanmoins le fond du mal ſubſiſtoit, partagé entre le ventre & les membres paralytiques. Les convulſions diminuoient davantage les dou-

(*a*) Le contraire n'arrivoit pas une fois ſur quatre.

leurs des entrailles; mais elles entreprenoient la tête d'une ſorte d'étonnement imbécille, revenoient inopinément & ſans regle, & ſe terminoient preſque toujours par la mort.

La colique de Falaiſe ſembloit ſe déchaîner contre certaines maiſons, contre certaines profeſſions. Ceux qui habitoient des appartemens nouvellement bâtis, les Cuiſiniers, les Cabaretiers, les domeſtiques des gens riches, les communautés religieuſes, les goutteux, d'un tempérament mélancolique, les femmes triſtes & mal réglées, les buveurs d'eau-de-vie, les ivrognes de cidre, étoient ſes victimes ordinaires.

Les eaux, à Falaiſe, ſont crues, froides, dures, peu éloignées de leur ſource, & coulent par des canaux qui les cachent au ſoleil. Je les ſoumis à quelques expériences: je n'y trouvai que de la ſélénite. Les alimens, l'air, le ſol & la poſition de la ville ne me fournirent rien de particulier. L'hiſtoire de la maladie, la paralyſie qui y ſuccédoit quelquefois, me la firent ranger dans la claſſe de la colique de Poitou. Les accidens que je voyois, comparés avec ceux que j'avois vus à la Charité, me paroiſſoient analogues; mais je n'appercevois pas, mon cher maître, les coins, les pointes, les aiguilles métalliques, dont vous m'aviez jadis entretenu. Heureuſement je ſavois

que les vins verts & acides du Poitou occasionnoient souvent cette maladie ; & j'avois lu dans Musgrave (*a*), qu'il régnoit, chez les Damnoniens, une espece de colique causée par l'usage des cidres durs & piquans. Je soupçonnai que la colique de Falaise avoit la même cause. En effet, ceux qui ne buvoient que de bon vin, n'en étoient point attaqués ; & ceux qui buvoient du cidre, sur-tout, quand il étoit maigre comme quand le tonneau est vers sa fin, ou mêlangé, comme il est souvent au cabaret, étoient pris fréquemment de la colique. Le vieux cidre déjà piquant, coupé avec du cidre doux & nouveau, ne manquoit guere de donner la maladie. La cause me parut démontrée (*b*) ; il n'étoit plus question que de trouver la méthode curative. Musgrave ne m'en avoit donné qu'une idée très-imparfaite ; le peu d'Auteurs que j'avois lu, sur la colique de Poitou, ne s'accordoient pas sur le traitement.

La violence des douleurs, les tiraillemens convulsifs, l'agacement & l'irritation des entrailles, examinée par un jeune Médecin qui savoit par cœur Chirac, Astruc & Fer

(*a*) Chap. X, page 65.

(*b*) Les exhalaisons des bâtimens neufs, la goutte, la mélancolie, les pâles-couleurs, l'habitude de l'eau-de-vie ne sont que des prédispositions à la colique de Poitou végétale.

rein, & qui regardoit Boerhaave comme le catéchiſme ſur lequel il devoit fonder ſa foi & ſes œuvres médicales, ne lui préſentoit guere que l'indication de ſaigner, relâcher, adoucir, calmer. Malheureuſement on avoit ſuivi généralement cette indication, & les ſuccès n'y avoient point répondu. Cent fois je fus tenté d'employer la méthode de la Charité; elle venoit de me réuſſir efficacement dans quelques coliques minérales que j'eus occaſion de traiter, & dont les accidens me parurent ſemblables à ceux de la colique de cidre; néanmoins, réfléchiſſant ſur la différence des cauſes que j'avois à combattre, je n'oſai me déterminer au même traitement. Dans cette perplexité, je pris un milieu entre la méthode active & la méthode adouciſſante. Si le ſujet étoit jeune & pléthorique, je faiſois faire quelques ſaignées: je conſeillois, chaque jour, cinq ou ſix lavemens émolliens, anodins, narcotiques: j'ordonnois des potions huileuſes avec les gouttes anodines, l'eau de menthe avec le ſel d'abſynthe & le ſyrop de limons: au bout de deux ou trois jours je donnois un lavage d'eau de manne, de crême de tartre, & de tartre ſtibié, ou de l'eau de tamarins, ou pluſieurs pintes de décoction de caſſe émétiſée. Il n'y avoit de ſoulagement que quand le ventre commençoit à s'ouvrir; ce

qui n'arrivoit guere avant cinq ou ſix jours : je purgeois enſuite avec la tiſane royale, & la manne, en pluſieurs verres. Les malades étoient mieux, tant que le ventre couloit, mais avec ces remedes il étoit bien rare que les évacuations fuſſent abondantes; & l'on voyoit clairement qu'il falloit quelque choſe de plus actif pour opérer la guériſon. Maîtriſé par cette idée, je réſolus de donner le vomitif plutôt, & plus à nud ; je fis donner des lavemens plus laxatifs, & je purgeai plus vivement : j'abrégeai viſiblement, de cette maniere, le traitement de pluſieurs jours ; & la guériſon plus prompte en devenoit auſſi plus certaine. Enhardi par cette réuſſite, & encore plus par des ſuccès que pluſieurs malades avoient opérés eux-mêmes, en prenant, par déſeſpoir, des émétiques violens, & des bols draſtiques, je ne balançai plus à ſuivre, en entier, le traitement actif. Après un lavement compoſé de coloquinte, de ſéné, de diaphénic & d'huile de noix ; je donnois un vomitif avec le tartre ſtibié, quelquefois avec l'ipécacuanha en ſubſtance, ou en décoction : un ſecond lavement, pareil au premier, auquel je faiſois ajouter deux ou trois gros de baume tranquille, étoit donné après l'effet du vomitif; vingt gouttes anodines, ou un grain d'opium, avec demi-gros de thériaque, étoient pris, quelques heures après le lave-

ment. Le lendemain, je purgeois avec le séné, le syrop de noirprun, la confection hamech, ou le diacartami, ou le diaphénic; les lavemens, tantôt drastiques, tantôt narcotiques, tantôt simplement adoucissans, succédoient aux purgatifs, & les purgatifs aux lavemens, jusqu'à ce que le ventre eût coulé pendant cinq ou six jours. Alors il n'y avoit plus d'accidens; mais le mal n'étoit pas encore totalement détruit. Il falloit encore purger; & pour ne point rebuter des malades déjà trop dégoûtés, je leur faisois prendre des bols faits avec les trochisques alhandal, la scammonée, l'aloës, la poudre de séné: j'y joignois toujours quelques-unes des drogues suivantes, telles que l'anis, le cumin, le borax, les pilules de Starkey, le camphre, le castoréum, l'opium, le baume du Pérou.

Si ces bols opéroient trois ou quatre fois par jour, pendant environ une semaine, la guérison étoit complete. Il ne s'agissoit plus que de parer aux rechutes, qui ne manquoient pas d'arriver quand les malades buvoient du cidre ou du vin de cabaret. On les prévenoit en continuant long-tems l'usage de la tisane ordinaire, qui étoit faite avec le mille-pertuis & la réglisse, ou avec la canelle & les fleurs de guimauve, ou avec les figues ou la squine, donnant en même-tems, avant chaque repas, quelques

grains d'un mêlange d'aloës, d'extrait d'absynthe & de chélidoine, de rhubarbe, de curcuma & de pilules savonneuses.

Telle étoit, depuis long-tems, ma méthode de traiter & de guérir la colique de Falaise, lorsque quinze ou seize Religieuses Ursulines, d'une Communauté dont je suis Médecin, furent attaquées presque toutes ensemble. Les symptômes m'ayant paru plus graves, je soupçonnai des causes plus actives : je goûtai la boisson : je visitai les ustensiles de cuivre : j'interrogeai les cuisinieres ; je ne pus rien découvrir : plusieurs vomissoient ou crachoient du sang ; la fievre étoit considérable ; la poitrine étoit serrée, avec des angoisses insupportables : je poussai, chez la plupart, les saignées jusqu'à quatre ou cinq : je fis prendre, par haut & par bas, beaucoup de lavage adouciſſant ; je calmai avec les anodins narcotiques : quand je fis vomir, je ne me servis guere que de la décoction d'ipécacuanha, & je purgeai avec des minoratifs souvent répétés ; la cure fut très-embarrassante & très-longue ; toutes néanmoins parurent se rétablir. Dans la convalescence, déjà très-avancée, quatre ou cinq périrent de convulsions inopinées. Leur colique, que j'avois d'abord soupçonnée métallique, & que je traitai cependant, à cause des accidens mentionnés, bien plus doucement qu'à l'ordinaire, l'étoit réelle-

ment. C'étoit-là, mon cher maître, bien plus qu'à Ville-Dieu, qu'on vivoit de pain de cuivre ; puisque l'eau qui servoit à pêtrir n'étoit rien moins que saturée de vert-de-gris. Dès que la cause fut découverte, la maison fut mise à l'usage du lait, des farineux, des huiles douces, des viandes grasses, & des autres alimens muqueux : on n'y vit plus de colique. Une des Religieuses ayant été ouverte, on lui trouva, dans le sinus longitudinal, un corps grêle, & long de six pouces, semblable en couleur & plus consistant que les nerfs à la sortie de la moëlle allongée. Depuis vingt ans elle se plaignoit de maux de tête à l'endroit de la faulx, & se grattoit souvent le long de la future sagittale : le cerveau étoit imbibé d'une sérosité limpide ; & l'estomac, ainsi que les intestins grêles, étoit, en quelques endroits, fouetté de rouge. J'avois observé précédemment les mêmes marques de phlogose dans deux ou trois personnes mortes de la colique de Falaise ; & j'avoue, mon cher maître, que cela n'avoit pas peu contribué à me faire faire quelques saignées, & à me faire employer des adoucissans, dans bien des cas où vous les auriez sans doute omis. Réfléchissant alors sur l'état de cette Religieuse, & sur les deux ou trois autres morts que j'avois fait ouvrir, je me rappellai qu'ils avoient été traités plus douce-

ment que les autres, & qu'ils n'avoient point ou très-peu été évacués : j'attribuai donc les accidens de l'eſtomac & des boyaux au ſéjour trop long de la matiere tartareuſe ou corroſive qui cauſoit la maladie. Depuis ce tems j'ai toujours traité très-vivement la colique minérale & végétale ; & je n'ai mis la ſaignée en uſage que rarement, & dans des cas extraordinaires ; par ce moyen je n'ai preſque jamais eu que le premier période à combattre : ſi quelqu'un alloit au ſecond, c'eſt qu'il étoit ivrogne, hébêté, goutteux habituel, mélancolique décidé, ou hypothéqué du foie ou des nerfs. Dans ce ſecond période la fievre étoit preſque toujours de la partie : le pouls étoit roide & dur, l'eſtomac étoit ſans reſſort ; la circulation étoit inégale, l'équilibre étoit perdu : les remedes actifs faiſoient du mal ; les adouciſſans ne faiſoient guere de bien. Le régime humectant, ſans être fade, les boiſſons légérement balſamiques, le changement d'air réuſſiſſoient mieux.

Quand les convulſions arrivoient au commencement de la maladie, l'émétique, les draſtiques & l'opium les faiſoient ceſſer. J'ai très-peu guéri celles qui venoient plus tard. Les ſaignées du pied, que je me croyois forcé de pratiquer alors, étoient aſſez inutiles. Dans tous les cas, j'ai remarqué conſtamment que les ſaignées n'étoient nullement

curatives de la maladie, & n'avoient même guere d'effet contre les ſymptômes qui paroiſſoient les demander. Les véſicatoires augmentoient ou rappelloient les convulſions ; les bains les calmoient, mais elles revenoient enſuite. La paralyſie ne cédoit guere qu'aux bains d'eaux thermales artificielles ou naturelles, aux eaux minérales ferrugineuſes, coupées avec le lait, à la diete blanche, & encore plus au tems, à l'exercice & à la belle ſaiſon. La mort ne s'annonçoit pas ſouvent de loin, & arrivoit vraiſemblablement par une métaſtaſe. Les goutteux étoient toujours ſoulagés, quand les articulations devenoient douloureuſes ; mais la goutte diſparoiſſoit aſſez vîte, & le ventre étoit bientôt repris. Pour rappeller la goutte, j'ai employé, avec ſuccès, le baume tranquille, ſur les pieds & aux mains. Les ſinapiſmes & les véſicatoires irritoient beaucoup, & écartoient l'humeur goutteuſe, au lieu de l'attirer (*a*). La meilleure maniere de faire couler les urines, étoit de faire couler le ventre. Les émulſions, l'eau & toutes les boiſſons froides augmentoient vivement les douleurs. Quand le ventre alloit, le malade ſouffroit moins, quelque violent que fût le purgatif. Cet effet conſtamment obſervé, prouve invinciblement la néceſſité

(*a*) Cet effet avoit lieu, ſur-tout dans les tempéramens ſecs & maigres.

de purger. Lorſque la colique eſt ſurvenue pendant les regles, celles-ci ne ſe ſont guere dérangées ; ſouvent elles ont diminué les douleurs : je les ai pourtant vues les augmenter ; & après avoir tenté inutilement tous les calmans les plus efficaces, je me ſuis vu forcé, pour parer à des convulſions menaçantes, de donner l'émétique & de purger, en y joignant le caſtoréum, la teinture de ſafran, les gouttes anodines ; je l'ai fait pluſieurs fois, ſans aucun inconvénient. J'ai vu la colique végétale compliquée avec la néphrétique, *à calculo* ; j'étois sûr de la premiere, je ne faiſois que ſoupçonner l'autre ; j'employai d'abord la méthode adouciſſante, rien ne calmoit ; j'en vins à l'émétique dans le petit-lait, il ſoulagea. Un de mes confreres, ſage & habile (*a*), ayant été appellé, nous convînmes de ſuivre le traitement actif avec quelques modifications ; la colique de Poitou fut guérie plus lentement qu'à l'ordinaire : le malade rendit, à la fin, un calcul gros comme un grain de poivre, & la néphrétique ceſſa. Il eſt d'expérience, à la Charité, que la colique minérale qu'on a traitée d'abord avec les adouciſſans, eſt la plus difficile à guérir. Il en eſt de même de la colique végétale à Falaiſe.

(*a*) M. de Fourneaux.

Voilà, mon cher maître, l'expoſition fidelle des faits que j'ai obſervés. Heureux s'ils peuvent contribuer au ſoulagement de nos compatriotes ! & ſi ma pratique dérivée des dogmes que vous m'avez prêchés pendant votre vie, vous prouve encore, après votre mort, l'eſtime & la vénération avec leſquelles j'ai l'honneur d'être, &c.

OBSERVATION

Sur un Cyſtocele ſimple iliaco-ventral ; par M. BRUN, Docteur-Médecin de l'Univerſité de Montpellier, de la Société royale des Sciences de la même Ville, & aggrégé au College des Médecins de Lyon.

L'obſervation que je donne au public a pour objet une maladie dont le genre n'eſt connu que depuis *Sala*, & dont l'eſpece n'a été décrite par perſonne. Je crois en devoir faire précéder l'hiſtoire par le détail ſuivant.

Je me trouvai un jour dans une maiſon où l'on me parla d'une Demoiſelle qui, depuis huit ans, avoit une maladie inconnue au Chirurgien qui la voyoit preſque tous les jours, & au Médecin auprès duquel elle avoit demeuré trois mois. J'en demandai les ſymptômes ; & ſur l'expoſé qu'on m'en

fit, je crus pouvoir avancer que c'étoit une hernie de veſſie. Je fus invité à voir la malade, je lui trouvai à la région iliaque droite une tumeur bien arrondie, dure, & qui ſurpaſſoit le niveau de la peau. Je demandai à me trouver en conſultation avec le Chirurgien; nous nous rencontrâmes en effet chez elle, deux jours après. Je trouvai la tumeur moins dure, moins prominente; elle cédoit facilement à toutes les impreſſions de la main; & M. P***, ſon Chirurgien, la maniant comme une hernie, la fit entiérement diſparoître. Je demandai, dans ce moment, à la malade, ſi elle avoit beſoin d'uriner, elle me répondit qu'oui. Je me contentai de lui conſeiller l'uſage d'un bandage, que ſa maigreur & ſa délicateſſe lui rendirent extrêmement incommode, car on ſait que les herniaires s'en plaignent beaucoup les premiers jours. Elle y renonça, mais ſe reſſouvenant du manuel de ſon Chirurgien, elle le renouvella à propos; & depuis ce moment il ne fut plus queſtion de ſon incommodité: ſon état s'eſt amélioré au point que, quoiqu'elle ne peſât, le 15 Mars 1763, que 106 livres, elle en peſoit, le 19 Octobre de la même année, 148. Elle me chargea de dreſſer un mémoire, pour le communiquer à ſon ancien Médecin, qui, par les ſoins qu'il lui avoit donnés & par la réputation dont il jouit,

méritoit ces égards : je préférerai cependant de donner au public l'hiſtoire qu'elle avoit dreſſée de ſa maladie, & j'y joindrai la conſultation que je fis ſur ce mémoire ; je terminerai le tout par quelques réflexions ſur la maniere dont ce Médecin & le Chirurgien de la malade ont cru pouvoir enviſager ſa maladie.

*MEMOIRE à conſulter pour Mlle R***.*

Il y a environ huit ans, qu'un jour, en m'éveillant, je reſſentis une douleur aſſez vive dans le côté droit du ventre ; j'avois des laſſitudes, des maux de cœur, des envies de vomir ; je vomis même un peu de bile ; en un mot, j'éprouvois un mal-être général qui, ainſi que la douleur, me durerent toute la journée, & ſe diſſiperent la nuit pendant mon ſommeil. Comme je ne me rappellois point d'avoir rien fait la veille d'extraordinaire, je crus que c'étoit une colique d'indigeſtion, à laquelle j'étois aſſez ſujete. Cinq ou ſix ſemaines après j'eus une ſemblable colique, avec les mêmes ſymptômes, qui me dura trois jours, & ſe diſſipa comme la premiere. Ces coliques ſe ſont renouvellées à différentes repriſes pendant l'eſpace de deux ou trois ans ; elles m'ont plus ou moins duré, & ſe ſont renouvellées à des intervalles plus ou moins longs. Tant que cette colique duroit j'étois ſans appétit,

je mangeois cependant ſans dégoût ; & ce que je mangeois me peſoit plus ou moins ſur l'eſtomac, ſelon que la colique étoit plus ou moins forte. A la ſuite des tems, je m'apperçus que toutes les fois que j'étois attaquée de cette colique il me ſurvenoit une tumeur aſſez dure à l'endroit où je reſſentois la douleur. Elle étoit placée dans l'eſpace compris entre l'os de la hanche, les fauſſes côtes & le nombril. Lorſque j'étois couchée elle paroiſſoit rentrer un peu au-deſſous des fauſſes côtes ; & lorſque j'étois levée, elle paroiſſoit ſaillir un peu plus en avant. Cette tumeur, lorſqu'elle avoit toute ſa groſſeur, étoit de la largeur de la forme d'un chapeau ; elle ſe diſſipoit toujours en même-tems que la colique. Les ſymptômes de la maladie ayant toujours été les mêmes, il eſt à préſumer que la tumeur a paru à la premiere attaque ; mais je n'y fis aucune attention, penſant que c'étoient des coliques d'ingeſtion, d'autant mieux qu'elle venoit preſque toujours à la ſuite de quelque dérangement d'eſtomac, auxquels j'étois ſujete depuis bien des années. Il m'arrivoit aſſez ſouvent d'aller le matin en dévoiement ; d'autres fois j'étois quatre, ſix, & même huit jours de ſuite, ſans aller à la ſelle. La colique venoit & ſe diſſipoit ordinairement dans la nuit, rarement dans la journée. Je remarquois enſuite que toutes

les fois qu'elle me prenoit, j'urinois très-peu, ſans cependant avoir de rétention d'urine, & que lorſqu'elle me quittoit j'urinois abondamment ; de ſorte que toutes les fois qu'il m'arrivoit de rendre une grande quantité d'urine j'étois sûre que la colique & la tumeur ſe diſſipoient, ou du moins diminuoient beaucoup. Dans la ſuite des tems les accès ſe ſont rapprochés, ſont devenus plus longs, mais moins douloureux ; les ſymptômes étoient cependant les mêmes, à cela près que j'éprouvois moins de mal-aiſe. J'étois plus ſujete à cette incommodité l'été que l'hiver ; & les deux derniers étés elle m'a duré deux ou trois mois de ſuite. J'ai conſulté pluſieurs Médecins, j'ai fait pluſieurs remedes. J'ai pris cinquante priſes de ſel de mars, des amers, différentes purgations ; j'ai fait uſage l'été dernier, pendant ſix mois de ſuite, d'un opiat compoſé de manne, de caſſe, & d'huile d'amandes-douces ; je prenois en même-tems des pilules de ſavon de Starkey, de poudre de réglisſe, & de ſel de tartre régénéré, &c. Je n'ai jamais reſſenti aucun ſoulagement de tous ces remedes ; & j'ai reconnu que la ſeule choſe qui ait pu prévenir & diſſiper la colique, étoit une diete rigoureuſe, à laquelle je me ſuis aſſujettie d'autant plus aiſément, que j'ai éprouvé qu'il n'y avoit que ce moyen de me pro-

curer quelque ſoulagement. J'ai été obligée inſenſiblement de réduire ma nourriture à deux ou trois onces d'alimens par jour, & quelquefois moins, ce qui m'a jettée dans une très-grande maigreur, quoique je fuſſe naturellement d'un tempérament gras; c'eſt auſſi à cette diete exceſſive que je crois devoir attribuer la ſuppreſſion de mes regles, qui dure depuis un an.

Il y a environ un mois que je conſultai un Médecin de cette ville, qui, en examinant cette tumeur, eſſaya de la preſſer vivement; elle ſe ramollit: j'eus beſoin d'uriner, il la preſſa encore, & elle ſe diſſipa entiérement. Depuis ce tems, toutes les fois qu'elle commence à paroître, j'ai ſoin de la preſſer avant qu'elle ait acquis un certain volume: elle ſe diſſipe très-facilement. Je n'en ſuis plus incommodée; je mange davantage, ſans que cela me faſſe mal. Ne ſeroit-il pas poſſible de déterminer où eſt le ſiege du mal, quelle en eſt la cauſe, ce qui retient les urines dans cette partie? & s'il n'y auroit pas quelques remedes qui puſſent empêcher cette tumeur de ſe former, & me guérir radicalement?

A Lyon le 5 Avril 1763.

CONSULTATION ſur la maladie décrite dans le Mémoire précédent; par M. Brun.

Avant de donner mon avis ſur la nature

de la maladie de Mademoiſelle R***, je vais faire précéder certains principes qui doivent ſervir à l'étayer.

Chaque maladie a ſes ſignes propres & particuliers, qui l'accompagnent conſtamment, & dont l'aſſemblage en forme le caractere eſſentiel ; c'eſt ce caractere, lorſqu'il eſt déduit bien méthodiquement, qui ſert à diſcerner une maladie d'une autre.

Une maladie chronique n'eſt pas longtems ſeule : la léſion d'une fonction entraîne bientôt celle d'une autre ; aux ſymptômes de la premiere ſe joignent ceux de la ſeconde : la multitude de ces ſymptômes peut en impoſer ; & ſi l'on n'a pas le ſoin de ſéparer les ſymptômes primitifs d'avec les ſecondaires, on pourroit fort bien, en rapportant le tout à une cauſe générale de pluſieurs maladies, n'en faire qu'une. Cependant la guériſon dépend entiérement de la premiere ; & le moyen de la reconnoître, lorſqu'on l'a confondue avec tant d'autres ? On doit pour lors la dépouiller de tous ces ſymptômes généraux, communs à d'autres maladies, & ne s'attacher qu'à quelques-uns ſi ſinguliers, qu'ils paroiſſent caractériſer une maladie déjà connue.

C'eſt ainſi qu'en écartant du cas préſent la colique, la diarrhée, la maigreur, la mélancolie, la ſuppreſſion des régles, je ne vois qu'une tumeur ſuſceptible de rétroceſſion,

ceſſion, qui, lorſqu'elle eſt rentrée, donne des envies d'uriner, & qui, lorſque les urines ont coulé, en perd tous les ſignes. Les autres ſymptômes ſont des accidens particuliers; & une telle maladie peut-elle n'en pas avoir? Mais l'apparition & la rétroceſſion d'une tumeur ſont le caractere eſſentiel de la hernie; & ſi on ajoute que la tumeur eſt proportionnée à la quantité des urines, on a le caractere générique d'une hernie de la veſſie urinaire. Cette maladie, toute ſinguliere qu'elle eſt, n'eſt pas nouvelle. On peut conſulter MM. Arnaud, Verdier, Petit, Levret, Mery, Sennert, une theſe de M. Cuſſon. Je crois donc pouvoir décider que la maladie de Mlle eſt une hernie de veſſie ſimple ventrale.

Cette maladie ne préſente aucune ſorte de danger; l'âge de Mlle, ſon état, qui ne l'expoſe à aucun travail pénible, à aucun effort; ſa conſtitution maigre, la ſimplicité de ſa maladie, l'amélioration de ſon état, ſont autant de préjugés avantageux de ſa guériſon; mais nous ne devons pas taire les inconvéniens qu'entraîneroit néceſſairement la moindre négligence; il y a à craindre qu'en ne pratiquant point les moyens curatifs que nous allons indiquer, la tumeur n'augmente beaucoup plus; que la veſſie ne contracte des adhérences avec les parties voiſines; que cette hernie, toute ſimple

qu'elle eſt, ne devienne compoſée, & ne ſe complique avec d'autres maladies relatives à celle-là; qu'il ne ſurvienne un étranglement, une inflammation, dont les ſuites ſont toujours funeſtes.

Nous ne devons avoir d'autres vues que celles de nous oppoſer au progrès du mal, & de rendre aux attaches de ce viſcere la force de réſiſtance qu'elles ont perdue.

Nous remplirons ce double objet en faiſant ſur cette partie une compreſſion continue, qui empêche ce viſcere de trouver place, par l'uſage d'un bandage ſemblable à celui dont on ſe ſert dans les hernies ordinaires, ou par un caleçon, dont la ceinture ſera un peu plus haute que de coutume, à laquelle on attachera une pelote qui réponde à l'endroit de la hernie. La nuit, on ſe ſervira d'un emplâtre fait avec les noix de cyprès, le malicorium, la myrrhe, l'encens, la terre ſigillée. Nous ſommes obligés d'interdire à Mlle, pour quelque tems, la voiture, des promenades à pied pouſſées trop loin, la danſe, la courſe; il faut qu'elle s'abſtienne de l'uſage des alimens huileux, graiſſeux, butyreux, &c.

Délibéré à Lyon le 15 Mars 1763.

RÉPONSE à quelques objections.

MM. T. & P. après que je les eus éclai

rés sur la nature de la maladie, sont convenus que son siege est dans les voies urinaires; mais le premier pense que c'est une dilatation du bassinet du rein, & le second, que c'est celle de l'uretere. Ils m'ont fait l'un & l'autre des objections auxquelles je vais répondre, après avoir combattu leur sentiment.

La grosseur naturelle de l'uretere est celle d'une plume à écrire, & le bassinet du rein n'est pas plus gros que le pouce. Il faut donc, avant d'établir que la tumeur en question est formée par la dilatation extraordinaire de l'une ou de l'autre de ces parties, supposer quelque principe, comme calcul, tumeur, obstruction, &c. à l'embouchure de l'uretere dans la vessie, ou à celle du bassinet dans l'uretere: or il ne s'en est présenté aucun signe, ni dans les excrétions, ni dans les fonctions, ni dans les qualités; nul sentiment de colique néphrétique, nul douleur gravative dans la région lombaire, nulle dysurie, &c. Il suffit de lire le détail de la maladie, il est très-exact; l'on verra, par les symptômes dont elle étoit accompagnée, ceux dont elle ne l'étoit pas. Il y a bien des observations de ces dilatations, elles ont été toutes mortelles. Elles ont eu des symptômes qui leur sont communs; on ne les trouve point dans la maladie présente; a-t-on vu des dilatations de ces par-

ties paroître, disparoître, reparoître & se dissiper encore, par je ne sais combien de reprises ? Une simple pression de la tumeur répétée tous les jours, a guéri le malade ; cela est-il possible dans une dilatation de l'uretre ?

Selon la théorie des tumeurs, cette dilatation prétendue formeroit une phisconie, & non pas une tumeur qui surpasse le niveau de la peau, arrondie & bien circonscrite.

Selon la théorie du mouvement des fluides dans des tuyaux flexibles, un tuyau, qui est parvenu à une certaine dilatation, par l'abord d'un fluide qui en sort en moindre quantité qu'il n'y entre, doit conserver cette derniere dilatation. Ici, elle n'est point permanente ; elle disparoît à plusieurs reprises : donc elle n'existe point. Voilà l'expérience & la théorie contraires à ces deux sentimens. Je vais défendre le mien.

MM. T. & P. m'objectent,

1° Que la malade n'a pas le moindre souvenir d'aucun effort qui ait pu occasionner une rupture ;

2° Qu'il est démontré, par le tact, que les muscles du bas-ventre sont dans la plus parfaite intégrité ;

3° Qu'il paroit impossible de supposer une hernie de vessie, d'autant plus que, lorsque la tumeur a le plus de volume, il

eſt plus aiſé de la repouſſer vers le rein, que la veſſie ;

4° Qu'aucun des accidens qui précedent les hernies de veſſie, n'a eu lieu ;

5° Qu'on craindroit l'effet d'une preſſion permanente, & par conſéquent celui d'un bandage, parce que cette preſſion agiroit néceſſairement ſur les parties intermédiaires, & y agiroit avec force, même avec plus de force que ſur la tumeur, à raiſon de leur proximité ; il pourroit en réſulter de grands inconvéniens.

Je réponds :

1° La malade ne ſe ſouvient pas qu'elle ait fait aucun effort ; mais ſe ſouvient-elle qu'elle n'en a point fait ? La tumeur n'a paru que par degrés ; le progrès n'a dû être que ſucceſſif, &, par conſéquent, trop peu ſenſible pour mériter une certaine attention. Tous les herniaires ne le ſont pas devenus par des efforts. D'ailleurs, ſelon la théorie des tumeurs, un effort n'eſt point néceſſaire pour produire des hernies ; ici, la théorie & l'expérience ſont pour moi : d'ailleurs encore, un effort eſt un principe de la hernie, mais le principe d'une maladie ne doit point entrer dans ſon caractere, ſa définition ou ſa diagnoſe.

2° Il n'en eſt pas des hernies ventrales, comme des annulaires ; dans celles-là, la hernie étant réduite, les fibres muſculaires

ne ſouffrent plus de diduction. Le mot *non-intégrité* eſt impropre ; les fibres ne ſont point rompues, elles ſont ſeulement écartées les unes des autres : d'ailleurs, la non-intégrité ne ſauroit être un ſigne eſſentiel de la hernie ; car dans la hernie avec étranglement, on ne peut point s'aſſurer de cette diduction, ni dans celle où il y a adhérence. Avec de pareils principes de noſologie on ne découvriroit jamais une maladie.

3° Il eſt ſurprenant que, lorſque j'avance que la maladie préſente eſt une hernie ou un déplacement de la veſſie, on oppoſe à cette aſſertion, que la ſituation de la partie qui forme la tumeur n'eſt pas naturelle à la veſſie. Cette objection n'eſt pas belle : d'ailleurs elle eſt inutile ; car elle eſt commune aux ſentimens de MM. T. & P. Eſt-ce la ſituation du rein ? Eſt-ce celle de l'uretere ?

4° Le mot *accident* eſt équivoque. Il ſignifie ou les principes ou les ſymptômes de la maladie. Si c'eſt le premier (voyez *Rép.* n. 1°, 2°) ſi l'on entend par les accidens les ſymptômes, ils ſont ſi tranchans, qu'on ne peut s'y tromper. Le volume de la tumeur, proportionné à une moindre excrétion des urines, la réduction de la tumeur, l'envie d'uriner, après la réduction, nul ſigne de tumeur après la miction ; voilà le véritable caractere du cyſtocele ;

cette tumeur fût-elle placée au col, je ſerois toujours fondé à la dénommer ainſi. J'ai encore pour moi la regle de reſſource : *A juvantibus & lædentibus.*

5° Une preſſion diſſipe la tumeur ; une preſſion permanente l'empêcheroit de ſe former. On a oublié, en faiſant cette objection, qu'après la réduction & la miction, il n'y avoit plus de tumeur.

L'effet d'un bandage contentif n'eſt jamais à craindre.

La théorie de la preſſion ſur les corps mous, nous apprend que s'il y a pluſieurs couches, la plus grande force s'exerce ſur la premiere couche, & la plus petite ſur la derniere : donc la preſſion d'un bandage ne doit pas agir avec plus de force ſur les parties intermédiaires que ſur la tumeur ; les inconvéniens d'une preſſion ſur cette partie ſont bien petits : elle porte ſur des parties molles qui offrent bien peu de réſiſtance ; ainſi des herniaires ne ſont incommodés de leur bandage que les premiers jours, & ne le ſont pas plus que nous le ſommes d'une culotte que nous portons pour la premiere fois.

Je conclus, 1° que la maladie en queſtion eſt une hernie ; 2° qu'elle l'eſt d'une des voies urinaires ; 3° que la théorie, l'expérience, ſont contre mes antagoniſtes ; 4° que tout favoriſe le ſentiment d'une her-

nie de veſſie ; 5° que pour expliquer ce déplacement (ce ſeroit peut-être mieux de ne pas l'expliquer) il n'y a qu'à ſuppoſer un vice de conformation, une obliquité de veſſie, & ſuppoſer encore qu'elle eſt plus haute que de coutume, comme chez les nouveaux-nés. Ici on conſerve bien des anciens préjugés. Les Accoucheuſes coupent encore le cordon ombilical bien plus court aux filles qu'aux garçons ; delà, la veſſie peut conſerver chez elles bien plus longtems ſa hauteur. On peut encore conſulter Morgag. Tom. I, *Adv. anat.* 3, *animad.* 37.

OBSERVATION

Sur une Excoriation dégénérée en fiſtule ; par M. JOURDAIN, *Dentiſte reçu à Paris.*

Dans le courant d'Avril dernier, une perſonne s'adreſſa à moi pour examiner ſa bouche. Il y avoit au ligament membraneux de la langue une tache rougeâtre, avec des bords aſſez durs. J'en demandai la cauſe au malade : il me dit qu'il s'étoit excorié cette partie, & que, comme cela avoit formé un petit ulcere, il l'avoit touché avec le vitriol de Vénus à pluſieurs repriſes ;

qu'au bout de quelques jours de cicatrice, il étoit ſurvenu un petite excroiſſance qu'il avoit encore détruite par le même moyen, mais que la tache, la dureté & le gonflement avoient toujours ſubſiſté. Sur cet expoſé, je l'aſſurai qu'il n'étoit point guéri, & je lui ordonnai les gargariſmes convenables en pareils cas : leur effet fut de faire reparoître l'excroiſſance ci-deſſus. Le malade vint me trouver : j'emportai l'excroiſſance raſe la plaie, & je cicatriſai, ſuivant l'art. Au bout de huit jours l'excroiſſance reparut ; dans cette circonſtance, je l'emportai encore, & je plongeai dans l'épaiſſeur des muſcles : je n'eus pas beſoin d'aller bien avant pour ſentir un vuide ; je portai alors mon ſtylet, qui pénétra juſqu'au larynx : mon but fut donc alors d'attaquer le fond. Dans ce deſſein, je fis une petite tente de charpie, & j'en trempai le bout, qui devoit toucher le fond de la fiſtule, dans le beurre d'antimoine : je la portai dans la fiſtule, & je mis à la partie externe de la fiſtule un petit morceau de trochiſque de minium ; le tout recouvert d'une tente ſeche. Au bout des vingt-quatre-heures, j'ôtai le tout, & je panſai la fiſtule avec une tente chargée de ſtyrax, pendant près de quinze jours, au bout deſquels la cicatrice a été parfaite, ſans qu'il ſoit reſté de dureté ni de gonflement.

OBSERVATION

Sur une Tumeur carcinomateuſe dans l'uterus, enlevée par l'opération ; par M. DAUNON, Maître en Chirurgie à Boulogne-ſur-mer.

La ſingularité de la maladie dont je vais donner la deſcription, la cauſe qui l'a produite, les circonſtances qui l'ont accompagnée, & l'opération par laquelle elle a été guérie, paroiſſent mériter quelque attention.

La Dame qui fait le ſujet de cette obſervation, eſt d'un tempérament maigre, vif & ſanguin, âgée de trente-deux ans : elle a été mere de deux enfans, ſans avoir éprouvé, dans ſes groſſeſſes ni dans ſes couches, aucun accident. Dans l'année 1755 elle eut une perte en rouge, pendant dix à douze jours, ſuivie d'un écoulement en blanc d'une humeur fétide & mordicante : une fievre lente, irréguliere, la prit ; elle éprouva des tiraillemens & foibleſſes d'eſtomac. Depuis ce tems, le flux menſtruel n'a ſuivi aucun période réglé : il paroiſſoit quelquefois tous les quinze jours, enſuite ne revenoit qu'après un intervalle de deux mois ; mais l'écoulement purulent ſubſiſtoit toujours, avec des douleurs vives à la région

hypogaſtrique, & ſouvent des rétentions d'urine ; enfin, dans l'année 1759, cette dame s'apperçut, au moindre effort qu'elle faiſoit en vomiſſant ou en allant à la ſelle, d'une tumeur en forme de bourelet gros comme un œuf de poule, qui deſcendoit dans le vagin ; elle conſulta pour lors des gens de l'art, mais ſans aucun ſuccès, & reſta, dans le même état juſqu'à l'année 1763, qu'elle fut conſeillée de venir à Boulogne. Elle me fit appeller le 2 Juillet de la même année ; elle avoit une fievre aiguë, le viſage rouge, enflammé, une ſoif ardente, une ſueur copieuſe, les urines retenues, le ventre météoriſé : elle ſentoit une peſanteur au vagin, cauſée par la tumeur qui étoit deſcendue juſqu'au bord des grandes levres. Il en couloit une matiere abondante & fétide : les lavemens, les cataplaſmes émolliens ſur le ventre, les lotions faites avec l'eau d'orge & du vin miellé, le petit-lait & le bouillon de poulet pour boiſſon, calmerent la fievre & firent diſparoître la tumeur ; mais l'écoulement purulent continua, malgré les injections vulnéraires déterſives, qui furent ici employées. Ce changement en mieux ne fut pas long. Le 29 Septembre, mêmes accidens, qui ceſſerent dix jours après. Le 2 de Novembre la fievre la reprit, & les regles parurent en même-tems. La tumeur parut encore cette

fois : la fievre dura quatre jours, & la tumeur diſparut peu-à-peu ; enfin le premier Avril de l'année 1764 la fievre la reprit de nouveau ; elle fut précédée d'un grand froid, qui continua pendant deux heures : le ventre devint pareſſeux ; elle eut de fortes atteintes de douleur à la région hypogaſtrique : elles augmenterent de plus en plus, & furent bientôt ſuivies d'une pulſation douloureuſe, précipitée, avec une peſanteur conſidérable à la matrice. Le quatrieme jour, elle ſentit la tumeur d'un volume conſidérable, ſe préſenter à l'orifice externe, & s'engager dans le vagin. Le ſixieme jour, elle parut au bord des grandes levres, chargée d'une couleur livide & d'une odeur fétide. On fit des lotions avec une infuſion d'écorce du Pérou, aiguiſée d'eau-de-vie camphrée. La décoction de quinquina & de ſerpentaire de Virginie fut donnée en boiſſon, de trois heures en trois heures ; on y ajoutoit de l'eau thériacale : tous ces ſecours n'empêcherent pas que le pouls de la malade ne devint petit & chancelant, & qu'il ne ſurvint des foibleſſes ; enfin on voyoit éclorre tous les jours de nouveaux accidens : la tumeur augmentoit ; il en ſortoit une ſanie purulente, qui reſſembloit à une eſpece de lie & exhaloit l'odeur la plus inſupportable ; tout cela permit qu'on l'examinât avec

plus d'attention. Je découvris que c'étoit un véritable carcinome ; & je ne balançai pas de proposer à la malade d'en faire l'amputation comme le seul & unique moyen d'obtenir sa guérison, elle se rendit à mon sentiment ; mais la singularité de cette maladie & l'idée d'un événement extraordinaire & si rare l'engagerent à consulter M. Souquet, Médecin royal. Il fut appellé le 11 Avril. Après avoir examiné cette tumeur & senti sa fétidité, il fut du même avis que moi pour l'opération. Je disposai sur le champ mon appareil, & je plaçai la malade sur le bord de son lit, en faisant soutenir la tumeur par aide. Alors je pris une aiguille droite, armée d'une bonne ligature, que je plongeai à un demi-pouce au-dessus de l'endroit où je devois faire l'opération. De cette ligature je fis quatre extrêmités qui servirent à serrer fortement les parties latérales, & j'emportai la tumeur. La matrice débarrassée de ce fardeau, reprit son état naturel, se retira quatre pouces plus haut, ainsi qu'on en peut juger par le fil de la ligature. Il faut observer que, trois heures avant l'opération, il sortit de la vulve deux livres d'une liqueur mucilagineuse, médiocrement épaisse, d'une mauvaise qualité & très-fétide. Je ne fis d'autre pansement que des injections avec la décoction de

quinquina, animée de sel ammoniac, & j'appliquai des compresses qui en étoient imbibées. Tous les accidens cesserent : une suppuration louable s'établit les jours suivans. Le 10 de Mai ses regles parurent, pendant trois jours, sans aucune révolution. Le 19 la ligature tomba, suivie du restant de la tumeur : on fit usage d'une décoction déterstive, à laquelle on ajouta deux onces d'eau de chaux, pour faire des injections ; enfin cette dame n'a, pour le présent, ni douleur ni écoulement, & jouit d'une santé parfaite ; elle commence à se réparer de son exténuation.

La tumeur pesoit trois livres & demie : on n'observa ni cavité ni érosion ; on y voyoit seulement quelques hydatides : elle étoit variqueuse, sphacélée dans une partie de sa substance, & répandoit une odeur de la plus grande infection.

Tulpius, au troisieme Livre de ses Observations médicales, rapporte un cas assez semblable : cette opération fut employée pour la guérison ; mais le succès ne fut pas aussi complet.

OBSERVATION

Sur une Rétention d'urine, compliquée d'une maladie rare de la matrice; par M. MARTIN, principal Chirurgien de l'Hôpital S. André de Bordeaux.

Une femme, âgée de vingt-huit ans, fut attaquée, pour la premiere fois, le 22 Avril, d'une rétention d'urine. M. L.... Maître en chirurgie, lui fit uſer de quelques remedes intérieurs, ſe réſervant, s'ils étoient ſans ſuccès, d'en venir au cathétériſme. Le quatrieme jour de la maladie elle n'avoit pas encore uriné; les douleurs étoient très-vives. Ce Chirurgien ſe détermina alors à l'opération qu'il avoit d'abord projetée; mais un relâchement des deux premieres membranes du vagin, qu'il prit, faute d'examen, pour une deſcente de matrice, l'empêcha de tenter ſon opération; ce qui fit qu'il conſeilla de l'envoyer dans notre hôpital, pour y prendre les bains, comme un remede aſſuré dans ſa maladie. A ſon arrivée, cette pauvre malade m'aſſura qu'elle n'avoit beſoin d'autre ſecours que d'uriner. Son mal, diſoit-elle, étoit tout dans la poche qui garde l'urine; & comme elle ſe trouvoit pleine, il falloit la

lui vuider, ſans quoi ſa vie étoit finie. En effet, ſon ventre paroiſſoit conſidérablement tendu, depuis la partie inférieure de la région ombilicale juſqu'au bas de l'hypogaſtre. A cette premiere inſpection je la crus au moins enceinte de ſix mois : cependant elle m'aſſura n'être dans aucun tems de groſſeſſe. La néceſſité de la ſonder me parut donc urgente ; auſſi me déterminai-je à le faire ſur le champ ; mais que ma ſurpriſe fut grande de ne pouvoir pas me ſervir de l'algali ordinaire ! Malgré les précautions que je pris d'introduire mon doigt dans le vagin, pour en relever le bout, & de le porter enſuite perpendiculairement dans le méat urinaire, penſant que l'obſtacle, quoique difficile à comprendre, pouvoit venir des membranes relâchées de cette gaîne. Alors je me ſervis d'un algali d'homme : je le portois dans l'uretre de la même façon que pour le tour de maître : je ne fus pas plus heureux, & je craignois, dans ce moment, de ne pas réuſſir. Cependant je m'aviſai de tourner la concavité de l'algali vers le ventre : il entra facilement, par ce moyen, dans la veſſie. Je tirai une quantité d'urine : la malade fut ſoulagée, & prit du repos : ſon ventre s'affaiſſa un peu ; &, le premier Mai, elle n'eut plus beſoin de moi.

L'élévation extraordinaire que j'obſervai

d'abord de l'abdomen, en l'examinant, & la difficulté que je rencontrai à la ſonder, me porterent à examiner de près ces effets ſinguliers. J'avançai mon doigt dans le vagin, & je reconnus que l'orifice de la matrice étoit aſſez dilaté pour introduire le doigt même, ſi je l'avois eu aſſez long. Au-deſſous de l'ombilic, on appercevoit un corps qui s'étendoit vers l'hypogaſtre, & qu'on reconnoiſſoit dur par le tact. En le preſſant légérement, le mouvement ſe communiquoit ſenſiblement au doigt introduit entre les levres de l'orifice. L'aſſurance que cette femme me donna de n'être pas enceinte, & de n'avoir pas porté d'enfans depuis dix ans, m'enhardit pour découvrir ſi réellement ce corps, que j'obſervois à la partie inférieure de la région ombilicale, étoit la matrice, & à ſavoir, ſi c'étoit elle, ce qu'il y auroit de contenu. Pour cet effet, j'introduiſis mon doigt indicateur de la main gauche, auſſi avant qu'il me fut poſſible, vers ſon orifice; je fis gliſſer deſſus, comme ſur un conducteur, un algali de femme, & je réuſſis très-bien à entrer dans ſa cavité ſans réſiſtance. Ce fut alors que je reconnus diſtinctement, que ce viſcere ſe portoit juſqu'à l'ombilic. Une ſonde briſée, que j'y portai enſuite, ſe faiſoit aiſément ſentir dans ſon fond. En preſſant légérement cet organe d'un côté, il ſe portoit facilement de

l'autre, aidé du mouvement de la ſonde. La douleur n'étoit preſque point ſenſible dans ces différens attouchemens, & la ſonde parcouroit, ſans obſtacle, tout l'intérieur.

Quelle eſt la maladie de cette matrice ? Dira-t-on qu'il y a un fœtus ? Mais ſi cela étoit, aurois-je pu entrer dans ſa cavité, ſans léſer les membranes qui l'enveloppent, &, par conſéquent, produire une effuſion d'eau, & peut-être des accidens qui ne ſont pas arrivés ? Peut-on y ſoupçonner quelque polype enfermé, ou un ſquirrhe ? Mais la facilité de porter la ſonde également des deux côtés, en traverſant le centre, ne s'oppoſe-t-elle point à cette façon de penſer ! Croira-t-on que, lors de ſa couche, le placenta a reſté dans ce viſcere ; qu'il y eſt devenu dur & calleux, & qu'il entretient la matrice ainſi diſtendue ? Mais la malade m'a aſſuré avoir été très-bien délivrée, & en fort peu de tems. Pourra-t-on ſoupçonner une hydropiſie ou une tympanite de ce viſcere ? Mais ſi cela étoit, l'eau ou les vents ne ſeroient-ils point ſortis par l'algali ? Il y a neuf ans, qu'en voulant m'exercer à faire la ponction, à Paris, en perçant une femme qui étoit morte ſubitement, il ſortit, par la canule du trois-quart, une quantité d'air qui produiſit de ſuite l'affaiſſement du ventre, ſans avoir pourtant bleſſé les inteſtins. Je donnerai un jour toutes les remarques

que j'ai faites à l'ouverture de ce cadavre. Mais ſi l'hydropiſie avoit été enkiſtée, n'auroit-elle point produit le même effet, par rapport aux différens mouvemens de l'inſtrument, qu'un polype ou un ſquirrhe ? Enfin, pour l'explication de ce cas ſingulier, ne pourroit-on pas avancer que cet organe, après l'accouchement, ayant manqué de force pour ſe contracter, les vaiſſeaux de ſes parois n'ayant pu vuider la quantité de liqueur qu'ils contiennent dans cet état, ces ſucs ſe ſont épaiſſis, les vaiſſeaux ont perdu leur ton ; & la matrice, par cette cauſe, ne pouvant recouvrer ſon action, malgré la force des fibres charnues qui entrent dans ſa ſtructure, a été entretenue dans la même proportion, par rapport à ſes parois, que ſi elle contenoit un fœtus de ſix mois, qui eſt l'état où elle ſe trouve aujourd'hui, quoique la malade ſoit bien guérie de ſa rétention ? Cette façon de penſer me paroît d'autant plus vraiſemblable, que la malade m'a aſſuré avoir perdu très-peu dans ſa couche ; &, pendant plus de ſix mois après, ſans être enceinte, elle ſouffroit beaucoup de ſon ventre, préciſément dans le même endroit où aujourd'hui il n'y a preſque point de douleur, quoique le volume ne ſoit pas diminué. Dans le mois de Février dernier, nous avions une femme dans notre Hôpital, qui étoit à-peu-près dans le même

état, par la même cauſe, c'eſt-à-dire, par un défaut de perte après l'accouchement. Les apéritifs, avec les remedes ſagement adminiſtrés, l'ont miſe parfaitement hors d'affaire. Je ne répondrai pas des mêmes ſuccès dans celle qui fait le ſujet de mon obſervation, par rapport à l'ancienneté de l'obſtruction. Je ſais le lieu où cette perſonne réſide ordinairement; je l'ai priée de me faire avertir, s'il s'y paſſe quelque choſe de nouveau; elle me l'a promis. Je promets aux Maîtres de l'art, que ſi je découvre quelque autre circonſtance, j'aurai l'honneur de la leur marquer par la voie de cet utile Journal.

Il ne me paroît point que le relâchement du vagin ait été la cauſe de cette rétention d'urine. Il n'avoit pas plus de volume qu'un petit œuf; & ſi cela avoit été, j'aurois, je crois, plutôt dû introduire l'algali d'homme, en le portant d'abord, comme j'avois fait, la convexité en haut, que lorſqu'elle ſe trouvoit en bas. Je ne crois pas non plus que l'affection de la matrice y ait donné lieu: ſi cela étoit, la malade auroit d'autres fois été ſujete à cette maladie; & elle ſubſiſteroit encore, puiſque la cauſe exiſte. Cette rétention a pu dépendre d'une infinité de choſes que tout le monde connoît. Ainſi l'utilité de cette obſervation ſe rapportera plutôt à une ma-

ladie assez rare de la matrice, & peut-être même à une maniere de cathétériser dans ce cas, qu'à des remarques sur la cause des ischuries vésicales.

OBSERVATIONS

Sur les Maladies épidémiques qui ont régné à Paris, depuis 1707 jusqu'en 1747; par un ancien Médecin de la Faculté de Paris.

ANNE'E 1738.

HIVER. Dans le mois de Janvier, régnerent des fievres catarrales, qui ne cédoient qu'aux saignées répétées coup sur coup, à une boisson légérement incisive, & prise abondamment, à des potions huileuses, dans lesquelles on ajoutoit souvent le kermès. Quelquefois les forces du malade diminuoient au point, que, pour en prévenir les suites, on étoit obligé de lui faire prendre, par cuillerées, de deux en deux heures, une potion cordiale, dans laquelle on ajoutoit quelques grains de tartre stibié. La toux étoit si violente, qu'elle occasionna des hernies à plusieurs personnes. On appelloit cette maladie *Follette*, peut-être parce qu'il y eut plusieurs maladies qui, dans la vio-

lence de la fievre, eurent un peu de délire. Cette toux, accompagnée d'accidens plus ou moins graves, faiſoit des ravages par toute la France & chez l'étranger, & ſubſiſtoit ſouvent encore long-tems après la fievre paſſée.

Le froid & les vents, qui varioient à chaqae inſtant, doivent être regardés vraiſemblablement comme la cauſe principale de cette épidémie. Peut-être auſſi y avoit-il en l'air quelques miaſmes de mauvaiſe nature; car on me rapporta que dans ce mois on avoit vu tomber morts tout-à-coup, dans le jardin de la Communauté de l'Enfant Jeſus, près S. Sulpice, dix moineaux; & on me dit avoir obſervé la même choſe dans les environs de Vincennes, où pluſieurs perdix avoient péri de même. Cette obſervation auroit mérité d'être ſuivie & examinée avec la plus ſcrupuleuſe exactitude, par des gens intelligens.

Dans le même-tems, on obſerva des catarres ſuffocans, & des apoplexies, contre leſquelles la médecine étoit abſolument ſans aucune reſſource; quelques remedes qu'on employât, & quelque célérité qu'on apportât dans leur adminiſtration, les malades périſſoient en peu de tems.

Les fievres malignes, ſans être heureuſement très-fréquentes, étoient plus opiniâ-

tres & plus longues qu'à l'ordinaire; il falloit ſur-tout beaucoup inſiſter ſur les évacuations.

J'ai vu dans cette ſaiſon pluſieurs perſonnes attaquées de graviers, éprouver de bons effets d'une infuſion de l'herbe nommée *herniaria*, en françois, *turquette*, mêlée avec l'eau de graine de lin. Quelques-uns ayant voulu ne faire uſage que de l'infuſion de la turquette, & en prendre beaucoup dans la journée, reſſentirent une chaleur importune dans tout le corps, & quelques difficultés d'uriner.

PRINTEMS. Le mois d'Avril commença par une température douce, telle qu'on l'obſerve dans le printems : auſſi vit-on diminuer ſenſiblement toutes les affections catarrales qui avoient régné dans la ſaiſon précédente ; mais ce tems dura peu, la pluie revint, le vent reparut plus ou moins, mais toujours froid, & perſévéra juſqu'au 12 de Mai. Malgré ce mauvais tems, on ne remarqua rien d'extraordinaire dans les maladies, qui même ne furent pas très-fréquentes. Le 30 du même mois de Mai, il y eut un tonnerre, des éclairs violens ; le tems paroiſſoit tout en feu : à cet orage ſuccéda tout-à-coup un tems froid ; ce changement ſubit rappella les maladies de poitrine, qui avoient paru ſuſpendues, ou qui, du moins, étoient conſidérablement

diminuées ; on vit auſſi régner des fievres ardentes & putrides, dont les ſuites cependant n'étoient pas à craindre, lorſqu'elles étoient conduites par un Médecin ſage, mais qu'un mauvais traitement rendoit ſouvent très-funeſtes.

Dans le même tems, il y avoit à *Luzarche* & à *Royaumont*, une fievre putride, inflammatoire, appellée *Suette*, dont nous avons déjà eu pluſieurs fois occaſion de parler. M. *Bailly*, Docteur-Régent de la Faculté de médecine en l'Univeſité de Paris, y fut envoyé par le Gouvernement ; & par des ſaignées répétées, par des tiſanes acidules, & des purgatifs ſagement adminiſtrés, il guérit tous ceux qu'un uſage imprudent des cordiaux n'auroit pas manqué de faire périr, comme on l'avoit malheureuſement éprouvé avant ſon arrivée.

ETÉ. La chaleur vint tout-à-coup les 20, 21 & 22 Juin ; mais dès le 23 la pluie recommença, & le vent redevint froid ; ce qui dura juſqu'au 6 Juillet, que la chaleur reparut enfin, & continua tout le mois d'Août : elle fut même exceſſive le 5 de ce mois ; mais vers la fin, le vent froid ſe fit reſſentir par intervalles, & fut accompagné de pluies.

Ces extrêmes de chaud & de froid furent fort nuiſibles, ſur-tout aux ſantés délicates ; les

les fruits mûrirent imparfaitement ; auſſi vit-on beaucoup de fievres malignes, inflammatoires, dont l'événement étoit ſouvent malheureux ; la plus grande partie des malades rendoit des vers, principalement parmi les pauvres & les enfans ; chez ces derniers ſur-tout, la petite-vérole étoit fréquente.

Ce qui régnoit le plus, & qui affectoit des perſonnes de tout âge & de tout ſexe, étoit une fievre continue, avec des redoublemens réguliers ; elle dégénéroit bientôt en fievre maligne, & faiſoit promptement périr le malade, ſi on ne ſe preſſoit de le faire ſaigner du bras ou du pied, & quelquefois de la jugulaire ; à cela on joignoit une diete très-exacte, des bouillons légers altérans, toutes les trois heures, & dans l'intervalle une priſe d'apozèmes purgatifs, avec le quinquina ; par ce moyen, on provoquoit des évacuations abondantes & toujours utiles. Par-là on arrêtoit les progrès du mal ; car pour peu qu'on différât d'uſer du quinquina, les malades, dans le tems des redoublemens, tomboient dans des affections ſoporeuſes, ou avoient des attaques de phrénéſie, dans leſquels ils périſſoient ſouvent.

Je n'ai vu, dans aucune des conſtitutions épidémiques dont j'ai déjà fait mention,

autant de succès de l'usage du quinquina, uni aux purgatifs, que dans celle-ci. Les purgatifs dont je me servois par préférence, & qui me réussissoient plus constamment, étoient le séné, la rhubarbe, & les sels de Glauber & végétal; dans les tisanes j'employois utilement le nitre, à la dose de demi-gros par pinte.

Par ce traitement suivi exactement, je vis périr peu de malades; les évacuations étoient prodigieuses, & souvent accompagnées de beaucoup de vers, suite de la mauvaise qualité des fruits.

AUTOMNE. Le commencement de cette saison fut tempéré, & continua ainsi jusqu'au mois de Novembre, que le froid commença, & augmenta par degrés au point qu'il y eut de la glace vers la fin de ce mois. Le tems s'adoucit en Décembre, & il y eut beaucoup de brouillards.

Les fievres, dont nous avons parlé dans l'été précédent, continuerent, sur-tout dans les environs de Paris; elles exigerent le même traitement que nous avons indiqué.

On vit beaucoup de dyssenteries, qui n'avoient cependant rien de particulier dans le traitement & les symptômes.

Il n'y avoit pas beaucoup de petites-véroles; &, en général, elles étoient peu fâcheuses.

Pluſieurs perſonnes furent attaquées de douleurs de rhumatiſmes.

On obſerva auſſi des apoplexies, la plupart ſuivies de la mort.

ANNÉE 1739.

HIVER. La température de l'air fut on ne peut pas plus inégale pendant cette ſaiſon; le froid, le vent, la chaleur ſe ſuccédoient aſſez promptement. Le froid ſe fit ſentir quinze jours, pendant leſquels il y eut de la pluie & de la neige. Le 15 Janvier il fit un vent très-violent; le tems s'échauffa tout-à-coup; il y eut du tonnerre, des éclairs, & de la pluie, comme en été. Cet ouragan dura quatre heures, avec tant d'impétuoſité qu'il cauſa du dommage dans pluſieurs endroits. Le tonnerre ceſſa; mais le vent continua, quoiqu'avec un peu moins de force, pendant plus de douze heures.

Les maladies qui faiſoient le plus de ravages, étoient les petites-véroles, dont pluſieurs périrent également chez les grands & chez les pauvres; ce qui eſt contraire à l'obſervation dont nous avons déjà parlé pluſieurs fois, qui nous avoit démontré juſqu'à préſent que cette maladie étoit plus funeſte chez les gens riches.

On vit beaucoup d'affections ſoporeuſes, des fievres continues, avec quelques ſymptômes analogues à ceux des fievres mali-

gnes, tels que ſoubreſaults dans les tendons, peſanteurs de tête : il y avoit toujours des dyſſenteries, & beaucoup de perſonnes éprouvoient des douleurs de rhumatiſme ; mais les maladies les plus communes étoient des affections de poitrine, des toux opiniâtres, vives, accompagnées de fievres plus ou moins fortes, & dont la fréquence & la langueur affectoient dangereuſement les poitrines délicates.

Ce qui réuſſiſſoit le mieux dans le traitement de ces toux, étoit de faire ſaigner, dès le commencement, plus ou moins, à raiſon des forces & de l'intenſité de la fievre, d'employer une boiſſon délayante & un peu inciſive, de faire prendre des potions huileuſes, avec le kermès ou le tartre ſtibié, à petite doſe ; par ce traitement on diviſoit les humeurs ténaces & viſqueuſes, principe du mal : après l'uſage de ces remedes, continué quelque tems, on employoit, avec ſuccès, de doux purgatifs, qu'il falloit répéter pluſieurs fois ; ceux dont la maladie avoit été négligée dans ſon commencement, ou dont la poitrine étoit naturellement délicate, & ſuſceptible, eurent beſoin, dans leur convaleſcence, d'uſer de lait coupé, ou de bouillons avec les limaçons.

PRINTEMS. Le commencement du mois de Mars fut doux ; cette température agréable dura juſqu'à la moitié du mois ; alors

le froid redevint d'abord assez vif : il y eut de la gelée, du vent, de la neige, de la pluie ; ce mauvais tems, quoique moins froid par intervalle, persévéra cependant jusqu'au 24 Mai, qu'enfin le tems fut tel qu'il doit l'être dans cette saison.

Il y eut beaucoup de fievres malignes, & de péripneumonies très-graves, qui attaquoient indifféremment les gens de tout âge ; & les malades périssoient vers le cinquieme jour de l'invasion de la maladie.

Il régnoit beaucoup de petites-véroles, plus fâcheuses, dans cette saison, chez les gens riches que chez les pauvres ; observation constante, excepté dans la précédente saison. Souvent la tête étoit prise avant & pendant l'éruption ; la fievre étoit vive, la peau seche & brûlante : dans ce cas, il falloit saigner, même pendant le tems de l'éruption, qui s'en faisoit plus aisément ; la tisane étoit ordinairement faite avec la racine de scorsonere & la fleur de coquelicot ; quelquefois les boutons s'affaissoient ; alors une potion cordial acidule, aiguisée de quelques grains, ou une eau de casse, dans une pinte de laquelle on faisoit fondre trois grains de tartre stibié, faisoit gonfler les boutons ; les malades rendoient beaucoup par haut & par bas, & les boutons n'en grossissoient que mieux : pendant tout ce tems on les faisoit boire beaucoup ; on

les tenoit à une diete très-exacte, des bouillons toutes les trois heures ; par ce traitement varié ſuivant les circonſtances, mais toujours dans ces vues, la plus grande partie de mes malades guérirent ; il falloit beaucoup les purger dans la convaleſcence, & ne point leur permettre trop d'alimens.

J'en ai vu cependant quelques-uns périr tout-à-coup, dans le tems où ils ſembloient hors d'affaire, par une métaſtaſe ſubite de l'humeur, ſur quelque partie eſſentielle à la vie, qu'on auroit pu ſauver peut-être par l'application des véſicatoires.

Quelques-uns périrent auſſi, mais en très-petit nombre, par un ptyaliſme trop abondant, dont ils furent ſuffoqués.

Dans le mois d'Avril, il y eut, au grand Châtelet, parmi les priſonniers, une fievre putride aſſez meurtriere ; peut-être étoit-elle dûe au mauvais air de la priſon, & à la mauvaiſe nourriture : à Bicêtre la même fievre régnoit, mais moins fâcheuſe.

ÉTÉ. Le tems fut chaud depuis le 24 Mai, & la chaleur fut extrême le 5 Juin ; il vint un orage & de la pluie qui rafraîchirent l'air au point qu'il fit froid, ſans glace cependant, juſqu'au 16 Juin, que revint la chaleur. Il y eut des affections de poitrine, des fievres intermittentes, qui dégénéroient ſouvent en fievres malignes, & dont les redoublemens étoient accom-

pagnés de ſymptômes très-graves, tels que délire, mouvemens convulſifs, &c. On vit beaucoup de dévoiemens; les petites-véroles continuoient, ſemblables à celles du printems précédent.

Le 7 Juillet il y eut un orage très-violent, avec tonnerre, éclairs, pluie, grêle groſſe comme des noix, qui briſa tout dans les villes, & fit beaucoup de dégâts dans les environs de Paris, ſur-tout à *Montreuil*. Les dévoiemens continuoient avec opiniâtreté; les matieres que rendoient les malades étoient crues, & ne changeoient de nature qu'après un uſage long-tems continué d'alimens farineux, d'ipécacuanha donné comme altérant, & de purgatifs ſouvent répétés. Le quinquina réuſſit toujours très-bien dans les fievres intermittentes malignes dont il a été parlé; on le joignoit à des purgatifs, & on le faiſoit prendre, dès le troiſieme accès, après avoir cependant fait précéder des ſaignés plus ou moins abondantes & fréquentes, à raiſon de la nature du ſang, de la dureté plus ou moins grande du pouls, & de la violence de la fievre. Ce traitement méthodique ſauva la vie à la plus grande partie des malades, qui périſſoient lorſqu'on adminiſtroit trop tard le quinquina, dans la crainte d'augmenter la fievre. On vit auſſi de mauvais effets de l'uſage des émulſions que quelques Mé-

cins voulurent employer, pour calmer vraiſemblablement l'ardeur de la fievre ; les plantes altérantes, telles que la bourache & la bugloſſe, rempliſſoient la même indication avec ſuccès, & ſans aucun inconvénient.

Le 22 Juillet il y eut un orage moins fâcheux que celui du 7 ; mais il fut ſuivi de froid, qui dura juſqu'au 2 du mois d'Août, que reparut la chaleur ; elle fut très-vive, depuis le 24 de ce mois juſqu'au 6 Septembre, que le tems redevint froid.

Ces alternatives ſubites de froid & de chaud firent continuer les dévoiemens & les fievres dont nous avons parlé ; mais la maladie la plus univerſellement répandue, c'étoit la petite-vérole, qui régnoit également à Paris & dans les environs, ainſi qu'à Rouen, dans la Picardie & dans la plupart des villes du royaume. Elles étoient plus fâcheuſes que dans la ſaiſon précédente, & exigeoient un traitement ſemblable à celui que nous avons indiqué.

Dans la Picardie elle duroit depuis trois mois ; & on en voyoit peu périr, excepté ceux auxquels ſe joignoit une éruption de pourpre. J'eus pour lors pluſieurs malades qui en furent attaqués, chez leſquels cette maladie fut une eſpece de criſe ſalutaire : ils languiſſoient, depuis douze ou quinze jours, d'une fievre continue, avec des re-

doublemens irréguliers, & quelquefois très-violens : aucuns des remedes employés ne produiſoient de ſoulagement : la petite-vérole paroiſſoit ; tous les accidens s'évanouiſſoient ; elle parcouroit ſes remps réguliérement, & les malades ſe rétabliſſoient parfaitement.

On vit auſſi périr pluſieurs perſonnes d'apoplexie, ſans qu'ils éprouvaſſent aucun ſoulagement des remedes les mieux indiqués & le plus promptement faits.

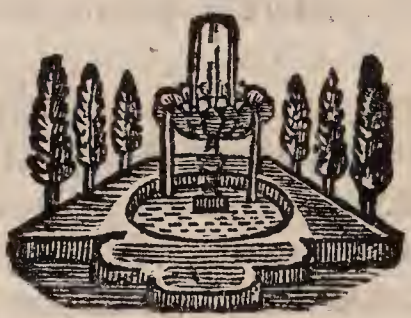
Dans le même tems les enfans, ſur-tout chez les pauvres, furent pris de fievres vermineuſes, dont il en périt quelques-uns ; & d'autres furent fort mal. L'inégalité de la ſaiſon, qui avoit empêché les fruits de mûrir, en fut la cauſe, principalement chez le petit peuple, que la miſere empêche d'acheter de bons fruits.

AUTOMNE. La fin du mois de Septembre, & preſque en entier celui d'Octobre, furent auſſi fâcheux pour les petites-véroles ; elles ne devinrent moins fréquentes & moins dangereuſes que vers la fin de ce mois ; elles durerent cependant juſqu'à la fin de l'année, mais, en général, bien moins funeſtes.

On vit auſſi les mêmes fievres continues ; mais elles cédoient au traitement que nous avons indiqué précédemment, & n'avoient aucune mauvaiſe ſuite, lorſqu'elles étoient

bien conduites. Il falloit seulement insister davantage encore sur l'usage du quinquina, même après la fievre passée, pour prévenir les récidives plus fréquentes que dans les saisons précédentes.

La température de l'air fut fort irréguliere; il y eut en Octobre & en Novembre un froid assez vif pour faire charrier des glaçons à la Seine pendant trois jours; &, à la suite de ce froid, il survint en Décembre un tems très-doux, tel que dans le printems. Ces extrêmes sont funestes à tout le monde, & sur-tout aux personnes délicates.



Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.		
	A 6 h. du matin.	A 3 h. du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	12	20	14 3/4	28 4	28 4 1/4	28 4
2	12 1/2	21	16	28 4	28 3 1/2	28 2 1/4
3	13	23 3/4	17 1/2	28 1 1/4	28 3/4	28
4	15 1/2	18	14	28	28 3/4	28 2
5	10 1/2	16	10	28 3	28 3 1/2	28 5
6	8	18	14	28 5 1/4	28 5 1/2	28 5 1/2
7	13	20	14 1/4	28 5 1/4	28 5	28 5 1/4
8	12	18 1/2	12	28 5	28 5 1/3	28 5 1/2
9	9 1/2	20 1/2	14 1/4	28 4 3/4	28 4 1/2	28 3 3/4
10	11 1/2	19 1/2	13	28 3 1/2	28 3	28 2 3/4
11	11	19	13	28 2 3/4	28 1 3/4	28 1
12	11	24	18 1/4	28 2/3	28	27 11 1/3
13	15 3/4	20	16 1/4	28	28 1/3	27 11 1/3
14	12 1/2	15	10 1/4	27 11	27 10 1/2	28 1/2
15	8	17	11 1/4	28 1 1/2	28 2	28 1 3/4
16	9	19	9	28 1/2	28	27 11 3/4
17	7	14	7 3/4	27 11 1/2	27 11 1/4	27 11
18	5 3/4	13 1/2	8 1/4	27 10 1/2	27 10 1/4	27 10 2/3
19	6 3/4	14	7	27 11	27 11 1/2	27 11 3/4
20	5 3/4	12 1/2	8 1/4	28	28 1/2	28
21	7 1/4	13 1/2	10 1/4	27 11 1/2	27 11 1/3	27 10 3/4
22	8 1/2	15	12 1/4	27 10 1/2	27 10 1/4	27 10
23	9 3/4	12 1/2	6 1/2	27 10 1/3	27 10 1/4	27 10 3/4
24	4 1/2	13 1/2	6 1/4	27 11 1/2	27 11 2/3	27 11 3/4
25	4 1/2	16	6 3/4	28	28	28 1/2
26	4 3/4	18	8 1/4	28 1	28 1 1/2	28 1 3/4
27	6	17	10 1/2	28 2	28 2	28 2
28	7	10	4 3/4	28 3	28 3 1/2	28 3
29	3	9	2 1/2	28 2	28 1 1/2	28 1 3/4
30	1 1/2	11	7	28 3 1/4	28 2 1/2	28 2

ETAT DU CIEL.

Jours du m.	La Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
1	N-N-E. beau.	N-N-E. b. ſer.	Serein.
2	N-N-E. ſerein.	N-N-E. ſer.	Serein.
3	S-S-O. beau.	S-S-O. b. c. écl. tonn. pl.	Pluie.
4	O-N-O. pl. c. n.	N-N-O. n. c.	Couvert.
5	N. ſer. beau.	N. beau.	Serein.
6	N. ſer. beau.	N-O. beau, c.	Couvert.
7	N. couv. b.	N. b. couv.	Beau.
8	N. beau.	N-E. beau.	Serein.
9	E. beau.	O. beau.	Beau.
10	N-O. n. c. b.	N. beau, vent.	Serein.
11	N. ſer. beau.	N. beau.	Beau.
12	E. ſer. beau.	S-S-O. n. pet. pl.	Pluie.
13	S-O. c. pl. con.	S O. nuag.	Nuages.
14	S-S-O. beau, nuag. gr. pl.	S-S-O. vent, pl. beau.	Beau.
15	O. beau.	S-O. beau.	Beau.
16	S-O. nuag. pet. pl. couv. gr. v.	S-O. gr. v. gr. pl.	Nuages.
17	O. beau, nua	O. n. ond.	Beau.
18	N-N-O. b. n. v.	N-O. v. nuag.	Ond. couv.
19	N-E. b. vent.	N-O. beau.	Beau.
20	O-N-O. c. b.	O-N-O. beau.	Couvert.
21	N-O. b. nuag.	O-S-O. c. ond.	Beau.
22	O. couv. nuag.	O. c. ond. nua.	Couvert.
23	O. vent, b.	O. pl. nuag.	Serein.
24	N-N-O. ſer. vent, beau.	N-N-O. beau.	Serein.
25	N-N-O. ſer. b.	N-N-O. beau.	Serein.
26	N-N-O. b. ſer.	N-N-O. ſer.	Serein.
27	N-O. nuag. c.	N-O. cou. ond.	Couvert.
28	N. couv. b.	N. n. ond.	Serein.
29	N-O. ſer. nua.	N-O. nua. ond.	Beau.
30	N-O. b. nuag.	O, vent, nuag.	Gr. v. couv.

La plus grande chaleur marquée par le thermometre pendant ce mois a été de 24 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau, & la moindre chaleur a été de 1 $\frac{1}{2}$ degré au-dessus du même terme: la différence entre ces deux points est de 22 $\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 5 $\frac{1}{2}$ lignes, & son plus grand abaissement de 27 pouces 10 lignes: la différence entre ces deux termes est de 7 $\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 7 fois du N.
2 fois du N-N-E.
2 fois du N-E.
2 fois de l'E.
3 fois du S-S-O.
3 fois du S-O.
6 fois de l'O.
8 fois de l'O-N-O.
8 fois du N-O.
5 fois du N-N-O.

Il a fait 23 jours beaux.
14 jours sereins.
15 jours des nuages.
14 jours couverts.
8 jours du vent.
13 jours de la pluie.
1 jour des éclairs & du tonnerre.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Septembre 1764.

On a obſervé, pendant ce mois, un très-grand nombre de petites-véroles, la plupart bénignes. Il y en a eu cependant quelques-unes d'un mauvais caractere, qui ont fait périr un petit nombre de malades. On a vu auſſi des rougeoles, mais qui n'ont préſenté rien de particulier ni de dangereux.

Les catarres qui regnent depuis quelque tems ont auſſi continué pendant tout ce mois : ils ont même paru plus rebelles & plus difficiles à déraciner ; ils étoient plus ou moins accompagnés de toux, & quelquefois de fievre aſſez vive. Le traitement que nous avons indiqué dans nos obſervations des mois précédens a été celui qui a paru le mieux réuſſir.

Outre ces maladies il y a eu un très-grand nombre de dévoiemens dyſſentériques & de véritables dyſſenteries, qu'on a du combattre par des évacuations répétées, & ſur-tout par les émétiques, & beaucoup de fievres intermittentes, principalement de fievres quartes.

Observations Météorologiques faites à Lille au mois d'Août 1764 ; par M. BOUCHER, Médecin.

La moiſſon a été troublée & interrompue par les pluies, qui ont eu lieu par des intervalles répétés du premier au 20. Les onze derniers jours du mois ſe ſont paſſés ſans pluie.

Le mercure, dans le barometre, a été obſervé, juſqu'au 21, preſque tous les jours, au-deſſous du terme de 28 pouces : il a deſcendu, le premier, à 27 pouces 4 lignes. Depuis le 21 il s'eſt porté, quatre à cinq jours, au-deſſus du terme de 28 pouces.

Il n'y a pas eu de chaleurs ce mois, le thermometre ne s'étant élevé, aucun jour, au-deſſus du terme de 19 degrés ; encore ne s'eſt-il porté juſqu'à ce terme que le 27 & le 29.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 19 degrés au-deſſus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de 7 degrés. La différence entre ces deux termes eſt de 12 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 1 ½ ligne ;

& ſon plus grand abaiſſement a été de 27 pouces 4 lignes : la différence entre ces deux termes eſt de 8 ½ lignes.

Le vent a ſoufflé 5 fois du Nord.
9 fois du Nord vers l'Eſt.
7 fois du Sud.
8 fois du Sud vers l'Ou.
2 fois de l'Oueſt.
5 fois du N. vers l'Ou.

Il y a eu 27 jours de tems couvert ou nuageux.

15 jours de pluie.
1 jour de tonnerre.
1 jour d'éclairs.
6 jours de brouillard.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois d'Août.

Les fievres continues ont perſiſté, dans les uns, avec le type de la double-tierce-continue, & dans d'autres, avec des redoublemens irréguliers. Elles portoient toujours à la tête, & ſouvent à la poitrine; & elles avoient un caractere de malignité. La violence des ſymptômes obligeoit d'abord à pluſieurs ſaignées & à une grande quantité de boiſſons délayantes. Deux parotides énormes parurent, dans l'état de la maladie, à une jeune fille confiée à mes ſoins; & à l'aide des topiques & des remedes antiſeptiques & toniques, elles furent amenées

à une ſuppuration abondante & critique.

Nous avons eu auſſi des pleuropneumonies malignes, dans leſquelles l'oppreſſion perſiſtoit, avec des crachemens de ſang, malgré les ſaignées, le ſang tiré de la veine n'ayant point dans pluſieurs le caractere d'un ſang vraiment inflammatoire. Il n'étoit pas aiſé d'obtenir d'expectoration louable, les crachats reſtant glaireux, mouſſeux, blancs, &c.; & nous n'avons guere réuſſi, comme ci-devant, à détourner les dépôts de la poitrine, par l'application des véſicatoires aux jambes. La diarrhée ſurvenue à quelques malades, dans le fort de la maladie, n'a pas été critique.

Les fievres tierces ont été aſſez communes ce mois, ſur-tout après le 15. Il a régné auſſi des doubles-tierces régulieres, dont la cure, après une ou deux ſaignées, a dû conſiſter dans l'uſage d'un émétique ſuivi de quelques purgatifs, & terminée par le quinquina. Enfin, nombre de perſonnes ont eſſuyé des fluxions éryſipélateuſes au viſage, & autour du col, avec fievre; & pluſieurs ont été ſujets à des clous ou furoncles.

LIVRES NOUVEAUX.

Dissertation sur la propreté & la conservation des dents ; par M. *Beaupreau*, Chirurgien-Dentiste, Membre du College & Académie royale de Chirurgie de Paris. A Paris, de l'imprimerie de *Jorry* ; & se trouve chez l'Auteur, rue & vis-à-vis la Comédie Françoise, brochure, petit *in*-8° de 25 pages.

Supplément au Mémoire contre la légitimité des naissances prétendues tardives ; par M. *Louis*, 1764, brochure, grand *in*-8° de 109 pages.

Instructions simples & aisées sur les maladies de l'uretre & de la vessie, mises à la portée des personnes qui en sont affligées, & pour l'avantage des jeunes Chirurgiens, dans lesquelles on donne une description des parties de la génération qui appartiennent à l'un & à l'autre sexe, avec quelques Observations physiologiques & pathologiques sur celles des femmes ; où l'on explique par de nouveaux principes les différentes especes de gonorrhées, tant dans l'homme que dans la femme ; & où l'on donne les moyens de les guérir, de façon à prévenir les maladies de l'uretre, connues sous le nom de *carnosités* & de *rétention d'urine*, qui

en ſont les ſuites fâcheuſes. Les carnoſités, ſcrupuleuſement démontrées, ſont la baſe de l'ouvrage. L'on y donne les moyens d'y remédier par l'uſage des bougies médicamenteuſes. L'on explique les rapports réciproques qu'il y a entre les maladies de l'uretre & celles de la veſſie. L'on n'a rien avancé qui ne ſoit fondé ſur la ſtructure des parties, vérifié par l'expérience & prouvé par des obſervations authentiques, adaptées à chaque précepte. L'on explique pluſieurs queſtions intéreſſantes. L'on a ajouté à l'ouvrage un vocabulaire, pour faciliter au public l'intelligence des termes de l'art; par George Arnaud, ancien Membre de l'Académie royale de Chirurgie de Paris, & un des Membres de la Société des Chirurgiens de Londres. A Amſterdam chez *François Changuion* 1764, *in*-12.

LUDOVICI ROUPPE, Medicinæ Doctoris de morbis navigantium liber unus; accedit Obſervatio de affectu extracti cicutæ STORKIANO in cancro. C'eſt-à-dire: Des Maladies des navigateurs; par M. LOUIS ROUPPE, Docteur en Médecine; livre auquel on a joint une Obſervation de l'effet de l'extrait de ciguë, préparé à la maniere de M. *Storck*, dans le cancer. A Leyde chez *Theodore Haack*, 1764, *in*-8°.

Ces trois derniers ouvrages ſe vendent

à Paris, chez *Cavelier*, où l'on trouve auſſi le parallele des différentes méthodes de traiter les maladies vénériennes, que nous avons annoncé dans notre Journal du mois dernier.

PRIX PROPOSÉ

Par l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Lyon, pour l'année 1766.

L'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Lyon propoſe, pour le prix de Mathématiques, fondé par M. *Chriſtin*, qui ſera diſtribué à la Fête de S. Louis 1766, le ſujet ſuivant : *Calculer les forces de la lumiere qui traverſe des couches d'air d'une épaiſſeur donnée, lorſque les rayons ſont divergens ;* problême dont la ſolution conduiroit à la connoiſſance de la gradation de la lumiere.

L'Académie avoit propoſé, pour le ſujet du prix de phyſique de l'année 1764, la queſtion ſuivante : *Quelle eſt la qualité nuiſible que l'air contracte dans les hôpitaux & dans les priſons ? & quel ſeroit le meilleur moyen d'y remédier ?*

Pour obvier à cette infection de l'air, ſi capable de faire naître & d'aggraver les

maladies, on a tenté l'usage des ventilateurs, des ventouses, des dômes, des manches, du feu, des vapeurs, &c. Mais ces essais n'ont pas été suivis d'une pratique universellement reçue. Ce défaut de succès détermina l'Académie à demander aux Savans, qu'après avoir employé les expériences physiques & l'observation médicinale, pour connoître cette qualité vicieuse de l'air, ils tâchassent, pour la corriger, de perfectionner & de rendre plus pratiquables les moyens déjà éprouvés, ou d'en trouver un nouveau, plus simple, plus commode, moins dispendieux, & qui pût se proportionner à l'étendue des lieux où l'on veut renouveller l'air & le purifier.

De quatorze Mémoires adressés à l'Académie, sur ce sujet, quelques-uns lui ont paru dignes de son attention, & estimables par les recherches qu'ils contiennent. Mais les Auteurs n'ayant indiqué que des moyens déjà connus, & ne les ayant pas suffisamment perfectionnés, l'Académie considérant l'importance extrême de cette matiere, s'est déterminée à renvoyer le prix, & à proposer de nouveau la même question pour l'année 1767.

Quelqu'utile que soit à l'avancement de la physique & de la médecine la connoissance des qualités vicieuses de l'air infecté,

l'Académie désire que les Savans s'appliquent sur-tout à l'objet principal de la question, qui est *de trouver un moyen sûr, constaté par des expériences, pour purifier & renouveller l'air dans les hôpitaux & dans les prisons.*

Les Mémoires seront adressés, francs de port, à M. *Bollioud-Mermet*, Secrétaire perpétuel de l'Académie, pour la classe des Sciences, rue de l'Arsenal; ou chez M. le Président *de Fleurieu*, Secrétaire perpétuel pour la classe des Belles-Lettres, rue Boissac; ou chez *Aimé de la Roche*, Imprimeur de l'Académie, aux Halles de la Grenette, au plus tard au premier Janvier 1767. Le prix sera double, consistant en deux médailles d'or, valant chacune 300 livres. Elles seront délivrées à l'Auteur qui se fera connoître, ou au porteur de sa procuration.

COURS DE CHYMIE,

Ou Analyse des substances végétales, animales & minérales.

Guillaume-François Rouelle, Maître Apothicaire, Démonstrateur en Chymie au Jardin du Roi, & des Académies royales des Sciences de Paris & de Stockholm, &

de l'Académie électorale d'Erfort, commencera ce cours le Lundi 26 Novembre 1764, à trois heures après midi, en sa maison rue Jacob, au coin de la rue des Deux-Anges, fauxbourg S. Germain.

TABLE.

EXTRAIT des Observations sur l'usage interne du Colchique d'automne. Par M. Storck, &c. page 387

Lettre de M. Glatigni, Médecin, au sujet de la Colique de Poitou, 409

Observations sur un Cystocele simple, iliaco-ventral. Par M. Brun, *Médecin,* 426

——— *Sur une Excoriation dégénérée en fistule.* Par M. Jourdin, *Dentiste,* 440

——— *Sur une Tumeur carcinomateuse dans l'utérus.* Par M. Daunon, *Chirurgien,* 442

——— *Sur une Rétention d'urine, compliquée.* Par M. Martin, *Chirurgien,* 447

Observations sur les Maladies épidémiques qui ont régné à Paris, depuis 1707 *jusqu'en* 1747. *Année* 1738, 453

Année 1739, 459

Observations météorologiques faites à Paris pendant le mois de Septembre 1764, 467

Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de Septembre 1764, 470

Observations météorologiques faites à Lille pour le mois d'Août 1764. Par M. Boucher, *Méd.* 471

Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois d'Août. Par le même, 472

Livres nouveaux, 474

Prix proposé, 476

Cours de Chymie, 478

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. A. ROUX, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Membre de l'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux, & de la Société Royale d'Agriculture de la Généralité de Paris.

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis filia. *Bagl.*

DÉCEMBRE 1764.

TOME XXI.

A PARIS,

Chez DIDOT le jeune, Imprimeur-Libraire, Quai des Augustins.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

DÉCEMBRE 1764.

EXTRAIT.

LUDOVICI ROUPPE, Medicinæ Doctoris de morbis navigantium liber unus; accedit Observatio de effectu extracti cicutæ STORKIANO in cancro. C'eſt-à-dire, des Maladies des Navigateurs ; par M. LOUIS ROUPPE, Docteur en Médecine : livre auquel on a joint une Obſervation de l'effet de l'extrait de ciguë, préparé à la maniere de M. *Storck*, dans un cancer. A Leyde, chez *Théodore Haack*, 1764, in-8° ; ſe trouve à Paris, chez *Cavelier*.

RIEN n'eſt plus propre à faire connoître l'influence que les viciſſitudes des ſaiſons, la nature des alimens, l'air que nous

reſpirons, les exercices du corps, en un mot, ces cauſes que les Médecins de l'école ont appellées *non naturelles*, ont ſur la vie & la ſanté des hommes, que l'obſervation des effets qu'elles ont coutume de produire ſur les Navigateurs. Ces hommes utiles pour faire participer les habitans de l'univers entier aux avantages de tous les climats, non-ſeulement expoſent leur vie aux fureurs d'un élément intraitable, mais encore aux inconvéniens d'un changement continuel de climat, dans une demeure peu commode & mal-ſaine, où ils ne peuvent ſe procurer que des alimens groſſiers, de mauvaiſe qualité, & très-ſouvent corrompus. Il paroît que peu de Médecins ſe ſont occupés juſqu'ici d'un objet ſi intéreſſant; encore parmi le petit nombre de ceux qui en ont traité, la plupart ne l'ont fait que ſur les relations incompletes des Navigateurs; ce qui leur a fait établir de fauſſes théories, & propoſer des méthodes curatives qu'il eſt impoſſible de pratiquer en mer, faute de pouvoir s'y procurer les commodités & les ſecours qu'elles exigent. L'ouvrage que nous annonçons ſera à l'abri de ce reproche. M. Rouppe ne l'a compoſé qu'après avoir exercé la médecine dans les hôpitaux militaires, & ſur les vaiſſeaux de la République de Hollande; auſſi ſes obſervations ont-elles ce caractere

d'exactitude & de vérité que l'imagination ne ſauroit donner à celles qu'elle crée.

Son ouvrage eſt précédé de prolégomenes, dans leſquels il fait connoître la diſpoſition des lieux que les Matelots habitent, leur maniere de vivre, les alimens dont ils font uſage, les travaux qu'ils ſont obligés de faire, & les injures de l'air auxquelles ils ſont expoſés. Le corps de l'ouvrage eſt enſuite diviſé en quatre parties. Dans la premiere il expoſe les maladies auxquelles les Matelots ſont ſujets dans leur patrie, lorſqu'ils ſont occupés à l'armement des vaiſſeaux; dans la ſeconde, celles qu'on obſerve en pleine mer, ou pendant le cours de la Navigation; dans la troiſieme, celles qu'ils éprouvent dans les ports où les vaiſſeaux ſéjournent; dans la quatrieme enfin, il ajoute ſes conſeils à ceux que différens Auteurs ont déjà donnés ſur les moyens qu'on pourroit employer pour conſerver la ſanté des Matelots. Entrons dans quelques détails, après que nous aurons fait remarquer à nos Lecteurs que l'Auteur avertit qu'il ne parle que des maladies & des cauſes auxquelles ſont expoſés les Soldats & les Matelots Hollandois, qui navigent ſur les vaiſſeaux de guerre de cette nation; ce qu'on ne doit pas perdre de vue, ſi l'on veut comparer ſes obſervations avec celles

que les Médecins Anglois ont faites ſur la même matiere.

Il ſuppoſe, dans ſes prolégomenes, un vaiſſeau de cinquante canons : il fait remarquer que ſa capacité eſt diviſée en deux grands eſpaces. Le premier, qui eſt ſitué entre le premier & le ſecond pont, & que, pour cette raiſon, on appelle *l'entre-pont*, ſert de demeure aux Matelots. Le premier pont, ou le pont ſupérieur, a, dans la longueur du vaiſſeau, de grandes ouvertures qu'on ferme avec des trappes en forme de grilles, par-deſſus leſquelles on met, en tems de pluie ou de tempête, des toiles goudronnées, pour empêcher que l'eau ne tombe dans l'entre-pont. Ces ouvertures donnent à l'air un libre accès dans l'entre-pont, qui a, outre cela, dans ſes parties poſtérieures & latérales, pluſieurs ouvertures pour le canon, qu'on appelle *ſabords*, & qu'on peut ouvrir ou fermer à volonté. Le ſecond pont eſt auſſi percé pour permettre qu'on deſcende, dans le fond de cale ou dans le ſecond eſpace, les marchandiſes & les proviſions de guerre ou de bouche. Il y en a auſſi pluſieurs plus petites, par où l'eau, qui eſt tombée dans l'entre-pont, peut s'écouler juſqu'aux pompes.

C'eſt dans cet entre-pont qu'on donne à chaque Matelot un eſpace de dix ou douze

pouces du Rhin de large, pour ſuſpendre ſon hamac ou ſon lit. Ces lits ſon rangés, de côté & d'autre, le long des bords du vaiſſeau, de façon qu'un des bouts de chaque hamac eſt attaché au bord du vaiſſeau même, & l'autre ſuſpendu vers le milieu du pont ſupérieur; mais lorſque l'équipage eſt nombreux, ou qu'il y a dans le vaiſſeau des troupes de débarquement, à peine chaque Matelot ou Soldat a-t-il neuf pouces d'eſpace; encore y en a-t-il beaucoup qui ſont obligés de placer leur hamac vers le milieu du vaiſſeau, où ils ſont expoſés au froid ou à être mouillés par l'eau qui tombe par les grandes ouvertures que nous avons dit être au pont ſupérieur.

Les alimens dont ces Matelots ſont nourris, ſont de l'orge mondée, cuite avec un peu de beurre & de ſel, du fromage, des pois, du poiſſon ſec, auquel ils ajoutent un peu de beurre & de ſel, ou une ſauce faite avec du beurre, du vinaigre & de l'eau, dont ils ne font pas grand cas: on leur donne encore, deux jours de la ſemaine, une demi-livre de lard avec des pois rouges. Pendant tout le tems qu'ils ſont en Hollande on leur donne de la petite biere pour leur boiſſon; mais en mer ils n'ont que de l'eau.

Leur maniere de vivre n'eſt pas moins irréguliere. A peine ſont-ils engagés qu'ils

ſont obligés d'eſſuyer des travaux exceſſifs pour armer des vaiſſeaux. Ces travaux varient extrêmement ; car quelquefois ils ſont forcés de s'excéder pendant deux ou trois jours, enſuite ils en ſont ſept ou huit ſans rien faire. Ils fument continuellement ou ils mâchent du tabac, ſoit par habitude, ſoit dans l'idée de ſe préſerver du ſcorbut. Outre cela ils ſont ſujets à s'enivrer, ils apportent chacun un petit baril d'eau-de-vie de grain, qu'ils ont ordinairement bu avant que d'avoir quitté les atterrages; enſuite ils vendent leur lit & leurs vêtemens pour acheter du vin & de l'eau-de-vie des bas-Officiers qui en font commerce dans les vaiſſeaux. Lorſqu'ils ſont en mer, ils ont ordinairement peu de choſe à faire, à moins que le tems ne ſoit mauvais. Ils ſe partagent les travaux de nuit, de ſorte qu'une moitié de l'équipage dort, tandis que l'autre veille ; & ils ſe relevent ainſi alternativement de quatre heures en quatre heures. Dans les tempêtes, tout le monde doit être ſur le pont, expoſé au vent & à la pluie. Lorſqu'ils ont à craindre de ſe voir attaqués par quelque ennemi, ils ſont obligés de monter leurs lits ſur le pont, & de ſe tenir en armes, quelquefois pendant vingt-quatre heures, expoſés à toutes les injures de la ſaiſon. Lorſque le danger eſt paſſé, ils vont ſe coucher

dans leurs habits tout mouillés & dans des lits qui ne ſont pas plus ſecs.

Comme c'eſt ordinairement dans le printems ou dans l'automne que ſe font les armemens, les maladies, qu'on obſerve ſur les vaiſſeaux, dans la premiere de ces ſaiſons, ſont les fievres inflammatoires, continues & intermittentes, les affections catarrales, des tumeurs aux glandes parotides & maxillaires & l'épilepſie. M. Rouppe traite d'abord de chacune de ces maladies en particulier; il en expoſe la nature & les cauſes. Nous ne le ſuivrons que dans ce qu'il dit que ces maladies ont de particulier, lorſqu'elles attaquent les Matelots. Parmi cette eſpece d'hommes, les gens forts & vigoureux, qui ont la fibre roide, ſont d'autant plus expoſés aux maladies inflammatoires, qu'ils ſe nourriſſent d'alimens groſſiers, qu'ils ſont expoſés aux plus grandes viciſſitudes de l'air, qu'ils font ordinairement un très-grand abus des liqueurs ſpiritueuſes, qu'ils s'expoſent inconſidérément au froid, après s'être échauffés par des exercices violens. Le ſoir, par exemple, après avoir fini leurs travaux, il leur arrive ſouvent de s'enivrer, enſuite de ſe mettre à danſer, &, lorſqu'ils ſe ſont bien échauffés, de dormir en plein air. Ceux qui ſont obligés de veiller, s'endorment quelquefois malgré eux, & ſe réveil-

lent roides de froid, pour aller ſe jetter dans leur hamac ; ce qui eſt ſouvent ſuivi, au bout de deux ou trois jours, d'une maladie très-grave. On ſent que le diagnoſtic de ces maladies ne doit pas être différent de ce qui eſt ordinairement dans les autres hommes. Il n'en eſt pas de même du pronoſtic. Il n'eſt pas rare que les inflammations ſe terminent par la gangrene. M. Rouppe dit avoir obſervé, aux mois d'Avril & de Mai 1760, ſur le vaiſſeau *la Princeſſe Caroline*, une fievre de cette eſpece, dans laquelle tous ceux qui en moururent avoient les poumons gangrénés ; & on ne ſera pas étonné de cet effet, lorſqu'on réfléchira à l'intenſité des cauſes auxquelles ils ſont expoſés. Il arrivoit ſouvent qu'au commencement de la maladie les malades ne ſentoient pas leur mal, & qu'ils faiſoient des efforts pour ſe lever ; mais ils retomboient bientôt ſur leur lit Le troiſieme ou le quatrieme jour, leur bouche ſe couvroit d'une écume blanche ; & ils tomboient dans une affection ſoporeuſe, préſage aſſuré d'une mort que rien ne pouvoit prévenir.

Lorſqu'on a des maladies de cette eſpece à traiter ſur les vaiſſeaux, il faut d'abord s'aſſurer ſi le malade a un lit ; s'il n'en a pas, il faut tâcher de lui en procurer un ; enſuite il faut le faire placer dans un

lieu où il puiſſe être à l'abri des impreſſions de l'air froid, & écarter de lui tout ce qui peut troubler ſon repos. Le reſte de la cure eſt fondé ſur les indications que ce genre de maladies préſente à remplir, & qu'on remplit autant que le permet la ſituation du vaiſſeau. Le Médecin ou le Chirurgien doivent ſur-tout porter toute leur attention pour procurer au malade des alimens convenables & néceſſaires pour ſoutenir ſes forces.

Les gens foibles, & ſujets aux affections catarrales, ſont expoſés, dans le même tems, à une eſpece de fauſſe péripneumonie, qui reconnoît les mêmes cauſes que la précédente, la fatigue, l'ivrognerie, la chaleur & le froid La maladie fait des progrès moins rapides, & eſt moins dangereuſe que la véritable, à moins qu'elle ne ſoit mal traitée. Outre ces deux eſpeces de péripneumonies, les Matelots ſont ſouvent expoſés à une troiſieme eſpece, qui eſt l'effet des grandes contuſions qu'ils reçoivent quelquefois à la poitrine. Elle exige le même traitement que la vraie péripneumonie, ou la péripneumonie inflammatoire.

Mais parmi les maladies qui les attaquent dans cette ſaiſon, il n'en eſt point de plus fréquente que les affections catarrales; elles ſont preſque toujours accompag ées d'une fievre plus ou moins violente; elles

reconnoiſſent pour cauſe immédiate la ſuppreſſion de l'inſenſible tranſpiration, ſuppreſſion à laquelle perſonne n'eſt plus expoſé que les Matelots, par les alimens groſſiers & indigeſtes dont ils ſe nourriſſent, qui ſont très-propres à accumuler dans le corps des humeurs âcres, par l'air froid & humide auquel ils ſont expoſés, & par tout ce qui peut déranger l'ordre des ſécrétions & des excrétions. C'eſt à ces mêmes cauſes que M. Rouppe attribue les douleurs qui leur ſurviennent tout-à-coup autour de la mâchoire, du col & de la gorge, douleurs qui ſont bientôt accompagnées de tumeurs aux glandes parotides, maxillaires & ſublinguales, & qui les attaquent ordinairement, lorſqu'ils ſe ſont échauffés à danſer, qu'ils ſe ſont gorgés d'eau-de-vie, & qu'ils ſe ſont expoſés imprudemment au froid. Notre Auteur a obſervé que cette eſpece de maladie paroît preſque toujours vers la fin du printems, & qu'elle attaque principalement les gens d'un tempérament lâche & phlegmatique. Elle eſt peu dangereuſe, & cede facilement à l'uſage des relâchans, des délayans & des cataplaſmes.

Dans la ſeconde partie M. Rouppe traite, comme nous l'avons déjà dit, des maladies auxquelles les Matelots ſont expoſés lorſqu'ils ſont en pleine mer; & comme les

vaiſſeaux paſſent d'un pays tempéré ou froid, dans les pays chauds, ou de ceux-ci dans les pays froids, il a diviſé cette partie en deux chapitres. Il examine dans le premier les maladies que les Matelots éprouvent lorſqu'ils paſſent d'un climat froid ou tempéré dans un climat chaud. On obſerve aſſez ordinairement que les Navigateurs qui paſſent d'un climat froid dans un plus chaud, n'y ſont ſujets à aucune maladie ; au contraire, ils y guériſſent des maladies qu'ils avoient contractées dans le pays d'où ils viennent ; ce que l'on concevra ſans peine, ſi l'on ſe rappelle que la plupart de ces maladies reconnoiſſent pour cauſe l'intempérie des ſaiſons, le froid & l'humidité de l'air, qui arrêtent la tranſpiration & dérangent l'économie des ſolides & des fluides. On obſerve encore qu'ils ſe portent beaucoup mieux en pleine mer que ſur les côtes ; ce que notre Auteur attribue à ce qu'on obſerve rarement des brouillards en pleine mer, & lorſque par haſard il s'en éleve quelque-uns, ils ſont ſans odeur & ſans goût ; au lieu que ſur les rivages, & à une certaine diſtance des terres, ils ſont infectés par les exhalaiſons putrides des corps des végétaux & des animaux, d'où il croit pouvoir conclure que la ſurface de la mer fournit moins d'exhalaiſons que la ſurface de la terre, & que celles qu'elle fournit ſont

preſque purement aqueuſes. D'un autre côté, les Matelots ſont moins expoſés à des travaux extraordinaires ; leur maniere de vivre eſt plus réguliere ; & comme ils ont preſque toujours conſommé de bonne heure leur proviſion d'eau-de-vie, ils s'enivrent beaucoup moins.

Quelque conſtantes que ſoient ces obſervations, elles ſouffrent cependant quelques exceptions. Il arrive quelquefois que les équipages de toute une flotte ſont affectés de maladie ; ce qui n'arrive que lorſqu'ils rencontrent des mauvais tems continuels, qui forcent de tenir le vaiſſeau fermé, & ne permettent pas de renouveller ſuffiſamment l'air des entre-ponts : les Matelots ſont continuellement mouillés, ſoit par la pluie, ſoit par les vagues ; & quelques précautions qu'on prenne, il eſt bien difficile que l'eau ne s'inſinue juſques dans l'entre pont ; ce qui doit les expoſer à toutes les maladies que l'humidité a coutume de produire, ſurtout lorſque ſon action eſt aidée par celle de la chaleur, & par les exhalaiſons putrides qui s'engendrent néceſſairement dans un lieu fermé. Il arrive auſſi quelquefois qu'il n'y a que l'équipage d'un ſeul vaiſſeau qui ſoit affecté, lorſque tous ceux du reſte de la flotte jouiſſent d'une bonne ſanté ; cela ne peut venir que de la conſtruction particuliere du vaiſſeau, dont l'entre-pont peut être trop

bas, de ce que l'on n'a pas le ſoin d'en renouveller l'air, & de le tenir propre; de ce que le vaiſſeau eſt neuf, & que les bois en ſont encore humides, ou de ce qu'il fait eau, ou bien de ce que les proviſions ſont corrompues, que l'on prépare mal la nourriture des Matelots, qu'on les excede de travaux, &c.

On conçoit que les équipages des vaiſſeaux qui reviennent des pays chauds dans les pays froids, ou qui ſont obligés de tenir la mer pendant l'automne & l'hiver, doivent, par les raiſons contraires de celles que nous venons d'expoſer dans l'article précédent, être ſujets à un grand nombre de maladies. Celles qu'on obſerve le plus communément parmi eux, ſont les rhumatiſmes, le ſcorbut, les diarrhées & les dyſſenteries. L'Auteur traite, en autant de ſections ſéparées, de chacune de ces maladies. Après avoir indiqué très-ſommairement les cauſes des rhumatiſmes auxquels les Matelots ſont expoſés, l'Auteur renvoie, pour la deſcription & la cure de cette maladie, aux Auteurs qui en ont traité. Il fait ſeulement remarquer qu'on doit être fort réſervé ſur l'uſage de la ſaignée dans les ſujets cachectiques, ou qui ont quelque diſpoſition au ſcorbut. Lorſque la maladie ne cede pas aux remedes ordinaires, & aux diaphorétiques

continués pendant quelque tems, il conseille d'avoir recours au quinquina, & d'appliquer un large véficatoire sur la partie, surtout si la saison devient plus froide.

L'article où l'Auteur traite du scorbut, est le plus étendu de tout le livre; en effet, c'est la maladie qui fait le plus de ravages parmi les Matelots, & qui leur est, pour ainsi dire, particulier. Il expose d'abord les causes qui ont coutume de produire cette maladie, les signes qui la caractérisent, les observations qu'il a faites sur le sang de ceux qui en sont attaqués, & sur les cadavres de ceux qui en sont morts; les symptômes qui l'accompagnent, sa nature, enfin le traitement qu'on doit employer pour la guérir. Nos Lecteurs ne désapprouveront pas, sans doute, que nous nous arrêtions un peu sur un objet si important.

Notre Auteur réduit les causes qui produisent le scorbut en deux classes, en celles qui y disposent, & en celles qui le font naître dans les sujets qui y sont disposés. Il range parmi les premieres le tempérament particulier du sujet, les alimens secs & de difficile digestion, dont on nourrit les Matelots, le défaut d'exercice, le trop grand usage du tabac, soit qu'ils le mâchent ou qu'ils fument, l'abus des liqueurs spiritueuses, enfin la privation des végétaux frais & récens; pri-

vation que notre Auteur regarde comme la plus puiſſante de ces cauſes. Nous ne le ſuivrons pas dans les détails où il entre, pour faire voir comment elles agiſſent pour produire cette diſpoſition : nous ferons obſerver ſeulement qu'elles ſont très-propres à engendrer un ſang épais, groſſier & terreſtre, peu propre à circuler ; ce qui doit rendre le pouls lent & languiſſant, tel qu'on l'obſerve communément dans les ſcorbutiques. Il en doit encore réſulter que les humeurs ne peuvent être élaborées comme il faut ; que les ſécrétions & les excrétions ſe font mal ; que les matieres hétérogenes, dont elles auroient dû les débarraſſer, y reſtent confondues : delà viennent les embarras & les obſtructions qu'on obſerve conſtamment dans les poumons, & les viſceres abdominaux de ces ſortes de perſonnes. Il n'eſt donc pas étonnant qu'on ait cru appercevoir un ſi grand rapport entre la cacochymie atrabilaire, la maladie hypocondriaque & le ſcorbut ; en effet perſonne n'eſt plus expoſé à cette derniere maladie que les gens dans leſquels on remarque les deux premieres affections. Les cauſes occaſionnelles qui produiſent le ſcorbut dans les ſujets diſpoſés, ſont toutes celles qui arrêtent la tranſpiration inſenſible, déjà fort affoiblie par la diſpoſition du ſujet, tel que le

froid, ſur-tout lorſqu'il eſt joint à l'humidité ; les paſſions, telles que la triſteſſe, la crainte, la terreur, &c.

Pour expoſer avec plus d'ordre les ſignes qui caractériſent cette maladie, M. Rouppe les diviſe en trois tems. Il rapporte d'abord ceux qui ſe préſentent dans le premier tems de la maladie, & ceux qui paroiſſent, tantôt au commencement, tantôt au milieu, & quelquefois à la fin. Il donne enſuite, dans deux articles ſéparés, ceux qu'on obſerve plus particuliérement dans le ſecond & le troiſieme tems ; nous nous contenterons d'en extraire les principaux. Le premier de tous eſt une pareſſe & une averſion pour toute ſorte de travail, qui s'empare du malade ; peu-à-peu cela ſe convertit en une laſſitude & une peſanteur des membres, qui ne lui permet de rien faire ſans ſe fatiguer exceſſivement, & ſans s'eſſouffler : il devient craintif & s'effraie de tout ; il tourne les yeux avec vivacité, & paroît les ouvrir beaucoup plus que de coutume, comme s'il cherchoit à bien reconnoître l'objet qu'il doit fuir. A meſure que la maladie fait des progrès, il perd toute eſpérance, & paroît devenir inſenſible : ſon viſage ſe couvre d'une pâleur particuliere, qui ne reſſemble point à celle d'une perſonne qui releve de maladie ; car il conſerve quelque apparence

de vigueur ; mais c'eſt une eſpece de jaune livide qui ſe laiſſe également appercevoir dans le blanc des yeux. Tous les ſcorbutiques ont le ventre tendu & reſſerré, au commencement de leur maladie, mais preſque toujours ſans douleur. Ils ſont ſujets à différentes douleurs rhumatiſmales, qui ſont d'abord vagues, & qui ſe fixent, à la fin, dans les articulations : le pouls s'éloigne peu de l'état naturel, au commencement de la maladie ; vers le milieu, il eſt encore le même, ou bien il eſt petit & lent ; vers la fin, il eſt languiſſant & tardif : enfin il devient inégal & intermittent ; mais au moindre mouvement que ſe donne le malade, il paroît s'accélérer. Il paroît, par cette obſervation, que le ſcorbut n'eſt accompagné de fievre dans aucun de ſes tems ; ſi par haſard il en ſurvient, elle guérit la maladie.

Tous ces ſignes peuvent être communs au ſcorbut avec pluſieurs autres maladies ; la connoiſſance des cauſes qui ont précédé, peut ſeule guider le Médecin. Mais il eſt un ſigne que M. Rouppe regarde comme pathognomonique ; c'eſt une eſpece de peau de poule, ou une infinité de petits tubercules qui s'élevent ſur la peau, comme lorſqu'on expoſe quelque partie nue à l'impreſſion de l'air froid : il y a cette différence cependant, que ceux qui accom-

pagnent le ſcorbut, paroiſſent même ſur les parties couvertes, & qui ſont à l'abri du froid ; qu'ils ſont moins nombreux, plus gros & plus pointus. On apperçoit, ſur le ſommet de chacun de ces tubercules, un petit jaune, tirant ſur le rouge, qui reſſemble à une petite véſicule ; la couleur de cette véſicule ſe fonce peu-à-peu ; le tubercule s'affaiſſe, & il reſte une tache rouge qui devient enfin livide ; ces taches ſont rondes, & de la grandeur d'une lentille : on les obſerve principalement autour des genoux & à la partie interne des jambes. Au bout de quelque tems l'épiderme s'écaille, & la tache diſparoît ; mais il s'en forme d'autres à la place. A ce ſigne pathognomonique il en ſuccede un autre qui n'eſt pas moins déciſif, c'eſt l'ulcération des gencives. A la fin du premier tems, les gencives commencent à demanger, elles ſe gonflent, deviennent d'un rouge foncé ; & ſi cela dure quelques tems, il s'y forme de petits ulceres ; elles ſe détachent des dents, qui deviennent vacillantes, &, à la moindre compreſſion, le ſang en ſort ; la corruption augmente de plus en plus, & il exhale une odeur cadavéreuſe de la bouche des malheureuſes victimes de cette cruelle maladie.

*D*ans le ſecond tems de la maladie, outre

ces ſymptômes, on en obſerve d'autres qui ne ſe préſentent cependant pas auſſi conſtamment que les premiers, ni dans tous les malades. De ce nombre eſt une ſécrétion trop abondante de la ſalive, qu'on obſerve principalement dans ceux qui ſont d'un tempérament mélancolique, naturellement grands cracheurs, & dans ceux qui étoient accoutumés à mâcher ou fumer du tabac. Dans cet état, les malades éprouvent quelquefois des douleurs atroces, qui paroiſſent avoir principalement leur ſiege dans les os, & qui ne cedent à aucun remede. A meſure que les petites taches diſparoiſſent, il en ſuccede de grandes, beaucoup plus profondes, qui ont leur ſiege ſous la peau, & qui ſont d'abord rouges, & enſuite deviennent lividés. Les malades éprouvent encore, dans cet état, des demangeaiſons cruelles aux jambes; pour peu qu'ils les gratent, la ſurpeau s'enleve, & il s'y forme des ulceres ſcorbutiques, que M. Rouppe n'a jamais vu ſe produire d'eux-mêmes : leurs bords ſont durs, ils ne fourniſſent aucun pus; leur fond eſt couvert d'une eſcarre jaunâtre, & lorſqu'on l'enleve le ſang vient tout de ſuite, & le fond de l'ulcere paroît livide. Outre ces ulceres, on en obſerve d'autres dans les perſonnes d'un tempérament lâche, dont les bords ne ſont pas durs comme

ceux des précédens, & du fond desquels il s'éleve des chairs fongueuses. Vers la fin de ce période, les genoux deviennent le siege de douleurs atroces ; ils enflent considérablement au moindre mouvement ; la rotule fait un bruit semblable au cliquetis qu'on entend dans les fractures. Dans quelques malades, les jambes enflent le soir ; il y en a auxquels elles restent toujours œdémateuses.

Dans le troisieme période, les symptômes deviennent si graves, qu'il ne reste presqu'aucune espérance de guérison. Les malades sont sujets à des palpitations fréquentes, qui se renouvellent au plus léger mouvement. Ils tombent fréquemment en défaillance, il leur survient des hémorragies du nez & des gencives, & des dyssenteries, dans lesquelles ils rendent le sang pur, sans presque de douleur. Lorsque les choses en sont à ce point, les ulceres deviennent gangréneux ; ils se rouvrent. On a vu même de vieilles fractures, bien réduites, se renouveller ; enfin, l'hydropisie & la gangrene viennent terminer la scene.

Afin de compléter l'histoire de cette affreuse maladie, M. Rouppe rapporte les observations qu'il a faites sur le sang des scorbutiques, & ce qu'il a remarqué dans les cadavres de ceux qui en étoient morts : le sang lui a toujours paru plus ou moins

épais ; de ſorte qu'il couloit avec peine de la veine ; ſa couleur étoit conſtamment d'un noir foncé ; le caillot étoit recouvert d'une pellicule verte ; la ſéroſité étoit peu abondante, jaunâtre, & quelquefois teinte de rouge : il n'y a que dans le dernier période de la maladie, où le ſang lui a paru diſſous ; ce qui eſt bien oppoſé aux idées qu'on ſe forme communément de cette maladie. Dans la plupart des cadavres qu'il a ouverts, il a trouvé les poumons engorgés, durcis, au point qu'ils alloient au fond de l'eau, & gangrénés, les vaiſſeaux pleins d'un ſang très-noir, des concrétions polypeuſes dans le cœur & dans les gros vaiſſeaux ; ceux qui étoient morts hidropiques, avoient les viſceres du bas-ventre corrompus ou à demi-macérés, la véſicule du fiel pleine d'une bile très-verte, les glandes du méſentere obſtruées. Dans un ſujet il trouva les côtes ſéparées du ſternum ; & lorſqu'il eut coupé les ligamens qui les aſſujettiſſoient, il en ſortit une matiere glutineuſe & jaune : il en trouva une ſemblable dans l'articulation du genou, dans le tiſſu cellulaire qui couvroit & qui ſéparoit les muſcles du bas-ventre, & juſques dans l'abdomen. Telle eſt l'eſquiſſe du tableau que M. Roupe a tracé du ſcorbut. Nous ne le ſuivrons pas dans l'explication qu'il donne des ſymptômes dont nous venons de faire l'énumé-

ration ; nous nous hâtons d'en venir à la curation, après que nous aurons rapporté l'idée qu'il donne de la nature du ſcorbut.

Le ſcorbut, dit-il, *paroît être une dépravation dans les humeurs, produite par le défaut de réparation des bons ſucs, & par la mauvaiſe aſſimilation de ceux qui ſe forment chaque jour, lorſque les vaiſſeaux & les viſceres ont perdu leur reſſort, leur mouvement, & leur chaleur naturelle ; ce qui doit produire un ſang groſſier, glutineux, chargé de parties hétérogenes, mal travaillé, peu propre à la nutrition, & très-diſpoſé à produire des obſtructions ; d'où réſulte le dérangement des fonctions, & la putréfaction générale qui s'engendre dans le corps.*

Quelque terrible que paroiſſe cette maladie, & quelques ravages qu'elle ait coutume de faire, c'eſt cependant une de celles qu'on guérit le plus aiſément, ſi on y apporte les ſecours néceſſaires, avant que les viſceres ne ſoient corrompus. Quoique ces ſecours manquent le plus ſouvent dans les vaiſſeaux, on y peut cependant avoir des remedes qui en retardent les progrès, & mettent en état d'attendre qu'on ſoit arrivé dans les endroits où l'on puiſſe ſe procurer ce qui eſt néceſſaire pour la guériſon radicale de cette maladie ; ce qui a engagé M. Rouppe à diſtinguer une méthode curative radicale, &

une

une méthode palliative. Dans le ſcorbut, comme dans toutes les autres maladies, on doit tirer ſes indications curatives de la nature des cauſes qui les ont produites; ainſi le moyen le plus ſûr de guérir radicalement les matelots attaqués du ſcorbut, eſt, 1° de leur procurer l'eſpece de nourriture dont ils ont manqué depuis ſi long-tems, c'eſt-à-dire des viandes & des légumes frais; 2° de leur faire fournir des vêtemens & des couvertures pour les couvrir, & tenir leur corps dans un degré de chaleur modéré; 3° de leur faire faire un exercice proportionné à leurs forces; 4° enfin de remédier aux ſymptômes les plus urgens par des remedes appropriés. M. Rouppe attribue une telle efficacité aux alimens frais, & ſur-tout aux légumes, pour la cure de cette maladie, qu'il aſſure qu'avec leur ſecours les malades peuvent ſe paſſer de Médecin & de remede; mais comme il eſt difficile de ſe les procurer en pleine mer, on eſt obligé d'avoir recours aux moyens qu'on ſait propres à empêcher les progrès du mal. M. Rouppe propoſe, pour cet effet, d'avoir, ſur les vaiſſeaux, des ſucs épaiſſis d'oranges ou de citrons, ou bien des fruits d'Europe, tels que les pommes, les prunes, les raiſins, les groſeilles; mais on doit ſur-tout tâcher de prévenir que les gens,

qui relevent de quelque maladie, ne tombent dans cette affection; ce qu'on obtient, en empêchant qu'ils ne se remettent trop tôt au travail, en leur procurant un peu de vin, en leur faisant faire un léger exercice, &c. On doit en agir de même avec les vieillards. On leur fera prendre, en outre, quelques prises des sucs indiqués ci-dessus, ou, à leur défaut, un peu d'extrait de cochléaria dans quelque eau appropriée : il faut sur-tout avoir soin d'entretenir leur transpiration. Notre Auteur indique un grand nombre de remedes qu'on peut employer, dans cette vue; mais ils sont trop connus pour que nous nous y arrêtions. Il conseille aussi qu'on leur fasse manger de l'oignon ou de l'ail, si l'on peut s'en procurer; & il rapporte quelques observations qui démontrent leur efficacité dans ces sortes de cas. Leur effet est d'exciter la transpiration ou de pousser par les urines : ils conviennent dans le premier & le second tems du scorbut. Lorsqu'on les donne dans le troisieme ils excitent quelquefois des anxiétés.

Nous ne pouvons pas suivre M. Rouppe dans les détails où il entre sur le traitement particulier des symptômes, ni dans ce qu'il dit de la diarrhée & de la dyssenterie produites par le froid : nous nous contenterons même d'indiquer rapidement

ce qui fait le ſujet de la troiſieme & de la quatrieme parties qui nous reſtent à parcourir. Nous avons dit que la troiſieme partie traitoit des maladies auxquelles les matelots ſont ſujets dans les ports où ils ſéjournent. Ces ports peuvent être ſitués dans des pays froids, & pour lors ils ſont expoſés aux fievres intermittentes, éphémeres & continues-rémittentes. Les fievres intermittentes, qui les attaquent le plus communément, ſont les quotidiennes & les tierces doubles & ſimples. Les fievres continues peuvent être différentes, ſuivant le différent degré de corruption des humeurs. M. Rouppe n'en diſtingue que deux eſpeces, la ſynoque non putride des anciens, qu'il définit *une fievre continue-rémittente-bénigne*, dans laquelle la matiere morbifique s'échappe du corps peu-à-peu, ſans coction purulente & ſans criſe manifeſte, par une évacuation inſenſible & continue, & qui ſe termine le troiſieme, le cinquieme, le ſeptieme, le neuvieme ou le onzieme jour. La ſeconde eſpece eſt la ſynoque putride des anciens, que notre Auteur appelle *fievre critique*, parce qu'elle ſe termine preſque toujours par une coction purulente & une évacuation critique. Cette fievre, telle que l'Auteur la décrit, étoit accompagnée, dans le commencement, de

foibleſſe, de laſſitude, de friſſons, de vomiſſement bilieux; la tête ſe prenoit; la langue étoit chargée, noire & gercée; on appercevoit des ſoubreſaults dans les tendons; les redoublemens ſuivoient le type des doubles-tierces, &c.

Dans les ports des pays chauds, les matelots ne ſont expoſés qu'à un petit nombre de maladies; encore ſont-elles, pour la plupart, très-légeres, tels que des maux de tête produits par la chaleur; quelques boutons qui leur viennent ſur le corps, & qui ſe diſſipent facilement; le dragonneau, que notre Auteur aſſure être un véritable ver; enfin la fievre bilieuſe d'été, qui eſt la ſeule qui ſoit accompagnée de quelque danger. Notre Auteur la diſtingue de la ſynoque putride, dont il a traité dans le chapitre précédent, parce que les cauſes qui la produiſent ſont différentes, & qu'elle demande un traitement différent.

La quatrieme partie eſt la moins conſidérable de tout l'ouvrage. L'Auteur n'ajoute preſque rien à ce qu'on avoit déjà publié ſur cette matiere. Il nous a paru que c'étoit parce qu'il ſentoit mieux que perſonne combien il étoit difficile de changer la nourriture & la maniere de vivre des matelots.

MÉMOIRE

Sur les Fievres continues, qui ont été observées dans certains quartiers de la ville de Lille, dans les mois de Mai, Juin & Juillet de cette année 1764 ; *par M.* BOUCHER, *Médecin en cette ville.*

J'ai observé, pendant le cours des mois de Mai, Juin & Juillet, deux especes de fievre continue, savoir, la synoque putride des anciens ou la fievre continue-rémittente, & la fievre putride-maligne.

La premiere espece étoit inflammatoire, portoit à la tête, avec de grandes douleurs dans cette partie, sur-tout au front & à l'occiput, oppression de poitrine, pesanteur au creux de l'estomac, la respiration courte & embarrassée, grande chaleur par tout le corps, & des exacerbations terminées par des sueurs qui ne soulageoient point.

On conçoit bien que cette fievre a dû, dans son commencement, être traitée par des saignées répétées & proportionnées à la solidité du sang ou à la coëne qui se formoit à sa surface, lorsqu'il étoit tiré depuis quelque-tems.

Dans plusieurs malades il y a eu des

indications d'évacuer par le haut, après les ſaignées ſuffiſantes ; indications marquées par une langue chargée d'une craſſe jaunâtre, par des naüſées & par le ſentiment de peſanteur perſiſtant au creux de l'eſtomac ; ce qui a fait employer, en pareil cas, avec ſuccès, un émétique en lavage ou un émético-catharétique. Il falloit pourtant bien obſerver, pour l'employer avec ſûreté, s'il ne reſtoit point de phlogoſe dans quelque viſcere voiſin de l'eſtomac, & ſur-tout dans le foie ; ce qu'on reconnoiſſoit par un état de ſenſibilité & de tenſion à la région épigaſtrique, & dans les hypocondres : dans ce cas on ne pouvoit employer que des délayans, émolliens, & très-légérement laxatifs, tels que le petit-lait clarifié & édulcoré avec le miel ou le ſyrop violat, des décoctions de tamarins, nitrées, des potions huileuſes avec du jus de citron, de l'oxymel ſimple dans de l'eau, &c. aidées de lavemens émolliens.

Très-ſouvent les maux de tête ont perſiſté avec tant de violence & d'opiniâtreté, que l'on a été obligé, dans la vigueur de la maladie, de revenir aux ſaignées du bras & du pied, & d'en faire à la jugulaire, ou d'appliquer des ſang-ſuës aux tempes : en pareil cas, il eſt ſurvenu à un petit nombre de malades des hémorragies ſalutaires. Que ſi les maux de tête perſiſtoient, ſans que l'état

du pouls invitât à la saignée, on avoit recours aux véficatoires appliqués à la nuque du col, qui cependant n'étoient pas toujours suffisans. Un homme, dans la vigueur de l'âge, est resté quelque tems dans un état d'imbécillité, à la suite de pareilles douleurs; elles ont été considérablement allégées dans plusieurs, par des fomentations de vinaigre rosat, de celui de sureau & de celui des quatre-voleurs.

Bien des malades ont rendu des vers; mais cette circonstance n'a paru ajouter rien de grave à la maladie, qui s'est terminée, dans plusieurs, vers le neuvieme ou le onzieme jour: elle a été néanmoins sujete à récidive, lorsque la fievre a cessé sans évacuation critique. Dans la plupart elle a persisté jusqu'au quatorzieme jour. Au reste, il n'étoit pas sûr d'employer le quinquina, avant d'avoir obtenu des signes de coction, lors même que les redoublemens avoient un type réglé.

La fievre putride-maligne s'annonce toujours par un grand abattement ou par la prostration des forces, grands maux de tête, sur-tout au front & à l'occiput, un sentiment de barrure à la région épigastrique, & parfois à la région ombilicale; un pouls embarrassé, mais pas fort dans la plupart des malades, la langue blanche, à laquelle on observe assez souvent, vers sa partie posté-

rieure, une teinte de jaune-brun ; des urines d'un clair citronné, & plus pâles que dans l'état naturel. Les malades ſont aſſez généralement conſtipés : les lavemens n'amenent que des glaires crues. A ces ſymptômes ſe joignent, parfois, des nauſées, & même des vomiſſemens de bile jaune, ainſi que des maux de reins, précurſeurs ordinaires d'éruptions cutanées. Le ſang, tiré des veines dans ce premier période, n'a ſouvent rien de particulier : ſa ſéroſité eſt ordinairement plus jaune que dans l'état naturel. Ce n'eſt que lorſque la maladie eſt compliquée, que ſa partie rouge ſe trouve ſolide, vermeille, & parfois coëneuſe : tel eſt le premier période ou le commencement de la maladie.

Dans le ſecond, ou l'accroiſſement, le pouls devient plus fréquent, ſans acquérir plus de force ou de volume : les maux de tête deviennent très-violens, & ſont même ſouvent inſupportables ; ils ſont avec chaleur & des battemens dans l'occiput & au front : la conjonctive des yeux eſt rouge ; les joues ſont embraſées ; il y a une grande chaleur & de la ſéchereſſe à la peau ; la langue eſt blanche juſques ſur ſes bords ; les urines ſont tantôt pâles & louches, & tantôt hautes en couleur ; le plus ſouvent le ventre reſte conſtipé ; mais, dans quelques-uns, il s'établit une diarrhée de ſéroſités

jaunâtres & puantes : il y a des exacerbations de fievres irrégulieres vers le ſoir ; des ſoubreſaults, en quelques-uns, ſe font dès-lors appercevoir dans les tendons du poignet : il ſe fait, dans pluſieurs, une éruption miliaire-rouge au haut de la poitrine, aux côtés du col, dans l'intérieur des bras & des avant-bras ; rarement la poitrine eſt-elle ſenſiblement priſe, quoique pluſieurs aient une petite toux.

Dans le troiſieme période, ou dans l'état de la maladie, la peau & la langue ſont fort ſeches ; la langue eſt ſouvent d'un rouge de grenade, liſſe & parfois gercée. Dans les perſonnes valétudinaires, & qui ont la lymphe du ſang acrimonieuſe, elle eſt enduite de croûtes aphtheuſes, & l'intérieur de la bouche & le goſier ſont infectés d'aphthes. Alors la plupart des malades ſont abaſourdis, & ne ſe plaignent plus, ni de la tête ni d'autres parties du corps ; ils ſont dans un état comateux ou dans des diſparates ; rarement le délire parfait ou la phrénéſie a lieu. Il y a, dans quelques-uns, de petits ſaignemens du nez ; la rougeur des yeux & du viſage eſt plus conſidérable, quoique l'éruption cutanée, qui n'eſt critique dans aucun malade, ſoit ſouvent, dans cet état, fort diminuée & même diſſipée : le pouls eſt foible, déprimé, petit & fréquent : il n'y a point de tenſion, ni d'élé-

vation, ni de ſenſibilité au bas-ventre, lors même qu'il n'eſt pas libre. Quand la diarrhée a lieu, les matieres ſont de couleur aurore : les malades rendent par l'anus des vers morts; ils en vomiſſent de vivans & de morts : j'en ai vu ſortir d'eux-mêmes par la bouche, ſans nauſées ni vomiſſemens : les malades laiſſent aller tout dans leur lit, ſans le ſentir; il s'enſuit des écorchures au fondement, mais rarement ſuivies de la vraie gangrene : ils reſtent conſtamment couchés ſur le dos; ils ont des mouvemens convulſifs en diverſes parties du corps, mais ſur-tout dans le viſage & les mains : quelques-uns ont une agitation convulſive, *motus tremulus*, dans la levre inférieure; ſymptôme du plus mauvais augure.

Ces divers périodes n'ont point de type fixe : leur terme eſt de quatorze à vingt-un jours, lorſque les ſujets ne ſuccombent pas plutôt à la violence de la maladie.

Quand la nature ſe releve, on s'apperçoit, vers le quatorzieme jour, d'un développement dans le pouls, avec une moiteur ou une légere ſueur dans tout le corps : les ſelles s'épaiſſiſſent; & ſi la conſtipation a perſiſté, les lavemens ſimples amenent des évacuations louables : les malades deviennent ſourds. (Ce ſymptôme ſe montre quelquefois plutôt.) J'en ai vu qui l'étoient tellement, qu'ils n'entendoient point des

bruits ou des clameurs fortes, & cet état duroit quelque-tems : le visage se bouffit, la présence d'esprit succede au délire ou aux disparates : quelques-uns éprouvent de nouveau les douleurs de tête, mais avec moins de violence ; ils ont quelques crachats de matiere cuite ; ils mouchent un peu de morve recuite ou teinte de sang, & même du sang caillé & desséché : l'appétit revient vîte ; beaucoup importunent les assistans de leur donner à manger, avant que la fievre les ait quittés. Il reste pourtant à ceux qui ont été vivement attaqués, un état d'énervation qui rend leur convalescence longue : il s'ensuit de l'enflure aux pieds & au bas des jambes, qui se dissipe à mesure que les forces reviennent.

Cette maladie se termine, comme il arrive communément à toutes celles de ce genre, par des selles bilieuses, précédées d'urines cuites & qui déposent un sédiment léger. Quand la fievre cesse, sans que ces évacuations critiques aient lieu, ou lorsqu'elles ne se font qu'en petite quantité, on doit craindre la récidive. Ceux qui ont été pris de la poitrine, ont besoin, dans le déclin de la maladie, d'expectorer quelques crachats épais, jaunâtres, puriformes, sans quoi il reste des embarras dans le poumon, annoncés par une pe-

ſanteur incommode à cette région, par de la toux & une eſpece d'aſthme.

Du détail qui vient d'être fait ſe tire aiſément le plan des indications curatives, propres aux divers périodes de la maladie. L'abattement & la proſtration des forces, l'état du pouls, des urines & du ſang tiré des veines, annoncent, dès l'invaſion, le caractere de la maladie, ſur lequel les violens maux de tête & des reins ne peuvent en impoſer. Ces ſymptômes déſignent ſenſiblement la malignité de la fievre, & prouvent qu'elle n'eſt point du genre inflammatoire; que, par conſéquent, elle ne doit pas être combattue par la méthode anti-phlogiſtique : on eſt, à la vérité, ordinairement obligé, ſur-tout dans les ſujets forts & pléthoriques, de mettre à l'aiſe l'action ſyſtaltique du genre vaſculeux, par une ou deux ſaignées; mais il eſt rare qu'une troiſieme ſe trouve indiquée, à moins qu'il n'y ait complication.

Quoique les malades ſoient fatigués par des nauſées & par des vomiſſemens dans le premier période, les émétiques ſont réellement peu indiqués, ces ſymptômes étant bien plutôt l'effet de l'érétiſme ou de l'irritation de l'eſtomac & des parties adjacentes, par le délétere dont la maſſe du ſang ſe trouve infectée, que de l'amas des matieres croupiſſantes dans les premieres

voies. On doit ſur-tout s'abſtenir des émétiques, quand les malades vomiſſent de la bile jaune & pure, qui eſt la marque d'une irritation dans le genre nerveux & dans ſon principe, portée à un très-haut point : on doit alors s'en tenir aux boiſſons délayantes, données en grande quantité, telles que le petit-lait clarifié, miellé & nitré, ou celui dans lequel on a fait bouillir du cerfeuil, de l'endive & du pourpier : la tiſane ſimple, rendue aigrelette par du jus de citron, la décoction d'avoine, édulcorée avec l'oxymel, ou dans laquelle on a délayé du rob de ſureau, &c. Toute la nourriture, dans ce premier période, doit conſiſter dans des bouillons de veau ou de poulet, des laits de poule, faits avec le petit-lait ou le lait de beurre. Les lavemens ſimples & émolliens conviennent, tant pour calmer les douleurs des reins, que pour humecter les entrailles & pourvoir à la conſtipation.

Si les malades ſont fort abattus, & que le pouls ſoit déprimé, on doit, dès ce premier période, leur preſcrire quelque potion cordiale & anti-ſeptique, telle qu'une décoction ou infuſion de feuilles d'angélique, de rhue & de ſcordium, de chacun une poignée ; demi-once d'écorces de citron, dans quatre livres d'eau commune, ajoutant à la colature quatre onces de ſyrop de

baies de ſureau, une once d'eau de canelle, & une once & demie de vinaigre de vin, ou trois onces de ſuc de citron, au lieu de vinaigre : on peut en donner deux onces, d'heure en heure, nuit & jour. Ce remede réſiſte puiſſamment à la putridité, ſoutient les forces, ſans échauffer, & a la vertu de chaſſer les vers. Preſcrit dans le commencement de la maladie, il en a ſuſpendu, dans quelques-uns, les progrès, & en a arrêté les ſuites fâcheuſes. On calme la violence des maux de tête par l'application, ſur le front & ſur les tempes, des roſes, des feuilles de vigne & de la mie de pain, écraſées dans l'oxycrat : on fait, nuit & jour, les mêmes applications à la plante des pieds ; & ſi les malades peuvent reſter un peu levés, on profite de ce tems pour leur tremper le bas des jambes dans un baſſin d'oxycrat chaud. Si la chaleur & la grande ſéchereſſe de la peau ſont jointes aux douleurs de tête, on met des éponges imbibées d'oxycrat, dans les paumes des mains, & on humecte continuellement le creux de l'eſtomac : on humecte auſſi continuellement la langue aride, avec un looch compoſé d'huile & des ſyrops d'orgeat & de ſureau. Si la barrure du ventre & de l'eſtomac réſiſte aux lavemens & aux boiſſons délayantes, on donne, à grande doſe, d'une mixture faite avec

beaucoup d'huile de lin, d'olive ou d'amandes-douces, du ſucre, & du jus d'orange ou de citron, qui aide auſſi à chaſſer les vers. Les décoctions de tamarins, nitrées, ſont parfois requiſes pour tempérer la chaleur des entrailles; on y ajoute de la manne, dans le cas de la conſtipation opiniâtre, qui ne provient point de la phlogoſe des entrailles : dans ce dernier cas on doit s'en tenir aux lavemens émolliens & aux fomentations appliquées continuellement ſur le ventre.

La potion cordiale, déſignée ci-deſſus, n'eſt pas toujours ſuffiſante pour relever l'action ſyſtaltique abattue, quoiqu'on y joigne même des boiſſons vineuſes, telles que la limonade avec un quart de vin, & des laits de poule, faits avec partie de vin blanc & d'eau d'orge, indiquées ſur-tout dans la chaleur & la ſéchereſſe de la peau, jointes à l'abattement : on n'y parvient ſouvent que par l'emploi d'une décoction de quinquina, édulcorée avec les ſyrops d'abſynthe, de *ſcordium* & de limon, dont l'effet n'eſt pas uniquement borné à relever les forces; elle réſiſte auſſi puiſſamment à la diſſolution putride des liquides, tue & chaſſe les vers, & arrête, ou affoiblit les redoublemens. On tire encore, en pareil cas, un avantage particulier du quinquina,

qui mérite d'être obſervé, c'eſt que loin de cauſer de la chaleur & de la ſéchereſſe, il y remédie, des langues ſeches devenant humides par ſon moyen, & la peau du corps ſe couvrant ſouvent d'une moiteur ſalutaire. Lorſque l'on a à craindre les effets les plus fâcheux de la diſſolution putride, on rend, avec fruit, la décoction du quinquina aigrelette par l'acide vitriolique, & ſur-tout par l'élixir de vitriol.

Il eſt un état de la maladie où il ne ſuffit point de travailler à relever le ton abattu des ſolides, & à empêcher la diſſolution putride des liquides : les nerfs & leur principe ſont tellement agacés, irrités, opprimés, même par le délétere deſtructif dont il eſt queſtion (ce qui eſt marqué par les ſoubreſaults, le délire, le coma, &c.) qu'il eſt eſſentiel de former un égout, par lequel la nature puiſſe s'en décharger en partie : or le moyen connu efficace pour alléger le genre nerveux de ce côté, eſt celui de l'application des cantharides, tant aux jambes qu'à la nuque du col, qui d'ailleurs ſervent encore à relever puiſſamment l'action ſyſtaltique languiſſante.

Dans le cas où les malades ſont fort agités & livrés à l'inſomnie, il ſeroit dangereux d'employer aucune préparation d'opium, & même le diacode : les émulſions

ſimples & les potions anodines, avec la liqueur minérale d'Hoffmann, ſont les ſeuls ſecours à employer.

La diarrhée n'exige guere de traitement particulier, à moins qu'elle ne ſoit exceſſive; ce que je n'ai obſervé dans aucun malade : ſi elle eſt bilieuſe, & qu'elle ait lieu vers l'état de la maladie, elle eſt ſalutaire ; ſi elle eſt ſéreuſe, on n'a guere à ajouter aux remedes preſcrits, que la gelée de corne de cerf, & la décoction d'orge & de ſcorſonere, rendues aigrelettes avec l'acide du citron.

Quand la nature reprend le deſſus, on conçoit que le Médecin n'a rien de mieux à faire que de l'aider par une diete légérement reſtaurante & anti-ſceptique, de faciliter les évacuations critiques, par les moyens les plus doux, & de les procurer par de ſemblables moyens, lorſqu'elles manquent ou qu'elles ſont trop lentes ; mais il eſt eſſentiel, à cet égard, d'obſerver que l'on doit aider la nature, & non la prévenir.

J'ai vu nombre de perſonnes dans une ſorte de complication de la fievre putride-maligne, avec la fievre continue-phlogiſtique, c'eſt-à-dire qu'aux principaux ſymptômes ſe joignoient, dans le premier & le ſecond période, des accidens qui déſignoient des embarras inflammatoires dans divers viſcéres, dans l'intérieur de la tête,

par des élancemens vifs dans le front & les tempes, par des battemens plus ou moins conſidérables des arteres carotides & temporales, par des douleurs dans les orbites, &c. dans la poitrine, par une oppreſſion péripneumonique, la toux, point de côté, des crachats teints de ſang, &c. dans le bas-ventre, par une douleur vive, & une peſanteur incommode aux régions épigaſtrique & ombilicale, par des battemens dans les reins, &c. tout cela, avec plus de chaleur, & un pouls plus dur ou plus tendu que dans le train ordinaire de notre fievre maligne : auſſi le ſang, tiré de la veine, ſe trouvoit-il alors plus ou moins coëneux, ſec & d'un rouge brillant. L'on conçoit qu'en pareil cas, les ſaignées doivent être pouſſées plus loin : il faut même les faire amples pour lever, le plutôt poſſible, les embarras inflammatoires ; mais on ne doit pas perdre de vue le caractere dominant de la maladie, qui ſe développe ſur-tout dans le courant du ſecond degré, & dans lequel l'abattement & la dépreſſion des forces vitales ſuccedent à l'état que nous venons de déſigner, en raiſon de la ſouſtraction, plus ou moins conſidérable, que l'on a faite du principe de la vie. Dès que les choſes en ſont venues-là, il faut perdre de vue les idées de phlogoſe & d'engorgement, & traiter la maladie comme la fievre purement mali-

gne (*a*). Que s'il reſte, dans le troiſieme période de la maladie, des traces de la complication phlogiſtique, dans la poitrine, la tête ou le bas-ventre, il faut pour lors entremêler les moyens de curation, de maniere que l'on pourvoie efficacement à l'objet principal, ſans traverſer les indications particulieres que preſcrivent les ſymptômes de la complication : ſi, par exemple, il reſte de l'embarras dans la poitrine, on joindra aux anti-ſeptiques & cordiaux indiqués des remedes propres à la débarraſſer, & à procurer une expectoration louable : ſi c'eſt la tête, dans l'intérieur de laquelle il reſte de l'engouement, annoncé par un battement conſidérable des arteres carotides, par la grande rougeur des yeux, par de petits ſaignemens de nez, &c. on travaillera à l'alléger & à la débarraſſer par des fomentations émollientes ſur le front & les tempes, par la vapeur de l'eau chaude, introduite dans les narines ; puis en cauſant, dans l'intérieur des narines, des irritations propres à amener une hémorragie, & à ſon défaut, en appliquant des ſang-ſues aux tempes, ou en faiſant une ſaignée à la vaine jugulaire

(*a*) J'ai vu périr, dans nos Hôpitaux, des hommes robuſtes, auxquels on avoit, dans cet état, pouſſé les ſaignées trop loin, les moyens les plus efficaces pour relever la nature abattue, s'étant trouvés inſuffiſans.

ou à l'artere temporale ; au cas que l'état du pouls le permette.

Enfin, la fievre putride-maligne a paru tenir, dans quelques-uns, du caractere de la fievre continue-rémittente, en ce qu'on a obſervé, pendant preſque tout le cours de la maladie, des exacerbations plus ou moins régulieres, & plus violentes un jour que l'autre. C'eſt ſur-tout dans cette eſpece de fievre, que les décoctions de quinquina ont dû être employées plus ou moins vîte, ſelon la violence des exacerbations, & qu'elles ont produit un effet plus marqué. Cette fievre a paru, dans quelques-uns, tenir de la fievre ardente, ou hémitritée des Anciens, comme il le paroît par l'obſervation ſuivante.

Une femme de 30 ans, d'un fort tempérament, fut priſe, au mois de Juillet dernier, d'une forte fievre, avec une fluxion inflammatoire ſur tout un côté du viſage, qui, quelques jours après, ſe termina par une eſpece de déliteſcence. La violence de la fievre & des maux de tête, l'ardeur de tout le corps, la dureté & l'élévation du pouls, joint à la conſtitution de la malade, m'engagerent à preſcrire, dans les premiers jours, pluſieurs ſaignées du bras & du pied, qui ne produiſirent d'autre effet que de donner un peu plus de liberté au pouls, vers l'état ou dans le tems de la plus grande

vigueur de la maladie ; la phrénésie s'étant jointe à des redoublemens très-violens, je me crus obligé d'en venir encore à une saignée du pied ; cependant les lavages aigrelets, le petit-lait, la limonade, les eaux de cerises & de groseilles, l'orgeade avec l'eau nitrée, &c. appaiserent la fougue des symptômes, à quoi contribuerent aussi les lavemens émolliens & les fomentations avec l'oxycrat, appliquées autour de la tête & aux pieds ; mais la malade étoit toujours dans le délire, & lâchoit ses urines dans le lit ; les redoublemens, quoique moins violens, étoient plus considérables, de deux jours l'un. Vers le treizieme jour on apperçut, au-dessus du fondement, un gros bouton noir, dont le contour rouge & dur me le fit prendre pour un enthrax. J'employai pour lors une forte décoction de quinquina, nitrée & édulcorée avec le syrop d'orgeat : ce remede eut un succès marqué : il amortit beaucoup les redoublemens ; il arrêta les progrès de l'anthrax, autour duquel il se fit un cercle de séparation : il excita une moiteur douce sur tout le corps ; les selles devinrent billeuses & salutaires ; la langue, qui avoit été fort séche pendant toute la maladie, s'humecta ; en un mot, les choses changerent tellement de face que le vingt-unieme jour la malade étoit presque sans fievre, & demandoit, avec impatience, des alimens

ſolides. Il n'y eut plus rien à faire que d'aider les ſelles critiques, & de réparer les forces conſidérablement affoiblies.

OBSERVATION (*a*)

Sur l'Extirpation d'une Tumeur ſarcomateuſe dans la matrice ; par M. SOUQUET, Docteur en médecine, & Conſeiller-Médecin du Roi de la Ville de Bologne-ſur-mer & dépendances.

Madame Cheſter, qui fait le ſujet de cette obſervation, eſt âgée de 32 ans, d'un tempérament ſanguin ; elle a été ma-

(*a*) Nous n'avons pas cru devoir refuſer à M. Souquet de publier cette obſervation dans notre Journal, quoique nous euſſions déjà inſéré dans celui du mois précédent l'hiſtoire du même fait, qui nous avoit été communiquée par M. Daunon. Le certificat de madame Cheſter, qui ſe trouve à la fin, apprendra au public auquel des deux obſervateurs il doit attribuer la gloire de cette cure. Nous ſouhaitons que cet exemple puiſſe arrêter l'entrepriſe de certaines gens qui ne font pas difficulté de ſe faire honneur du travail d'autrui. Nous ſaiſiſſons cette occaſion pour avertir le public que nous nous ferons toujours un devoir de démaſquer tous ceux qui oſeroient nous en impoſer, ſoit en nous communiquant des obſervations fauſſes, ſoit en s'attribuant celles des autres.

riée à 14 ans, & elle a joui d'une très-bonne ſanté juſqu'à 16, qui eſt l'époque de la ſeconde & derniere couche, dans laquelle elle eut beaucoup à ſouffrir, par la grande difficulté qu'on eut, tant pour détacher l'arriere-faix, qui étoit très-adhérent au côté gauche de la matrice, que pour parvenir juſqu'à lui, à raiſon du reſſerrement de l'orifice interne de ce viſcere. Elle y a éprouvé dans la ſuite des douleurs, mais ſi médiocres, qu'elles ne l'empêchoient pas de ſe livrer à ſes exercices ordinaires, qui étoient de monter à cheval & de chaſſer; exercice fort en uſage parmi les dames en Angleterre, ſa patrie.

Madame Cheſter étant paſſée en France en 1752, a toujours été fort valétudinaire; peut-être ſa ſanté a-t-elle été plus altérée par la privation de ſes exercices habituels, que par le changement de climat : elle fut bientôt ſujete à des pertes, tant en blanc qu'en rouge. Ces pertes qui, dans les premieres années, étoient médiocres, devinrent inſenſiblement très-fréquentes & très-abondantes. Il s'y joignit une fievre tierce fort opiniâtre, & une douleur gravative, qui ſe faiſoit ſentir vers le fond du petit baſſin, un peu à gauche de l'hypogaſtre. La malade, ſenſiblement appauvrie par ces maux qui alloient toujours en augmentant, fut atteinte, au mois de Juillet 1761, d'une

ſtrangurie, avec des douleurs violentes, une tenſion conſidérable au bas-ventre, la fievre, &c. Les ſaignées, les fomentations émolientes, les lavemens, la diete rafraîchiſſante & humectante, l'en délivrerent dans l'eſpace de quatre à cinq jours.

Ce fut à l'occaſion de ce dernier accident, que madame Cheſter eſſuya encore le 21 Juillet 1763, que je fus appellé pour la premiere fois. Malgré la répugnance ordinaire aux dames en pareil cas, j'examinai les parties affectées, pour reconnoître, autant qu'il étoit poſſible, la cauſe de cette ſtrangurie. J'apperçus, au premier coup d'œil, après avoir écarté les grandes levres, une tumeur dans la vulve, qui, lorſque la malade faiſoit des efforts quelconques, comprimoit le méat urinaire, & s'oppoſoit au libre paſſage des urines. Ayant examiné la partie inférieure de ce corps, qui paroiſſoit de la groſſeur & de la forme d'un gros œuf de poule d'Inde, j'obſervai, à ſa partie latérale gauche, trois ou quatre points bleuâtres, & autant d'ulceres ſuperficiels, qui fourniſſoient un pus ichoreux, très-fétide. La malade, perſuadée qu'elle n'avoit jamais eu que des fleurs blanches, croyant que je lui en impoſois, me fit remercier ſur le champ. Je remis à M. Cheſter, ſon époux, un écrit dont il eſt encore muni, dans lequel j'expoſai mon ſentiment ſur la nature

nature de la maladie & ſur les moyens de la traiter. Dès ce moment, je perdis de vue la malade, qui, le 4 Avril 1764, ſe trouva encore dans le même cas où je l'avois laiſſée, avec cette différence que la tumeur ayant plus de poids, ſortit tout-à-fait hors du vagin le 6 du même mois, vers les neuf heures du ſoir. Son Chirurgien, aux ſoins duquel je l'avois abandonnée, bien convaincu qu'il avoit à faire à une deſcente de matrice, parvint, après de très-grands efforts, à faire rentrer ce prétendu viſcere, & tenta en vain, de nouveau, d'introduire divers peſſaires qu'il avoit fabriqués, & que la malade garde avec ſoin. Cette tumeur, quoique repouſſée avec tant de violence dans le vagin, en ſortit encore le ſurlendemain 8 du même mois, à quatre heures après midi, beaucoup plus groſſe qu'auparavant, échimoſée, excoriée çà & là, & noire à ſa partie inférieure, à raiſon des fortes compreſſions qu'on avoit faites pour la faire rentrer. Le Chirurgien, qui, ſans doute, ne s'apperçut pas de ſa manœuvre, redoubla ſes ſoins & ſes efforts, pour replacer encore la prétendue matrice. Le peu de ſuccès de ſes tentatives, & l'augmentation conſidérable de cette maſſe, dont le volume étoit au moins triple depuis ſa derniere ſortie, déterminerent la malade, alors fort alarmée, à appeller

M. Tynan, Chirurgien-Major du Régiment de Bukley, qui, quoique du même avis que le premier, ſur la nature de la maladie, n'étant pas d'accord ſur les moyens d'y remédier, me fit appeller. Je m'y rendis le même jour 11 du ſuſdit mois, vers les quatre heures de l'après-midi; je trouvai madame Cheſter dans un état déplorable, par la maigreur, par l'épuiſement extrême, & par les avant-coureurs d'une mort prochaine, où les tourmens affreux, qu'elle avoit éprouvés, l'avoient réduite, ſans lui avoir rien fait perdre ni de ſa préſence d'eſprit ni de ſa fermeté ordinaire. J'examinai la tumeur avec la plus grande attention : ſon pédicule étoit de trois pouces de longueur, & d'un diametre qui tiroit ſon origine du côté gauche du bord de l'orifice interne de la matrice; tout le reſte de cette maſſe peſant trois livres & demie, étoit ſorti, & entraînoit, par ſon poids, l'utérus juſqu'au bord des grandes levres. Cette tumeur, d'environ neuf pouces de long ſur dix-ſept de circonférence dans ſon centre, avoit à-peu-près une forme ovalaire : elle étoit, en partie, ſphacélée, & en partie gangrénée, excepté vers la moitié ſupérieure de ſon pédicule. On voyoit, à la partie inférieure de ce corps, du côté gauche, pluſieurs ulceres ſuperficiels, d'où couloit un pus ichoreux, qui étoit très-fétide, auſſi-bien que tout le

reſte de la tumeur, dont l'odeur cadavéreuſe, qui en exhaloit, étoit inſupportable.

Voyant les choſes dans un auſſi triſte état, je me déterminai, dès la premiere inſpection, à faire extirper cette tumeur, après avoir fait une forte ligature au pédicule en deux parties; ce qui fut exécuté de la maniere ſuivante. Je pris la tumeur, autant pour la tirer doucement à moi, afin de placer la ligature auſſi haut qu'il ſeroit poſſible, que pour être à portée de diriger la main du Chirurgien ordinaire. Celui-ci ne ſentant pas les raiſons de cette conduite, plongea, pendant que j'étois occupé à mon premier objet, ſon aiguille à la partie moyenne du pédicule: je la fis retirer auſſitôt, & lui ordonnai de la mettre tout-à-fait à ſa partie ſupérieure, immédiatement à l'endroit de ſon inſertion à la matrice, ce qui fut exécuté ſur le champ, comme il ſuit: on perça le milieu du pédicule, à l'endroit déſigné, avec une aiguille enfilée de deux fils très-forts & bien cirés; on fit le nœud du Chirurgien de chaque côté, qu'on ſerra autant qu'il fut poſſible; on coupa le pédicule, à un pouce & plus, au-deſſous de la ligature. Les fils, qu'on avoit laiſſés de la longueur d'à-peu-près ſix pouces & demi, rentrerent ſi fort par la réaction ou le rétabliſſement du reſſort

des ligamens de la matrice, que, le lendemain matin, il n'en paroiſſoit plus qu'autant qu'il en falloit pour y attacher d'autres fils. Cette opération étant terminée, nous ouvrîmes la tumeur, pour l'examiner plus particuliérement. Nous trouvâmes qu'elle étoit ſphacélé, gangrénée, & noire, à la profondeur d'environ vingt lignes, dans toute ſon étendue, & tiſſue de vaiſſeaux variqueux, en partie crevaſſés; tout le reſte de l'intérieur de cette maſſe, ainſi que le pédicule, étoit de couleur grisâtre & d'une conſiſtance aſſez ferme.

Les anti-ſeptiques & les toniques pris, tant intérieurement qu'injectés dans la partie, ainſi que les vulnéraires déterſifs, aux tems indiqués, ſont les moyens qui, après l'opération la plus facile de la chirurgie & la mieux indiquée, ont tenu le premier rang dans le traitement de cette maladie, dont madame Cheſter a été tout-à-fait délivrée le 28 Mai dernier, que la ligature tomba avec la portion du pédicule qu'elle embraſſoit.

Depuis cette derniere époque, la malade n'a éprouvé, dans ces parties-là, aucune ſorte de ſenſation douloureuſe, ni d'écoulement des matieres purulentes rapportées. Les menſtrues & toutes les autres fonctions ſe ſont parfaitement bien rétablies; elles a enfin repris très-rapidement de l'embonpoint, & ſa gaieté ordinaire, quoi-

qu'elle ait été purgée de tems en tems, & qu'elle ſoit à l'uſage du petit-lait clarifié, tant à raiſon de quelques douleurs vagues, ſur-tout aux genoux & de fluxions au nez, aux levres & à quelques parties de la tête, dont elle a été attaquée quelquefois d'une maniere paſſagere, qu'à cauſe de la ſuppreſſion d'un cautere à la jambe, qui étoit ouvert depuis pluſieurs années.

Cette obſervation préſente deux réflexions. La premiere a pour objet la cauſe qui a produit cette tumeur. Je ſuis porté à croire que les vaiſſeaux de tout genre, ſurtout les lymphatiques, ayant été en partie déchirés, & en partie dilatés au côté gauche de la matrice, d'où l'on détacha, avec tant de peine, l'arriere-faix à ſa derniere couche, ont donné naiſſance à cette tumeur ſarcomateuſe, qui avoit augmenté, par gradation, juſqu'au point où nous l'avons vue, de la même maniere que toutes celles qui ſe forment par congeſtion, comme les polypes, les fics & toutes les tumeurs carcinomateuſes, qui croiſſent ſur ou dans les différentes parties du corps. Je penſe auſſi que les pertes abondantes, auxquelles la malade étoit ſujete avant l'opération, venoient, au moins en partie, des vaiſſeaux variqueux, crevaſſés à la ſurface de la tumeur, & que la quantité du pus ichoreux

ſuintoit des différens ulceres ſuperficiels, obſervés ſur cette maſſe.

L'augmentation énorme de la tumeur, après ſa derniere chute, fait l'objet de la ſeconde réflexion. Il eſt évident que l'unique cauſe de cet événement étoit la ſtagnation du ſang veineux arrêté dans ce corps par la compreſſion & l'étranglement du pédicule reſſerré de toutes parts, comme par une ſorte de ligature qui s'oppoſoit au retour du ſang veineux pendant que celui des arteres y étoit porté avec plus de liberté.

Je certifie que tous les faits rapportés ci-deſſus ſont parfaitement conformes à la vérité, & que c'eſt à M. Souquet ſeul à qui je ſuis redevable de ma guériſon. A Boulogne-ſur-mer le 8 Octobre 1764. F. CHESTER.

Je certifie le contenu ci-deſſus bon & véritable. A Boulogne-ſur-mer le 8 Octobre 1764. EDWARD CHESTER.

ECLAIRCISSEMENT

Sur un paſſage du Mémoire ſur les eaux de Bar & de Beaulieu, inſéré dans le Journal du mois de Mai; par M. MONNET.

MONSIEUR,

En liſant, dans votre Journal du mois de Mai dernier, le Mémoire ſur les eaux de

Bar & de Beaulieu, que vous avez bien voulu y inférer, je me suis apperçu qu'il s'y est glissé, par la faute du copiste, une erreur qui jetteroit sur moi le plus grand ridicule, si je ne me hâtois de la corriger. Il y est dit, en parlant du pont de Saint-Allyre de Clermont, pag. 425, sur la fin : *Les Chymistes qui l'ont visité n'ont pas eu de peine à reconnoître la cause qui l'a produit dans la terre absorbante qui est contenue dans les eaux qui coulent dessous ;* au lieu que je m'étois borné à dire que la formation de ce pont est dûe à la terre absorbante contenue dans les eaux minérales de cet endroit, sans dire qu'elles coulent dessous, parce que ces derniers mots ne peuvent qu'induire en erreur, & donner une fausse idée de la formation de ce pont. Car comment concevoir que l'eau qui coule dessous, avec la rapidité d'un torrent, puisse, quelque propriété qu'on lui suppose, être l'instrument de la formation d'un pont ; jamais on ne me passeroit une telle bévue dans un pays où la physique n'est rien moins qu'étrangere ? Permettez-moi donc, Monsieur, de vous tracer ici mes idées sur les causes de la formation de ce pont, elles paroîtront d'autant moins déplacées, qu'il s'agit d'un point d'histoire naturelle, qui jusqu'à présent n'a point été bien éclairci. Mon premier dessein étoit de le dévelop-

per dans un autre Mémoire; mais je me trouve obligé, par rapport à la conjoncture préſente, de me borner au peu que j'en vais dire.

Ceux qui connoiſſent un peu Clermont, ſavent que le fauxbourg de S. Allyre eſt rempli d'eaux minérales, qui montrent, en pluſieurs endroits par où elles coulent, des avancemens ou maſſes pierreuſes, très-dures & très-ſolides, produites, comme il eſt dit dans mon Mémoire, par la terre abſorbante de ces eaux; & voici comme il faut concevoir la formation de ce pont. A l'endroit où il eſt ſitué, il y a un rocher de chaque côté du torrent, en face l'un de l'autre, leſquels s'avancent aſſez l'un vers l'autre pour ne laiſſer que peu d'eſpace en cet endroit. Ils débordent en hauteur les bords des rives, d'environ huit à dix pieds; & c'eſt du côté droit, en ſuivant le cours de cette petite riviere, que les eaux minérales aboutiſſoient autrefois au ſommet du rocher, par une rigole qui traverſoit un jardin qui eſt contigu à ſa hauteur, d'où il eſt aiſé de concevoir que ces eaux, tombant par-là dans cette petite riviere, ont dû former une incruſtation qui s'étant accrue peu-à-peu, & par ſucceſſion de tems, a dû enfin joindre l'autre bord. S'il n'y avoit pas eu ici de courant d'eau, il n'y auroit pas eu de pont: il eſt viſible qu'il n'y auroit eu alors

qu'une maſſe qui eût rempli tout l'intervalle qui eſt entre ces deux rochers ; mais l'eau qui coule deſſous, étant aſſez rapide, a dû emporter ce qui s'oppoſoit à ſon paſſage, &, par conſéquent, n'a laiſſé ſubſiſter que ce qu'elle ne pouvoit atteindre ; en emportant donc ces avances vers le bas, elle a laiſſé ſubſiſter celle d'en-haut, qui, venant joindre l'autre côté, comme nous venons de dire, il en a réſulté une eſpece d'arcade d'autant mieux formée, que ce torrent, ſujet à ſe déborder, a dû en emporter en-deſſous le ſuperflu dans toute ſon étendue.

Maintenant les eaux minérales ne coulent plus par-là ; une de ces ſources s'eſt perdue, ou du moins on ne ſait où elle ſe dégorge. Une autre, qui porte le nom de *S. Allyre*, très bien entretenue, ſe décharge dans cette petite riviere, un peu avant le pont ; cependant on apperçoit encore dans preſque toute l'étendue du jardin, la rigole qui les conduiſoit autrefois au pont: cette rigole eſt abſolument de même nature que le pont ; ce qui ſerviroit à convaincre les incrédules, s'il en étoit qui doutaſſent encore de cette explication.

J'ai l'honneur d'être, Monſieur, &c.

REMEDE
CONTRE LE CHARBON,

Communiqué par M. LEAUTAUD, Chirurgien juré de la ville d'Arles, Prévôt de ſa Compagnie, ancien Chirurgien-Major de l'Hôpital général du S. Eſprit de la même ville.

M. Leautaud nous a communiqué un ſpécifique contre le charbon, qu'une perſonne de conſidération lui a procuré. Le ſieur Bonnet, du lieu de Rougiers en Provence, qui en eſt l'Auteur, en a donné le ſecret à cette province; & l'aſſemblée particuliere des Etats, tenue le premier Fevrier dernier 1764, lui a accordé une gratification de 2400 liv. Nous nous empreſſons de le rendre public, déſirant qu'il réponde aux eſpérances qu'on en a conçues.

Le charbon eſt un ſymptôme des plus aigus, & preſque toujours funeſte. Il en eſt de pluſieurs eſpeces. Le remede dont nous allons faire mention convient à toutes: on l'applique, avec ſuccès, dans tous les tems de la maladie.

PRÉPARATION. *Prenez* de l'une des trois eſpeces de vitriol (*a*): mettez-en la quan-

(*a*) Il nous paroît étonnant que l'Auteur de ce ſpécifique ait laiſſé l'eſpece du vitriol dont il ſe

tité que vous voudrez en poudre: mêlez de cette poudre avec le jaune d'un œuf frais, pour en faire une pâte qui puiſſe tenir, ſans couler, ſur de la charpie ou de la filaſſe:

Appliquez de cette pâte ſur le charbon, autant qu'il en faut pour le couvrir; mettez de la charpie par-deſſus, ou chargez-en un plumaſſeau, que vous placerez ſur le charbon; fixez-le avec un emplâtre & des compreſſes: aſſujettiſſez le tout avec un bandage convenable à la partie affectée, afin que la pâte ne quitte pas la place qu'occupe le point charboneux.

Une ſeule application ſuffit ordinairement pour fixer le mal, en faiſant une eſcarre: ſi cela n'arrive pas, ce qu'on connoît au gonflement, à la tenſion de la partie, & à

ſert indéciſe, leur opération eſt cependant très-différente; comme ſon but eſt de produire un eſcarre, nous croyons qu'on doit préférer le vitriol bleu ou de cuivre, le ſeul capable de produire cet effet; encore peut-être vaudroit-il mieux employer tout autre eſcarrotique, dont l'effet ſeroit plus aſſuré. Dans ce cas, le ſecret de M. Bonnet ſe réduiroit à peu de choſe. Le public lui doit ſavoir gré cependant de ſon zele. Il ſeroit à ſouhaiter que tous ceux qui ont ainſi des remedes particuliers, dont ils croient avoir obſervé de bons effets, euſſent la généroſité de les communiquer aux gens de l'art. On ne ſauroit trop multiplier les ſecours contre les maux qui nous aſſaillent de toutes parts.

l'obſtination des accidens ont fait une ſeconde application, huit ou dix heures après: il eſt rare qu'on ſoit obligé d'en venir à une troiſieme.

Ce remede excite une eſcarre, dont on procure la chute avec l'onguent baſilic; l'eſcarre tombée, on panſe l'ulcere avec l'onguent qui ſuit:

Prenez huile d'olive, graiſſe de cochon mâle, graiſſe de mouton vierge, & cire neuve, de chaque quatre onces; fleurs & feuilles de romarin, en tout une poignée: *il faut les réduire en poudre fine*; une ou deux feuilles de tabac, *qu'on réduira auſſi en poudre*; jaunes d'œufs frais, au nombre de deux: faites bouillir le tout dans une quantité médiocre de bon vin rouge, juſqu'à la conſommation du vin.

On ſuit la même méthode pour tous les petits charbons qui ſuccedent quelquefois, ou qui accompagnent le charbon principal.

Lorſque le charbon eſt accompagné d'une inflammation conſidérable, on fomente la partie avec un mêlange de dix parties d'eau de ſcabieuſe, une d'eau-de-vie, du blanc de deux œufs, & d'une petite pierre d'alun de roche: on agite le tout enſemble dans un vaiſſeau convenable, juſqu'à ce que le tout forme une écume: on en imbibe des compreſſes, dont on enveloppe la partie,

en les appliquant par-deſſus les plumaſſeaux & emplâtres mentionnés ci-deſſus.

On aſſure qu'il n'eſt pas beſoin, avec ces remedes, de faire des ſcarifications, ni de recourir à la ſaignée : nous eſtimons cependant qu'il eſt prudent, en pareil cas, de s'en rapporter à la déciſion des gens de l'art.

Dans le premier tems de la maladie il faut obſerver la diete la plus ſévere : on doit garder un bon régime, tout le reſte du tems de la maladie.

On peut, à chaque panſement, laver l'ulcere avec de bon vin chaud.

OBSERVATION

Sur une plaie à la partie ſupérieure du bras, avec fracture de l'humérus, faite par un coup de feu ; par M. ALLIERE fils, Chirurgien à Sainte-Maxime, Lieutenance de Fréjus en Provence.

Le 17 Septembre dernier je fus appellé, avec mon pere, pour viſiter le fils de Joſeph Coudroyer, âgé de 9 ans, qui avoit reçu, à bout touchant, un coup de fuſil chargé à plomb, à la partie latérale interne & ſupérieure du bras droit, à un pouce de diſtance du col de l'humérus ; cet enfant voulant examiner ſi un fuſil étoit chargé, ſe fit aider

par un de ſes camarades, pour en tirer la baguette ; &, dans les efforts qu'ils firent, le coup partit & emporta environ un pouce de la ſubſtance de l'os, au point que le doigt paſſoit entre les deux extrêmités de l'os briſé, ſans que le blomb qui, par ſa ſortie, fit un délâbrement conſidérable à la partie poſtérieure, eût intéreſſé aucun vaiſſeau conſidérable.

L'état de ce bras, qui ne tenoit preſque plus que par les tégumens, fit naître à quelques confreres le deſſein d'en faire l'amputation à lambeau ; mais mon pere, ſe fondant ſur la cure d'une bleſſure approchante de la nature de celle dont il s'agit, s'oppoſa à cette propoſition, eſpérant beaucoup des reſſources de la nature & des ſecours de l'art. Son attente a été confirmée, quant à la conſervation du bras, & je fus chargé du traitement.

Mon premier ſoin fut d'aſſujettir le bras, de rapprocher, autant qu'il étoit poſſible, les extrêmités de l'os, & d'arrêter les ſuites d'une inflammation que je prévoyois devoir être conſidérable par les eſquilles des os briſés, qui, en irritant les membranes, devoient occaſionner des douleurs & des engorgemens conſidérables. Je ſaignai, à pluſieurs repriſes, le malade ; mais, malgré les ſaignées, je ne pus empêcher qu'il ne ſurvînt du délire, & que la fievre ne fût forte & ſuivie

de convulsions, avec insomnie : je tâchai de ramener le calme par les lavemens & les narcotiques : je tins exactement mon malade à une diete sévere, & je le purgeai doucement avec la casse & la manne.

Cet état convulsif, qui dura assez longtems, en contractant les muscles, dérangeoit toujours la position des extrêmités de l'os ; l'inflammation considérable de la plaie empêchoit de pouvoir les réduire ; & l'impatience d'un enfant, qui remuoit toujours, me faisoit douter de la réunion de l'os. Je donnai mes attentions à la plaie, que j'entretins ouverte, en introduisant un séton, dirigé de maniere à ne pas s'opposer à la formation du cal, mais qui pût donner issue aux matieres étrangeres introduites dans la plaie, & aux esquilles que la suppuration entraîneroit : je pansai la plaie avec un digestif fait avec le styrax, le jaune d'œuf, la térébenthine & l'huile d'hypéricum, mettant un plumasseau sec sur les parties de l'os qui étoient à découvert, & recouvrant l'appareil d'un cataplasme fait avec le lait, la mie de pain, le jaune d'œuf & le safran oriental. Quand l'inflammation fut calmée, je substituai à ce cataplasme un emplâtre fait avec la pulpe de la racine de lys, la térébenthine, l'huile de mucilage & la cire jaune : l'inflammation & la fievre furent si considérables, que la plaie ne

donna des marques d'un ſuintement que le 23 du mois : la ſuppuration s'établit le lendemain ; & la chute de l'eſcarre, qui ſe détacha le 26, facilita aux vaiſſeaux le moyen de ſe dégorger plus facilement ; je panſai alors la plaie avec la térébenthine, les jaunes d'œufs & l'huile d'hypéricum, & je tâchai de rapprocher les bouts de l'os ; mais l'impatience de l'enfant, & l'étendue de la plaie, qui ne permettoit pas d'aſſujettir le bras comme il auroit convenu, en empêcha l'effet.

La fievre ſe ſoutint avec vigueur juſqu'au 3 Octobre, qu'elle parut ſe calmer un peu ; mais le malade méſuſant de ce mieux, s'aviſa de manger ; ce qui dérangea ſa plaie, & me décida à le purger, & à conſommer, par la pierre infernale, les chairs trop abondantes que la nourriture avoit fait croître, & qui étoient fongueuſes, les recouvrant d'un ſimple plumaſſeau ſec ; les chairs détruites, il ſe préſenta quelques eſquilles d'os, que la ſuppuration n'entraîna que le 18 dudit mois, tems où je permis au malade de mettre quelque choſe dans ſon bouillon, & je le fis paſſer à quelques légers alimens. Le 3 dudit mois je continuai à le panſer avec un ſéton plus léger, le digeſtif & l'emplâtre divin, pour recouvrir le tout, juſqu'au quatorzieme Octobre, que j'ôtai le ſéton, & je ne mis plus qu'un plumaſſeau

ſec, qui a terminé la guériſon de la plaie, & conſervé le bras au malade; mais l'os ne s'étant pas réuni, il s'eſt formé une articulation à l'endroit fracturé, qui lui permet, ſans douleur & ſans une incommodité notable, les mouvemens de flexion & d'extenſion, même d'élévation, en doublant le coude.

Son bras eſt plus court que l'autre d'un demi-pouce; il eſt, de même que la main, beaucoup groſſi, de la fracture en bas, par le ſéjour du ſang, & l'obſtacle qu'il trouve à ſon retour, par l'eſpece d'étranglement qu'a produit la cicatrice; il ſe ſert de ſes doigts, avec toute la dextérité poſſible, jouant ſans peine, avec ſes camarades, aux jeux d'exercices ordinaires à la jeuneſſe.

On n'obſerve aucun bourelet ni protubérance aux deux extrêmités de l'os fracturé; ce qui me feroit croire que les matieres du cal auroient pu être entraînées par la ſuppuration, la plaie étant extrêmement étendue, & l'os à découvert, ou que la matiere oſſeuſe, trop altérée, eût manqué pour cette opération.

On ſait que les maladies, qui corrompent les ſucs nourriciers, s'oppoſent à la production du cal, comme on l'obſerve dans les maladies vénériennes, le ſcorbut, le rachitis, la phthiſie, même dans la groſſeſſe des femmes, parce qu'alors la nature étant

toute occupée à la perfection du fœtus, ſemble oublier la formation du cal; mais il eſt, dans certains ſujets, exempts de toute cacochymie, une certaine diſpoſition contraire à la conſolidation des os: ce cas ſembleroit le prouver, & j'ai lu dans une citation, que Ruyſch en avoit obſervé de pareils, quoiqu'on eût ſuivi dans le traitement toutes les regles de l'art.

Quoiqu'on n'obſerve aucun bourelet à la partie ſupérieure de l'humérus, cependant l'os y paroît plus gros qu'il ne devroit être. Eſt-ce que le périoſte de la partie ſupérieure auroit groſſi dans cet endroit, pour ſervir de ligament à cette articulation?

Cette cure prouve qu'il eſt des cas où il faut s'écarter des préceptes de l'art. L'amputation paroiſſoit être le moyen le plus court & le plus sûr; mais il convient de tout tenter avant de retrancher un membre; & il vaut mieux le conſerver eſtropié, que de l'emporter. Tout me faiſoit craindre pour les ſuites de ce traitement, & je ne l'entrepris qu'avec incertitude; car il ne ſuffit pas de connoître les plaies, d'en diſtinguer l'état & la nature, pour les traiter méthodiquement; il faut de plus, ſavoir juger des ſuites qu'elles peuvent avoir, & des ſymptômes dont les bleſſés ſont menacés, pour les prévenir; cette plaie n'en préſentoit que de ſiniſtres, qui ont heureuſement été vaincus par la nature & mes ſoins.

OBSERVATIONS

Sur les Maladies épidémiques qui ont régné à Paris, depuis 1707 juſqu'en 1747; par un ancien Médecin de la Faculté de Paris.

ANNÉE 1740.

HIVER. A la ſuite d'un automne froid & pluvieux, eſt venu un hiver des plus fâcheux, comparable à celui de 1709; car quoique, d'après le thermometre, il y ait eu quatre degrés de moins de froid, il a été beaucoup plus long, & la gelée a duré, ſans aucune interruption, pendant ſoixante & quatre jours; ſavoir, depuis le 6 Janvier juſqu'au 9 Mars. Le mois de Janvier commença par des frimats, & la gelée prit tout-à-coup avec vivacité le 6; dès le 7, au ſoir, la Seine charrioit beaucoup de glaçons, & fut totalement priſe le 10. Le 13 il fit un peu moins froid; le 14, quoiqu'il fît toujours très-froid, il y eut un peu de pluie; le 15 il y eut de la neige, & la gelée fut plus forte; les glaçons, que la pluie de la veille avoit détachés, s'amoncelerent les uns ſur les autres, comme des rochers. Le 16 la riviere groſſit beaucoup; néanmoins les glaçons furent aſſez forts pour réſiſter à l'impulſion du volume d'eau, dont on fait

cependant la force énorme : enfin, le 21, le tems fut couvert ; il y eut de la neige, de la pluie, & les glaçons se rompirent, sans aucun accident : à la vérité, la sage prévoyance de M. *Turgot*, Prévôt des Marchands, dont le nom sera immortel, contribua beaucoup à prévenir tous les malheurs ; depuis plusieurs jours il faisoit travailler, sans relâche, à rompre les glaces, pour empêcher les suites funestes de la rupture des glaçons, qu'il prévoyoit devoir être prompte, par rapport à l'augmentation de la riviere, dont l'eau étoit très-trouble. La gelée fut un peu moins forte, jusqu'au commencement de Février, qu'elle reprit avec vivacité ; le tems étoit serein : dans quelques endroits, au-dessus & au-dessous de Paris, la riviere fut prise. Le 22 Février, & les jours suivans, il tomba de la neige ; le 24, le froid augmenta, & il s'y joignit un vent du nord, qui étoit très-violent. Le froid augmenta encore le 3 Mars, & dura jusqu'au 9, qu'enfin il souffla un vent du midi, par intervalles, & qu'il y eut de la pluie.

Un froid aussi long produisit beaucoup de maladies : la mauvaise nourriture, la misere chez les pauvres, qui périssoient de froid & de faim, y contribua beaucoup ; aussi les hôpitaux étoient-ils surchargés. Les maladies qui régnoient étoient des dévoie-

mens, qui dégénéroient ſouvent en dyſſenteries; des toux dont les poitrines délicates ſur-tout, étoient fort affectées, & des fievres continues, avec redoublemens.

A *Vernouillet*, *Triel*, *Mantes*, & dans les environs, régnoit une fievre ardente maligne, qui faiſoit périr beaucoup de monde, au point que, dans un village, ſur trente perſonnes attaquées, il en mourut vingt-neuf; elle n'étoit pas également meurtriere par-tout : cette même maladie faiſoit des ravages en Flandres, à *Douai*, & ailleurs.

Pour arrêter les progrès dangereux d'une maladie auſſi funeſte, & y remédier, s'il étoit poſſible, le Gouvernement y envoya deux Médecins de la Faculté de Paris, MM. *Bailly* & *Cochu*. Ils commencerent par faire l'ouverture des perſonnes mortes de cette maladie, & trouverent, tantôt une partie, tantôt une autre gangrénée, ſuivant le lieu qu'avoit plus vivement affecté la matiere morbifique, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi; chez preſque tous il y avoit des vers, & une matiere putride épanchée, ſoit dans la tête, ſoit dans la poitrine, ſoit dans le bas-ventre. Ils firent des informations exactes ſur le traitement de ces maladies : on leur dit qu'on avoit employé, ſans ſuccès, différens remedes, & que les cordiaux, qu'à la campagne ſur-tout on regarde comme une panacée

propre dans toutes les circonſtances, avoient eu des ſuites encore plus funeſtes ; que la plupart des malades périſſoient en trois ou quatre jours.

Ils caractériſerent cette maladie de fievre putride-vermineuſe, produite par la rigueur de la ſaiſon, la mauvaiſe nourriture, ſuite de la miſere dans laquelle étoient les pauvres ſur-tout, que le froid exceſſif empêchoit de travailler, & en conſéquence de gagner de quoi ſe nourrir.

Ils bannirent du traitement les cordiaux, & éloignerent par-là le nouveau danger, ſuite d'un traitement auſſi contraire. Ils inſiſterent ſur les ſaignées, les émétiques, les tiſanes ameres, les boiſſons abondantes, &, par cette conduite ſage, ils guérirent la plus grande partie de leurs malades, quand ils voulurent bien être dociles ; car l'entêtement & l'opiniâtreté eſt ſouvent, chez les pauvres, un mal de plus encore à combattre.

PRINTEMS. Le vent du nord continuoit, & entretenoit un froid vif ; il geloit preſque toutes les nuits, les herbages & les arbres donnerent à peine ſigne de vie : dans pluſieurs endroits les vignes furent gelées juſqu'au pied. Cette déſolation de toute la nature rendit les campagnes & pluſieurs Provinces miſérables ; les pauvres moururent de faim, leurs travaux furent interrompus :

cette diſete rendit encore leurs maladies plus graves. Auſſi l'épidémie, dont nous avons parlé dans la ſaiſon précédente, ſe renouvella-t-elle dans les villages & les bourgs voiſins de ceux qui avoient été attaqués; car ceux-ci en furent exempts. La maladie fut appellée, par MM. *Bailly & Cochu*, fievre-putride-vermineuſe, catarrale. Avant leur arrivée, ſur 455 malades attaqués dans trente villages, il en étoit mort 387, & lorſqu'on eut commencé à ſuivre leurs avis, ſur 550 malades, il n'en périt que 53; peut-être même un plus grand nombre auroit guéri, s'ils avoient été plus dociles & plus exacts à ſuivre l'avis des Médecins.

Alors il y avoit beaucoup de morts ſubites, de fievres catarrales & malignes; il ſe faiſoit ſouvent des métaſtaſes ſur la poitrine, preſque toujours mortelles: on voyoit auſſi beaucoup de dévoiemens, de coliques, principalement chez les pauvres, ce qui étoit une ſuite de la mauvaiſe nourriture; pluſieurs en périrent. Les hôpitaux étoient ſurchargés de malades, & l'on voyoit s'y traîner nombre de malheureux, conduits par l'épuiſement où les avoit jettés le manque de nourriture; le ſcorbut étoit commun: enfin on voyoit la plus grande partie des malheurs dont nous avons parlé dans l'année 1709.

Aux mois d'Avril & de Mai les fievres

malignes firent encore plus de ravages : les malades périſſoient ſouvent dès le 3, le 4, le 5 & le 6 de leur maladie, & la plupart rendoient des vers. Les remedes qu'on employoit ſembloient d'abord diminuer la violence des ſymptômes ; mais il ſe faiſoit tout-à-coup une métaſtaſe funeſte aux malades, ſoit à la tête, ſoit à la poitrine ; & l'on voyoit peu de ceux chez leſquels elle ſe faiſoit ſe tirer d'affaire.

Le traitement, qui ſembloit réuſſir le mieux, conſiſtoit en ſaignées promptement faites ; mais, en général, peu nombreuſes, en tiſanes ameres, aiguiſées d'un ou deux grains de tartre ſtibié, par pinte. Quelquefois il falloit faire la médecine du ſymptôme, & joindre quelques béchiques, lorſque la poitrine étoit fort affectée ; mais, en général, il falloit inſiſter ſur les évacuations, &, par une boiſſon abondante, détremper les humeurs rendues viſqueuſes par les mauvaiſes nourritures, principe du mal, rétablir la tranſpiration ſupprimée par le froid, & ſur-tout par le vent du nord, qui duroit toujours conſtamment.

On n'obſerva aucune diſtinction dans les âges & les tempéramens de ceux qui furent attaqués : des gens vieux, jeunes, foibles, robuſtes, hommes, femmes, filles, garçons, tout fut indiſtinctement ſujet aux fievres, dont beaucoup périrent, ſur-tout parmi

parmi les pauvres, que la misere en avoit rendus plus susceptibles, par le défaut de nourriture qu'ils avoient supporté.

Quoique le vent du nord continuât, il y eut beaucoup de tonnerre le 25 Avril, & quelque espérance que le froid cesseroit, qu'on verroit renaître le printems, & la nature sortir de l'engourdissement dans lequel elle languissoit depuis si long-tems; mais on vit bientôt s'anéantir cet espoir: le vent du nord continua si violemment, que, sur-tout le 2 Mai, il y eut de la neige, de la grêle; & cette température de l'air dura jusqu'au 22, que le tems se détendit, & diminua un peu de sa rigueur.

Les mêmes maladies, quoique moins fréquentes, & moins dangereuses, régnoient à la fin du printems; mais ce qu'on observoit le plus étoient des morts subites.

Il y avoit aussi beaucoup de douleurs de rhumatisme & de goutte, la plupart très-opiniâtres; ce qu'il est aisé de concevoir d'après la température de l'air, qui, en empêchant la transpiration, s'opposoit à l'évacuation nécessaire pour guérir ces maladies.

Eté. Le commencement de cette saison n'a pas été plus avantageux pour les biens de la terre, ni pour la santé: le tems étoit très-inconstant; il faisoit alternativement chaud & froid; il y avoit de la pluie, &,

le lendemain, ſouvent du tonnerre. La canicule a été froide & pluvieuſe: le 3 Août il a gelé à glace, & le 6 du même mois il y eut un orage très-violent, avec une pluie, un tonnerre, & un vent ſi fort, que pluſieurs arbres en furent déracinés, & que l'eau monta juſqu'à quatre pieds dans la rue *du Four*, fauxbourg Saint-Germain, près celle de *l'Egout*. Cet orage ne dura cependant pas une demi-heure. Le 10 d'Août la Bourgogne fut déſolée par un pareil orage, qui ſe fit ſentir dans l'eſpace de plus de vingt lieues. A peine ſe paſſa-t-il un jour ſans pluie, qui étoit le plus ſouvent froide; auſſi les fruits & les grains mûrirent mal. Ce tems continua juſqu'au 27 Août, que la chaleur commença, & fut très-vive.

Malgré ce mauvais tems, les maladies, quoique de la même nature, étoient moins fâcheuſes & moins communes. Les fievres malignes continuerent cependant, & étoient fort dangereuſes: il y avoit des fievres tierces, qui cédoient aiſément au quinquina purgatif. Les enfans, ſur-tout, & principalement les pauvres, étoient tourmentés par des vers, ſuite de la mauvaiſe nourriture, & du peu de maturité des fruits; les vermifuges uſités les guériſſoient aſſez promptement.

Quoiqu'il eût fait très-chaud le dernier jour du mois d'Août, le premier Septembre

il fit froid, & il y eut toute la journée de la pluie ; la chaleur revint, mais moins forte ; & il y eut, par intervalles, des jours plus froids : on fit dans ce mois la récolte des bleds, qui ne fut pas auſſi mauvaiſe qu'il y avoit lieu de le craindre.

Malgré cette récolte, plus abondante qu'on n'auroit dû l'eſpérer, le pain augmenta conſidérablement ; & de plus il étoit fait avec de mauvais bled ; capable de donner des maladies contagieuſes. Cette diſete, & cette mauvaiſe qualité du pain, produiſit des ſéditions à Bicêtre, & grand bruit dans les marchés, d'autant plus que le peuple ſoupçonnoit des manœuvres de la part de ces gens avides d'argent, qui profitent des malheurs publics pour augmenter la diſete en faiſant des magaſins, & faire fortune par la miſere publique. Ces ſoupçons étoient d'autant mieux fondés que le bled dont on ſe ſervoit étoit vieux, & ſouvent gâté. Les Parlemens & la Police, par des réglemens ſages, s'oppoſerent le plus qu'ils purent aux ſuites funeſtes de ces malheurs publics, entretenus par les intrigues ſecretes de gens puniſſables.

Les pauvres, qui ſupportoient le plus cette diſete, & que la miſere empêchoit de pouvoir être bien nourris, étoient auſſi ceux parmi leſquels il y avoit le plus de maladies, qui toutes avoient pour cauſe la

mauvaiſe nourriture, & ſouvent le déſeſpoir où les jettoit leur triſte ſituation.

AUTOMNE. Le 4 Octobre, le froid commença par des gelées blanches, mais avec vivacité; le 5 il y a eu de la glace; le 12, grêle, neige, verglas. Ce froid empêcha le raiſin de mûrir; & les vendanges ne donnerent que du vin déteſtable, tel que pouvoit le produire du raiſin vert & gelé. Le dégel ſe fit le 16, par une chaleur ſubite, & une pluie abondante, qui dura toute la journée; mais, dès le lendemain, le froid recommença avec des brouillards; le 3 Novembre il y eut de la neige; le 10 du verglas, avec un vent de nord glacial, & très-fort. Au commencement de Décembre la pluie ſuccéda au froid; l'inondation commença, & fut toujours en augmentant juſqu'au 27, qu'elle diminua, mais lentement. Dans ſa plus grande hauteur on dit qu'il y avoit 24 pieds 4 pouces au-deſſus du lit ordinaire de la riviere: on aſſure que cette inondation ſurpaſſa celle de 1711.

Pendant toute cette ſaiſon la maladie la plus eſſentielle étoit la miſere, qui augmentoit tous les jours, ſur-tout chez les pauvres: ils manquoient de tout; & lorſque, par quelque bonheur inattendu, ils trouvoient de quoi ſatisfaire leur extrême beſoin, ils mangeoient avec voracité; leur eſtomac alors, peu habitué à avoir autant

de nourriture, ſe trouvoit dans l'impoſſibilité de digérer ces alimens pris en trop grande quantité; & la diſete qu'ils avoient précédemment éprouvée les rendoit inhabiles à profiter, avec fruit, de l'occaſion qui s'étoit préſentée d'aſſouvir leur extrême faim.

Auſſi les maladies les plus fréquentes étoient-elles des fievres malignes, des fievres intermittentes, des dévoiemens, des dyſſenteries, des jauniſſes, toutes maladies dépendantes de l'état des premieres voies, & qui, en conſéquence, étoient beaucoup plus communes chez les pauvres que chez les gens aiſés.

Un homme âgé de 45 ans, boſſu depuis ſa naiſſance, & dont la reſpiration étoit toujours gênée, Cordonnier de ſon métier, épuiſé par le beſoin & la triſteſſe où le jettoit ſa ſituation, fut pris d'une jauniſſe par tout le corps; après avoir fait uſage, pendant quinze jours, d'apéritifs entre-mêlés de purgatifs, avec une apparence de ſuccès, il périt tout-à-coup, dans le tems où le bon effet des remedes ſembloit devoir tout faire eſpérer. On l'ouvrit, on trouva ſon foie ſquirrheux, la véſicule du fiel vuide, des obſtructions dans les glandes du méſentere, de l'eau épanchée dans le ventre, le lobe droit du poumon ſquirrheux & adhérent, le gauche un peu altéré.

Dans le même tems, un homme du même âge, fut attaqué d'une ſemblable maladie, mais accompagnée de fievre. On crut devoir lui faire une ſaignée ; & comme il avoit des nauſées, on lui fit prendre, en deux doſes, deux onces de manne, une once de caſſe, & trois grains de tartre ſtibié : il rendit beaucoup par haut, & rien par bas ; il n'avoit alors qu'une teinte légere de jaune : à peine le tartre ſtibié eût-il produit ſon effet, qu'il devint d'un jaune très-foncé ; ſon ventre ſe tendit, devint très-douloureux, les urines ſe ſupprimerent ; en vain employa-t-on les émolliens, les laxatifs de toute eſpece : il ne ſe fit aucune évacuation ſalutaire ; le peu qu'il rendit étoit crud ; & après avoir langui pendant quinze jours, il périt.

Cet exemple confirme la vérité de l'axiôme d'Hippocrate : *Corpus ſi purgare, &c.* Effectivement, dans cette ſaiſon ſur-tout, je vis ſe tirer d'affaire preſque tous ceux chez leſquels on ne voulut point trop ſe preſſer de donner des purgatifs, & périr ceux qu'on voulut ſe hâter de purger.

L'axiôme d'Hippocrate avoit d'autant plus lieu dans les circonſtances préſentes, que preſque tous les malades avoient des engorgemens dans les viſceres du bas-ventre, ſuite néceſſaire de la mauvaiſe nourriture, qu'ils étoient même forcés d'économiſer, du déſeſpoir où les mettoit leur

poſition, & du peu de tranſpiration, ou du mauvais air qu'ils reſpiroient, en ſe raſſemblant en grand nombre dans de petits endroits, pour s'échauffer mutuellement par leur haleine.

Les gens à leur aiſe ſe reſſentant moins de cette miſere commune, éprouvoient moins de maladies, ſuite de la mauvaiſe nourriture; mais comme le froid les engageoit à ſe tenir dans des chambres dans leſquelles il y avoit bon feu, pour peu qu'ils fortifſent leur tranſpiration étoit interceptée.

Les maladies qui les tourmentoient étoient des rhumes, avec des toux très-violentes, des pleuréſies & des péripneumonies, qui n'exigeoient cependant rien de particulier dans le traitement, & qui cédoient, quoiqu'avec peine, au traitement ordinaire.

La ſeule choſe qui mérite d'être obſervée, c'eſt que, chez les pauvres comme chez les riches, les récidives étoient fréquentes, pour peu qu'ils négligeaſſent de ſe ménager dans leur convaleſcence.

Ce qu'il y avoit cependant d'étonnant, c'eſt que les maladies n'étoient pas, au mois de Décembre, auſſi nombreuſes qu'auroit dû le faire appréhender l'intempérie de l'air, la mauvaiſe nourriture, & la triſteſſe dans laquelle les malheurs publics avoient jetté tout le monde.

Jours du mois.	*Thermometre.*			*Barometre.*		
	A 6 h. du matin.	*A 3 h. du soir.*	*A 11 h. du soir.*	*Le matin.* pouc. lig.	*A midi.* pouc. lig.	*Le soir.* pouc. lig.
1	8 1/2	10 1/2	5	29 1 3/4	28 1 1/2	28 1 1/4
2	4 1/4	10 1/2	10 1/2	28 1 1/2	28 1	28 3/4
3	10	14	11 1/2	28 1 1/2	28 1 1/2	28 1 1/2
4	10	15 1/4	11 1/4	28 1 3/4	28 2 1/4	28 2 3/4
5	10	14	9	28 3 1/4	28 3 1/2	28 3 3/4
6	7 1/2	14	10	28 3	28 2 1/2	28 2 1/2
7	10	12	8 1/2	28 2 1/4	28 2 3/4	28 2 1/2
8	9	14	8 3/4	28 2 1/4	28 2	28 1 1/2
9	10	14	9	28 1 1/4	28 1	28
10	8	14	9 1/2	27 11 1/2	27 11 1/3	28 1/2
11	8 1/2	13 1/4	10 1/4	28 1 3/4	28 1 1/4	28 1
12	9	14 1/2	11 1/4	28 3/4	28 1/2	27 10 1/2
13	11 1/2	12 1/2	7	27 9	27 4 1/2	27 10
14	4 1/2	10 1/2	5	27 10 1/2	27 9 3/4	27 10
15	2 1/2	10 1/2	5	27 11 1/2	27 11	28 1/2
16	2	10 1/2	6	28 1 1/4	28 2 1/2	28 3 1/4
17	3	11	4 1/4	28 1 1/4	28 1 3/4	27 11 3/4
18	5	11	6 1/4	28 1/2	28 3/4	28 1 1/2
19	4 3/4	11	6	28 2 1/2	28 2	28 1 1/2
20	4	13	7	28 1	28 1	28 1 1/2
21	5	13	7 1/4	28 2 1/2	27 2 3/4	28 2 1/4
22	6	11 1/2	7	28 2 3/4	28 1 1/2	28 3/4
23	5 1/4	7 1/2	3	28 3/4	28 1 1/4	28 2
24	2	7 1/2	3	28 2 1/4	28 2	28 1 3/4
25	2 1/2	6	5	28 1 1/2	28 1/2	28 2 1/2
26	1 3/4	5 1/2	3 1/2	28 2 1/4	28 1	27 11 3/4
27	2	6	2 1/2	28 1/4	28 1/2	28 1
28	1/2	6 1/2	2 1/2	28 1 1/2	28 1	28 1 3/4
29	1/2	6	5 3/4	28 2	28 2 1/4	28 2 1/2
30	4 1/2	7	5	28 1 1/2	28 1 3/4	28 1 1/2
31	5	7	2	28 2	28 2 1/4	28 1 3/4

ETAT DU CIEL.

Jours du m.	La Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
1	N-O. grosse ond. nuag.	N-O. gr. vent, nuag. ond.	Couvert, la nuit, pluie.
2	O-N-O. c. pl. c.	O-N-O. pl. c.	Couvert.
3	O. pl. fin. cou	O. couvert.	Couvert.
4	S-O. c. pet. pl.	S-O cou. n. c.	Couvert.
5	O. cou. n. b.	O. beau.	Beau.
6	N. couvert.	E. couv. nuag.	Couvert.
7	S-E. pluie.	O. couvert.	Pluie.
8	N-O. c. br. c.	N-O. cou. nua.	Nuages.
9	S-S-O. v. n. c. on.	S-O. v. nua. b.	Beau.
10	S-S-O. c. nua.	S-O. cou. pl. n.	Nuages.
11	O. cou. n. cou.	O S-O. cou. n.	Couvert.
12	O-S-O. couv.	S-O. c. p. pl.	Couvert.
13	S-S-O. c. pl. c.	S. pl. cou. gr. v.	Beau.
14	N-O. gr. v. b.	N-O. vent, b.	Serein.
15	N. serein, b	N-E. b. ser.	Serein.
16	N-E. ser. b.	E-N-E. b. ser	Serein.
17	N-N-E. s. br. b.	N-E. beau, ser.	Serein.
18	S. cou. pet. br. pet. pl.	S-S-O. beau.	Serein.
19	S. ép. brouill.	S. beau, ser.	Serein.
20	S-S-E. serein.	S-S-E. serein.	Serein.
21	S-S-O. ser. b.	S-S-O. b. ser.	Serein.
22	O. ép. br. c.	O-N-O. n. v.	Couv. vent.
23	N-N-O. c. pl. pl. v. nua. ond.	N-N-O. vent, nuag. ond.	Vent, nuag.
24	N. beau, v.	N. vent, beau.	Vent, beau.
25	N-O. c. p. pl.	O. couv. pl.	Couvert.
26	O. ser. nuag.	O. p. pluie.	Nuages.
27	O-N-O. b. n.	N-O. n. pl. fin.	Beau.
28	N. beau.	N-N-E. beau.	Couvert.
29	O-N-O. couv.	O-N-O. c. p. pl.	Couvert.
30	N-O. couv. br.	N-O. couv. pl.	Couvert.
31	O-N-O. couv.	O-N-O. c. v. pl.	Vent, pluie.

La plus grande chaleur marquée par le thermometre pendant ce mois a été de 15 $\frac{1}{4}$ degrés au-deſſus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur a été de $\frac{1}{2}$ degré au-deſſus du même terme: la différence entre ces deux points eſt de 14 $\frac{3}{4}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 3 $\frac{3}{4}$ lignes, & ſon plus grand abaiſſement de 27 pouces 4 $\frac{1}{2}$ lignes: la différence entre ces deux termes eſt de 11 $\frac{1}{4}$ lignes.

Le vent a ſoufflé
4 fois du N.
2 fois du N-N-E.
3 fois du N-E.
1 fois de l'E-N-E.
1 fois de l'E.
1 fois du S-E.
1 fois du S-S-E.
3 fois du S.
5 fois du S-S-O.
4 fois du S-O.
2 fois de l'O-S-O.
7 fois de l'O.
5 fois de l'O-N-O.
6 fois du N-O.
1 fois du N-N-O.

Il a fait
13 jours beau.
9 jours ſerein.
12 jours des nuages.
21 jours couvert.
6 jours du brouillard.
17 jours de la pluie.
7 jours du vent.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois d'Octobre 1764.

Les maladies qu'on avoit observées dans le mois précédent, ont continué pendant tout celui-ci : les petites véroles ont été plus nombreuses ; & quoiqu'elles aient été, pour la plupart, bénignes, on en a vu cependant quelques-unes de confluentes : en général peu de personnes en sont mortes.

Les catarres ont paru se multiplier de plus en plus : les vicissitudes de la saison n'ont pas peu contribué à les entretenir. Comme ils reconnoissoient pour cause la suppression de l'insensible transpiration, on a dû principalement travailler à la rétablir par des boissons délayantes, bues chaudes, & par une chaleur douce ; on a été obligé aussi de purger plus ou moins à la fin, cette humeur s'étant portée, dans le plus grand nombre des malades, vers les entrailles ; ce qui a occasionné des coliques & des dévoiemens glaireux.

Observations Météorologiques faites à Lille dans le mois de Septembre 1764 ; par M. BOUCHER, Médecin.

Il y a eu à proportion plus de chaleur, ce mois, que dans le mois précédent, la liqueur du thermometre, jusqu'au 14, s'étant portée presque journellement au-dessus du terme de 16 à 17 degrés ; elle s'est même élevée quelques jours à celui de 19 degrés : un orage, arrivé le 12, a dégradé & refroidi le tems, au point que le thermometre s'est approché du terme de la glace les derniers jours du mois.

Depuis le 12 il ne s'est presque point passé de jours sans pluie, quoique le barometre se fût maintenu assez constamment au-dessus du terme de 28 pouces : le 14 il est descendu à 27 pouces 7 lignes, &, le 16, à 27 pouces 6 lignes. Le vent n'a été *Sud* que sept à huit jours, vers le milieu du mois.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 19 $\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation & la moindre chaleur a été de 2 $\frac{1}{2}$ degrés. La différence entre ces deux termes est de 17 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 6 lignes, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 6 lignes : la différence entre ces deux termes est d'un pouce.

Le vent a soufflé 5 fois du Nord.
6 fois du N. vers l'Est.
3 fois du Sud vers l'Est.
4 fois du Sud.
4 fois du Sud vers l'Ou.
5 fois de l'Oüest.
9 fois du N. vers l'Ou.

Il y a eu 23 jours de tems couvert ou nuageux.

18 jours de pluïe.
1 jour de tonnerre.
1 jour d'éclairs.
6 jours brouillard.

Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois de Septembre.

La seule maladie aiguë, ou presque la seule de ce mois, a été la fievre continue-rémittente, ou plutôt la double-tierce-continue, dont les accès, dans la plupart des malades, revenoient réguliérement, & étoient souvent précédés d'un frisson, du moins de deux jours l'un. La maladie commençoit par un frisson interrompu, & revenant par intervalles : le pouls étoit dur

& embarraſſé ; l'accablement conſidérable, les maux de tête violens, avec rougeur du viſage & des éblouiſſemens ou mouvemens vertigineux : il y avoit un ſentiment d'oppreſſion marquée aux creux de l'eſtomac, & même à la poitrine ; une bouche mauvaiſe & chargée, & ſouvent des naufées. Il étoit eſſentiel de déſemplir d'abord les vaiſſeaux ſanguins par quelques amples ſaignées, & enſuite d'évacuer les premieres voies par un émético-cathartique, qu'on étoit ſouvent tenu de réitérer ; faute d'avoir rempli ce dernier objet, on ſe trouvoit obligé d'y venir dans le fort de la maladie, ce qui étant pratiqué avec prudence n'entraînoit point d'inconvéniens. Si on négligeoit ces ſecours, tous les fâcheux ſymptômes perſiſtoient, & étoient ſuivis de diſparates, de délires, d'affections comateuſes, de ſoubreſaults dans les tendons, &c. qui mettoient les malades dans le plus grand danger, & auxquels ils ſuccomboient même, malgré l'emploi du quinquina, des véſicatoires, & des autres remedes indiqués dans de pareilles circonſtances. Après les évacuations, on plaçoit, avec fruit, le quinquina, ſi les accès ou redoublemens laiſſoient encore des ſujets de crainte. Les fievres tierces & doubles-tierces-régulieres, qui ſe ſont répandues ce mois, ont dû être traitées par une méthode analogue à celle qui vient d'être propoſée.

Le vent, qui étoit resté *Nord* depuis le 20 d'Août, ayant tourné au *Sud*, vers le milieu du mois, il y eut des atteintes d'apoplexie.

Le retour des vents du Nord, avec des pluies froides, a causé, vers la fin du mois, des angines & quelques fievres catarrales, qui se ressentoient de la complication de la maladie.

LIVRES NOUVEAUX.

L'ONANISME; Dissertation sur les maladies produites par la masturbation. Par M. *Tissot*, Docteur en Médecine, de la Société royale de Londres, de l'Académie medico-physique de Basle, & de la Société économique de Berne; troisieme édition, considérablement augmentée, avec cette épigraphe:

Propriis extinctum vivere criminibus. GALL.

A Lausanne, chez *Marc Chapuis* & compagnie, 1764, *in*-12; se trouve, à Paris, chez les Libraires qui débitent les livres de medecine.

COURS D'HISTOIRE NATURELLE.

M. *Valmont de Bomare*, Maître Apothicaire à Paris, Démonstrateur en histoire Na-

relle, Honoraire de la Société économique de Berne, Membre de la Société littéraire d'Auvergne, Associé de l'Académie royale des Belles-Lettres de Caen, de celle des Sciences & beaux Arts de Rouen, & Correspondant de la Société royale des Sciences de Montpellier, commencera ce cours, dans lequel il démontrera les minéraux, les végétaux & les animaux, & en fera connoître les usages, relativement aux Arts & Métiers, & pour les besoins & les agrémens de la vie, en son cabinet, rue de la Verrerie, près la rue du Coq, le Lundi 3 Décembre 1764, dix heures & demie très-précises; & les continuera les Lundi, Mercredi & Vendredi de chaque semaine, à la même heure.

Dans ce cours, que l'Auteur fait, depuis neuf ans, avec l'applaudissement de tous les connoisseurs, il exposera les phénomenes les plus importans de la nature; il rapportera les différentes théories qu'on a imaginées sur la structure du globe de la terre; il mettra sous les yeux de ses Auditeurs toutes les substances des trois regnes: il a lieu de se flatter que la beauté, le choix & l'abondance satisferont également l'Amateur, l'Artiste, le Naturaliste, &c. En s'instruisant des procédés des Arts & des termes propres à chacun, on aura occasion d'apprendre comment la plupart des matieres sont récoltées, le commerce qui s'en fait, les préparations qu'on

leur fait ſubir, & la maniere dont on les emploie. Au commencement de chaque leçon il aura le ſoin de rappeller ſommairement la précédente, & terminera chaque regne par une récapitulation qui rappellera les caracteres les plus diſtincts & les plus conſtants de chaque corps. L'Auteur prononcera, à l'ouverture de ce cours, un diſcours ſur le ſpectacle & l'étude de la nature; il ſuivra, dans le regne minéral, l'ordre qu'il a expoſé dans ſa Minéralogie imprimée; il indiquera, dans les deux autres regnes, les ſyſtêmes qu'il a cru devoir adopter; mais ſes Auditeurs pourront puiſer d'avance des inteſtructions ſur l'hiſtoire générale & particuliere des différens corps de la nature, dans le Dictionnaire raiſonné d'Hiſtoire Naturelle qu'il a auſſi donné au Public. Ces deux ouvrages ſe trouveront chez lui.

Outre ce cours, le ſieur *Bomare* en ouvrira un ſecond, le Mardi 4 Décembre 1764, à onze heures très-préciſes du matin, & le continuera les Mardi, Jeudi & Samedi de chaque ſemaine, à la même heure.

Il continue de faire des collections aſſorties dans chacun des trois regnes, pour les perſonnes qui ſouhaitent ſe procurer un cabinet en petit.

TABLE
GÉNÉRALE
DES MATIERES

Contenues dans les six derniers mois du Journal de Médecine pour l'année 1764.

MEDECINE.

DU Squélette humain. Par M. Albinus, p. 381
De la Santé. Par M. l'Abbé Jacquin, *nouvelle édition*, 92
Lettre sur le meilleur moyen d'assurer l'éducation, 93
Commentaires sur les Aphorismes de Boerhaave. Par M. le Baron Van Swieten, tome IV, 92
Méthode curative, employée dans l'Hôpital de pratique de Vienne. Par M. de Haen, tome IV, 189
Des Maladies des Navigateurs. Par M. Rouppe, 475
Traité pratique sur la goutte. Par M. Coste, 287
Mémoire concernant différens remedes sur les maladies vénériennes. Par M. Dibon, 287

Parallele des différentes méthodes de traiter la maladie vénérienne, 382
Queſtion importante : Peut-on déterminer un terme précis pour l'accouchement ? Par M. le Bas, 383
Supplément au Mémoire contre la légitimité des naiſſances prétendues tardives. Par M. Louis, 474
Réfutation des réflexions contre l'inoculation, publiées par M. Raſt. Par M. Relhan, 377
Lettre à M. Belle-Tête, Doyen de la Faculté de médecine de Paris. Par M. Razoux, ibid.
Lettre apologétique de M. Tralles, ſur ſa méthode de traiter la petite-vérole, 378
Réponſe à la Lettre apologétique de M. Tralles. Par M. de Haen, 379
Recherches ſur quelques points de l'Hiſtoire de la médecine, relatives à l'inoculation, 191
De l'Onaniſme. Par M. Tiſſot, 567

CHIRURGIE.

Pieces concernant l'opération de la taille. Par M. le Cat, 189
Diſſertation ſur la propreté & la conſervation des dents. Par M. Beaupreau, 474
Inſtructions ſur les maladies de l'uretre & de la veſſie. Par M. Arnauld, ibid.

CHYMIE ET PHARMACIE.

Diſſertation Chymico-Phyſique ſur certains principes des plantes. Par M. Cartheuſer, 381
Traité hiſtorique des plantes qui croiſſent dans la Lorraine, &c. Par M. Buch'oz, tome II, 286
Obſervations ſur l'uſage interne du colchique d'automne. Par M. Storck, *trad. Françoiſe*, 382

HISTOIRE NATURELLE.

Les plus nouvelles Découvertes dans le regne végétal. Par M. le Baron de Gleichen, *dit* Rufworm, 188
Nouveau Syſtême d'Hiſtoire Naturelle. Par M. Brookes, 189
Dictionnaire Domeſtique portatif, 191
Hiſtoire abrégée des Inſectes. Par M. Geoffroi, 286

EXTRAITS DE LIVRES.

Traité des affections vaporeuſes. Par M. Pomme, *fils*, 195
Des Maladies des Navigateurs. Par M. Rouppe, 483
Réflexions ſur les préjugés qui s'oppoſent aux progrès & à la perfection de l'inoculation, 3
Traité hiſtorique des plantes qui croiſſent dans la Lorraine. Par M. Buch'oz, tomes I & II, 291
Obſervations ſur l'uſage interne du colchique d'automne. Par M. Storck, 387
Recueil des Mémoires de Chymie, contenus dans les Actes de l'Académie d'Upſal & dans les Mémoires de l'Académie de Stockholm, 99
Hiſtoire abrégée des inſectes. Par M. Geoffroi, 299
Dictionnaire Domeſtique portatif, 308
La Juriſprudence particuliere de la chirurgie. Par M. Verdier, 209

OBSERVATIONS.

MEDECINE.

Deſcription d'un enfant monſtrueux. Par M. Lannay-Hanet, 44

Narratio anatomica, ab *Harveio* conſcripta, 231
Traduction de cette piece, 237
Obſervation anatomique ſur un Muſcle biceps du bras. Par M. Pietſch, 245
Lettre de M. Roze, ſur une fille de quatorze ans qui eſt réglée, 134
Objections contre le nouveau Syſtême de la menſtruation, propoſé par M. le Cat. Par M. Bonté, 315
Obſervation ſur la colique des Peintres. Par M. Nicolais du Saulſai, 24
Lettre de M. Glatigni, au ſujet de la Colique de Poitou, 409
——— *Sur une Goutte-ſereine, ſurvenue à la ſuite d'une colique guérie par l'émétique*. Par M. de la Guilloniere, 227
Obſervation ſur un Cholera-morbus. Par M. Renard, 119
Obſervation ſur une Fievre de lait, à la ſuite d'un dépôt. Par M. Planchon, 112
——— *Sur une Maladie vermineuſe*. Par M. Muteau de Rocquemont, 243
——— *Sur une croûte limonneuſe, formée dans l'eſtomac*. Par M. Pietſch, 263
——— *Sur une Rétention d'urine, avec pluſieurs pierres dans les reins, &c*. Par M. Leautaud, 349
——— *Sur une Rétention d'urine, compliquée*. Par M. Martin, 447
Mémoire ſur les fievres continues, obſervées à Lille. Par M. Boucher, 509
Obſervation ſur des Convulſions périodiques, guéries par le quinquina. Par M. Sumeire, 224
Remede contre le charbon, communiqué par M. Leauteaud, 538
Examen chymique d'une eau qui ſe vend à Paris, ſous le nom d'Eau du Peintre. Par M. Marges, 343

Observations sur les Maladies épidémiques qui ont régné à Paris, depuis 1707 jusqu'en 1747.
Années 1731, 68
1732, 76
1733, 169
1734, 175
1735, 265
1736, 356
1737, 364
1738, 453
1739, 459
1740, 547
Maladies qui ont régné à Paris pendant les mois de
Mai 1764, 85
Juin 1764, 184
Juillet 1764, 282
Août 1764, 373
Septembre 1764, 470
Octobre 1764, 563
Maladies qui ont régné à Lille. Par M. Boucher.
Mars 1764, 87
Avril 1764, 89
Mai 1764, 185
Juin 1764, 283
Juillet 1764, 375
Août 1764, 472
Septembre 1764, 565

CHIRURGIE.

Observation sur une Hernie inguinale complete, guérie par la gangrene. Par M. Daunou, 48
— *Sur des accidens survenus à la suite d'une Hernie, avec étranglement.* Par M. Bonnard, 124

Observation sur une Entérocelle, avec gangrene & perte d'une portion de l'inteſtin. Par M. Deſlandes-Leger, 260
——*Sur un Cyſtocele iliaco-ventral.* Par M. Brun, 426
Réflexions sur les Dépôts des sinus maxillaires. Par M. Jourdain, 57
Observations sur un Cancer de l'œil, & sur une maladie singuliere. Par M. Martin, 140
Lettre sur une Plaie de la gorge. Par le même, 148
Observation sur une Plaie singuliere de la face. Par M. le Roi, 151
Lettre sur les inconvéniens qui réſultent de l'uſage des ſpiritueux, dans les plaies d'armes à feu. Par M. Beauſſier, 154
Observation sur un Ulcere gangréneux, à la veſſie. Par M. Deſgeneſts, 159
——*Sur une Plaie de tête.* Par M. Bayle, 195
——*Sur une Plaie d'arme à feu.* Par M. Monballon, 248
Observations sur les Contre-coups. Par M. Autran, 252
Des Avantages de l'Eau mercurielle sur le cautere actuel dans les caries. Par M. Jourdain, 352
Observation sur une Excoriation dégénérée en fiſtule. Par le même, 440
——*Sur l'extirpation d'une tumeur carcinomateuſe dans l'utérus.* Par M. Daunou, 442
——*Sur la même maladie.* Par M. Souquet, 52
——*Sur une plaie du bras, faite par un coup de feu.* Par M. Alliez, *fils*, 541

HISTOIRE NATURELLE.

Eclarciſſemens ſur un paſſage du Mémoire ſur les eaux de Bar & de Beaulieu. Par M. Monnet, 534
Obſervations météorologiques faites à Paris. 82-——181——279——370——467——560
Obſervations météorologiques faites à Lille. Par M. Boucher, 86-89-185-283-374-471-564.

AVIS DIVERS.

Avis ſur la Juriſprudence de la Médecine en France, 93
Prix propoſé par l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Lyon, 476
Cours de Chymie. Par M. Juliot, 383
——————Par M. Rouelle, 478
Cours d'Hiſtoire naturelle. Par M. Bomare, 567

Fin de la Table générale des Matieres.